

3 1761 04299 5266

NOUVELLES PROMENADES

ARCHÉOLOGIQUES

HORACE ET VIRGILE

4924. — Bourloton. — Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris.

NOUVELLES PROMENADES
ARCHÉOLOGIQUES

HORACE ET VIRGILE

PAR

GASTON BOISSIER

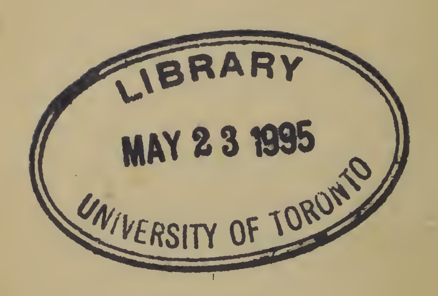
MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
ET DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

OUVRAGE CONTENANT DEUX CARTES

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1886



NOUVELLES

PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES

CHAPITRE PREMIER

LA MAISON DE CAMPAGNE D'HORACE

Il est impossible de lire Horace sans désirer connaître cette maison de campagne où il a été si heureux. Peut-on savoir exactement où elle était? Est-il possible de retrouver, non pas les pierres mêmes de sa villa, que le temps a sans doute dispersées, mais le site charmant qu'il a tant de fois décrit, ces hautes montagnes « qui abritaient ses chèvres des feux de l'été », cette fontaine près de laquelle il allait s'étendre aux heures chaudes du jour, ces bois, ces ruisseaux, ces vallées, cette nature enfin qu'il a eue sous les yeux pendant la plus longue et la meilleure partie de sa vie? C'est une question qu'on se pose depuis la Renaissance, et l'on en a d'assez bonne heure entrevu la solution. Vers la fin du seizième siècle, quelques érudits, qui s'étaient mis en quête de la maison d'Horace, soupçonnèrent l'endroit où il fallait la chercher; mais, comme leurs indications étaient vagues et qu'elles ne s'appuyaient

pas toujours sur des preuves bien solides, ils ne parvinrent pas à convaincre tout le monde. Du reste, il ne manquait pas de gens qui ne voulaient pas être convaincus. Dans tous les coins de la Sabine, des savants de village réclamaient avec acharnement pour leur pays l'honneur d'avoir donné l'hospitalité à Horace et n'entendaient pas qu'il en fût dépossédé. C'est ainsi qu'on mettait sa maison de campagne à Tibur, à Cures, à Réate, un peu partout, excepté où elle devait être.

Le problème a été définitivement résolu, dans la seconde moitié du dernier siècle, par un Français, l'abbé Capmartin de Chaupy. C'était un de ces amoureux de Rome qui vont pour y passer quelques mois et y restent toute leur vie. Quand il se fut décidé à retrouver la maison d'Horace, il n'épargna pas sa peine[1]; il parcourut presque toute l'Italie, étudiant les monuments, lisant les inscriptions, faisant parler les gens du pays, cherchant de ses yeux quels sites répondaient le mieux aux descriptions du poète. Il voyageait à petites journées, sur un cheval qui, s'il faut l'en croire, était devenu presque antiquaire à force d'être conduit aux antiquités. Cet animal, nous dit-il, allait de lui-même aux ruines sans avoir besoin d'être averti, et sa fatigue semblait cesser quand il se trouvait sur le pavé de quelque voie an-

1. Il faut dire aussi que Capmartin de Chaupy était passionné pour Horace. Il avait la manie de vouloir tout retrouver dans son auteur favori. Il vécut assez pour assister à la Révolution française, et l'on dit qu'elle ne le surprit pas. Horace lui avait appris à la prévoir, et il montrait volontiers les endroits de ses ouvrages où elle était prédite en termes exprès.

tique. Du récit de ses courses, des résultats où ses travaux obstinés l'avaient conduit, Capmartin de Chaupy a composé trois gros volumes de près de cinq cents pages chacun [1]. C'est beaucoup plus que ne comportait la question; aussi ne s'est-il pas imposé la loi de s'enfermer dans le sujet qu'il traite. La maison de campagne d'Horace n'est pour lui qu'un prétexte qui lui donne l'occasion de parler de tout. Il a écrit comme il voyageait, s'arrêtant à chaque pas et quittant à tout moment la grand'route pour s'enfoncer dans les chemins de traverse. Il ne nous fait grâce de rien; il éclaire en passant des points obscurs de géographie et d'histoire, relève des inscriptions, retrouve des villes perdues, détermine la direction des anciennes voies. Cette façon de procéder, qui était alors fort à la mode parmi les érudits, eut pour Chaupy un très grave inconvénient. Pendant qu'il s'attardait ainsi en chemin, on faillit lui enlever l'honneur de sa découverte. Un savant de Rome, de Sanctis, qui avait entendu parler de ses travaux, se mit sur la même piste, et, le gagnant de vitesse, ce qui n'était pas difficile, publia sur cette question une petite dissertation que le public accueillit favorablement [1]. Ce fut un grand chagrin pour le pauvre abbé, qui s'en plaignait avec amertume. Heureusement ses trois volumes, qui furent bientôt en état de paraître, mirent l'opinion de son côté, et aujourd'hui on ne lui conteste guère la gloire, dont il était si fier, d'avoir découvert la maison de campagne d'Horace.

1. *Découverte de la maison de campagne d'Horace*, par l'abbé Capmartin de Chaupy. Rome, 1767-1769. — 2. *Dissertazione sopra la villa di Orazzio Flacco dell' abbate Dominico de Sanctis.*

Voici en quelques mots comment il s'y prend pour démontrer aux plus incrédules qu'il ne s'est pas trompé. Il établit d'abord qu'Horace n'avait pas plusieurs domaines; lui-même nous dit qu'il ne possède que le bien de la Sabine et que ce bien lui suffit, *satis beatus unicis Sabinis* [1]. Il s'ensuit que toutes les descriptions qu'il a faites se rapportent à celui-là et doivent lui convenir. Ce principe établi, Chaupy visite successivement tous les endroits où l'on a voulu placer la maison du poète et n'a pas de peine à montrer qu'aucun ne répond tout à fait aux tableaux qu'il en a tracés. C'est seulement à l'est de Tivoli et dans les environs de Vicovaro qu'elle peut être; ce lieu est le seul où tout s'accorde entièrement avec les vers d'Horace. Ce qui est plus frappant encore et achève de nous convaincre, c'est que les noms modernes y ont conservé leur apparence antique. Nous savons par Horace que la ville la plus voisine de sa maison et la plus importante, celle où ses métayers se rendaient tous les jours de marché, s'appelait Varia. La table de Peutinger mentionne aussi Varia et la place à 8 milles de Tibur; or, à 8 milles de Tivoli, l'ancien Tibur, nous trouvons aujourd'hui Vicovaro, qui a gardé presque entièrement son ancienne dénomination (*Vicus Varia*). Au pied de Vicovaro, coule un petit ruisseau qu'on appelle la *Licenza :* c'est, avec très peu de changements, la *Digentia* d'Horace. Il nous dit que ce ruisseau arrose le petit bourg de *Mandela;* aujourd'hui Mandela est devenu *Bardela*, ce qui est à peu près la même chose, et pour qu'au-

1. *Carm.*, II, 18, 14.

cun doute ne soit possible, une inscription qu'on y a trouvée lui restitue tout à fait son ancien nom [1]. Enfin la haute montagne du Lucrétile, qui donnait de l'ombre à la maison du poète, est le Corgnaleto, qui s'appelait encore dans les chartes du moyen âge *Mons Lucretii* [2]. Ce ne peut pas être le hasard qui a réuni dans le même endroit tous les noms de lieux mentionnés par le poète; ce n'est pas le hasard non plus qui fait que ce canton de la Sabine est si parfaitement conforme à toutes ses descriptions. Il est donc certain que sa maison de campagne était placée dans cette plaine qu'arrose la Licenza, sur les rampes du Corgnaleto, non loin de Vicovaro et de Bardela. C'est là qu'il faut adresser les adorateurs d'Horace, — Dieu sait s'il en reste ! — quand ils veulent faire à sa villa un pieux pèlerinage.

I

Comment Horace a connu Mécène. — Caractère de Mécène. — De quelle manière on vivait chez lui. — Le palais de l'Esquilin.

Avant de les y conduire, rappelons brièvement de quelle façon il en était devenu propriétaire. C'est un chapitre intéressant de son histoire.

On sait qu'après avoir combattu à Philippes, dans l'armée républicaine, en qualité de tribun militaire, Horace revint à Rome, dont les portes lui furent

1. Orelli, *Inscr. lat.*, 104. — 2. Vie d'Horace, par Noël des Vergers, p. XXVII, dans l'*Horace* de Didot.

ouvertes par une amnistie. Ce retour dut être fort triste : il avait perdu son père, qu'il aimait tendrement, et on lui avait enlevé son bien. Les grandes espérances qu'il avait pu concevoir quand il s'était vu, à vingt ans, distingué par Brutus et mis à la tête d'une légion s'étaient brusquement dissipées : on lui avait, disait-il, coupé les ailes [1]. Il retombait, de toutes ses visées ambitieuses, dans les misères d'une existence embarrassée; l'ancien tribun militaire était forcé d'acheter une charge de greffier pour vivre. La pauvreté lui fut portant bonne à quelque chose, s'il est vrai, comme il le prétend, qu'elle lui ait donné le courage de faire des vers [2]. Ces vers eurent beaucoup de succès; il avait pris le bon moyen d'attirer sur lui l'attention publique : il disait du mal des gens en crédit. Ses satires, où il parlait librement dans un temps où l'on n'osait pas parler, ayant fait du bruit, Mécène, qui était un curieux, voulut le voir et se le fit présenter par Varius et par Virgile. — Ces faits sont connus de tout le monde; il est inutile d'y insister.

Mécène était alors un des personnages les plus importants de l'Empire. Il partageait avec Agrippa la faveur d'Octave; mais leur façon d'agir était bien différente. Tandis qu'Agrippa, soldat de fortune, né dans une famille obscure, aimait à se parer des premières dignités de l'État, Mécène, qui appartenait à la plus grande noblesse de l'Étrurie, restait volontairement dans l'ombre. Deux fois seulement dans sa

1. *Decisis humilem pennis. Epist.*, II, 2, 50. — 2. *Paupertas impulit audax Ut versus facerem. Epist.*, II, 2, 51.

vie, en 717, pendant les embarras que causait la guerre de Sicile contre Sextus Pompée, et en 723, quand Octave alla combattre Antoine, il fut officiellement chargé d'exercer l'autorité publique; mais il portait un titre nouveau qui le laissait en dehors de la hiérarchie des fonctionnaires anciens [1]. Le reste du temps, il ne voulut rien être; il refusa obstinément d'entrer dans le sénat; il resta jusqu'à la fin un simple chevalier et souffrit d'être au-dessous de tous ces fils de grands seigneurs que le nom de leurs familles et les mérites de leurs pères élevaient si rapidement aux plus hautes fonctions. Ce désintéressement singulier, qui était alors aussi rare qu'aujourd'hui, n'est pas facile à comprendre. Les contemporains, qui le comblent d'éloges, ont négligé de nous en apprendre les raisons. Peut-être avaient-ils quelque peine eux-mêmes à les démêler : un politique aussi fin ne laisse pas aisément découvrir les motifs de sa conduite. On l'attribue ordinairement à une sorte de paresse ou d'indolence naturelle qui lui faisait peur du tracas des affaires, et cette explication est assez juste pourvu qu'on ne l'exagère pas. Un historien qui ne l'a pas flatté nous dit qu'il savait secouer sa torpeur quand il fallait agir : *ubi res vigilantiam exigeret, sane exsomnis, providens atque agendi sciens* [2]; mais il se réservait pour certaines occasions, et, dans les

1. On croit généralement qu'il avait été nommé par Octave, préfet de Rome, *præfectus urbi;* mais un scholiaste de Virgile, qu'on a découvert à Vérone, l'appelle préfet du prétoire, et M. Mommsen pense que c'est bien le titre qu'il a porté et que cette fonction fut créée pour lui. — 2. Velleius Paterculus, II, 87, 2.

choses humaines, tout ne lui paraissait pas digne de l'occuper. Il aimait la politique; il en avait le talent et le goût, et ce qui prouve qu'il ne s'en est jamais tout à fait sevré, c'est qu'Horace éprouva le besoin de lui dire un jour : « Cesse de laisser troubler ton repos par le souci des affaires publiques. Puisque tu as le bonheur d'être un simple particulier comme nous, ne t'occupe pas trop des dangers qui peuvent menacer l'Empire[1]. » Il s'en occupait donc avec trop de zèle au gré des épicuriens ses amis. Quoique sans titre officiel, il avait l'œil ouvert sur les menées des partis, sur les préparatifs du Parthe, du Cantabre ou du Dace; il lui plaisait de dire son avis à propos des grandes questions d'où dépendait la tranquillité du monde; mais, le conseil donné, il se dérobait et laissait à d'autres le soin de l'exécuter. Il se réservait pour ce qui ne demande qu'un effort de la pensée. Préparer, réfléchir, combiner, prévoir les conséquences des événements, surprendre les intentions des hommes, diriger vers un but unique les volontés contraires ou les intérêts opposés, faire naître les circonstances et en profiter, c'est assurément une des applications les plus hautes de l'intelligence, un des exercices les plus agréables de l'esprit. Le charme de cette politique spéculative est même si grand, qu'il semble que, quand on passe du conseil à l'action, on s'abaisse. L'exécution des grands projets exige des précautions fastidieuses et entraîne avec elle une foule de soucis médiocres. Mais un homme d'État n'est complet que lorsqu'il est capable d'imaginer et

1. *Carm.*, III, 8.

d'agir, quand il sait réaliser ce qu'il a conçu, quand il ne se contente pas de voir les questions par leurs grands côtés et qu'il peut descendre aux détails. Il me semble donc que les amis de Mécène, qui le louaient de s'être soustrait à ces misères et de n'avoir voulu être que le plus important des conseillers d'Auguste, lui faisaient un honneur de ce qui n'était, en réalité, qu'une imperfection.

Ils se trompent aussi, je crois, quand ils le représentent comme un sage qui a peur du bruit, qui aime le silence et cherche à se dérober aux applaudissements et à la gloire. Peut-être entrait-il dans sa résolution moins de modestie que d'orgueil. La foule lui déplaisait; il trouvait une sorte de plaisir insolent à se mettre en lutte avec l'opinion et à ne pas penser comme tout le monde. Horace nous dit qu'il bravait le préjugé de la naissance, si fort autour de lui, et qu'il ne demandait pas à ses amis de quelle famille ils sortaient[1]. Il craignait la mort, et, ce qui est beaucoup plus rare, il osait l'avouer[2]; mais, en revanche, il ne craignait guère ce qui suit la mort. Le souci de la sépulture, qui faisait le tourment de tant de personnes, le laissait fort indifférent. « Je ne me préoccupe pas d'une tombe, disait-il : si l'on néglige d'ensevelir quelqu'un, la nature s'en charge. »

1. *Sat.*, I, 6, 7. — 2. Les vers dans lesquels Mécène avouait qu'il avait peur de mourir sont connus de tout le monde, grâce à la traduction que La Fontaine en a faite dans ses fables :

> Mécénas fut un galant homme;
> Il a dit quelque part : « Qu'on me rende impotent,
> Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
> Je vive, c'est assez; je suis plus que content. »

Nec tumulum curo; sepelit natura relictos[1].

Ce vers est assurément le plus beau qui nous reste de lui. C'est dans le même esprit de contradiction hautaine qu'il affectait de dédaigner tous ces honneurs après lesquels couraient ses amis. Il savait bien que ce mépris des opinions vulgaires n'était pas de nature à nuire à sa renommée. La foule est ainsi faite qu'elle n'aime guère ceux qui pensent autrement qu'elle, mais qu'elle ne peut se défendre de les admirer ; aussi y a-t-il des gens qui se cachent pour se faire chercher et qui pensent que l'on est quelquefois plus en vue dans la retraite qu'au pouvoir. Mécène était peut-être de ce nombre, et l'on peut soupçonner qu'il entrait dans son attitude de politique dégoûté un petit calcul de coquetterie. Non seulement l'obscurité volontaire, à laquelle il se condamnait, ne lui faisait pas perdre grand'chose, mais il pouvait penser qu'elle servait mieux les intérêts de sa gloire que les plus brillantes dignités. Quand il n'est resté des hommes d'État qu'un grand nom, qu'on pense qu'ils ont fait beaucoup sans savoir exactement ce qu'ils ont fait, on est souvent tenté de leur attribuer ce qui ne leur appartient pas et de les croire plus importants encore qu'ils ne l'étaient. C'est précisément ce qui est arrivé pour Mécène. Deux siècles après lui, un historien de l'Empire, Dion Cassius, lui prête un long discours dans lequel il est censé suggérer à Auguste toutes les réformes que ce prince

1. Sen., *Epist.*, 92, 35.

a dans la suite accomplies; à ce compte, c'est au chevalier romain, et non à l'empereur, qu'il faut faire honneur des institutions qui ont gouverné le monde pendant tant de siècles. On voit que, si c'est par calcul que Mécène est resté dans l'ombre, ce calcul a parfaitement réussi, et que sa conduite habile a du même coup assuré sa tranquillité pendant sa vie et accru sa réputation après sa mort.

Quoi qu'il en soit des raisons qui le poussaient à s'éloigner de la vie publique, il est sûr que, s'il refusait les honneurs, il n'avait pas l'intention de se condamner à la solitude. Ce n'était pas un de ces philosophes qui, comme le sage de Lucrèce, n'ont d'autre distraction que de regarder, du haut de leur retraite austère, les hommes « cherchant à tâtons le chemin de la vie » ; il entendait mener une existence joyeuse; il voulait surtout se faire une société d'élite. C'est ce qui ne lui aurait pas été fort aisé s'il s'était mêlé davantage aux affaires. Un homme politique n'est pas libre de choisir ses amis comme il lui plaît ; il ne peut pas fermer sa porte aux personnages importants, qui sont quelquefois des personnages ennuyeux. La situation que Mécène s'était faite lui permettait de ne recevoir que des gens d'esprit. Il réunissait chez lui des poètes et des grands seigneurs. Les poètes lui venaient de tous les rangs de la société ; il prenait les grands seigneurs dans tous les partis politiques. A côté d'Aristius Fuscus et des deux Viscus, qui étaient des amis d'Octave, on voyait Servius Sulpicius, le fils du grand jurisconsulte que Cicéron a tant vanté, et Bibulus, qui était probablement le petit-fils de Caton. On peut se demander si cette fusion des partis, qui

amena l'oubli des haines passées, si cette réunion des hommes politiques de toute origine sur un terrain nouveau, qui fit l'honneur et la force du gouvernement d'Auguste, n'a pas véritablement commencé chez Mécène. Parmi les poètes qu'il avait attirés à lui se trouvent les deux plus grands de ce siècle. Il n'a pas attendu pour se les attacher qu'ils eussent produit leurs chefs-d'œuvre : il les a devinés à leur coup d'essai, ce qui fait honneur à son goût. Certains détails des *Bucoliques* de Virgile lui avaient fait pressentir les grandes touches des *Géorgiques* et de l'*Énéide*, et, à travers les imperfections des *Épodes* d'Horace, il avait entrevu les *Odes*. C'est ainsi que cette maison, qui restait obstinément fermée à tant de grands personnages, s'était ouverte de bonne heure au jeune paysan de Mantoue et au fils de l'esclave de Venouse.

Ces lettrés, ces grands seigneurs devaient mener ensemble une vie fort agréable. La fortune de Mécène lui permettait de satisfaire tous ses goûts et de donner à ceux qui l'entouraient une large existence. Les curieux de Rome auraient beaucoup souhaité de savoir ce qu'on pouvait faire dans cette société distinguée où l'on ne pénétrait pas ; nous sommes tout à fait comme eux, et il nous prend souvent fantaisie d'imiter ce fâcheux qui suivit un jour Horace, à son grand déplaisir, tout le long de la Voie sacrée, pour le faire un peu parler. Nous voudrions obtenir de lui quelques renseignements sur ces gens d'esprit qu'il fréquentait; nous fouillons ses œuvres pour voir si elles ne nous apprendront pas de quelle manière on vivait chez Mécène. Malheureusement pour nous, Horace est discret, et c'est à peine s'il laisse échapper de

temps en temps quelques confidences que nous nous empressons de recueillir. Une de ses satires les plus courtes et les plus faibles, la huitième du premier livre, nous offre en ce genre un intérêt particulier, parce qu'elle a été faite quand Mécène prit possession de sa maison de l'Esquilin. Ce fut, pour le maître et ses amis, un événement d'importance. Il voulait se construire un palais qui fût digne de sa nouvelle fortune et ne pas le payer trop cher : le problème était difficile, il le résolut à merveille. L'Esquilin était alors une colline déserte et sauvage; on y enterrait les esclaves et l'on y faisait les exécutions capitales. Personne, à Rome, n'aurait consenti à y loger. Mécène, qui, comme on vient de le voir, se plaisait à ne rien faire comme les autres, y acheta de vastes terrains qu'il eut à très bon compte, planta des jardins magnifiques, dont la réputation a duré presque autant que l'Empire, et fit construire une tour qui dominait tout l'horizon. Ce fut sans doute une grande surprise à Rome quand on vit ces constructions somptueuses s'élever dans le lieu le plus mal famé de la ville; mais ici encore cet esprit de contradiction, que nous avons remarqué chez Mécène, le servit bien. L'Esquilin, quand il fut débarrassé de ses immondices, se trouva être beaucoup plus sain que les autres quartiers, et l'on nous dit que, lorsque Auguste avait pris la fièvre au Palatin, il allait, pour la soigner et la guérir, habiter quelques jours la tour de Mécène. Voilà ce qui donna au poète l'occasion de composer sa huitième satire; il y célèbre ce changement merveilleux qui a fait du coupe-gorge de l'Esquilin un des plus beaux endroits de Rome :

Nunc licet Esquiliis habitare salubribus, atque
Aggere in aprico spatiari.

Et, pour qu'on apprécie mieux, par le contraste, l'agrément de ces jardins et la magnificence de ces terrasses, il rappelle les scènes qui se passaient dans les mêmes lieux quand ils étaient le rendez-vous des voleurs et des magiciennes. Je suppose que ce petit ouvrage a dû être lu pendant les fêtes que Mécène donnait à ses amis, quand il inaugura sa nouvelle maison, et, comme il avait au moins le mérite de l'à-propos, il est probable qu'il fut très goûté des assistants. Il peut donc nous donner quelque idée de ce qu'on aimait, de ce qu'on applaudissait dans cette société élégante. Peut-être ceux qui liront la satire jusqu'au bout, en se rappelant la circonstance pour laquelle elle était faite et les gens qui devaient l'entendre, éprouveront-ils quelque surprise : elle se termine par une plaisanterie un peu forte et qu'il me serait difficile de traduire. Voilà donc ce qui amusait les convives à la table de Mécène! Voilà ce qu'écoutaient volontiers ces gens d'esprit dans les fêtes de l'Esquilin[1] ! N'en soyons pas trop surpris. Les grands siècles classiques, que nous admirons tant, sont, en général, sortis d'époques énergiques et rudes, et souvent, dans les premières années, ils gardent quelque

1. N'oublions pas que c'est la même société qui, dans le voyage de Brindes (*Sat.*, I, 5), prit tant de plaisir à la dispute insipide de deux bouffons. On a grand'peine à comprendre qu'après avoir entendu ces plaisanteries grossières Horace nous dise : « Nous passâmes une soirée tout à fait charmante. »

chose de leurs origines. Au milieu de toutes leurs délicatesses, il leur reste un fond de vigueur brutale qui aisément remonte à la surface. Dans les entretiens des gens du dix-septième siècle, que de propos gaillards, qui n'effarouchaient personne et qu'on n'entendrait pas aujourd'hui sans quelque embarras! que d'usages qui nous paraissent grossiers et qui semblaient alors les plus naturels du monde! C'est plus tard que les mœurs achèvent de se polir, que la langue devient scrupuleuse et raffinée. Par malheur, ce progrès se paye souvent d'une décadence : en se polissant, l'esprit court le risque de s'affaiblir et de s'affadir. Ne nous plaignons donc pas de ces quelques saillies d'une nature qui n'est pas encore tout à fait réglée; elles témoignent au moins de l'énergie qui persiste au fond des caractères et dont les lettres profitent. Le temps d'Ovide arrive toujours assez tôt.

On voit qu'à ce moment Horace tenait une place importante dans cette société; il n'y était pas arrivé du premier coup, nous le savons par lui-même. Quand Virgile l'amena pour la première fois à Mécène, il nous raconte qu'il perdit contenance et qu'il ne put lui adresser que quelques paroles sans suite[1]; c'est qu'il ne ressemblait pas à ces beaux parleurs qui trouvent toujours quelque chose à dire; il n'avait de l'esprit qu'avec les gens qu'il connaissait. De son côté, Mécène était un de ces silencieux « auxquels le monde appartient »; il répondit à peine quelques mots, et il est probable qu'ils se quittèrent assez peu contents l'un de l'autre, puisqu'ils restèrent neuf

1. *Sat.*, I, 6, 56.

mois sans éprouver le besoin de se revoir. Mais, cette première froideur passée, le poète montra ce qu'il était. Dans l'intimité, il fit admirer à son protecteur toutes les ressources de son esprit ; il lui fit aimer toutes les délicatesses de son caractère. Aussi Mécène le combla-t-il de prévenances et de bienfaits. En 717, un an après qu'il l'avait connu, il l'emmena dans ce voyage de Brindes, où il allait conclure la paix entre Antoine et Octave. Quelques années plus tard, probablement vers 720, il lui donna le domaine de la Sabine.

II

Horace était-il vraiment un ami de la nature? — La deuxième épode. — Comment le séjour de Rome lui devint insupportable. — Résultats qu'eut pour lui son intimité avec Mécène. — Les solliciteurs et les fâcheux. — Joie qu'il dut éprouver quand Mécène lui donna le bien de la Sabine.

Nous connaissons mal les circonstances qui amenèrent Mécène à faire ce beau présent à son ami ; mais un homme d'esprit comme lui possédait sans doute cette qualité que Sénèque exige avant tout d'un bienfaiteur intelligent : il savait donner à propos. Il pensait donc que ce domaine ferait à Horace un grand plaisir, et certainement il ne se trompait pas. Est-ce à dire qu'Horace soit tout à fait comme son ami Virgile, dont on nous raconte qu'il n'a jamais pu se souffrir à Rome et qu'il n'était heureux que lorsqu'il vivait aux champs ? Je ne le crois pas. Sans doute Horace se plaisait aussi à la campagne ; il aime

les champs et il a su les peindre; la nature, décrite avec discrétion, tient une grande place dans sa poésie. Il s'en sert, comme Lucrèce, pour donner plus de force et de clarté à l'exposition de ses idées philosophiques. Le renouvellement des saisons lui montre que rien ne dure et qu'il ne faut pas nourrir de trop vastes espérances ni de trop longues douleurs [1]. Les grands arbres courbés par les vents de l'hiver, les montagnes que frappe la foudre l'aident à prouver que les plus hautes fortunes ne sont pas à l'abri des accidents imprévus [2]. Le retour du printemps « qui frissonne dans les feuilles agitées par le zéphyr [3] » lui sert à rendre courage aux désespérés en leur faisant voir que les mauvais jours ne durent pas. Quand il veut conseiller à quelque esprit chagrin l'oubli des misères de la vie, pour lui faire sa petite morale, il le mène aux champs, près de la source d'une fontaine sacrée, à l'endroit « où le pin et le peuplier mêlent ensemble leur ombre hospitalière [4] ». Ces tableaux sont charmants, et la mémoire de tous les lettrés les a retenus ; ils n'ont pourtant pas la profondeur de ceux que Virgile ou Lucrèce nous présentent. Jamais Horace ne passera pour un de ces grands amants de la nature, dont le bonheur est de se confondre avec elle. Il était pour cela trop spirituel, trop indifférent, trop sage. J'ajoute que, jusqu'à un certain point, sa philosophie même l'en détournait. Il s'est élevé plusieurs fois contre la manie de ces âmes malades qui courent sans fin le monde à la recherche de la paix

1 *Carm.*, II, 9, 1. — 2. *Carm.*, II, 10, 9. — 3. *Carm.*, I, 23, 5. — 4. *Carm.*, II, 3, 6.

intérieure. La paix n'est ni dans le repos des champs, ni dans l'agitation des voyages; on peut la trouver partout quand on a l'esprit calme et le cœur sain. La conclusion légitime de cette morale, c'est que nous portons en nous notre bonheur et que, quand on habite la ville, il n'est pas nécessaire de la quitter pour être heureux.

Il lui semblait donc que ces gens qui prétendaient être des amis passionnés de la campagne et affectaient de dire qu'on ne peut vivre que là allaient beaucoup trop loin, et il s'est même une fois très finement moqué d'eux. Une de ses plus charmantes épodes, œuvre de sa jeunesse, contient l'éloge le plus vif et peut-être le plus complet qui ait été fait de la vie rustique. « Heureux, nous dit-il, celui qui, loin des affaires, comme les hommes d'autrefois, laboure avec ses propres bœufs le champ que cultivaient ses pères! » Une fois lancé, il ne s'arrête plus; tous les agréments de la campagne y passent l'un après l'autre. Rien n'y manque, ni la chasse, ni la pêche, ni les semailles, ni la moisson, ni le plaisir de voir paître ses troupeaux ou de dormir sur l'herbe, « tandis que l'eau murmure dans le ruisseau et que les oiseaux se plaignent dans les arbres ». On dirait qu'il a voulu refaire à sa manière et avec la même sincérité le beau passage de Virgile :

> O fortunatos nimium, sua si bona norint,
> Agricolas!

Mais attendons la fin : les derniers vers nous ménagent une surprise; ils nous apprennent, à notre grand

étonnement, que ce n'est pas Horace que nous venons d'entendre. « Ainsi parlait l'usurier Alfius, nous dit-il. Aussitôt, résolu de devenir campagnard, il fait rentrer aux ides tout son argent. Puis, il se ravise, et cherche, pour les calendes, un placement nouveau [1]. » Le poète s'est donc moqué de nous; et ce qui rend sa plaisanterie plus cruelle, c'est que le lecteur ne s'en aperçoit qu'à la fin, et que, jusqu'au dernier vers, il est dupe. De toutes les raisons qu'on a données pour expliquer cette épode, il n'y en a qu'une qui me semble naturelle et vraisemblable [2]. Il était impatienté de voir tant de gens admirer à froid la campagne; il voulait rire aux dépens de ceux qui, n'ayant aucune opinion personnelle, croient devoir prendre tous les goûts de la mode, en les exagérant. Nous connaissons, nous aussi, ces prôneurs ennuyeux de la belle nature, qui vont visiter les glaciers et les montagnes uniquement parce qu'il est de bon ton de les avoir vus, et nous comprenons la mauvaise humeur que devait ressentir de ces enthousiasmes de commande un esprit juste et droit qui ne faisait cas que de la vérité.

Mais, si Horace ne possédait pas toute l'ardeur du banquier Alfius pour la campagne, s'il habitait Rome volontiers, c'était à la condition de n'y pas demeurer toujours. Alors, comme aujourd'hui, on se gardait bien d'y rester pendant ces mois brûlants « qui donnent tant à faire à l'entrepreneur des pompes funèbres et à ses noirs licteurs [3] ». Dès que soufflait l'auster

1. *Epod.*, 2. — 2. Quelques critiques ont voulu voir dans cette épode une parodie des *Géorgiques*. Je n'en crois rien. Tout au plus la raillerie d'Horace pourrait-elle atteindre ceux qui croyaient devoir exagérer les idées de Virgile. — 3. *Epist.*, I, 7, 5.

« lourd comme du plomb[1] », tous ceux qui pouvaient partir s'en allaient. Horace faisait comme eux. Tandis que les riches traînaient à leur suite un grand équipage, qu'ils se faisaient précéder de courriers numides, qu'ils avaient avec eux des gladiateurs pour les défendre et des philosophes pour les amuser, lui, qui était pauvre, sautait sur le dos d'un mulet court de queue, plaçait derrière lui son petit bagage et se mettait gaiement en route[2]. Il est probable que le but de ses voyages n'était pas toujours le même. Dans les montagnes du Latium et de la Sabine, le long des rampes de l'Apennin, sur le bord de la mer, il ne manque pas de sites agréables et sains; c'est là que les Romains d'aujourd'hui vont passer le temps de la *malaria*. Horace les a sans doute visités aussi; mais il avait ses préférences, qu'il exprime avec beaucoup de vivacité : ce qu'il mettait au-dessus de tout le reste, c'était Tibur et Tarente, deux pays fort éloignés, très différents, mais qu'il semble unir dans le même amour. Il est probable qu'il y est souvent retourné; et, quoique les goûts changent avec l'âge, nous avons la preuve qu'il est resté fidèle jusqu'à la fin à cette affection de sa jeunesse.

Malgré ces pérégrinations annuelles, qui l'amenaient quelquefois jusqu'aux extrémités de l'Italie, je me figure qu'Horace fut longtemps un ami assez tiède de la campagne. Il ne possédait pas encore de villa qui lui appartînt, et peut-être il ne le regrettait guère. Il prenait part volontiers aux distractions de la grande ville et ne s'en éloignait, comme nous ve-

1. *Sat.*, II, 6, 18. — 2. *Sat.*, I, 6, 105.

nons de le voir, que dans les mois où il est difficile d'y rester. Un moment arriva pourtant où ces voyages, qui n'étaient qu'une distraction, un agrément de passage, devinrent pour lui une impérieuse nécessité, où la vie de Rome lui fut si importune, si odieuse, qu'il éprouva le besoin, comme son ami Bullatius, de se cacher dans une bourgade déserte, « d'y oublier tout le monde et de s'y faire lui-même oublier[1] ». Ce sentiment est très visible dans quelques endroits de ses œuvres, et il est fort aisé de voir d'où il lui était venu.

Au lieu de gémir sur les mésaventures qui arrivent, ce qui ne mène à rien, un homme avisé cherche à en tirer un bon parti, et ses malheurs passés lui servent de leçon pour l'avenir. C'est, je crois, ce qu'a fait Horace. Les premières années qui suivirent son retour de Philippes durent être fécondes pour lui en réflexions et en résolutions de tout genre. Il s'est représenté à cette époque sur son petit lit de repos, songeant aux choses de la vie et se disant : « Comment dois-je me conduire? Qu'ai-je de mieux à faire[2] ? » Ce qu'avait de mieux à faire un homme qui venait d'éprouver un mécompte aussi fâcheux, c'était assurément de ne pas s'y exposer de nouveau. Le désastre de Philippes lui avait beaucoup appris. Désormais il était guéri de l'ambition. Il reconnaissait que les honneurs coûtent cher, qu'en entreprenant de faire le bonheur de ses concitoyens on risque le sien, et qu'il n'y a pas de sort plus heureux que de se tenir loin des fonctions publiques. C'est ce qu'il prit la résolution de faire lui-même; c'est ce qu'il recommandait sans cesse aux

1. *Epist.*, I, 2, 9. — 2. *Sat.*, I, 4, 134.

autres. Sans doute ses grands amis ne pouvaient pas tout à fait renoncer à la politique ou abandonner le forum : il leur conseillait au moins de s'en distraire par moments. A Quintius, à Mécène, à Torquatus, il disait : « Donnez-vous donc quelque loisir; laissez votre client se morfondre dans l'antichambre et sauvez-vous par quelque porte de derrière; oubliez le Cantabre et le Dace; ne songez pas toujours aux affaires de l'Empire. » Quant à lui, il se promettait bien de n'y penser jamais. Loin de se plaindre de n'y plus avoir aucune part, il était heureux qu'on lui en eût ôté le souci. D'autres accusaient Auguste d'avoir enlevé la liberté aux Romains; il trouvait, lui, qu'en les délivrant du tracas des affaires, il la leur avait rendue. S'appartenir tout entier, s'étudier, se connaître, se faire comme une retraite intérieure au milieu de la foule, vivre enfin pour lui, telle fut désormais sa seule préoccupation.

Mais il est bien rare qu'on règle tout à fait sa vie comme on le voudrait. Là, comme ailleurs, le hasard domine; les événements se font un jeu de déranger les résolutions les mieux concertées. L'amitié de Mécène, dont Horace fut assurément très heureux, ne tarda pas à lui causer beaucoup d'embarras. Elle le mit en relation avec de grands personnages auxquels il devait faire bon visage, quoiqu'il lui fût souvent difficile de les estimer. Il est forcé de fréquenter un Dellius, qu'on appelait le voltigeur des guerres civiles (*desultor bellorum civilium*), à cause de son habileté à passer d'un parti à l'autre; un Licinius Muræna, la légèreté même, qui finit par conspirer contre Auguste; un Munatius Plancus, ancien flatteur d'Antoine, bouf-

fou de Cléopâtre, dont on disait qu'il était traître par tempérament, *morbo proditor*. Tous voulaient passer pour être liés avec lui ; ils lui demandaient de leur adresser quelqu'une de ces petites pièces qui faisaient grand honneur à celui qui les recevait; ils souhaitaient que leur nom se trouvât dans le recueil de ces œuvres auxquelles on promettait l'immortalité. Horace n'y tenait guère; il lui répugnait sans doute de paraître le chantre banal de la cour et du prince. Aussi, quand il est forcé de céder, ne le fait-il pas toujours de bonne grâce. Par exemple, il n'écrit qu'une fois à Agrippa: c'est pour lui dire qu'il ne chantera pas ses louanges et le renvoyer à Varius, successeur d'Homère, seul digne de traiter un si beau sujet. Il ne veut pas non plus s'occuper d'Auguste ; il prétend qu'il a peur de compromettre la gloire de son héros en la célébrant mal, il ne se trouve pas assez de génie pour un aussi grand ouvrage. Mais Auguste ne se paya pas de cette excuse; à plusieurs reprises, il pressa, il pria le trop modeste poète. « Sache, lui écrivait-il, que je suis en colère de ce que tu n'as pas songé encore à m'adresser une de tes épîtres. Crains-tu qu'il ne soit honteux pour toi, dans la postérité, de paraître avoir été mon ami[1] ? » Après ces paroles aimables, Horace ne pouvait plus résister, et, de complaisance en complaisance, il se trouva conduit contre son gré à devenir le poète officiel de la dynastie.

Il était difficile qu'en le voyant lié avec tant d'hommes importants, familier de Mécène, ami de l'empe-

1. Suétone, *Vita Horatii*, p. 46 (Reifferscheid).

reur, on ne le regardât pas comme une sorte de personnage. A la vérité, il ne remplissait pas de fonction publique : tout au plus lui laissa-t-on son anneau de chevalier, conquis dans les guerres civiles [1]; mais il n'était pas nécessaire de porter la prétexte pour avoir de l'autorité. Mécène, qui n'était rien, passait pour le conseiller d'Auguste; ne pouvait-on pas soupçonner Horace d'être le confident de Mécène? En le voyant sortir en voiture, s'asseoir au théâtre à côté de lui, tout le monde disait : « Quel homme heureux [2] ! » S'ils causaient tous les deux ensemble, on s'imaginait qu'ils agitaient le sort du monde. En vain Horace affirmait sur l'honneur que Mécène lui avait dit : « Quelle heure est-il? Il fait bien froid ce matin! » et autres secrets de cette importance; on ne voulait pas le croire. Il ne pouvait plus, comme autrefois, se promener dans le forum et le champ de Mars, écouter les charlatans et les diseurs de bonne aventure, interroger les marchands sur le prix de leurs denrées; il était épié, suivi, abordé à chaque pas par les solliciteurs ou les curieux. Un nouvelliste voulait connaître la situation des armées; un politique lui demandait des renseignements sur les projets d'Auguste, et, quand il répondait qu'il n'en savait rien, on le félicitait de sa réserve d'homme d'État, on admirait sa discrétion de diplomate. Il rencontrait un intrigant sur la Voie sacrée, qui le priait de le présenter à Mécène; on lui apportait des placets, on réclamait son appui, on se mettait sous sa protection. Il avait des envieux, qui

1. *Sat.*, II, 7, 53. — 2. Tous les détails qui suivent sont pris dans la satire sixième du second livre et dans la neuvième du dernier.

l'accusaient d'être un égoïste qui voulait garder pour lui seul la faveur dont il jouissait; des ennemis rappelaient sa naissance et répétaient partout d'un air de triomphe que ce n'était qu'un fils d'esclave. A la vérité, ce reproche ne le touchait pas, et ce qu'on lui jetait au visage comme une honte, il s'en parait comme d'un titre d'honneur; mais, en attendant, les journées passaient. Il n'était plus maître de lui-même; il ne pouvait plus vivre à son gré; sa chère liberté lui était à chaque instant ravie. A quoi lui servait donc de s'être tenu loin des fonctions publiques, s'il en avait tous les ennuis sans en posséder les avantages? Ces tracas le mettaient hors de lui, Rome lui devenait insupportable, et il cherchait sans doute dans son esprit quelque moyen de fuir les importuns qui l'obsédaient, de retrouver la paix et la liberté qu'il avait perdues.

C'est alors que Mécène lui donna le bien de la Sabine, c'est-à-dire un asile sûr qui le mettait à l'abri des fâcheux et où il allait ne vivre que pour lui-même. Jamais libéralité ne vint plus à propos et ne fut accueillie avec autant de joie. L'opportunité du bienfait explique l'ardeur de la reconnaissance.

III

Voyage à la maison de la Sabine. — Le temple de Vacuna. — Roccagiovine. — *Fonte dell' Oratini.* — Position probable de la maison. — Étendue du domaine d'Horace. — Agrément du site.

Nous savons maintenant comment Horace devint

propriétaire de sa maison de campagne ; il nous reste à faire connaissance avec le pays où elle était située, à chercher s'il mérite ce qu'en a dit le poète, et par quelles qualités il a dû lui plaire.

Elle était, nous l'avons vu, dans le voisinage de Tivoli. Le chemin qui y mène est l'ancienne *via Valeria*, une des voies romaines les plus importantes de l'Italie, qui conduisait dans le territoire des Marses. La route suit l'Anio et traverse un pays fertile, entouré de hautes montagnes, au sommet desquelles se dressent quelques villages, de vrais nids d'aigles, qui de loin paraissent inabordables. De temps en temps, on rencontre des ruines d'anciens monuments et l'on foule quelques débris de ce pavé romain sur lequel ont passé tant de peuples sans pouvoir le détruire. En trois ou quatre heures on atteint Vicovaro, qui, comme je l'ai dit plus haut, était autrefois *Varia*, la ville importante du pays. Là, il faut quitter la grand'route pour prendre à gauche un chemin qui suit les bords de la Licenza[1]. De l'autre côté du torrent, un peu plus haut que Vicovaro, on aperçoit Bardela, gros bourg avec un château qui de loin a bonne apparence. C'était un village dont Horace nous dit qu'on y frissonnait de froid : *rugosus frigore pagus*[2]. L'abbé Capmartin de Chaupy a cru remarquer qu'en effet la campagne y est quelquefois envahie par des brouillards qui descendent des montagnes voisines. Il nous dit qu'un jour qu'il était en train de dessiner, « il se

1. La carte de la vallée de la Licenza, qne nous donnons ici, a été dressée à l'aide d'un plan topographique très détaillé et fort exact, que M. Tito Berti a eu la bonté de me communiquer. — 2. *Epist.*, I, 18, 105.

VALLÉE DE LA LICENZA.

Maison de campagne d'Horace.





sentit saisi par derrière d'un froid également piquant et subit » ; mais, comme il est suspect de partialité pour Horace et qu'il veut que toutes les affirmations de son poète chéri se vérifient à la lettre, on peut le soupçonner d'avoir mis dans son frisson un peu de complaisance. J'y suis passé au mois d'avril, vers midi, et j'ai trouvé qu'il y faisait très chaud. Quand on a dépassé Bardela, à un détour du chemin, on voit à gauche Roccagiovine : c'est un des villages les plus pittoresques du pays, perché sur un rocher pointu qui semble s'être détaché de la masse de la montagne. La route est rude pour y arriver; et, pendant que je me fatigue à la gravir, je comprends à merveille l'expression d'Horace qui nous dit qu'il est forcé pour revenir chez lui « d'escalader sa citadelle[1] ».

Ici se rencontre un point de repère qui va nous servir à nous diriger. Dans une épître charmante qu'Horace adresse à l'un de ses meilleurs amis pour lui faire savoir combien il aime la campagne, et qu'il ne regrette, de tous les biens de Rome, que le plaisir de le voir, il termine sa lettre en disant qu'il l'a écrite derrière le temple en ruine de Vacuna,

Hæc tibi dictabam fanum post putre Vacunæ[2].

Vacuna était une déesse fort honorée chez les Sabins, et Varron nous dit que c'était la même qu'on appelait à Rome la Victoire. Or on a retrouvé, près du village, une belle inscription qui nous apprend que

1. *Sat.*, II, 6, 15. — 2. *Epist.*, I, 10, 49.

Vespasien a relevé à ses frais le temple de la Victoire, que l'âge avait presque détruit : *Ædem Victoriæ vetustate dilapsam sua impensa restituit*. La coïncidence a fait penser que l'édifice relevé par Vespasien est celui qui tombait en ruine du temps d'Horace ; en le réparant, l'empereur a donné à la déesse son nom romain à la place de l'autre qu'on ne comprenait plus. Aujourd'hui l'inscription est encastrée dans les murailles du vieux château, et la place voisine a reçu des habitants le nom de *Piazza Vacuna :* Horace n'est donc pas tout à fait oublié dans ce pays qu'il habitait il y a dix-huit siècles.

Il faut monter à Roccagiovine si l'on veut connaître au naturel ce que sont les villages de la Sabine. Rien n'est plus pittoresque, tant qu'on se contente de les regarder de loin. On en est charmé lorsqu'on les aperçoit de la vallée, couronnant quelque haute montagne et se serrant autour de l'église ou du château. Mais tout change dès qu'on y pénètre. Les maisons ne sont plus que des masures, les rues que des ruelles infectes où le fumier sert de pavé. On n'y peut faire un pas sans rencontrer des porcs qui se promènent. Dans toute la Sabine, les porcs sont les maîtres du pays. Ils ont le sentiment de leur importance et ne se dérangent pour personne. La rue et quelquefois la maison leur appartiennent. Il en devait être tout à fait de même du temps des Romains. Alors aussi ils faisaient la principale richesse de la contrée, et Varron n'en parle jamais qu'avec le plus grand respect. J'en vois un, sur une place, qui se vautre avec un air de délice dans une mare noirâtre, et je me souviens aussitôt de cette phrase charmante du grand agriculteur :

« Ils se roulent dans la fange, ce qui est pour eux une manière de se délasser, comme aux hommes de prendre un bain. » Ici, du reste, l'antiquité se retrouve partout. Les femmes que nous rencontrons sont presque toutes belles, mais d'une beauté vigoureuse et virile. Nous reconnaissons ces vaillantes Sabines d'autrefois, brûlées du soleil, habituées aux plus lourdes tâches[1]. Elles aident encore aujourd'hui leurs maris aux travaux des champs. J'entrevois, au fond de la vallée, un chemin de fer en construction; les femmes y sont mêlées aux ouvriers et portent comme eux des pierres sur la tête. Il n'y a guère d'hommes dans le village, à l'heure où nous le traversons; mais nous sommes entourés par une nuée d'enfants robustes, avec des yeux pleins de feu et d'intelligence. Ils sont curieux et importuns; c'est leur défaut ordinaire; mais au moins ils ne tendent pas la main, comme à Tivoli, où il y a tant de mendiants. Dans ce pays perdu, le sang s'est conservé pur; ce sont les restes d'une forte et fière race qui entra pour une bonne part dans la fortune de Rome.

Si Roccagiovine, comme on peut le croire, est bâti sur l'emplacement du *Fanum Vacunæ*, c'est par là que devait être l'entrée du domaine d'Horace. Nous continuons donc à monter, en inclinant vers la droite, par un chemin pierreux, qu'ombragent de temps en temps des noyers et des chênes. Devant nous, sur les pentes de la montagne, s'étendent des champs cultivés, avec quelques habitations rustiques. Rien n'apparaît à l'horizon, où l'on puisse reconnaître les ruines

1. *Carm.*, III, 6, 37.

d'une maison antique, et nous sommes incertains d'abord pour savoir de quel côté nous devons nous diriger. Mais nous nous souvenons qu'Horace nous dit qu'il y avait, auprès de sa maison, une fontaine qui ne tarissait pas, qualité rare dans les contrées du Midi, et qui était assez importante pour donner son nom au ruisseau dans lequel elle se jetait[1]. Si la maison a disparu, la fontaine au moins doit subsister, et, quand nous l'aurons trouvée, il nous sera facile de fixer la place du reste. Nous suivons une petite route qui passe à côté d'une vieille église en ruine, la *Madonna della casa*, et un peu plus bas nous arrivons à la source que nous cherchons. Les gens du pays l'appellent *Fonte dell' Oratini* ou *Fonte de' Ratini :* est-ce le hasard qui lui conserve un nom si voisin de celui du poète ? Dans tous les cas, il est bien difficile de ne pas croire que ce soit celle dont il nous a parlé. Il n'y en a guère de plus importante dans le voisinage; elle sort avec abondance d'un creux de rocher et un vieux figuier la couvre de son ombrage[2]. Je ne sais si, comme le prétend Horace, « ses

1. *Fons etiam rivo dare nomen idoneus. Epist.*, I, 16, 12. M. Pietro Rosa fait remarquer qu'encore aujourd'hui la *Licenza* ne prend ce nom qu'à partir du moment où elle reçoit l'eau de la petite fontaine. Jusque-là, on l'appelle seulement *il Rivo*. Voyez la notice que Noël Des Vergers a placée en tête de l'*Horace* de Didot. — 2. C'est tout à fait ainsi qu'Horace a dépeint la fontaine de Bandusie (*Carm.*, III, 13, 1). Il parle « de ce chêne placé au-dessus du rocher creux d'où jaillit l'onde babillarde ». On sait aujourd'hui que Bandusie était située dans l'Apulie, près de Venouse. Mais il est bien possible qu'Horace ait donné à la petite source qui coulait près de sa maison le nom de celle où il s'était souvent désaltéré dans sa jeunesse, quand il n'avait pas quitté son pays natal. La ressem-

eaux font du bien à l'estomac et soulagent la tête [1] », mais elles sont fraîches et limpides; autour d'elle, le site est charmant, tout à fait propre à la rêverie, et je comprends que le poète ait mis parmi les moments les plus heureux de sa journée ceux où il venait y prendre quelque repos: *prope rivum somnus in herba* [2].

La position de la source retrouvée, celle de la maison se devine. Horace nous dit qu'elles étaient près l'une de l'autre; nous ne pouvons donc chercher que dans le voisinage. Capmartin de Chaupy plaçait la maison beaucoup plus bas, vers le fond de la vallée, dans un endroit où l'on voit encore quelques débris de murs et de pavés antiques. Mais ces débris paraissent être postérieurs à Auguste; d'ailleurs nous savons par Horace lui-même qu'il habitait un plateau escarpé et il parle de sa maison comme d'une sorte de forteresse. Je crois donc que M. Pietro Rosa a raison de la mettre plus haut. Il suppose qu'elle devait être un peu au-dessus de la *Madonna della casa;* là précisément on remarque un terrassement artificiel qui semble avoir été disposé pour servir d'aire à un édifice. Le sol est depuis longtemps cultivé, mais la charrue y fait souvent sortir de terre des morceaux de briques ou des tuiles brisées qui semblent provenir d'une construction ancienne. Est-ce là que se trouvait véritablement la maison d'Horace?

blance entre le paysage décrit dans l'ode d'Horace et le site réel de la fontaine dell' Oratini rend cette hypothèse fort vraisemblable.

1. *Epist.*, I, 16,14 : *infirmo capiti fluit utilis, utili alvo.* — 2. *Epist.*, I, 14, 35.

On peut le croire avec M. Rosa [1] : il est sûr dans tous les cas qu'elle ne pouvait pas être fort éloignée.

De cet endroit élevé, jetons les yeux sur le pays qui nous entoure. Nous avons à nos pieds une vallée étroite et longue, au fond de laquelle coule le torrent de la Licenza ; elle est dominée par des montagnes qui, de tous côtés, semblent se rejoindre. A gauche, la Licenza tourne si brusquement qu'on n'aperçoit pas la gorge dans laquelle elle s'enfonce ; à droite, le rocher sur lequel perche Roccagiovine semble avoir roulé dans la vallée pour en fermer l'accès, en sorte que nulle part on n'aperçoit d'issue. Je reconnais le paysage tel qu'il est décrit par Horace :

> Continui montes, nisi dissocientur opaca
> Valle [2].

Après un regard jeté sur ce bel ensemble de montagnes, je reviens à ce qui doit surtout nous intéresser. Dans cette étendue de terres que mes yeux embrassent, je me demande ce qui pouvait bien appartenir au poète. Il ne s'est jamais nettement expliqué sur les

1. Je dois dire pourtant que l'opinion de Capmartin de Chaupy et de Sanctis est celle qui prévaut dans le pays ; elle a été reprise dernièrement et soutenue avec force par M. Tito Berti (voy. la *Fanfulla della domenica*, 1er novembre 1885). Malgré les raisons données par M. Berti, il me semble que l'emplacement indiqué par Chaupy est un peu trop près de la Ligenza et un peu trop bas. Mais il est certain qu'en cet endroit il y avait la maison de campagne d'un riche Romain. M. Berti y a trouvé des pavés de mosaïque intéressants et peut-être serait-il utile d'y pousser un peu plus loin les fouilles. On a eu soin de marquer, sur la carte, l'emplacement où Champy et celui où M. Rosa mettent la maison d'Horace. — 2. *Epist.*, I, 16, 5.

limites véritables de son domaine. Quelquefois il paraît désireux d'en diminuer l'importance : sa maison n'est qu'une maisonnette (*villula*)[1] entourée d'un tout petit champ (*agellus*)[2], dont son fermier lui-même ne parle qu'avec mépris. Mais Horace est un homme prudent, qui se fait petit volontiers pour désarmer l'envie. Je crois qu'en réalité son bien de la Sabine devait être d'une assez bonne grandeur. « Tu m'as fait riche[3], » disait-il un jour à Mécène ; riche, non pas sans doute comme ces grands seigneurs ou ces chevaliers qui possédaient des fortunes immenses, mais beaucoup plus assurément qu'il n'avait jamais souhaité ou même rêvé de le devenir. Quelque modéré qu'on soit de sa nature, il est rare qu'on ne se permette pas quelque excès quand on rêve. Ces excès, ces rêves qu'il formait dans sa jeunesse, sans espérer les voir jamais accomplis, Horace nous dit que la réalité les avait dépassés :

Auctius atque
Di melius fecere[4].

Nous possédons quelques renseignemeuts qui nous donnent une idée assez précise du bien d'Horace. Il n'avait pas gardé toutes les terres à son compte : les tracas d'une grande exploitation ne pouvaient guère lui convenir. Il en affermait une partie à cinq métayers, des hommes libres, qui avaient chacun leur maison, et s'en allaient toutes les *nundines* à Varia, soit pour

1. *Sat.*, II, 3, 10. — 2. *Epist.*, I, 14, 1. — 3. *Tu me fecisti ocupletem. Epist.*, I, 7, 15. — 4. *Sat.*, II, 6, 3.

leurs intérêts propres, soit pour les affaires du petit municipe [1]. Cinq métayers supposent un domaine assez considérable ; et il faut ajouter que ce qu'il avait conservé pour lui n'était pas sans quelque importance, puisqu'il fallait huit esclaves pour le cultiver [2]. Je m'imagine donc qu'une grande partie des terres qui m'entourent, depuis le haut de la montagne jusqu'à la Licenza, devait être à lui. Ce vaste espace contenait pour ainsi dire des zones différentes, qui se prêtaient à des cultures diverses, qui offraient au propriétaire des températures variées, et par suite des distractions et des plaisirs de plus d'un genre. Au centre, à mi-côte, se trouvait la maison avec ses dépendances. Tout ce que nous savons de la maison, c'est qu'elle était simple, qu'on n'y voyait ni lambris d'or, ni ornements d'ivoire, ni marbres de l'Hymette et de l'Afrique [3]: ce luxe n'était pas à sa place au fond de la Sabine. Près de la maison, il y avait un jardin qui devait contenir de beaux quinconces bien réguliers et des allées droites enfermées dans des haies de charmilles, comme c'était la mode alors. Horace s'est élevé quelque part contre la manie qu'on affectait de son temps de remplacer l'ormeau, qui s'unit à la vigne, par le platane, l'arbre célibataire, comme il l'appelle ; il attaque ceux qui prodiguent chez eux les parterres de violettes, les champs de myrtes, « vaines richesses de l'odorat [4] ». Était-il resté fidèle à ses principes ? N'avait-il rien donné à l'agrément ? et son jardin ressemblait-il tout à fait à celui de Caton, où

1. *Epist.*, I, 14, 2. — 2. *Sat.*, II, 7, 118. — 3. *Carm.*, II, 18, 1 et sq — 4. *Carm.*, II, 15, 6.

l'on ne trouvait que des arbres ou des plantes utiles? Je n'oserais pas trop l'affirmer. Il lui est arrivé plus d'une fois de ne pas s'appliquer à lui-même les préceptes qu'il donne aux autres, et d'être plus rigoureux dans ses vers que dans sa vie. Au-dessous de la maison et du jardin, les terres étaient fertiles. C'est là que poussaient ces moissons qui, à ce que prétend Horace, ne trompaient jamais son attente[1]; c'est là peut-être aussi qu'il récoltait ce petit vin qu'il servait à sa table dans des amphores grossières et dont il ne fait pas l'éloge à Mécène[2]. Un peu plus bas encore, vers les bords de la Licenza, le terrain devenait plus humide, et les prairies remplaçaient les champs cultivés. Il arrivait alors, comme aujourd'hui, que le torrent, grossi par les pluies d'orage, sortait de son lit et se répandait dans le voisinage, ce qui faisait maugréer le fermier d'Horace, qui prévoyait avec douleur qu'il aurait quelque digue à construire pour mettre les terres à l'abri de l'inondation[3]. Si le pays était riant vers le bas de la vallée, au-dessus de la maison il devenait de plus en plus sauvage. Il y avait là des buissons « qui donnaient libéralement des prunelles

1. *Carm.*, III, 16, 30: *segetis certa fides meæ.* — 2. Il y a quelque obscurité sur la question de savoir si la campagne d'Horace produisait du vin. Le poète semble à ce propos se contredire. Il dit, dans l'épître à son *villicus :* « Ce coin de terre porterait plutôt de l'encens et du poivre qu'une grappe de raisin. » Ailleurs, il invite Mécène à dîner et lui annonce qu'il ne peut lui donner qu'un vin médiocre de la Sabine qu'il a mis lui-même en bouteille; ce qui semble bien indiquer qu'il le récoltait chez lui (*Carm.*, I, 20). Ce qui est sûr, c'est qu'il y a aujourd'hui des vignes dans la vallée de la Licenza, et qu'on boit à Roccagiovine un vin du pays qui n'est pas mauvais. — 3. *Epist.*, I, 14, 29.

et de rouges cornouilles[1] » ; il y avait des chênes et des yeuses, qui couvraient les rampes de la montagne. Dans les rêves de sa jeunesse dont je parlais tout à l'heure, le poète ne demandait aux dieux qu'un bouquet d'arbres pour couronner son petit champ[2]. Mécène avait mieux fait les choses : le bois d'Horace couvrait plusieurs *jugères*. Il y en avait assez « pour nourrir de glands le troupeau et fournir une ombre épaisse au maître ».

Ce n'était donc pas seulement un petit jardin d'homme de lettres, un trou de lézard, selon l'expression de Juvénal, qu'Horace tenait de son protecteur ; c'était un domaine véritable, avec des prés, des terres, des bois et toute une exploitation rustique, une fortune en même temps qu'un agrément. Comment ce domaine était-il tombé dans les mains de Mécène ? On l'ignore. Quelques méchantes langues ont prétendu qu'il pouvait bien avoir été confisqué sur des ennemis politiques et que probablement Mécène avait donné à son ami des terres qui ne lui appartenaient pas. Ces libéralités, qui ne coûtaient guère, n'étaient pas alors tout à fait rares. On raconte qu'Auguste offrit un jour à Virgile la fortune d'un exilé et que le poète la refusa[3]. J'espère bien qu'Horace n'aurait pas été moins délicat que son ami. Mais ce ne sont là que des hypothèses auxquelles on ne doit pas s'arrêter. Tout ce qu'on sait du bien d'Horace, c'est qu'il était en très mauvais état quand il lui fut donné. Les ronces, les épines couvraient la

1. *Epist.*, I, 16, 9. — 2. *Et paulum silvæ super his foret. Sat.*, II, 6, 3. — 3. Donat, *Vita Virg.*, 5.

terre, et la charrue n'y avait pas passé depuis longtemps[1]. Il eut l'imprudence, quand il en prit possession, d'amener, pour diriger les travaux, un de ces esclaves de la ville qui, selon Columelle, ne sont qu'une race de paresseux et d'endormis (*socors et somniculosum genus*[2]). Le malheureux ne connaissait sans doute la campagne que par les jardins si bien soignés des environs de Rome. Quand il arriva dans la Sabine et qu'il vit ces champs en friche qu'on lui donnait à cultiver, il se crut tombé dans un lieu sauvage et pria qu'on le laissât partir au plus vite. Horace lui-même, malgré l'affection qu'il porte à sa propriété, n'en a pas exagéré les mérites. La terre, nous dit-il, est loin d'y être aussi fertile que dans la Calabre; les vignes surtout y sont fort inférieures à celles de la Campanie[3]. Ce qu'il loue sans réserve, c'est la température[4], qui est égale en toute saison, ni trop froide pendant l'hiver, ni trop chaude en été. A propos de cette qualité, il ne tarit pas d'éloges, et l'on comprend bien qu'il y soit très sensible. Est-il un plus grand plaisir, quand on quitte la fournaise de Rome, que de se réfugier dans une retraite charmante où l'ombre des grands arbres et le vent frais des montagnes permettent au moins de respirer?

Je remarque aussi qu'il n'a jamais vanté avec excès la beauté du pays qui entourait sa maison de campagne. Les préventions du propriétaire ne l'égarent pas jusqu'à le comparer aux sites célèbres de l'Italie, à Baïes, à Tibur, à Préneste. Baïes, nous dit-il, est

1. *Epist.*, I, 14, 27. — 2. Colum., I, 8, 1. — 3. *Carm.*, III, 16, 33. — 4. *Epist.*, I, 16, 8. Voy. aussi I, 10, 15.

une des merveilles du monde ; on ne trouve ailleurs rien d'aussi beau :

Nullus in orbe sinus Baiis prælucet amœnis [1].

Préneste aussi est un endroit admirable, d'où l'on jouit d'une des vues les plus variées et les plus larges qu'on puisse imaginer. Horace s'y plaisait beaucoup et y retournait souvent. Il faut avouer que la vallée de la Licenza n'a rien de semblable, et je ne serais pas surpris qu'un voyageur qui viendrait de Palestrina ou de Tivoli n'éprouvât quelque mécompte en y arrivant. C'est sa faute et non celle d'Horace, qui n'a pas voulu nous tromper. Si notre attente n'est pas d'abord tout à fait remplie, ne nous en prenons qu'à nous-mêmes. Nulle part il n'a prétendu que cette petite vallée solitaire fût le plus beau lieu du monde, comme il fait pour Baïes ; il nous dit simplement qu'il y a été heureux. Est-il donc indispensable, pour être heureux, d'avoir sans cesse un horizon immense devant soi et de vivre dans une extase perpétuelle ? Il ne faut rien exagérer en aucun sens ; si le site de la vallée sabine n'est pas comparable à celui des beaux pays dont je viens de parler, il est pourtant fort agréable dans ses petites proportions. J'ajoute que bien des choses ont dû changer depuis l'antiquité. Les montagnes sont nues aujourd'hui ; elles étaient autrefois couvertes d'arbres. Pour me figurer l'aspect qu'elles devaient avoir, j'y place par la pensée cet admirable petit bois de chênes verts qu'on traverse en

1. *Epist.*, I, 1, 83.

allant au *sacro speco* de Subiaco. La vallée non plus ne ressemble pas à ce qu'elle était autrefois ; elle a perdu les ombrages qui plaisaient tant à Horace et lui rappelaient la verdure de Tarente :

Credas adductum propius frondere Tarentum[1].

Mais ce qui n'a pas changé, ce qui faisait, ce qui fait encore le caractère de ce charmant paysage, c'est le calme, la tranquillité, le silence. De la *Madonna della casa*, à midi, on n'entend que le bruit affaibli du torrent qui monte du fond de la vallée. Voilà précisément ce qu'Horace venait y chercher. Les spectacles extraordinaires jettent l'âme dans une sorte de ravissement qui l'excite et la trouble ; c'est à la longue une fatigue qu'il aurait mal supportée. Il ne voulait pas que la nature l'attirât trop à elle et l'empêchât de s'appartenir à lui-même. Aussi rien ne lui convenait-il mieux que cet horizon tranquille, où tout est repos et recueillement. Quoiqu'il fût ici près de Rome et qu'à la rigueur son mulet à la queue coupée pût l'y mener en un jour[2], il pouvait s'en croire à mille

1. *Epist.*, I, 16, 11. — 2. Horace nous dit, dans la satire où il raconte son voyage à Brindes, que les gens pressés et alertes pouvaient faire 43 milles (un peu plus de 63 kilomètres) dans leur journée. Lui, qui aimait ses aises, fit la route en deux jours. Le second jour, il parcourut 27 milles. La distance de Rome à la villa de la Sabine devait être de 31 ou 32 milles (à peu près 45 kilomètres). Le voyage pouvait donc se faire en un jour. Il est pourtant vraisemblable qu'Horace, qui ne voulait pas se fatiguer, couchait souvent à Tibur. On a pensé que, pour éviter d'aller à l'auberge, il y avait acheté ou loué une maisonnette : c'était l'usage des riches Romains. Suétone pré-

lieues. C'est ce qu'ailleurs il ne trouvait pas. A Préneste, lorsqu'il venait s'asseoir, en lisant Homère, sur les marches du temple de la Fortune, il apercevait dans la brume les murailles de la grande ville. A Baïes, il en rencontrait partout la jeunesse, occupée de ses fêtes bruyantes : c'était Rome encore, entrevue dans le lointain ou coudoyée dans la rue. Rome ne venait pas dans la vallée de la Sabine : qui donc aurait osé, parmi cette jeunesse élégante, s'aventurer dans la montagne au delà de Tibur ? Horace y était donc vraiment chez lui. Il pouvait se dire, en mettant le pied dans son domaine : « Ici, je n'appartiens plus aux importuns ; j'ai quitté les soucis et les ennuis de la ville ; je vis enfin et je suis mon maître : *vivo et regno* [1]. »

tend même que, de son temps, on montrait à Tibur une maison qui, disait-on, lui avait appartenu. En réalité cette prétention ne s'appuie sur aucun texte précis du poète. Quand il nous dit qu'il retourne à Tibur ou qu'il aime à y habiter, il est probable que le nom de la ville est pris pour celui de son territoire. M. Camille Jullian a montré, dons les *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, publiés par l'École française de Rome, que Tibur, quoique d'origine latine, était le chef-lieu d'un district sabin et que le territoire de Varia en dépendait. On peut donc entendre, lorsque Horace parle de Tibur, qu'il veut désigner sa maison de la Sabine.

1. *Epist.*, I, 10, 8.

IV

Réputation de la maison de campagne d'Horace parmi les poètes romains. — Situation des poètes à Rome. — Rapports d'Horace et de Mécène. — Comme le poète se fit respecter du grand seigneur.

La villa de la Sabine, qui tient tant de place dans la vie d'Horace, n'en occupe pas moins dans l'histoire de la littérature. Depuis le jour où Mécène en a fait cadeau à son ami, cette maison tranquille, avec son jardin, sa source voisine et son petit bois, est devenue comme un idéal vers lequel les poètes de tous les temps ont toujours eu les yeux tournés. Ceux de Rome cherchaient à se le procurer de la même façon qu'Horace : ils s'adressaient à la générosité des gens riches et tâchaient de les piquer d'honneur par leurs vers. Je n'en vois pas à qui ce métier ait paru répugnant, et Juvénal lui-même, qui passe pour un républicain fougueux, a proclamé qu'il n'y a d'autre avenir pour la poésie que la protection du prince [1]. C'est aussi l'opinion de son ami Martial, et il en a fait une sorte de théorie générale qu'il expose avec une naïveté singulière. Il y a, selon lui, une recette sûre pour faire éclore les grands poètes : il suffit de les bien payer.

Sint Mæcenates : non deerent, Flacce, Marones [2].

1. Juv., *Sat.*, VII, 1 : *Et spes et ratio studiorum in Cæsare tantum.* — 2. Martial, VIII, 56.

Si Virgile fût resté pauvre, il n'aurait rien fait de mieux que les *Bucoliques ;* heureusement il avait un protecteur libéral, qui lui dit : « Voilà la fortune, voilà de quoi te donner tous les agréments de la vie : aborde l'épopée. » Aussitôt il composa l'*Énéide.* La méthode est infaillible et le résultat assuré. Le pauvre poète aurait bien souhaité qu'on en fît l'application sur lui ; il ne demandait pas mieux que de devenir, au plus juste prix, un homme de génie. Aussi usa-t-il sa vie à s'offrir successivement à tous les protecteurs[1] ; aucun n'accepta de faire l'expérience : le temps des Mécènes était passé.

Il ne manque pas de gens que cette bassesse indigne et qui croient devoir faire à ce sujet des tirades vertueuses ; ils commencent par attaquer Martial et finissent par atteindre Horace. On leur a déjà répondu plus d'une fois que ce qu'ils appellent une bassesse n'était qu'une nécessité ; on a fait voir que la littérature alors ne donnait pas de quoi vivre à ceux qui la cultivaient[2]. Jusqu'à l'invention de l'imprimerie, on ne pouvait pas avoir une idée nette de ce que nous appelons le droit d'auteur. Une fois qu'un livre était publié, il appartenait à tout le monde. Rien n'empêchait ceux qui se l'étaient procuré de le faire copier autant de fois qu'ils le voulaient et de mettre en vente les exemplaires dont ils ne se servaient pas. Le libraire pouvait bien acheter de l'auteur le droit de faire pa-

1. Martial, I, 107, 3 : *Otia da nobis, sed qualia fecerat olim Mæcenas Flacco Virgilioque suo.* — 2. On peut voir surtout ce que dit à ce sujet Friedlænder, dans son *Histoire des mœurs romaines.* On trouvera des renseignements curieux dans le quatrième volume de la traduction française.

raître son livre avant tout le monde; mais, comme rien ne lui assurait la propriété durable de l'ouvrage, qu'une fois qu'il avait paru, tous ceux qui possédaient chez eux des esclaves copistes pouvaient le reproduire et le répandre, il le payait fort peu, et ce qu'il donnait ne suffisait pas à l'auteur pour vivre [1]. L'auteur n'avait donc d'autre ressource, s'il ne voulait pas mourir de faim, que de s'adresser à quelque personnage important et de solliciter ses libéralités.

On a fait remarquer aussi que ce qui nous paraît bas et humiliant dans cette nécessité était fort diminué alors, et presque dissimulé, par l'existence de la clientèle. C'était une institution ancienne, honorable, nationale, que protégeaient la religion et les lois. Le client ne se trouvait pas déshonoré par les services qu'il rendait à son patron et le salaire qu'il en recevait. Il ne semblait singulier à personne qu'un grand seigneur payât de son argent, aidât de son influence, nourrît dans sa maison une foule de gens qui venaient le saluer le matin, qui lui faisaient cortège quand il sortait, qui soutenaient ses candidatures, qui l'applaudissaient à la tribune et injuriaient ses adversaires. Que, parmi ces clients, il donnât quelque place à des poètes qui chantaient ses exploits, à des historiens qui célébraient ses ancêtres, à des grammairiens qui lui dédiaient leurs ouvrages, personne aussi n'y trou-

1. Martial regrette de ne pas tirer de ses livres assez de profit pour acheter un petit coin où il puisse dormir en paix (x, 84). Il nous dit ailleurs que ses vers se vendent et se lisent dans la Bretagne : « Mais qu'importe? ajoute-t-il, ma bourse n'en sait rien » (xi, 3, 5). Ce qui prouve que les libraires de ce pays ne le payaient pas.

vait à redire ; cette clientèle littéraire ne semblait rien avoir de choquant et profitait de la popularité dont l'autre jouissait. J'ajoute que ces écrivains, qui entraient ainsi dans la maison d'un grand seigneur, étaient en général de fort petits personnages, qui n'avaient pas le droit de se montrer bien difficiles. Quelques-uns, comme Martial, avaient quitté une province éloignée, où ils vivaient misérablement, pour venir chercher fortune ; les autres étaient d'ordinaire d'anciens esclaves. A Rome, l'esclavage a recruté la littérature et les arts. C'était une spéculation, chez les maîtres d'esclaves, de donner à quelques-uns une très bonne éducation pour les vendre cher. Ceux-là devenaient souvent des hommes distingués dont on faisait des précepteurs ou des secrétaires, et qui étaient quelquefois aussi des écrivains et des poètes de mérite. Quand ils avaient conquis la liberté, qui ne leur donnait pas toujours la fortune, ils n'avaient rien de mieux à faire que de s'attacher à leur ancien maître ou à quelque patron généreux qui s'offrait à les protéger. Pour des gens de cette origine, ce n'était pas déchoir ; au contraire, la clientèle était un progrès quand on sortait de la servitude. Voilà comment les gens de lettres ont été si longtemps les clients des gens riches, sans que personne en ait paru choqué ni même surpris. Ils se firent plus tard professeurs, lorsque l'instruction publique fut organisée à Rome et dans les provinces. Pendant trois siècles, les grammairiens, les philosophes, les rhéteurs attachés aux grandes écoles de l'Empire furent en même temps des historiens, des poètes, et les loisirs que leur laissaient leurs fonctions, ils les consacraient à la littérature.

Cette situation valait mieux assurément pour leur dignité et leur indépendance ; mais elle avait d'autres inconvénients dont ce n'est pas le lieu de parler ici.

On comprend que tous ces affamés, à la recherche d'un Mécène qu'il n'était pas facile de trouver, n'aient rien imaginé de plus heureux que le sort d'Horace. Non seulement ils l'enviaient d'avoir reçu le bien de la Sabine, mais ils ne revenaient pas de leur surprise quand ils le voyaient vivre si familièrement avec son protecteur. Eux n'avaient pas la même chance. Lorsqu'ils venaient saluer le maître le matin, c'est à peine s'il daignait les reconnaître et leur sourire. Il les laissait tête-à-tête avec son intendant, qui se faisait beaucoup prier pour leur distribuer les six ou sept sesterces (à peu près 1 fr. 50) dont se composait la *sportule*. Si le patron daignait les inviter à dîner, c'était pour les humilier par des affronts de tous genres. On les faisait asseoir à quelque table écartée, où ils étaient rudoyés par les esclaves. Tandis qu'ils voyaient passer devant eux, pour les préférés, des langoustes, des murènes, des poulardes grosses comme des oies, on leur servait à grand'peine quelques crabes, ou quelques goujons pêchés près des égouts et engraissés par les immondices du Tibre [1]. Comme ils étaient humbles par nécessité et fiers par caractère, ces outrages les indignaient, quoiqu'ils fussent toujours prêts à s'y exposer. Quand ils venaient de les subir, ils ne pouvaient s'empêcher de songer à Horace, un homme de lettres comme eux, un fils d'esclave, qui non seulement s'asseyait à la table d'un

1. Juvénal, *Sat.*, v, 80 et sq.

ministre d'État avec les plus grands personnages, mais qui l'invitait à sa maison et traitait presque d'égal avec lui. Voilà ce qui leur causait autant d'admiration que d'étonnement. Aussi s'était-il fait à la longue une sorte de légende sur cette intimité entre le favori de l'empereur et le poète. Il semblait que rien n'en eût jamais troublé la sérénité ; c'était entre les deux amis comme un combat perpétuel de générosité et de reconnaissance, l'un donnant sans cesse, l'autre remerciant toujours, tandis qu'autour d'eux la société de Rome restait en extase devant ce touchant tableau.

La réalité ne ressemble pas tout à fait à la légende ; elle est moins édifiante peut-être, mais plus instructive ; surtout elle fait plus d'honneur à Horace. Quand ses contemporains le félicitaient, comme d'une chance heureuse, de s'être glissé dans l'amitié de Mécène, il répondait fièrement que le hasard n'y était pour rien [1]. Il aurait fait la même réponse aux lettrés du siècle suivant, qui attribuaient uniquement au bonheur qu'il avait eu de vivre dans un milieu favorable et à l'estime qu'on professait alors pour la littérature et les gens de lettres la situation qu'il s'était faite dans un monde pour lequel il n'était pas né. Ils se trompaient : cette situation lui avait coûté plus d'un combat ; il l'avait conquise, il la maintenait par la fermeté de son caractère ; il la devait à lui-même. Il pouvait dire, suivant le mot célèbre du vieil Appius Claudius, qu'il était seul « l'artisan de sa fortune ». J'ai souvent entendu des moralistes rigoureux traiter sévèrement Horace et parler de lui comme d'un per-

1. *Sat.*, I, 6, 52.

sonnage bas et servile. Beulé déclarait même un jour qu'il fallait le bannir de nos maisons d'éducation, parce qu'il n'avait que de mauvaises leçons à donner à la jeunesse. La jeunesse n'a-t-elle donc plus besoin qu'on lui apprenne le moyen de se tirer d'affaire dans les positions délicates, de vivre avec de plus grands que soi sans s'abaisser, de faire accepter sa liberté à tout le monde sans blesser la dignité de personne, de saisir enfin, entre la rudesse qui se perd et la complaisance qui se déshonore, ce degré d'honnêteté adroite dont personne ne peut se passer dans la vie?

Il n'est pas possible d'admettre que la liaison entre Horace et Mécène ait été tout à fait exempte d'orages. Les amitiés les plus tendres, les plus intimes, sont aussi les plus délicates, celles où les moindres froissements produisent les effets les plus sensibles. Les âmes, en se rapprochant, se heurtent : c'est la loi; il n'y a que les indifférents qui ne se querellent jamais. Quelle que fût la sympathie qui rapprochait Horace de son ami, les causes de dissentiment ne manquaient pas entre eux. D'abord Mécène était poète, et fort mauvais poète. Ses vers obscurs, pénibles, pleins d'expressions maniérées, semblaient faits exprès pour mettre hors de lui un homme de goût. Que devait penser, que pouvait dire Horace quand il était admis à l'honneur de les entendre? Quel danger s'il osait exprimer ses sentiments! Quelle humiliation pour lui, quel triomphe pour ses ennemis, s'il était réduit à les admirer! Nous ne savons pas comment Horace, dans l'intimité, évitait cet écueil. Ce qui est sûr, c'est que, dans ses œuvres, il n'a jamais dit un mot des vers de

Mécène. Il l'appelle un savant homme, *docte Mæcenas;* de tous ses ouvrages il ne parle que d'une histoire en prose qui n'était pas encore commencée et qui probablement ne fut jamais finie; il pouvait la louer sans se compromettre. Cette réserve prudente ne paraît pas avoir blessé Mécène, ce qui prouve que c'était un homme d'esprit qui n'avait rien des petitesses d'un auteur de profession; elle fait honneur aux deux amis.

Ce qui présentait plus de péril pour Horace, c'était le mélange qu'on trouvait dans le palais de l'Esquilin de gens du monde et de gens de lettres. Ces deux sociétés ne sont pas toujours d'accord entre elles et risquent de se heurter quand on veut les faire vivre ensemble. Chez Mécène, les gens du monde appartenaient à la plus haute aristocratie de Rome; c'étaient des personnes d'un goût exquis, connaissant et respectant tous les usages, fort asservis à la mode du jour et la faisant quelquefois. Ils ne pouvaient s'empêcher de plaisanter quand ils voyaient leurs voisins, les gens de lettres, manquer à ces coutumes sacrées qui sont pendant quelques mois des lois rigoureuses pour devenir aussitôt après des vieilleries ridicules. Ce crime impardonnable, les pauvres poètes le commettaient quelquefois sans s'en apercevoir. Ils n'obéissaient pas toujours aux règles que le maître avait tracées dans son livre sur sa toilette (*de Cultu suo*); ils arrivaient mal peignés, mal chaussés, mal vêtus; ils portaient du linge usé sous une tunique neuve [1]; ils n'avaient pas pris le temps de bien ajuster leur

1. *Epist.*, I, 1, 95.

toge. En les voyant ainsi accoutrés l'assistance éclatait de rire, et Mécène riait comme les autres. Je ne crois pas que ces railleries aient été fort sensibles à ceux contre lesquels elles étaient dirigées. Virgile, qui était distrait, ne s'en est pas aperçu; Horace les acceptait de bonne grâce; mais, comme il était malin, il s'en est vengé à l'occasion. Ces grands seigneurs avaient leurs travers aussi et leurs ridicules, qui ne pouvaient échapper à un esprit aussi perspicace. La vie du monde était devenue alors fort exigeante et très raffinée, elle possédait son code et ses lois. Les dîners surtout avaient pris beaucoup d'importance, et on les regardait comme une véritable affaire d'État. Varron, toujours pédant et grave, même dans les choses légères, se chargea d'exposer didactiquement toutes les conditions que doit réunir un repas pour être accompli[1]. C'était une science très compliquée: dans l'entourage de Mécène on se piquait de la pratiquer en perfection. Horace s'est moqué de cette prétention dans deux de ses satires : l'une où il nous montre l'épicurien Catius occupé à recueillir des préceptes de cuisine; l'autre où il raconte le dîner de Nasidienus, un de ces prétendus docteurs dans l'art de bien traiter les convives. Les deux peintures sont fort plaisantes; l'épicurien nous amuse par la gravité avec laquelle il débite ses préceptes, l'autre nous égaye par les soins fastidieux qu'il se donne pour maintenir sa réputation et les contretemps comiques qui dérangent ses projets. Ces railleries atteignaient des personnages connus, des amis de Mécène, et l'on

1. Aulu-Gelle, XIII, 11.

peut soupçonner qu'il en devait retomber quelque chose sur Mécène lui-même. N'encourageait-il pas les sottises de Nasidienus en allant dîner chez lui? N'avait-il pas, comme Catius, inventé des plats nouveaux, dont Pline nous dit que son autorité les mit à la mode tant qu'il vécut, mais qu'ils ne purent pas lui survivre [1]?

Ce ne sont là, je le reconnais, que de petits différends qui n'ont pas beaucoup d'importance. Les difficultés véritables commencèrent un peu plus tard; elles vinrent des libéralités mêmes de Mécène. Les bienfaits des grands sont des chaînes : Horace ne l'ignorait pas; au moins essaya-t-il de rendre les siennes légères. D'abord il ne voulut pas prendre tout ce qu'on lui offrait. Dans l'ardeur de son amitié, Mécène désirait lui donner tous les jours davantage. Horace n'accepta que le bien de la Sabine. « C'est assez; c'est même trop, » lui disait-il;

> Satis superque me benignitas tua
> Ditavit [2].

Et ce bien lui-même, dont il était si heureux, au moment où il en jouissait avec le plus de plaisir, il laissait entendre qu'il pourrait au besoin s'en passer. « Si la fortune me reste fidèle, je la remercie; mais dès qu'elle agitera ses ailes pour me fuir, je lui rendrai ce qu'elle m'a donné; je m'envelopperai de ma vertu; je saurai me contenter d'une honnête pauvreté [3]. » Voilà Mécène bien averti : son ami ne sacrifiera pas

1. Pline, *Hist. nat.*, VIII, 43 (68). — 2. *Epod.*, I, 31. — 3. *Carm.*, III, 29, 53.

son indépendance à sa fortune; il redeviendra pauvre plutôt que de cesser d'être libre. Un jour vint où il éprouva le besoin de le dire plus clairement encore. Il avait quitté Rome au commencement d'août, promettant de ne rester que quatre ou cinq jours à la campagne; mais une fois qu'il y fut arrivé il s'y trouva si bien, qu'il oublia de tenir sa promesse. Le mois entier passa sans qu'il lui fût possible de s'en arracher. Mécène, qui ne pouvait plus vivre sans lui, se plaignit avec quelque amertume; peut-être insinua-t-il, dans sa lettre, qu'il comptait sur plus de reconnaissance. Nous avons la réponse d'Horace, qui est assurément l'un de ses meilleurs ouvrages[1]. Il est impossible d'envelopper plus de fermeté dans plus de douceur. A travers d'agréables récits et de complaisants apologues, sa résolution se montre aussi précise, aussi nette que possible. Il ne reviendra pas dans quelques jours, comme on le lui demande; il ne veut pas s'exposer aux fièvres tant que durera l'automne. Bien plus, si l'hiver s'annonce rigoureux, si la neige couvre le mont Albain, il descendra du côté de la mer et s'enfermera dans quelque chaude retraite pour y travailler à son aise. C'est seulement au printemps, « à la première hirondelle », qu'il sera de retour. Ce terme, comme on voit, est fort reculé. C'est exprès qu'il le rejette aussi loin : on dirait qu'il a voulu faire accepter aux autres par une épreuve définitive et se bien prouver à lui-même sa liberté. Pour la conserver intacte, il est prêt à rendre tout ce qu'il a reçu : *cuncta resigno*. La maison de la Sabine elle-même lui sem-

1. *Epist.*, I, 7.

blerait payée trop cher par le sacrifice de son repos et de son indépendance. « Quand on voit, dans un échange, que ce qu'on reçoit vaut moins que ce qu'on donne, il faut laisser au plus vite ce qu'on a pris et reprendre ce qu'on a laissé. » A ce ton résolu, Mécène comprit que la décision d'Horace était prise et ne renouvela pas ses exigences. En somme, la conduite du poète en cette circonstance était aussi habile qu'honorable. Il savait que l'amitié demande une certaine égalité entre les personnes qu'elle lie. En se préservant de complaisances exagérées, en veillant sur sa liberté, en maintenant avec un soin jaloux la dignité de son caractère, il s'élevait à la hauteur de celui qui l'avait comblé de ses bienfaits. C'est ainsi que fut changée la nature de leurs relations et qu'au lieu de rester son protégé, il devint son ami. — Il faut avouer que les poètes de l'époque suivante n'ont pas imité cet exemple. Ils se sont contentés d'accabler les grands personnages qui les protégeaient de flatteries et de bassesses. Faut-il s'étonner que ceux-ci, se voyant regardés comme des maîtres, les aient traités en serviteurs?

V

Comment Horace vivait à sa campagne. — Ses voyages. — Il s'habitue à ne plus regretter Rome. — Ses dernières années.

Il est bien fâcheux qu'Horace, qui nous a décrit avec tant de détails l'emploi de ses journées pendant qu'il restait à Rome, n'ait pas cru devoir nous dire

aussi clairement comment il passait sa vie à la campagne. La seule chose que nous sachions avec certitude, c'est qu'il y était très heureux. Il goûtait, pour la première fois, le plaisir d'être propriétaire. «Je prends mes repas, disait-il, devant des dieux Lares qui sont à moi : *Ante Larem proprium vescor*[1] !» Avoir un foyer, des dieux domestiques, fixer sa vie dans une demeure dont on est le maître, c'était le plus grand bonheur qui pût arriver à un Romain; Horace avait attendu d'avoir plus de trente ans pour le connaître. Nous avons vu que son domaine, quand il en prit possession, était fort négligé et que la maison tombait en ruine. Il lui fallut d'abord bâtir et planter; ne l'en plaignons pas, ces soucis ont leurs charmes : on aime mieux sa maison quand on l'a construite ou réparée, on s'attache à sa terre par les soins mêmes qu'elle coûte. Il y venait toujours avec plaisir et le plus souvent qu'il pouvait. Tout lui servait de prétexte pour quitter Rome : il y faisait trop chaud ou trop froid; on approchait des saturnales, époque insupportable de l'année, où toute la ville était en l'air; c'était le moment de terminer un ouvrage que Mécène réclamait avec insistance : or le moyen de rien faire de bon à Rome, où les bruits de la rue, le tracas des relations, les importuns qu'il faut recevoir ou visiter, les mauvais vers qu'il faut entendre, vous enlèvent le meilleur de votre temps! Il serrait donc, dans sa valise, Platon avec Ménandre[2], emportait l'œuvre commencée, promettant de faire merveille, et partait pour Tibur. Mais, quand il était

1. *Sat.*, II, 6, 66. — 2. *Sat.*, II, 3, 11.

chez lui, ses belles résolutions ne tenaient pas. Il avait bien autre chose à faire que de s'enfermer dans son cabinet d'étude! Il lui fallait causer avec son fermier et surveiller ses travailleurs. Il allait les voir à l'ouvrage, et quelquefois il y mettait lui-même la main. Il enfonçait la bêche dans le champ, il en ôtait les pierres, au grand amusement des voisins, qui admiraient à la fois son ardeur et sa maladresse :

Rident vicini glebas et saxa moventem [1]

Le soir, il recevait à sa table quelques propriétaires des environs. C'étaient de braves gens, qui ne disaient pas de mal du voisin, et n'avaient pas pour unique conversation, comme les élégants de Rome, de parler des courses ou du théâtre. Ils traitaient des questions plus sérieuses, et leur sagesse rustique s'exprimait volontiers en proverbes et en apologues. Ce qui plaisait surtout à Horace dans ces dîners de campagne, c'est qu'on s'y moquait de l'étiquette, que tout y était simple et frugal, qu'on ne se croyait pas tenu d'obéir à ces sottes lois que Varron avait rédigées et qui étaient devenues le code de la bonne compagnie. On se gardait bien d'élire un roi du festin, qui imposât aux convives le nombre des coupes qu'il fallait vider. Chacun mangeait à sa faim et buvait à sa soif: c'étaient, dit Horace, des repas divins : *O noctes cenæque Deum* [2]!

Cependant il ne restait pas toujours chez lui, quelque plaisir qu'il trouvât à y être. Cet homme rangé,

1. *Epist.*, I, 14, 39. — 2. *Sat.*, II, 6, 65.

régulier, pensait qu'il faut mettre de temps en temps quelques irrégularités dans sa vie. N'est-ce pas un sage de la Grèce, Aristote, je crois, qui recommande, dans l'intérêt de la santé, qu'on se permette un excès par mois? Cela sert au moins à rompre les habitudes. C'était aussi l'opinion d'Horace : quoiqu'il fût le moins fou des hommes, il trouvait assez agréable de faire une folie à l'occasion : *dulce est desipere in loco*[1]. Avec l'âge, ces folies étaient devenues moins vives et plus rares; il aimait pourtant toujours à interrompre par quelques équipées de plaisir la sage uniformité de son existence. Il retournait alors à Préneste, à Baïes, à Tarente, qu'il avait tant aimées pendant qu'il était jeune. Une fois, il fut infidèle à ces vieilles affections et choisit pour but de son voyage des lieux qui lui étaient nouveaux. Voici quelle fut l'occasion de ce changement. Un médecin grec, Antonius Musa, venait de guérir Auguste d'une très grave maladie, où l'on avait craint de le perdre, par l'application de l'eau froide. Aussitôt l'hydrothérapie devint à la mode. On fuyait les sources thermales, autrefois si recherchées, pour s'en aller à Clusium, à Gabies, dans les pays de montagne, où se trouvaient des fontaines d'eau glacée. Horace fit comme les autres : pendant l'hiver de l'année 730, au lieu de se diriger du côté de Baïes, comme à l'ordinaire, il tourna la bride de son petit cheval vers Salerne et Velia. Ce fut l'affaire d'une saison. L'année suivante, le gendre et l'héritier de l'empereur, Marcellus, étant tombé très malade, on s'empressa d'appeler Antonius Musa, qui appliqua son

1. *Carm.*, IV, 12, 28.

remède habituel; mais le remède ne guérissait plus. L'hydrothérapie, qui avait sauvé Auguste, n'empêcha pas Marcellus de mourir. Elle fut aussitôt abandonnée, et les malades reprirent le chemin de Baïes. Quand Horace se mettait en route pour ces voyages extraordinaires, il entendait changer de régime. « Chez moi, disait-il, je m'accommode de tout; mon petit vin de la Sabine me paraît délicieux; je me régale avec des légumes de mon jardin assaisonnés d'une tranche de lard. Mais, une fois que j'ai quitté ma maison, je deviens plus difficile, et les fèves, toutes parentes qu'elles sont de Pythagore, ne me suffisent plus[1]. » Aussi, avant de se diriger du côté de Salerne, où il n'allait pas d'ordinaire, prend-il la précaution de demander à l'un de ses amis quelles sont les ressources du pays, si l'on y peut trouver du poisson, des lièvres, des sangliers, de quoi revenir chez lui gras comme un Phéacien. Il tient surtout à connaître ce qu'on y boit, il lui faut un vin généreux qui le rende beau parleur, « qui lui donne des forces et le rajeunisse auprès de sa jeune maîtresse de Lucanie ». C'est, comme on voit, pousser la précaution fort loin. A Baïes, à Préneste, à Salerne, dans ces lieux fréquentés par tout le beau monde de Rome, il n'était pas assez riche pour posséder une maison qui lui appartînt; il avait ses gîtes ordinaires (*deversoria nota*), où il allait loger. Sénèque habitait, quand il était à Baïes, au-dessus d'un bain public, et il nous a fait une description très amusante des bruits de tout genre qui troublaient son repos. Horace, qui aimait ses

1. *Epist.*, I, 15, 17.

aises, et qui souhaitait être tranquille, ne devait pas faire, dans ces endroits agités, un fort long séjour. Sa fantaisie satisfaite, il revenait au plus vite dans sa paisible maison des champs, et je me figure que ces quelques semaines de fatigue la lui faisaient trouver plus agréable et plus douce.

On s'aperçoit bien, quand on lit avec soin ses œuvres, que son affection pour sa campagne va sans cesse en grandissant. Au début, quand il y avait passé quelques semaines, le souvenir de Rome se réveillait dans sa pensée. Ces grandes villes, qu'on déteste, quand on est forcé d'y vivre, il suffit d'en sortir pour les regretter! L'esclave d'Horace, le jour où, abusant de la liberté des saturnales, il dit à son maître tant de vérités désagréables, ne manque pas de lui reprocher de ne jamais se plaire où il est:

> Romæ rus optas, absentem villicus urbem
> Tollis ad astra levis [1].

Lui-même s'en voulait beaucoup de son inconstance; il s'accusait « de n'aimer que Rome quand il était à Tibur, et de songer à Tibur, dès qu'il se trouvait à Rome [2] ». Il finit pourtant par se guérir de cette légèreté qui l'impatientait. C'est un témoignage qu'il se rend dans l'épître qu'il adresse à son fermier, et où il essaye de le convaincre qu'il n'est pas nécessaire, pour être heureux, d'avoir un cabaret dans son voisinage. « Quant à moi, lui dit-il, tu sais que je suis aujourd'hui conséquent avec moi-même, et que je ne

1. *Sat.*, II, 7, 28. — 2. *Epist.*, I, 8, 12.

m'éloigne d'ici qu'avec tristesse toutes les fois que d'odieuses affaires me rappellent à Rome[1]. » Sans doute il s'arrangeait pour séjourner de plus en plus dans sa maison de campagne; il espérait qu'un jour pourrait venir où il lui serait possible de ne plus guère la quitter; il comptait sur elle pour porter plus légèrement le poids des dernières années.

Elles sont lourdes, quoi qu'on fasse, et l'âge ne vient jamais sans amener beaucoup de tristesses. C'est d'abord une nécessité qu'on laisse, quand la vie se prolonge, beaucoup de ses amis sur la route. Horace en a perdu auxquels il était très tendrement attaché; il a eu le malheur de survivre dix ans à Tibulle et à Virgile. Que de regrets n'a pas dû lui coûter la mort du grand poète dont il disait « qu'il ne connaissait pas d'âme plus candide que la sienne et qu'il n'avait pas de meilleur ami[2] ! » Le grand succès qu'obtint l'œuvre posthume de Virgile ne dut le consoler qu'à moitié de sa perte, car il regrettait en lui l'homme autant que le poète. Mécène aussi, qu'il aimait tant, lui donna de grands sujets de tristesse. Ce favori de l'empereur, ce roi de la mode, dont tout le monde enviait la fortune, finit par être très malheureux. On a beau prendre toute sorte de précautions pour s'assurer du bonheur, fuir les affaires, chercher le plaisir, amasser des richesses, s'entourer de gens d'esprit, réunir autour de soi tous les agréments de l'existence, les ennuis et la douleur, quelque effort qu'on fasse pour leur fermer la porte, trouvent le moyen d'entrer. Ce qu'il y a de plus triste, c'est que Mécène fut d'abord

1. *Epist.*, I, 14, 17. — 2. *Sat.*, I, 5, 42,

malheureux par sa faute. Il avait eu le tort, — un homme si prudent et si sage! — d'épouser sur le tard une coquette et d'en devenir très amoureux. Elle lui donna des rivaux, et parmi eux l'empereur lui-même, dont il n'osait pas être jaloux. Lui, qui avait tant ri des autres, il donnait aux Romains la comédie à ses dépens. Son temps se passait à quitter Térentia et à la reprendre : « Il s'est marié plus de cent fois, disait Sénèque, quoiqu'il n'ait eu qu'une femme[1]. » A ces tracas intérieurs se joignirent les maladies. Sa santé n'avait jamais été bonne; l'âge et les chagrins la rendirent plus mauvaise. Pline nous dit qu'il passa trois années entières sans pouvoir dormir[2]. Comme il supportait mal la souffrance, il désespérait ses amis par ses plaintes. Horace, qu'il entretenait toujours de sa fin prochaine, lui répondait en beaux vers : « Toi, Mécène, mourir le premier! toi, l'appui de ma fortune, l'ornement de ma vie! Les dieux ne le permettront pas et je n'y veux pas consentir. Ah! si le destin, hâtant ses coups, me ravissait en toi la moitié de mon être, que deviendrait l'autre? Que ferais-je désormais, odieux à moi-même et ne me survivant qu'à demi[3]? »

Au milieu de ces tristesses, Horace lui-même se sentait vieillir. C'est une heure grave que celle où l'on se trouve en présence de la vieillesse. Cicéron, qui s'en approchait, voulut se donner du cœur par avance, et, comme il se consolait de tout en écrivant, il composa son *de Senectute*, livre charmant, où il

1. Sen., *Epist.*, 114, 6. — 2. Pline, *Hist. nat.*, VII, 51 (52). — 3. *Carm.*, II, 17, 3.

essaye de parer de quelques grâces les dernières années de la vie. Il n'eut pas à faire usage des consolations qu'il s'était préparées, et l'on ne sait si, le moment venu, elles lui auraient paru suffisantes. Je crains bien que cet esprit si jeune et si plein de vie ne se fût résigné qu'avec peine aux décadences inévitables de l'âge. Horace, non plus, n'aimait pas la vieillesse, et il en a fait un tableau assez morose dans son *Art poétique*. Il avait d'autant plus de motifs de la détester, qu'elle était venue pour lui d'assez bonne heure. Dans un de ces passages, où il nous fait si volontiers les honneurs de sa personne, il nous dit que ses cheveux blanchirent vite[1]; pour comble de disgrâce, il avait beaucoup grossi, et, comme il était de petite taille, son embonpoint lui allait fort mal. Auguste, dans une de ses lettres, le compare à ces mesures de liquides qui sont plus larges que hautes[2]. Si, malgré ces signes trop évidents, qui l'avertissaient de son âge, il avait tenté de se faire illusion à lui-même, il ne manquait pas de gens pour le détromper. C'était le portier de Néère, qui ne laissait plus entrer son esclave, affront qu'Horace était forcé de supporter sans se plaindre. « Mes cheveux qui commencent à blanchir, disait-il, m'avertissent de ne pas chercher de querelle. Je n'aurais pas eu tant de patience du temps de ma bouillante jeunesse, sous le consulat de Plancus[3]. » Puis, c'était Néère elle-même qui refusait de venir quand il l'appelait; et cette fois encore le pauvre poète se rési-

1. *Epist.*, I, 20, 24. — 2. Suétone, *Vita Hor.*, p. 47 (ed. Reifferscheid). — 3. *Carm.*, III, 14, 25.

gnant d'assez bonne grâce trouvait après tout qu'elle avait raison et qu'il était naturel que l'amour préférât la jeunesse à l'âge mûr :

Abi
Quo blandæ juvenum te revocant preces [1].

Heureusement, ce n'était pas un mélancolique comme ses amis Tibulle et Virgile. Il avait même sur ce point des opinions très différentes des nôtres. Tandis que nous avons pris l'habitude, depuis Lamartine, de regarder la tristesse comme un des éléments essentiels de la poésie, il croyait, au contraire, que la poésie a le privilège de nous empêcher d'être tristes : « Un homme que protègent les Muses, disait-il, jette aux vents qui les emportent les soucis et les chagrins [2]. » Sa philosophie lui avait appris à ne pas se révolter contre les maux inévitables. « Quelque pénibles qu'ils soient, on les rend plus légers en les supportant [3]. » Il acceptait donc avec résignation la vieillesse, parce qu'on ne peut pas s'y soustraire et qu'on n'a pas encore trouvé le moyen de vivre longtemps sans vieillir. La mort elle-même ne l'effrayait pas ; il n'était pas de ceux qui s'en accommodent tant bien que mal à la condition de ne s'en occuper jamais. Il conseillait au contraire d'y penser toujours. « Ne comptez pas sur l'avenir. Croyez que le jour qui vous éclaire est le dernier qui vous reste à vivre. Le lendemain aura plus de charme pour vous si vous n'espériez pas le voir. »

1. *Carm.*, IV, 1, 7. — 2. *Carm.*, I, 26, 1. — 3. *Carm.*, I, 24, 19.

Omnem crede diem tibi diluxisse supremum;
Grata superveniet quæ non sperabitur hora [1].

Ce ne sont pas là, comme on pourrait le supposer, de ces forfanteries de peureux qui crient devant la mort pour ne pas l'entendre venir. Jamais Horace n'a été plus calme, plus énergique, plus maître de son esprit et de son âme que dans les ouvrages de son âge mûr. Les dernières lignes qui nous restent de lui sont les plus fermes et les plus sereines qu'il ait écrites.

Alors, plus que jamais, la petite vallée sabine devait lui plaire. Quand on visite ces beaux lieux tranquilles, on se dit qu'ils paraissent faits pour abriter la vieillesse d'un sage. Il semble qu'avec d'anciens serviteurs, quelques amis fidèles, une provision de livres bien choisis, le temps doit y passer sans tristesse. Mais je m'arrête : comme Horace ne nous a pas fait de confidences sur ses dernières années et que personne après lui ne nous les a racontées, nous serions réduits, pour en parler, à former quelques conjectures, et il en faut mettre le moins possible dans la vie d'un homme qui a tant aimé la vérité.

1. *Epist.*, I, 4, 13.

CHAPITRE DEUXIÈME

LES TOMBES ÉTRUSQUES DE CORNETO

Tacite a dit, dans une phrase célèbre, que l'imagination transfigure tout ce qu'on ne connaît pas et le fait paraître merveilleux : *Omne ignotum pro magnifico est*[1] ; Ovide prétend, au contraire, qu'on ne peut pas désirer ce qu'on ignore : *Ignoti nulla cupido*[2], et, quoiqu'ils semblent se contredire, je crois que tous les deux ont raison. L'inconnu produit sur nous, selon la diversité de nos natures, des effets opposés : il y a des gens qu'il attire, il y en a qu'il repousse. Nous le voyons bien par ce qui arrive à propos des Étrusques. Beaucoup de savants trouvent une sorte d'attrait irritant dans l'obscurité même qui couvre les origines de ce peuple, dans le peu que nous savons de son histoire, dans l'impossibilité où nous sommes jusqu'ici de comprendre sa langue. Ce sont des énigmes qu'ils tiennent à déchiffrer, et ils le désirent avec tant de passion que l'insuccès les excite au lieu de les décourager : moins ils arrivent à connaître et plus ils cherchent à savoir. D'autres prennent beaucoup plus aisément leur parti d'ignorer ; ils soupçonnent même que, dans cette civilisation qui s'obstine à ne pas se laisser deviner, il n'y avait rien

1. *Agric.*, 30. — 2. *Ars am.*, III, 397.

qui méritât d'être connu. Aussi ne tarissent-ils pas de sarcasmes sur la sotte curiosité de ces pauvres érudits qui prennent plaisir à errer parmi les ténèbres, qui perdent leur peine et leur temps à essayer de résoudre des problèmes insolubles[1].

Je suis, je l'avoue, du côté des curieux. Leur obstination, quoiqu'elle n'ait pas été toujours heureuse, ne me paraît pas ridicule. Je comprends qu'on se résigne difficilement à ignorer le passé d'un peuple qui a tenu une place importante parmi les nations antiques. Quand je vois, dans un musée, les beaux ouvrages qui nous restent des Étrusques, je suis saisi d'un désir ardent de savoir ce qu'étaient ceux qui les ont faits. Je ne puis passer avec indifférence auprès de ces grandes statues de pierre ou de terre cuite, étendues sur leurs sarcophages et appuyées sur le coude, qui semblent regarder les visiteurs. Elles sont si vraies, si vivantes, que j'ai toujours envie de m'arrêter devant elles, de les interroger sur leur histoire et de leur demander leur secret.

Si ce secret a été si bien gardé, s'il est si difficile de connaître ce peuple étrange et obscur, ce n'est pas que, comme tant d'autres, il ait disparu tout entier. Il y en a fort peu, au contraire, dont il reste autant de souvenirs. Ce qu'on a tiré depuis trois

1. M. Mommsen est un de ces railleurs et des plus impitoyables. Au début de son *Histoire romaine*, il plaisante les gens qui entassent les hypothèses à propos des Étrusques et de leur origine. « Les archéologues, dit-il, ont la manie de chercher avec passion ce qu'on ne peut savoir et ce qui ne vaut pas la peine d'être connu. » Puis il les compare à ces sots grammairiens de l'antiquité à qui Tibère demandait, pour se moquer d'eux, « qui fut la mère d'Hécube » !

siècles de ses nécropoles est incroyable; les musées du monde entier sont remplis de ses dépouilles; il les a tous fournis d'objets précieux de toute sorte, et la moisson est loin d'être épuisée! Le Louvre possédait déjà beaucoup de vases peints qu'il tenait des libéralités de Caylus, de Forbin et d'autres amateurs éclairés, de l'acquisition des cabinets de MM. Durand et Tôchon, et il pouvait passer pour un des musées les plus riches en antiquités étrusques, lorsqu'en 1862, par l'intermédiaire de M. Léon Renier, l'État acquit la collection Campana, qui fit plus que doubler ses richesses. Elle contenait des vases, des peintures, des bijoux de la plus grande valeur et un ensemble merveilleux de terres cuites qui provenaient en général de la Campanie et de l'Étrurie. Rien qu'avec ce qu'on avait trouvé dans les tombes de l'antique Cœre on a rempli trois grandes salles. On peut donc, sans sortir de Paris, en visitant les galeries du Louvre, se faire quelque idée de cette civilisation si mal connue. C'est un voyage qui est à la portée de tout le monde et dont tout le monde tirera beaucoup de profit.

Il est sûr pourtant qu'il vaut mieux aller voir les Étrusques chez eux et que c'est le meilleur moyen de les étudier. Ces mille objets que nous regardons avec curiosité dans les vitrines d'un musée sont bien plus curieux encore et deviennent plus instructifs quand on les retrouve à leur place. On en sait alors la destination, on en comprend mieux le caractère. Parmi les villes étrusques, il y en a peu qui aient conservé autant de souvenirs de leur glorieux passé que Corneto, l'ancienne Tarquinies; c'est là qu'il

faut aller si l'on veut connaître sur place la vieille Étrurie. Non seulement cette ville possède un plus grand nombre de monuments antiques que les autres, mais nous avons ici l'avantage que ces monuments ont été étudiés par des savants distingués, surtout par M. Helbig, l'un des directeurs de l'Institut archéologique de Rome, qui nous a déjà aidés à connaître les peintures de Pompéi[1]. Je ne vois rien de mieux à faire que de me servir des travaux de M. Helbig, de me mettre, pour ainsi dire, à sa suite, et de visiter les tombes de Corneto avec lui.

I

Comment Tarquinies a disparu. — Corneto. — Ce qui reste à Corneto du moyen âge et de la Renaissance. — Les tombes étrusques. — Aspect général.

C'était autrefois un voyage pénible que de parcourir l'Étrurie maritime; il fallait être très curieux et assez hardi pour se hasarder dans ces régions peu saines et mal habitées. Aujourd'hui rien n'est plus facile. Un chemin de fer fort intéressant longe le littoral de la Méditerranée depuis Gênes jusqu'à Palo, et, comme cette route est la plus courte pour aller de Turin à Rome, elle est très fréquentée. Il est vrai qu'on ne songe guère à s'arrêter aux stations inter-

1. Voy. *Promenades archéologiques*, p. 318 et sq. Les travaux de M. Helbig sur les peintures de Corneto sont contenus surtout dans les *Annales de l'Institut de correspondance archéologique*.

médiaires, et que ce qu'on voit de la Maremme toscane, dans cette course rapide, ne donne pas le désir de la visiter de plus près. On a tort pourtant de ne pas le faire, et le voyageur qui s'arrêterait à Corneto pour y rester au moins une journée entière n'aurait pas à se plaindre d'avoir perdu son temps.

Corneto est situé entre Orbetello et Civita-Vecchia. C'est aujourd'hui une petite ville de quelques milliers d'habitants, perchée sur une hauteur verdoyante, et qui d'en bas frappe les yeux par la multitude de ses tourelles. On n'y arrive pas sans quelque fatigue ; la côte est rude à monter, mais une fois qu'on est parvenu au sommet, la vue dont on jouit dédommage de la peine qu'on s'est donnée. On a devant soi la mer, avec le *Monte Argentaro*, qui de loin semble jeté au milieu des flots. Si l'on se retourne du côté des terres, on voit une petite rivière, la Marta, s'enfoncer dans la vallée au milieu des arbres. En face, une colline s'étend parallèlement à celle sur laquelle est bâtie Corneto. Elles ne sont séparées entre elles que par une petite plaine riante et fertile ; puis, après quelques kilomètres, elles se rapprochent en s'abaissant, et finissent par se rejoindre de manière à former une sorte de demi-cercle. Corneto occupe l'extrémité de celle qui est la plus rapprochée de la mer ; Tarquinies était bâtie sur l'autre, juste en face de Corneto.

Tarquinies était une des plus grandes cités et des plus importantes de l'Étrurie. Son mur d'enceinte avait huit kilomètres de tour. C'est là, dit-on, qu'au premier siècle de Rome, le Corinthien Démarate vint s'établir, apportant toutes ses richesses, et amenant, avec sa famille et ses clients, quelques-uns des ar-

tistes distingués de la Grèce. Quand la guerre éclata entre l'Étrurie et les Romains, c'est Tarquinies surtout qui en soutint le poids. Ses habitants défendirent courageusement leur indépendance, et Rome ne put tout à fait la soumettre qu'après avoir massacré à la fois toute son aristocratie. En perdant sa liberté elle dut perdre beaucoup de son importance. Cependant Cicéron l'appelle encore « une ville très florissante[1] ». Comment s'est-il fait qu'elle ait disparu plus tard tout entière pour revivre à un autre endroit et sous un autre nom ? Nous ne le savons que fort imparfaitement; mais ces sortes de vicissitudes paraissent être dans les destinées des villes étrusques : elles ont eu des fortunes très diverses, et il y en a plusieurs auxquelles il est arrivé de mourir et de renaître. On se l'explique quand on songe au pays qui les entoure ; ce pays est à la fois attrayant et redoutable, fertile et empesté : c'est la Maremme

Dilettevole molto e poco sana,

comme dit un poète du quatorzième siècle. Elle n'a pas l'air désolé de la campagne romaine, quoiqu'elle soit aussi terrible à habiter. La végétation y est vigoureuse dans les plaines ; les collines sont couvertes de bois de chênes-liège, de lentisques, de caroubiers. « Combien de fois, dit M. Noël des Vergers, cherchant sous la végétation luxuriante des forêts les traces de la nation mystérieuse qui peupla ces déserts, et trouvant tant de preuves de son séjour, ne me

1. *De Rep.*, II, 18.

suis-je pas pris à douter que ces bois parfumés, ces pâturages, cet air doux et tiède puissent recéler les maladies et la mort ! Il fallait, pour me convaincre, la rencontre fortuite de quelques rares habitants, dont les traits amaigris, les yeux mornes, le teint jaune, le ventre ballonné, disent toutes les souffrances mieux que ne saurait le faire le récit le plus éloquent[1]. » Pour rendre ce pays habitable, il fallait d'abord l'assainir ; les Étrusques l'avaient fait. Il n'y a pas de doute qu'ils n'eussent desséché les marais, donné un meilleur écoulement aux rivières. Pline l'Ancien admire les travaux hydrauliques qu'ils avaient accomplis dans les plaines du Pô, pendant qu'ils en étaient les maîtres. Ils avaient dû faire encore davantage pour le pays même qui était leur berceau et le centre de leur domination. On peut supposer aussi qu'ils y avaient creusé de ces grands canaux de drainage qu'on rencontre partout dans les environs de Rome, et qui, suivant l'expression d'un observateur sagace, font ressembler tout le bassin du Tibre et les pentes inférieures du massif du mont Albain à une gigantesque garenne[2]. Mais ces travaux, par leur nature même, sont délicats et fragiles. On

1. Noël des Vergers, *l'Étrurie et les Étrusques*, I, p. 2. — 2. Ces petits tunnels, qui ont en général $1^m,50$ de haut et qui s'étendent quelquefois pendant plusieurs kilomètres, sont connus depuis longtemps. Ils sont si nombreux dans la campagne romaine, qu'il était difficile qu'on ne les remarquât pas ; mais on n'en soupçonnait pas la destination. On s'accorde à croire aujourd'hui qu'ils formaient une sorte de drainage destiné à écouler l'humidité du sol et à combattre la *malaria*. On peut consulter à ce sujet les travaux de M. Thomasi Crudeli, directeur de l'Institut anatomique et physiologique de

ne dompte la nature qu'à la condition de lutter sans cesse contre elle ; dès qu'on se relâche un moment, elle reprend tout son empire. Quelques années de négligence suffisent pour perdre le fruit de plusieurs siècles d'efforts ; les canaux s'engorgent, les étangs se remplissent et les miasmes recommencent à empester l'air. Au dix-huitième siècle, les descendants des grands Médicis ayant cessé d'encourager les travaux entrepris par leurs ancêtres pour assainir les environs du lac Castiglione, et laissé s'obstruer le *fosso di navigazione* qui reliait ce lac à une rivière voisine, on remarqua qu'en quelques années la population de Grossetto tomba de trois mille âmes à sept cents habitants, et que les campagnes environnantes, au lieu de semer tous les ans treize cents mesures de blé, n'en semaient plus que trois cents [1]. Cet exemple nous montre avec quelle rapidité les choses marchent dans ce pays. C'est ce qui explique comment, pour les villes étrusques, la dépopulation et la ruine sont venues si vite et ont été parfois si complètes. La décadence a commencé pour elles aussitôt après leur défaite par les Romains. Vers la fin de la République, plusieurs étaient déjà désertes ; la *malaria*, plus mollement combattue, avait repris sa force. Virgile, parlant de Graviscæ, le port de Tarquinies, qui devait être situé près de l'embouchure de la Marta, non loin de Corneto, dit que c'est un

l'université de Rome, et un article de M. de La Blanchère dans les *Mélanges d'archéologie et d'histoire* (t. II) que publie notre École française.

1. Je tire ce renseignement de l'ouvrage de M. Noël des Vergers sur *l'Étrurie et les Étrusques*.

lieu malsain. Assurément, il ne devait pas l'être quand les vaisseaux de la Grèce ou de Carthage apportaient sur ces côtes les marchandises de leurs pays ; il l'était devenu depuis que les Étrusques, en perdant leur indépendance, avaient aussi perdu leur activité et ne combattaient plus le terrible fléau avec la même énergie. Mais le mal pouvait se réparer ; avec un redoublement d'efforts, il était possible de rendre encore ces terres habitables, et, comme elles sont fertiles et riantes, qu'elles attirent le cultivateur par leur richesse, il y retourne courageusement, il se remet à l'ouvrage toutes les fois que la situation politique devient meilleure et qu'il a l'espoir de jouir en paix du fruit de ses peines. M. Noël des Vergers fait remarquer que l'Étrurie, qui paraissait épuisée vers la fin de la République romaine, se ranime brusquement sous l'Empire. Les campagnes se repeuplent alors, les villes se relèvent. Properce disait que de son temps, au commencement du règne d'Auguste, le pâtre menait ses troupeaux sur les ruines de Véies. Sous les successeurs d'Auguste, Véies redevient un municipe important qui nous révèle son existence par des inscriptions curieuses. Strabon mentionne Fidènes parmi ces anciennes cités de l'Étrurie que la guerre a détruites et qui sont devenues de simples propriétés particulières. Du temps de Tibère, Fidènes est de nouveau une ville importante qui donne des jeux où tous les voisins accourent, et Tacite raconte que, dans une de ces fêtes, la chute d'un amphithéâtre fit périr ou blessa plus de cinquante mille personnes. Voilà des résurrections bien rapides ! Mais, quelque temps après, quand viennent les mau-

vais jours de l'Empire, les révolutions intérieures, les désastres de l'invasion, la côte maritime de l'Étrurie se dépeuple de nouveau. Le Gaulois Rutilius Namatianus, qui passa le long de ces rivages pour retourner de Rome chez lui, les trouva déserts. Il n'aperçut sur son chemin que des campagnes dépeuplées par la fièvre et des villes abandonnées. « Que l'homme ne se plaigne pas de la mort, disait-il en regardant l'antique Populonia, dont les monuments jonchaient le sol : voici des exemples qui nous apprennent que les villes aussi peuvent mourir[1] ! »

C'est alors que Tarquinies, à la suite de catastrophes que nous connaissons mal, fut désertée par ses habitants. Aujourd'hui, la végétation a recouvert le peu qui reste de la vieille ville; de loin, on n'en aperçoit aucun vestige : il faut parcourir la colline où elle était bâtie, écarter l'herbe avec soin pour retrouver quelques substructions de murailles ou quelques pierres écroulées. Pourquoi la ville abandonnée s'est-elle transportée de l'autre côté de la plaine? Quelle raison pouvait-elle avoir de se mettre sur la colline voisine? On l'ignore; mais dans cet emplacement nouveau elle a jeté quelque éclat au moyen âge. On montre à Corneto quelques beaux monuments de cette époque, surtout une église romane, *Santa-Maria in Castello*, qui n'a pas été gâtée par des restaurations maladroites, ce qui est assez rare en Italie. Comme elle ne sert plus au culte, elle échappe au zèle peu éclairé des fidèles et au mauvais goût des curés. Elle reste comme elle était quand elle fut con-

1. Rut., *Itiner.*, I, 413.

sacrée au douzième siècle, avec quelques injures du temps qui ne la déparent pas. Elle conserve intact son *ciborium* orné de colonnes légères, son ambon de marbre tout à fait semblable à celui de Saint-Clément de Rome, et sur les dalles brisées des vieilles tombes qui ont servi à raccommoder son pavé, on lit encore des inscriptions qui remontent aux premiers siècles du christianisme. A la Renaissance, Corneto faisait encore quelque figure. Une famille riche et amie des arts, comme il y en avait tant alors, celle des Vitelleschi, y fit bâtir un palais magnifique, sur le modèle de ceux de Florence et qui les égale en beauté et en grandeur. Il a, comme eux, des apparences de forteresse dans la partie inférieure, tandis que l'élégance domine dans les étages plus élevés, en sorte que la force et la grâce s'y mêlent de la façon la plus imprévue. Notre surprise est grande, quand nous parcourons Corneto, de trouver dans une petite ville, isolée sur un rocher au milieu d'un désert, une église comme Saint-Clément et un palais qui, par ses proportions et son architecture, rappelle les plus beaux de Florence. Mais nous sommes en Italie, où les surprises de ce genre ne sont pas rares. Ailleurs, l'art semble s'être réservé pour les capitales ; dans ce pays privilégié, il s'est développé avec tant de vigueur, il a coulé avec une telle abondance, qu'il lui est arrivé de déborder pour ainsi dire jusque sur les villages.

Mais ce n'est pas le moyen âge ou la Renaissance qu'on vient étudier à Corneto : on les trouve ailleurs représentés par des monuments plus beaux encore et plus nombreux. Ici nous ne cherchons que les Étrusques. Il faut donc nous contenter d'un regard rapide

jeté sur *Santa-Maria in Castello* et sur le palais Vitelleschi, et nous empresser d'aller voir ce qui reste de ce vieux peuple disparu.

Notre attente ne sera pas trompée et nous pourrons pleinement nous satisfaire. Corneto donne aux autres villes de l'Italie un bon exemple par le soin pieux qu'elle prend de ses antiquités. Elle est très fière de son passé; et non seulement elle a ajouté le vieux nom de Tarquinies au sien (*Corneto-Tarquinia*), ce qui n'est qu'une satisfaction de vanité qui ne lui coûtait guère, mais elle s'impose de grandes dépenses pour bien loger ses richesses et pour les accroître. Ces dépenses sont faites par la ville et par une société locale, l'*Universita agraria*, qui en a pris généreusement la moitié à sa charge. Le syndic, M. Luigi Dasti, est un homme éclairé qui aime beaucoup sa petite ville et soutient le zèle de tout le monde. Grâce à lui, depuis dix ans, les fouilles ont pu se poursuivre sans relâche, quoique le gouvernement les ait peu encouragées; on a découvert des tombes nouvelles, remis au jour les anciennes et fondé un musée qui deviendra bientôt l'un des plus riches de l'Italie. Ce musée, ces tombes, sont précisément ce qui attire l'étranger à Corneto.

Pour voir les tombes, il n'a pas besoin d'aller loin. La colline même sur laquelle s'élève Corneto était la nécropole de Tarquinies. Les habitants de la grande ville pouvaient voir de leurs fenêtres s'étager en face d'eux les sépultures de leur famille. Le spectacle de la mort ne leur paraissait donc pas fâcheux; ce qui prouve qu'ils ne ressemblaient pas à leurs descendants, les Toscans d'aujourd'hui, qui cachent avec

tant de soin les funérailles, qui les célèbrent de nuit et emmènent les morts au pas de course comme pour s'en débarrasser plus vite. Tarquinies ayant existé pendant plus de dix siècles, la colline qui lui servait de cimetière se trouve toute percée de tombes. On en a découvert des milliers, et il est probable qu'il en reste beaucoup plus qu'on n'en a trouvé. Comme il est naturel, les sépultures modestes sout les plus nombreuses, mais il y en a aussi de belles et qui ont appartenu à de grandes familles. On en connaît aujourd'hui vingt-huit qui sont ornées de peintures murales. Ce sont elles qui vont surtout nous occuper.

Toutes sont taillées dans le roc à des profondeurs qui varient de 2 à 12 mètres. Il devait y avoir autrefois au-dessus du sol quelque signe qui indiquait l'existence de la tombe intérieure. C'était sans doute un tertre de gazon plus ou moins étendu, sur les bords duquel se détachait la porte qui donnait accès au caveau. Au milieu de la plaine désolée de Vulci, dans le désert empesté qui a remplacé la grande ville, se dresse un *tumulus* de 15 mètres de haut et de 200 mètres de circonférence. On l'appelle dans le pays la *Cucumella*. C'est un amas de terres rapportées qui recouvre une voûte épaisse de maçonnerie. Des tours rondes, dont on voit encore la trace, s'élevaient au-dessus du monument; elles étaient surmontées d'animaux symboliques, de sphinx ailés, de lions accroupis ou debout, destinés à effrayer les mauvais esprits. Quoi qu'on n'ait pas pu percer encore la voûte de pierres et que la *Cucumella* garde obstinément son secret, on peut affirmer que c'était le dessus d'une tombe. Il n'y a plus rien de

semblable à Corneto. Tous les *tumulus* ont disparu et la partie seule des sépultures qui était située sous la terre a été conservée. Ces tombes souterraines sont de grandeur fort inégale. Le plus grand nombre consiste en une chambre carrée de 3 ou 4 mètres de long. Mais il y en a qui contiennent plusieurs pièces, d'autres qui sont si vastes qu'on a été obligé d'y ménager des piliers pour soutenir la voûte. Les morts y reposent dans de grands sarcophages de pierre ou de terre cuite. Quand ils ont été brûlés, leurs cendres sont déposées dans des urnes de forme diverse. Il arrive que les mêmes sépultures renferment à la fois des urnes et des sarcophages, ce qui prouve que les deux modes d'inhumation étaient pratiqués à la même époque. Dans quelques tombes anciennes, le mort, revêtu de ses plus beaux habits ou couvert de ses armes, était étendu sur un lit de parade. Ceux qui eurent la chance d'y pénétrer les premiers, quand elles étaient encore intactes, nous ont décrit l'émotion dont ils furent saisis en voyant ces guerriers dans l'attitude même où on les avait laissés, quand le caveau fut muré, il y a plus de vingt siècles. En général, ce spectacle s'évanouissait en quelques minutes; l'air qui pénétrait dans les chambres funèbres, fermées depuis si longtemps, décomposait vite les cadavres et les réduisait en poussière sous les yeux des visiteurs. « C'était une évocation du passé qui n'avait pas même la durée d'un songe. » Outre les armes, les lits, les sarcophages, les tombeaux contenaient encore des objets de toilette, des miroirs, des armes, surtout des vases. Presque tout ce mobilier a disparu, il était trop tentant pour les voleurs. Dans

l'antiquité même, malgré le respect qu'on professait pour les morts, on ne résistait guère à la tentation de piller les vieilles tombes. Le roi des Goths, Théodoric, jugeant plus convenable d'autoriser ce qu'il ne pouvait empêcher, permit au premier venu de s'approprier l'or qu'on y pouvait trouver quand elles n'avaient plus de possesseur légitime; *aurum sepulcris juste detrahetur, ubi dominus non habetur*[1]. Les modernes ont continué à profiter de la permission, si bien qu'il n'y reste aujourd'hui que ce qu'on n'a pas pu emporter, c'est-à-dire les peintures murales.

Je ne puis songer à conduire successivement le lecteur dans toutes les tombes de Corneto et à les décrire l'une après l'autre. Ce serait une énumération fastidieuse que remplace avantageusement la lecture d'un bon guide [2]. J'aime mieux supposer la visite faite : on vient de parcourir les tombes les plus importantes; à la lueur blafarde des *cerini*, le *custode* a montré les peintures qui les décorent; on a curieusement regardé toutes ces scènes, les unes à moitié détruites par l'humidité, les autres qui conservent, après tant de siècles, un éclat et une fraîcheur

1. Cassiodore, *Variar.*, IV, 14. — 2. Le syndic de Corneto dont je viens de parler, M. L. Dasti, a publié deux brochures intitulées: *Tombe etruche dipinte* et *Museo etrusco Tarquiniese*, qui seront d'un grand usage pour les visiteurs de ces ruines. — J'ajoute que le travail qu'on lit en ce moment, et qui avait paru dans la *Revue des Deux Mondes* en 1882, a été traduit en italien, et qu'il se vend à Corneto, comme une sorte de guide pour les étrangers. C'est une circonstance que je n'aurais pas rappelée, si elle ne rendait témoignage de l'exactitude des descriptions.

extraordinaires. La course achevée, cherchons à résumer les impressions qu'elle laisse, les réflexions qu'elle suggère. Demandons-nous ce qu'elle peut nous apprendre du peuple qui a bâti ces tombes, et s'il est possible d'en tirer quelques lumières sur sa façon de vivre, sur son caractère, sur ses croyances.

II

Importance de la sépulture chez les Étrusques. — Les peintures des tombes. — On y trouve peu de. scènes tristes. — Comment expliquer qu'on y ait représenté si souvent des banquets et des jeux. — Exactitude de ces peintures. — Le costume des personnages est celui des anciens Romains. — Petit nombre des représentations mythologiques et conséquences qu'on en peut tirer. — Les Étrusques acceptent les fables grecques. — *Tomba dell' Orco.* — Ce que ces fables deviennent chez eux. — *Charun.*

Ce qui nous frappe d'abord, c'est l'importance qu'il donnait à la sépulture. Toutes les nations antiques y tenaient beaucoup sans doute; elles nous ont pourtant laissé, en même temps que des monuments funéraires, des palais, des temples, des théâtres : nous n'avons guère des Étrusques que des tombeaux. C'est qu'évidemment ils les construisaient avec plus de soin que tout le reste. Ils étaient donc très préoccupés de la mort; mais quelle idée s'en faisaient-ils ? Il semble qu'il soit aisé de le savoir et que nous n'ayons pour le dire qu'à regarder les peintures qui décorent les tombes. Malheureusement, ces peintures ne sont pas toutes de la même époque, et elles peuvent repré-

senter des états d'esprit très différents. Sous l'influence de leurs voisins, les Étrusques ont plus d'une fois changé d'opinion; il faut tenir compte de ces variations, ne pas tirer d'une seule peinture des conclusions trop générales, et se garder d'attribuer à un temps ce qui appartient à un autre. N'oublions pas non plus que les religions antiques n'avaient pas de dogmes précis : c'est une vérité qu'il faut toujours avoir devant les yeux quand on étudie l'antiquité. Les Étrusques possédaient sans doute un grand nombre de livres sacrés; mais, quoique nous les ayons perdus, nous pouvons être sûrs qu'aucun d'eux ne contenait un enseignement religieux au sens que nous attachons à ce mot; là, comme ailleurs, les prêtres ne s'occupaient que de régler les pratiques du culte, tout le reste était laissé à la libre interprétation des fidèles. Même sur la question qui nous paraît la plus importante de toutes, sur la mort et ce qui la suit, sur les enfers et sur l'Élysée, chacun pensait à peu près ce qu'il voulait. Les artistes des tombes de Corneto n'étaient donc pas enchaînés, comme ceux des catacombes, par des croyances fixes, et rigoureusement tenus de s'y conformer. Ils pouvaient se livrer davantage à leurs caprices. On risquerait de se tromper, si l'on voulait trop presser le sens des scènes qu'ils représentent, prêter, comme on l'a fait souvent, aux moindres détails de leurs tableaux des intentions formelles, et tirer une doctrine certaine et générale de ce qui n'était quelquefois qu'une fantaisie individuelle.

Ces réserves faites, il y a un certain nombre d'observations qu'on peut hasarder sans crainte et qui

s'appuient sur trop de preuves pour être contredites. On remarquera par exemple que la mort ne paraît pas inspirer aux artistes étrusques, au moins dans les premiers temps, des idées fort tristes. Les sujets lugubres, qui semblent à leur place sur les murailles d'une tombe, sont très rares à Corneto. Dans la *tomba del morto*, on nous montre un vieillard étendu sur un lit magnifique. Il vient de mourir : devant lui, une jeune femme, sa fille probablement, les cheveux épars, semble vouloir attacher ou rabattre sur sa figure le bonnet qui lui couvre la tête; aux deux extrémités du lit, deux hommes lèvent les bras dans l'attitude de la plus vive douleur. C'est une scène semblable qui est peinte dans la *tomba del morente*, où l'on voit toute une famille désolée auprès d'un homme qui se meurt. Mais ce ne sont là, je le répète, que des exceptions. L'artiste, en général, a prodigué les peintures riantes. On dirait que, dans ce séjour de la mort, il tenait à ne peindre que ce qui donne du prix à la vie. Les banquets surtout y sont fréquemment représentés, et il n'y a presque pas de tombe qui n'en contienne quelqu'un. Les convives sont couchés sur des lits somptueux et tiennent en main de larges coupes : leurs femmes ont pris place auprès d'eux, tout respire la joie; des couronnes de fleurs pendent au plafond; les tables sont servies et l'on peut distinguer la forme des plats qui les couvrent et en compter le nombre. Auprès des tables se tiennent les esclaves portant des amphores et prêts à verser le vin aux convives; à côté d'eux, des musiciens jouent de la double flûte ou de la cithare. Il ne faut pas être surpris de voir les musiciens figurer si souvent dans

les peintures de Corneto; c'est que la musique tenait une grande place dans la vie des Étrusques : non seulement ils ne célébraient pas de cérémonie religieuse ou de fête publique sans elle; mais on peut dire qu'elle accompagnait toutes leurs actions. Un historien cité par Athénée prétend qu'ils pétrissaient le pain et qu'ils fustigeaient leurs esclaves au son de la flûte. Le goût de la musique amène naturellement celui de la danse; aussi les danseuses sont-elles prodiguées à Corneto. Elles y sont représentées d'ordinaire dans des attitudes violentes, les cheveux épars, la tête renversée, comme les Grecs aimaient à peindre les bacchantes. On y voit aussi très fréquemment des chasses : dans ces gorges de l'Apennin, la chasse a dû toujours être un divertissement favori. Le chasseur est à pied ou à cheval; il poursuit les oiseaux à coups de fronde, il attaque le sanglier avec l'épieu, tandis que ses serviteurs portent sur l'épaule les bêtes qu'il a tuées. Un autre sujet que les artistes du pays aiment beaucoup à représenter, ce sont les jeux, surtout les courses de chevaux ou de chars. Dans la *tomba delle bighe*, les cochers, couverts de tuniques de couleur écarlate, les rênes dans la main, le corps penché, sont en train de disputer le prix. Les cavaliers sont assis sur un cheval et en tiennent un second par la bride, prêts sans doute à sauter de l'un sur l'autre. Des athlètes, des pugiles, font prendre patience à la foule dans l'intervalle des courses. Pendant ce temps les spectateurs se pressent dans des espèces de tribunes assez semblables aux nôtres. On les voit, hommes et femmes, revêtus de leurs habits de fête et attentifs au spectacle. Des personnes qui

n'ont pas trouvé d'autre place, des esclaves peut-être, se sont glissées sous les tribunes et regardent de là en compagnie de quelques animaux domestiques; la scène a un caractère incroyable de réalité. Quelquefois ce sont des histrions, des mimes, des faiseurs de tours de force qui sont chargés d'amuser le public, et qui le font en conscience : ils se livrent à toutes sortes de contorsions, grimpent les uns sur les autres ou marchent sur la tête. Leurs costumes sont parfois assez étranges : l'un d'eux porte un berret pointu, avec des raies de couleur, terminé par une petite touffe de laine rouge, et qui ressemble tout à fait au bonnet dont les Italiens coiffent leur Polichinelle. Aussi la tombe où on l'a trouvé porte-t-elle le nom de *tomba del Pulcinella*.

Quelle était la signification réelle de ces peintures? pourquoi l'artiste préfère-t-il d'ordinaire ces sujets aux autres, et que peuvent-ils avoir de particulièrement convenable à une tombe ? On dit souvent, pour les expliquer, qu'ils représentent les fêtes données en l'honneur des morts, et cette explication paraît d'abord très vraisemblable. On sait, en effet, quelle grande place tiennent les festins dans les rites funèbres à Rome. Le neuvième jour après les funérailles, la famille se réunit pour dîner ensemble autour de la tombe : on appelle ce repas *cena novemdialis* : c'est proprement l'octave des morts. Un an après, et aux anniversaires qui suivent, le repas recommence; il réunit les parents et tous ceux qui se souviennent encore de l'ami qui n'est plus. Aussi les gens prévoyants, qui veulent que leur mémoire soit fêtée le plus longtemps possible, ont-ils soin de laisser des

fonds par testament pour suffire à la dépense. Le christianisme trouva ces usages si enracinés, qu'il n'osa pas d'abord les détruire, et jusqu'à saint Ambroise on vint boire et manger sur la tombe des martyrs à l'époque de leur fête. Quant aux jeux funèbres, ils n'étaient pas, comme on pourrait être tenté de le croire, une simple satisfaction de vanité, une manière comme une autre de glorifier un mort d'importance. Ils avaient une signification religieuse de la plus haute gravité. Le chrétien qui assiste à un sacrifice pour les morts pense qu'il travaille à leur assurer par ses prières la béatitude éternelle : c'est certainement leur rendre un grand service. Le païen qui célèbre des jeux en l'honneur d'un de ses parents l'aide vraiment à devenir dieu : ce qui est bien plus encore. Telle est l'importance du culte dans ces vieilles religions, que non seulement on ne peut pas admettre qu'il y ait un dieu sans adorateurs, mais qu'on soupçonne même que l'adorateur contribue à la divinité de celui qu'il prie[1]. Les peuples jeunes croient volontiers que l'homme qui meurt se débarrasse des conditions de l'humanité et devient un être supérieur. Le voilà presque un dieu (*Dii Manes*), et sa divinité s'achève si on lui rend les honneurs qu'on accorde aux immortels. Il est aisé de comprendre que, puisque les jeux avaient cette importance, on ait tenu à en garder le souvenir, on en ait fait peindre l'image dans la tombe de celui qui en

1. C'est ce que Stace me paraît exprimer dans sa *Thébaïde* (IX, 587) d'une manière très précise : il représente une nymphe qui, à force de rendre des hommages à un chêne, en a fait une sorte de puissance divine : *Numenque colendo fecerat.*

avait été honoré : c'était une façon d'affirmer son apothéose.

On a, de nos jours, imaginé une explication nouvelle : ces festins, ces jeux, nous dit-on, ne sont pas, comme on le pensait, la représentation des honneurs rendus au défunt, mais une image de la félicité dont il jouit dans l'autre monde. On avait mis la scène sur la terre; pour la comprendre, il faut la transporter au ciel. M. Ravaisson, chez nous, a soutenu cette opinion avec une grande force. A propos d'un bas-relief découvert récemment à Athènes, et où l'on voit une jeune femme qui tend la main à des vieillards, il fait remarquer que nous possédons beaucoup de représentations semblables, et que jusqu'ici les antiquaires, croyant saisir sur la figure des personnages un air de tristesse, y ont vu des scènes d'adieu ou de séparation. M. Ravaisson fait remarquer que, dans le monument qu'il étudie, les vieillards et la jeune femme, loin de s'éloigner les uns des autres, sont en marche pour se rapprocher; et, comme à côté de la femme figure Hermès, le dieu conducteur des âmes, qui l'amène vers les siens, il pense que le lieu dans lequel ils se retrouvent est le séjour même des âmes heureuses. Puis, étendant à tous les monuments de ce genre l'explication qu'il vient de donner de celui d'Athènes, il propose de les appeler non plus « des scènes d'adieu », mais « des scènes de réunion[1] ».

1. Le mémoire de M. Ravaisson a été publié dans la *Gazette archéologique* en 1875. Ses conclusions ne peuvent pas évidemment s'appliquer à tous les bas-reliefs sans exception, et il y en a où il est bien difficile de voir des « scènes de réunion ». Ceux dont parle M. Brunn dans les *Annales de correspon-*

Ils lui semblent une affirmation nouvelle de la croyance des anciens à la persistance de la vie, une satisfaction donnée à cette énergique espérance qui ne veut pas admettre d'éternelle séparation. Il en prend occasion pour s'élever contre la doctrine de Lobeck, qui prétend que les Grecs, satisfaits de la vie présente, étaient restés longtemps étrangers à toute préoccupation sérieuse d'une vie à venir, et qu'ils n'avaient commencé à s'en inquiéter qu'après que les agitations politiques vinrent troubler la sérénité des consciences et les ouvrir aux terreurs religieuses. Aux archéologues de cette école, qui ne veulent voir sur aucun monument des allusions à ce qui suit la mort, M. Ravaisson oppose l'interprétation qu'il vient de donner des prétendues « scènes des adieux ». Il y ajoute une façon nouvelle de comprendre ce qu'on appelle les « repas funèbres ». Ils sont, pour lui et pour beaucoup d'autres[1], l'expression de la condition divine de l'âme quand elle a quitté le corps, et une manière de représenter la béatitude dont elle jouit après la vie. Aussi voudrait-il qu'on leur donnât le nom de « banquets élyséens ». Aux raisons qu'a réunies M. Ravaisson pour appuyer son sentiment, M. Helbig en joint une qui ne manque pas d'importance. Il a remarqué que, dans la *tomba del Orco*, dont il sera question plus loin, autour des scènes où

dance archéologique (1859, p. 325 et sq.), dans lesquels, à côté des deux époux qui se serrent la main, les démons attendent le mort pour l'acheminer vers une porte ouverte, sont bien de véritables « scènes d'adieu ».

1. Cette opinion a été notamment soutenue en Allemagne par MM. Ambrosch et Stephani.

paraissent les dieux, l'artiste a tracé une ligne de couleur bleu sombre, qui ressemble tout à fait au nimbe par lequel les peintres du moyen âge désignaient les têtes des saints à la vénération des fidèles. Or cette tombe, comme presque toutes les autres, renferme un banquet, et ce banquet est entouré du même nimbe ; d'où l'on peut conclure que les convives sont censés être aussi des habitants du ciel.

Quelle que soit la force de ces arguments, je crains bien qu'il ne reste quelques doutes à ceux qui viennent de voir les fresques de Corneto. Elles ont un caractère si franchement terrestre, elles reproduisent avec tant de vérité des actions de la vie ordinaire, qu'on a grand'peine à concevoir que l'artiste ait songé à peindre des dieux et nous transporter dans l'Élysée. Dans la *tomba del vecchio*, un vieillard dont la barbe blanche fait ressortir le teint bistré est couché auprès d'une jeune femme et lui prend familièrement le menton. Un air de satisfaction sensuelle est répandu sur ses traits, et la femme elle-même se prête assez volontiers à ses caresses. Il nous faut faire un violent effort pour nous persuader en les voyant que nous ne sommes plus sur la terre. Pour les chasses, pour les jeux, pour les danses, la difficulté est plus grande encore. Il serait sans doute fort naturel d'y voir une image des plaisirs que se donnent les bienheureux dans les pays d'outre-tombe. « Les uns, dit Virgile, exercent leurs membres aux jeux de la palestre et luttent entre eux sur le sable jaune, d'autres frappent la terre en cadence. Le goût qu'ils avaient pendant leur vie pour les chars et les chevaux ne les quitte

pas après qu'ils ont cessé de vivre[1]. » Mais quelque disposé qu'on soit à regarder ces fresques comme la peinture d'une sorte de paradis païen, on y trouve à chaque instant des détails qui nous ramènent sur la terre. Dans la *tomba del cacciatore*, un des personnages qui poursuit des oiseaux avec sa fronde se laisse si bien entraîner par son ardeur, qu'il tombe d'une roche élevée dans la mer. Voilà un accident auquel il semble que des immortels ne doivent pas être exposés. On a beau dire que, dans ces temps reculés, on se représentait la vie future comme tout à fait semblable à la vie présente, il est difficile d'admettre que des morts aient pu courir le risque de se tuer[2].

Peut-être est-il plus simple et plus vraisemblable de supposer qu'il ne s'agit pas encore ici du Tartare ou de l'Élysée, mais de la vie future comme se la figuraient tous les peuples primitifs. On sait que cette seconde existence leur paraissait être une suite obscure de la première, le crépuscule après le jour. L'homme continue de vivre dans la tombe, mais d'une vie incertaine, avec des besoins diminués et des passions affaiblies. Pour qu'il ne s'aperçoive pas trop du changement, on lui bâtit sa sépulture à l'image de sa maison. Il y a des tombes, à Corneto, qui sont tout à fait disposées comme des habitations ordinaires. Celle qu'on appelle *tomba degli scudi* se compose de quatre chambres; l'une est placée au milieu, comme l'*atrium* chez les Romains, et toutes les autres s'ouvrent sur

1. *Æn.*, VI, 642. — 2. J'ajoute que ces personnages qui dansent ou qui montent à cheval paraissent bien être parfaitement vivants, et que l'artiste a quelquefois écrit leur nom au-dessus de leur portrait.

elle. Dans cette maison, on a grand soin de mettre les objets dont le défunt aimait à se servir ou à se parer, ses armes, ses bijoux, les tapis, les vases qu'il a payés si cher, afin qu'il les retrouve, s'il en a besoin [1]. C'est dans la même pensée qu'on décore les murs de sa « demeure éternelle », comme on l'appelle dans les épitaphes, des spectacles qui lui plaisaient quand il était en vie. On espère que tous ces tableaux de festins, de jeux, de danses, auxquels on croit qu'il est encore sensible, le consoleront de sa longue et triste solitude. La réalité le charmait pendant qu'il était vivant, on pense que la peinture lui suffira maintenant qu'il n'est plus qu'une ombre. Seulement ces peintures, pour produire leur effet, doivent être fidèles et soignées. C'est pour lui seul qu'elles sont faites, car la tombe, une fois fermée, ne s'ouvre plus guère aux vivants; qu'importe? on les fera pour lui aussi belles, aussi exactes que possible. Il faut que cet œil qu'on ne croit pas entièrement éteint puisse avoir en les regardant l'illusion de la vie. Voilà, si je ne me trompe, comment on prit l'habitude de peindre dans les tombeaux des scènes si animées et si joyeuses.

Ces scènes, précisément parce qu'elles sont fidèles, ont l'avantage de nous jeter au milieu de la vie des Étrusques. Nous les voyons comme ils étaient cinq ou

1. Dans la Grèce aussi, malgré le progrès des idées, cette première conception de l'autre vie ne s'est jamais effacée. Lorsque à Tanagra et ailleurs on plaçait dans les tombes ces statuettes charmantes qui en sont sorties après tant de siècles et que les amateurs se disputent avec tant d'acharnement, on voulait sans doute qu'elles tinssent compagnie au mort.

six siècles avant notre ère, au moment où commence la République romaine. Nous devinons leurs goûts et leurs habitudes, l'existence qu'ils menaient ordinairement et les occupations qu'ils préféraient. Évidemment ce n'était pas la guerre : on a remarqué qu'elle ne figure jamais dans les tombes de Tarquinies. On y trouve à la vérité quelques guerriers, mais revêtus d'armes si brillantes, couverts d'ornements si coquets, qu'on voit bien qu'ils sont plutôt prêts pour la parade que pour le combat. Si la guerre est absente de ces tableaux où les artistes aimaient à peindre ce que les Étrusques aimaient à voir, c'est la preuve que les Étrusques n'avaient pas de goût pour la guerre. Toute l'antiquité leur a reproché leur mollesse, et le doux Virgile lui-même n'a pu se défendre de les maltraiter. Il suppose qu'un de leurs chefs qu'ils abandonnent dans une bataille leur adresse ces mots cruels : « A quoi vous sert donc votre épée et que faites-vous de ces traits que vous tenez dans la main ? Vous n'avez de cœur que pour le plaisir ; vous n'êtes braves que dans les luttes de la nuit. Écoutez : la flûte recourbée annonce les fêtes de Bacchus. Vous asseoir à une table bien garnie, tendre la main vers les coupes pleines, voilà vos amours ! voilà vos exploits habituels[1] ! » Les peintures de Corneto, il faut l'avouer, montrent que ces reproches ne sont pas sans fondement. Elles nous donnent l'idée d'une société riche et qui veut jouir de sa fortune. On y aime avec passion le bien-être et les arts ; la vie s'y passe joyeusement, les mœurs n'y sont pas austères. Les femmes assistent aux festins avec les

1. *Æn*, XI, 734.

hommes, ce qui ne fut permis à Rome que très tard. Les premiers personnages prennent part sans scrupule aux chœurs de danse; ils veulent même qu'on le sache, comme si c'était une action d'éclat, et dans les fresques où ils figurent, ils font écrire leur nom au-dessus de leur tête. Ce sont donc des portraits que nous avons sous les yeux, et, quoique l'original n'existe plus, on voit bien qu'ils devaient être ressemblants. Hommes et femmes nous apparaissent dans leurs attitudes ordinaires, avec les vêtements mêmes qu'ils portaient et que l'artiste a minutieusement reproduits. Ces détails de costume, auxquels nous sommes tentés d'abord de faire peu d'attention, ne doivent pas être négligés, et les travaux de M. Helbig montrent le profit qu'on trouve à les étudier de près. Ce qui ajoute ici à leur importance, c'est que les Romains, à ce moment, devaient être à peu près vêtus comme les Étrusques. Nous savons qu'ils leur avaient emprunté les ornements de leurs magistrats et les insignes de leurs prêtres. Il est très probable que les particuliers aussi imitaient leur façon de s'habiller. Ils avaient alors trop d'affaires pour s'occuper eux-mêmes de ces graves futilités; ils manquaient d'ailleurs de cette sorte de finesse et d'esprit inventif qui fait imaginer un costume, et trouvaient tout simple de prendre leurs modes chez leurs voisins. Il ne nous reste plus aucun monument qui puisse nous mettre devant les yeux les Romains des premiers siècles. « Si nous voulons, dit M. Helbig, animer les rues de la grande ville et les voir comme elles étaient les jours de fête, il faut y placer par la pensée les hommes et les femmes que représentent les plus vieilles

tombes de Tarquinies. Les femmes s'avancent avec ce haut bonnet bigarré, en forme de cône, qu'on appelait *tutulus*. Un large ruban le serre vers le milieu de la tête, un autre le fixe sur le front. Une sorte de voile de couleur rouge ou brune pend du sommet du *tutulus* ou se drape sur l'épaule. Les hommes portent le *pileus*, qui est un bonnet haut et raide, assez semblable à la coiffure des femmes[1]. » C'est ainsi qu'il faut se représenter les contemporains de Camille et non pas avec ces costumes de fantaisie que leur donnent nos sculpteurs et nos peintres. Ces modes, que les Romains tenaient des Étrusques, durèrent jusqu'au jour où la Grèce leur fit adopter les siennes, et l'on peut même dire que les femmes n'y ont jamais entièrement renoncé. Quand elles quittèrent ce bonnet peu gracieux qu'elles avaient porté pendant tant de siècles, elles gardèrent les rubans qui l'entouraient et en firent un ornement pour enlacer leurs cheveux. Avec la longue robe qui descendait jusqu'aux pieds, les bandelettes furent la parure et la distinction des hon-

1. Le *pileus* étant la coiffure des hommes libres, on le mettait sur la tête des esclaves quand on les affranchissait. Il devint ainsi pour les peuples un symbole de liberté. Sur la monnaie frappée par Brutus après la mort de César, on trouve un *pileus* entre deux poignards avec ces mots : *Eidus Martiae*, qui rappelaient la date du jour où l'on avait assassiné le dictateur. Pendant notre Révolution, on confondit le bonnet de la liberté et le bonnet phrygien, qui ne sont pas tout à fait la même chose. Ce dernier, dans les monnaies phrygiennes, coiffe le roi Midas. On l'adopta, dit-on, chez nous, parce qu'il était porté par les Marseillais quand ils entrèrent à Paris en chantant l'hymne de Rouget de l'Isle. (Voy. le mémoire de M. Helbig sur les *pileus* publié dans le *Sitzunberichte* de l'Académie des sciences de Bavière, 1880, I, 4.)

nêtes femmes; on défendit aux courtisanes de les porter. Aussi Ovide, qui veut qu'on sache bien qu'il ne s'adresse qu'aux femmes légères, a-t-il grand soin de dire : « Loin d'ici, élégantes bandelettes, insigne de la pudeur! je n'ai rien à faire avec vous : *Nil mihi cum vitta*[1]. »

Le savant professeur de Munich, M. Brunn, fait remarquer avec raison que, parmi les monuments qui nous restent de l'Étrurie, ceux qui semblent les plus anciens ne contiennent aucune représentation mythologique. Non seulement on n'y voit pas de scènes empruntées aux légendes grecques, mais les dieux étrusques eux-mêmes n'y figurent jamais; il n'y est question que du mort, de ses plaisirs, de ses honneurs, des festins, des danses dont on veut lui donner le spectacle, des jeux qu'on célèbre à ses funérailles. La conclusion qu'il semble légitime d'en tirer, c'est que les Étrusques étaient alors moins superstitieux qu'ils ne le sont devenus plus tard. Pour les peuples, comme pour les individus, il arrive souvent que l'âge affaiblit les croyances; l'âge, au contraire, rendit les Étrusques plus dévots. La Grèce leur communiqua bientôt toutes ses fables, et ils les acceptèrent avec un remarquable empressement. Il y a à Corneto une tombe très importante qui nous fait assister pour ainsi dire à cet envahissement de la mythologie grecque. Comme elle contient une peinture du Tartare, on lui a donné le nom de *tomba del Orco*. Il est aisé de voir qu'elle n'a pas été décorée tout entière par le même artiste et l'on y sent des époques et des mains

1. Ovide, *Remed. am.*, 386.

différentes. Nous y trouvons d'abord, à l'entrée, une de ces représentations de festin, dont j'ai déjà tant parlé, et qui sont si communes dans les sépultures de l'Étrurie. Elle est traitée à la façon ordinaire des peintres du pays : les personnages sont des portraits, la scène est empreinte d'un grand caractère de vérité naïve. Tout d'un coup, le système change et nous entrons dans un cycle de sujets nouveaux. Les artistes se mettent à représenter des légendes grecques et ils les interprètent avec les procédés familiers à l'art grec. C'est Pluton assis sur son trône et Proserpine debout à son côté. L'attitude du roi des enfers est pleine de majesté. Il tend la main vers un guerrier à trois têtes, placé en face de lui, comme pour lui donner des ordres. Ce guerrier, couvert d'une armure de chevalier, est Géryon, le fils de la Terre, le géant révolté contre Jupiter, qui est devenu, en punition de son insolence, l'un des serviteurs de Pluton. Un peu plus loin, un vieillard vénérable, la tête couverte d'un manteau, s'appuie sur un bâton. Ses yeux sont fermés, il se penche comme pour écouter quelqu'un qui l'interroge ; un air de mélancolie est répandu sur ses traits. Nous n'avons pas besoin de lire l'inscription qui le désigne pour reconnaître Tirésias, le devin aveugle. En face du vieillard et comme pour faire contraste avec lui, Memnon, le beau Memnon, comme l'appelle Homère, dans une attitude élégante et molle, couvert d'un costume somptueux, personnifie les héros de l'Asie. Entre Memnon et Tirésias s'élève un grand arbre sur les branches duquel grimpent une foule de petits êtres étranges qui ressemblent à des hommes. Ce sont probablement les

âmes des morts vulgaires, dont Virgile nous dit qu'elles se pressent sur les bords du Styx, plus nombreuses que les troupes d'oiseaux qui se rassemblent pour fuir les premiers froids de l'hiver ou que les feuilles des arbres quand les vents de l'automne les sèment par les chemins[1]. A la suite de ces figures, il y en avait sans doute beaucoup d'autres qui représentaient les principaux habitants du Tartare; on ne distingue plus aujourd'hui que celle de Thésée. Il regarde tristement un personnage dont les traits sont fort effacés et qui doit être son ami Pirithoüs. Tous deux avaient formé le projet d'enlever Proserpine, et ils expient cruellement leur crime dans les enfers. Un démon à l'aspect horrible, qui s'appelle *Tuchulcha* (l'artiste a pris soin de nous apprendre son nom), agite sur leur tête un serpent furieux. Sa bouche, ou plutôt son bec d'oiseau, est largement ouvert, comme pour pousser d'affreux hurlements. Peut-être profère-t-il le cri vengeur que Virgile fait retentir dans les enfers autour de Thésée :

Discite justiciam moniti et non temnere divos[2]!

Au milieu de tous ces tableaux du Tartare, se trouve, on ne sait pourquoi, une scène presque comique empruntée à l'*Odyssée*. Elle représente Ulysse qui crève l'œil du cyclope. C'est une peinture beaucoup moins soignée que le reste et qui est traitée comme une charge. Le cyclope surtout, avec ses grandes oreilles dressées et sa face gigantesque, ressemble tout à fait

1. *Æn.*, VI, 309. — 2. *Æn.*, VI, 620.

à une caricature. Il est difficile de voir ce que viennent faire ici les aventures d'Ulysse et de Polyphème et la raison qu'on pouvait avoir de les représenter dans un tombeau.

La décoration de la *tomba del Orco* est donc à peu près toute grecque. L'artiste qui peignit sur ces murs Pluton et Proserpine, Tirésias et Thésée, imitait sans doute quelque œuvre connue et admirée chez les Grecs, comme celle dont Polygnote orna le célèbre portique de Delphes. Il y a cependant un personnage, dans la fresque de Corneto, qui paraît appartenir particulièrement à l'Étrurie : c'est celui qui porte le nom de *Charun*. On l'y retrouve plusieurs fois et toujours représenté avec une sorte de complaisance. *Charun* est un démon sur lequel l'imagination populaire semble avoir accumulé tout ce qui pouvait rendre un habitant des enfers à la fois repoussant et redoutable. Sa chair est verte, sa bouche immense et munie de dents menaçantes, son nez recourbé comme un bec de vautour. Il a de grandes ailes au dos et tient un double marteau dans la main. Quoique cette figure paraisse tout à fait étrangère à l'art grec, M. Helbig fait remarquer que les Étrusques l'ont empruntée à la Grèce. Le nom de *Charun* indique l'origine du personnage : c'est le vieux Charon, le nautonier des enfers, que Virgile représente avec une barbe en désordre, des yeux où brille la flamme, un vêtement sale sur l'épaule et un aviron à la main, qui lui sert à écarter la foule des morts[1]. Dans les altérations que les Étrusques lui

1. *Æn.*, VI, 299.

ont fait subir pour qu'il devînt le bourreau des âmes, ils ont encore imité la Grèce, car il semble qu'ils ne puissent pas se passer d'elle. Polygnote voulant représenter Eurynomos, le démon de la putréfaction, avait imaginé, dit Pausanias, de lui donner une couleur bleu sombre, comme celle des mouches qui s'attachent à la viande. Mais ce ne sont là chez les artistes grecs que des fantaisies d'un moment. Ils les abandonnent vite, quand leur caprice est satisfait, pour revenir à la simplicité et au naturel. Dans la peinture des enfers, ils ont remplacé autant que possible les monstres par des allégories, la Terreur, le Chagrin, le Sommeil, etc., qui leur donnent l'occasion de reproduire de nobles attitudes et de belles formes. Les Étrusques, au contraire, se sont enfoncés dans l'horrible; leur imagination a pris plaisir à des spectacles repoussants. On voit bien que cette société, en vieillissant, se livre aux terreurs de l'autre vie. Elle prend plaisir à peupler de monstres ce monde inconnu; elle en fait un lieu d'épouvante. Elle invente toute espèce de tortures pour les morts et suppose qu'en devenant malheureux, ils deviennent malfaisants et cruels. On les contentait autrefois avec des fêtes joyeuses; ils demandent maintenant des supplices, ils veulent qu'on arrose de sang leurs tombeaux, et l'Étrurie multiplie les combats de gladiateurs pour les satisfaire. Sur les murs de leur dernière demeure on ne représente plus, comme autrefois, des chasses ou des danses, mais des scènes de meurtre. Une tombe, découverte à Vulci par Alexandre François, est ornée de peintures excellentes, comparables pour l'exécution aux plus belles

qui nous restent de l'antiquité. Le sujet en est tiré de l'*Iliade;* mais, par un étrange et lugubre caprice, l'artiste a été choisir, dans le poème homérique, la scène qui nous choque le plus, celle où Achille ayant pris dans le fleuve Xanthe douze Troyens nobles et vaillants, les ramène « comme de jeunes faons tremblant de frayeur » et les immole de sa main à l'ombre de son ami Patrocle. Homère ne semble parler qu'avec répugnance de cette action de son héros, et il la condamne en la racontant. « Achille, nous dit-il, était agité de sombres et cruelles pensées. » Comment se fait-il que, plusieurs siècles après, en pleine civilisation, un peintre ait précisément reproduit de préférence ce que le poète naïf d'une époque barbare aurait voulu dissimuler? On dirait même que ce sujet ne lui a pas paru assez repoussant; il a éprouvé le besoin de le rendre plus sombre encore en y mêlant la figure hideuse et bestiale de *Charun.* Le démon se tient à côté d'Achille et semble l'exciter à accomplir l'immolation sanglante. Évidemment ce personnage sinistre troublait l'imagination des Étrusques. Ils en étaient eux-mêmes si épouvantés, qu'ils croyaient que les autres en auraient peur comme eux. Tite Live rapporte que, dans les combats qu'ils livrèrent aux Romains pour défendre leur indépendance, leurs prêtres se jetaient sur l'ennemi « avec des torches ardentes, des serpents dans les mains et des airs de furie[1] », c'est-à-dire en imitant autant que possible l'apparence de leur *Charun.* N'est-il pas curieux que ce pays qui, quatre ou cinq siècles

1. VII, 17.

avant le Christ, se préoccupait ainsi de l'autre vie, et faisait des tableaux si horribles des enfers et de leurs habitants, soit le même qui ait vu naître au moyen âge le poème de Dante et les fresques d'Orcagna? A toutes les époques, le diable lui a causé les mêmes frayeurs.

III

Les peintures des tombes sont le seul moyen que nous ayons de connaître la civilisation étrusque. — Tombes anciennes. — Elles ne se distinguent pas de celles des autres peuples italiens. — A quel moment on y trouve l'ambre et pourquoi on ne l'y retrouve plus un peu plus tard. — *Vasi di bucchero nero*. — Influence des Carthaginois. — A quel moment elle a dû commencer. — A-t-on le droit de conclure de la présence d'objets phéniciens dans les tombes de l'Étrurie à l'origine orientale des Étrusques? — Influence de la Grèce. — A quelle époque elle s'exerce. — Peut-on dire que l'art étrusque n'ait jamais eu aucune originalité? — Peintures de Cœre. — Décadence et fin de l'art étrusque.

Ce qui fait pour nous le prix particulier de ces tombes et de leurs peintures, ce qui explique l'intérêt qu'on prend à les étudier, c'est qu'elles peuvent seules aujourd'hui nous donner quelques lumières sur la vieille Étrurie. Nous pourrions plus aisément nous passer d'elles, nous aurions un moyen plus direct et plus sûr de connaître les Étrusques, si nous comprenions leur langue ; mais elle est restée jusqu'ici une énigme pour nous. La science a de nos jours abordé des problèmes qui paraissaient plus difficiles, et elle les a résolus. Elle lit les inscriptions gravées

sur les monuments de l'Égypte et de l'Assyrie ; elle a retrouvé la langue des Perses et restitué leurs livres sacrés. Celle des Étrusques ne semblait pas devoir être plus rebelle. Elle a été parlée ou comprise jusqu'au temps de l'Empire romain. Il nous reste d'elle un très grand nombre d'inscriptions dont les caractères sont faciles à lire. Comme elles sont presque toutes des épitaphes, on devine à peu près ce qu'elles doivent signifier. Aussi ne peut-on pas dire que personne ne les entend ; au contraire, tout le monde se flatte de les expliquer, mais chacun les explique d'une manière différente, ce qui est pire que de ne pas les comprendre. En réalité, quand nous voulons les analyser scientifiquement, distinguer le verbe du substantif, et chercher le sens exact des mots, tout nous échappe. Après un siècle d'efforts, nous ne sommes guère plus avancés que Lanzi, lorsque en 1789 il publia son ouvrage intitulé *Saggio di lingua etrusca*. On ne put s'empêcher de concevoir quelques espérances, il y a une quinzaine d'années, quand on sut qu'un savant distingué, W. Corssen, connu par ses beaux travaux sur la vieille langue latine, allait appliquer la sagacité de son esprit et la sûreté de sa méthode à l'interprétation de l'étrusque ; mais Corssen n'a pas été plus heureux que les autres ; il est mort, on peut le dire, à la peine, et son livre, dont la publication a été achevée après lui, n'a fait qu'ajouter quelques hypothèses de plus à celles qu'on avait déjà hasardées. Quelque mortifiant que soit cet aveu, il faut reconnaître que la science a été cette fois vaincue. Nous devons donc nous résigner à ignorer et attendre que

quelque découverte nouvelle permette à nos philologues de tenter la fortune dans de meilleures conditions.

Les inscriptions restant indéchiffrables, nous n'avons d'autre moyen pour pénétrer dans ce monde inconnu que d'étudier les seuls monuments qu'il nous ait laissés, c'est-à-dire les tombes avec le mobilier qui les garnit et les fresques qui les décorent. Mais ces tombes ne pourront nous être de quelque utilité que si nous parvenons à en fixer l'âge. Tant qu'on n'aura pas établi entre elles une sorte de chronologie et distingué les anciennes des plus récentes, on n'en pourra rien conclure pour l'histoire du développement et des progrès du peuple qui les a bâties. Par malheur, ce travail qui est indispensable, est aussi très délicat. Les monuments de l'Étrurie étant presque toujours imités de l'étranger, c'est en les comparant à ceux de l'Égypte, de l'Assyrie, de la Grèce, qu'on peut espérer de trouver à quelle époque et à quelle école ils appartiennent. Il faut donc que ceux qui entreprennent de faire ces comparaisons aient dans l'esprit et devant les yeux toutes les œuvres antiques. Ajoutez que le rapport entre l'original et la copie est d'ordinaire assez difficile à saisir. C'est souvent un détail insignifiant en apparence, l'arrangement d'une toilette, l'ornementation d'un meuble, un trait, une ligne dans la figure ou le costume, qui font deviner l'imitation et retrouver le modèle. L'entreprise était donc fort difficile ; elle exigeait une critique très perspicace et des connaissances infinies. Je crois pourtant qu'on peut dire qu'elle a presque entièrement réussi.

Il est vrai que, parmi ces tombes, les plus anciennes se distinguent aisément. Là, l'erreur n'est pas possible, et l'antiquité se trahit à des signes certains. Dans ces dernières années, les fouilles de Corneto en ont mis au jour un très grand nombre qui remontent à une époque fort reculée. Elles se composent toutes d'un trou rond d'un mètre et demi de large et de deux ou trois mètres de profondeur. Au fond de cette sorte de puits est déposée l'urne qui contient les cendres du défunt. Elle repose directement sur le sol, dans les sépultures ordinaires ; on l'a quelquefois enfermée dans une sorte de récipient rond ou carré, pour la mieux protéger[1]. Autour de l'urne funéraire, la piété des survivants a placé divers objets qui devaient être alors précieux. Ce sont des colliers, des bracelets, des fibules de bronze ; il s'y trouve aussi quelques vases, de couleur grise ou noirâtre, faits d'une argile assez impure et travaillés à la main. Quelques-uns de ces vases sont sans aucun ornement, d'autres portent des lignes en forme de rond ou de carré qu'on a tracées sur l'argile fraîche avec un instrument pointu. C'est ce qu'on appelle, dans la langue des archéologues, la décoration géométrique. Presque tous les musées importants contiennent de ces vases primitifs, et, quoiqu'ils ne soient pas très beaux, j'avoue que je ne puis les regarder sans quelque émotion. Voilà donc comment le goût de l'art s'est d'abord manifesté

1. On a eu l'heureuse idée, au *Museo civico* qu'on vient d'installer à Bologne, sous la direction intelligente de M. Gozzadini, de placer quelques-unes de ces tombes avec tous les objets qu'elles contiennent. C'est une exhibition très curieuse et fort instructive.

chez l'homme ! Ces lignes maladroitement tracées prouvent qu'il ne lui suffisait plus de pourvoir à sa nourriture et à sa sûreté, qu'il éprouvait le besoin d'embellir les ustensiles dont il se servait, qu'au delà du nécessaire il entrevoyait quelque autre chose et qu'il commençait à sentir le prix de l'inutile. C'est un instinct nouveau qui se révèle chez lui et qui ne cessera pas de se perfectionner. Dans ces dessins grossiers, tous les progrès de l'avenir étaient en germe. Après avoir jeté les yeux sur ces humbles débuts, si nous pouvons les reporter sur les merveilleuses peintures des lécythes blancs d'Athènes, nous embrasserons d'un regard la route que l'industrie humaine a parcourue en quelques siècles.

L'étude de ces anciennes sépultures suggère quelques réflexions importantes. D'abord il faut remarquer qu'on n'y trouve ni le fer, ni l'or : c'est la preuve qu'elles sont d'un temps où ces métaux étaient inconnus ou du moins très rares, et il est vraisemblable qu'elles remontent à l'époque où l'âge du bronze finit et où l'âge du fer commence. On a conservé, dans ce qu'on appelle les *terremare* de l'Italie septentrionale, quelques débris de villages bâtis sur pilotis dans les premiers temps de l'âge du bronze[1]. Il y reste, parmi les détritus de toute sorte, des fragments de poterie qu'on a recueillis avec soin. Or il se trouve que les vases découverts à Corneto ne sont que le perfectionnement de ceux qui se rencontrent dans les *terremare* de l'Émilie. Voilà donc grâce à eux une

1. Voy. l'ouvrage de M. Helbig intitulé : *Die Italiker in der Poebene*. Leipsick, 1879.

lacune comblée; nous tenons maintenant toute la suite des générations qui ont habité l'Italie, et le progrès se continue sans interruption pour nous depuis la plus complète barbarie jusqu'à la plus parfaite civilisation. Ajoutons que l'usage de ces vieux vases n'était pas particulier à Corneto : on les a retrouvés à Bologne (l'ancienne Felsina), à Cervetri (Cœre), à Palo (Alsium), à Orvieto (Vulsinies), enfin dans toute l'Étrurie. Cela n'a rien qui nous surprenne, et il est assez naturel que des cités de même race aient possédé la même industrie. Ce qui est plus étonnant, c'est qu'il en existe de semblables chez les peuples italiotes dont l'origine est différente de celle des Étrusques. Dans ces dernières années, le goût des études archéologiques s'est beaucoup répandu dans l'Italie, et, chaque ville ayant été prise d'un désir ardent de connaître son passé, on a fouillé le sol méthodiquement d'un bout à l'autre de la péninsule; on peut dire qu'à peu près partout, quand on a pénétré dans la couche profonde qui contenait les tombes les plus anciennes, le sol a rendu les mêmes débris. Ce qu'on a découvert à Corneto, on le retrouve dans les vieux cimetières de la Campanie, du Picenum, de la Sabine, du Latium [1], et à Rome, dans les sépultures de l'Esquilin et du Viminal. Qu'en faut-il conclure? Que les peuples qui se partageaient alors l'Italie étaient moins séparés entre eux et peut-

1. On regarde comme tout à fait propre au Latium l'habitude de donner aux urnes funéraires la forme de petites cabanes. Les urnes de ce genre n'avaient été rencontrées jusqu'ici que dans le territoire d'Albe. On vient d'en trouver à Corneto qui sont tout à fait semblables à celles du Latium.

être moins différents les uns des autres que nous ne sommes tentés de le croire. Leurs frontières n'étaient pas rigoureusement fermées, les marchands y pénétraient pour porter les ustensiles nécessaires à la vie et les ornements qui l'embellissent. Il y avait donc, jusque dans cette époque primitive et sauvage, quelques éléments de commerce, c'est-à-dire quelques germes de civilisation. Ce qui fit la principale différence entre ces peuples, c'est la façon plus ou moins rapide dont ces germes se sont développés chez eux. Il y en a chez qui cette première période a duré plus longtemps, d'autres qui ont franchi plus vite tous les degrés. On est tenté de croire que l'Italie, aussitôt après avoir été conquise par les Romains, est devenue toute romaine, et qu'étant soumis à la même domination, tous les peuples s'y sont mis à vivre de la même vie : c'est une illusion dont il faut se défaire. Il en est que leur situation ou leur caractère ont défendu longtemps contre l'influence de la ville maîtresse. Il faut se figurer que, dans ce grand pays qui nous semble alors si éclairé et si prospère, il restait encore comme des îlots de barbarie au milieu de la culture générale. L'histoire ne peut pas nous l'apprendre : elle ne descend guère à ces détails ; mais l'archéologie le révèle ; elle nous met sous les yeux, d'une façon vivante, cette persistance des anciennes habitudes, cette lutte de l'esprit local qui résiste obstinément à la langue et aux usages de Rome. Des fouilles récentes ont fait découvrir à Este (l'ancienne Ateste) des tombes qui contiennent des vases assez grossiers et des inscriptions dans le vieil idiome du pays. On les croirait de deux ou trois siècles avant

notre ère, si l'on n'avait trouvé dans l'une d'elles une médaille d'Auguste. On voit que ces pays n'avaient pas encore tout à fait subi l'influence romaine à la fin de la République. C'est l'Empire qui a uni dans une même civilisation toute l'Italie d'abord, ensuite tout l'univers.

L'Étrurie avait marché beaucoup plus vite. Tarquinies surtout, voisine de la mer et qui semblait du haut de sa montagne appeler à elle l'étranger, reçut de bonne heure la visite de hardis marchands qui lui apportaient les produits de leur industrie. Aussi ses progrès furent-ils très rapides. Une tombe curieuse, qu'on a découverte il y a peu de temps, permet de les constater. Dans un de ces trous cylindriques dont je viens de parler, au-dessus de l'urne cinéraire qui en forme le fond, on a trouvé un sarcophage de pierre qui contient les restes d'une petite fille dont le corps n'a pas été brûlé; avec la pauvre enfant, on a enterré tous ses bijoux : ce sont surtout des anneaux et des colliers de bronze qui ne diffèrent de ceux de l'époque précédente que par un travail plus habile; mais il s'y joint de plus des bijoux d'or et quelques morceaux d'ambre. Cette tombe, placée si près de l'autre et qui sans doute était presque du même âge, représente un premier pas accompli dans cette voie de luxe et d'élégance où l'Étrurie ne devait plus s'arrêter.

A propos des bijoux d'ambre qui se trouvent dans cette tombe et que contiennent aussi beaucoup d'autres sépultures du même temps, je voudrais qu'il me fût possible d'analyser en détail un mémoire de M. Helbig sur l'emploi de cette matière précieuse

pendant l'antiquité[1] : c'est un chapitre curieux de l'histoire du commerce antique qui intéresse aussi celle de l'art grec. Le peu de mots que je puis dire de ce travail en montrera l'importance. M. Helbig commence par confirmer les renseignements que nous donnent les écrivains anciens sur la provenance de l'ambre. Il est certain qu'il venait des rivages de la Baltique : c'est un bien long trajet pour une époque si reculée. Il voyageait par la voie de terre, traversant toute l'Allemagne, de tribu en tribu, avant d'arriver. Le Rhône l'amenait au grand entrepôt de Marseille, d'où il se répandait chez les nations helléniques ; il entrait en Italie par la Pannonie et la Vénétie; les bords du Pô paraissent avoir été de tout temps le centre de ce commerce; c'est de là qu'il pénétrait chez tous les peuples italiens. On ne trouve pas encore d'ambre dans les tombes qui remontent à l'âge du bronze, mais un peu plus tard il abonde. La coquetterie et la superstition s'unissaient pour en augmenter le prix. On en faisait des ornements qui relevaient la beauté des femmes et des amulettes qui préservaient des maux de gorge et des effets du mauvais œil. Ce qui est fort curieux, c'est que ce succès ne se maintint pas : dans beaucoup de pays, notamment chez les peuples les plus riches et les plus civilisés, l'ambre passe de mode tout d'un coup. Après l'avoir trouvé en abondance dans les tombes d'une époque assez ancienne, on cesse de le voir dans les

1. Ce mémoire qui est intitulé : *Osservazioni sopra il commercio dell'ambra* a été publié, en 1877, dans le recueil de l'académie des *Lincei*.

plus récentes, c'est-à-dire au moment même où, les relations entre les peuples devenant plus fréquentes, il était plus aisé et moins coûteux de se le procurer ; c'est un fait étrange dont M. Helbig nous a donné le premier la raison. Selon lui, tout s'explique par l'ascendant que la Grèce prit sur les Italiens. La Grèce n'a jamais aimé, pour exécuter ses chefs-d'œuvre, à faire usage de l'ambre, et il est facile d'en comprendre le motif. « C'est un principe fondamental de l'art classique, nous dit M. Helbig, de ne se servir de la matière que pour faire valoir l'idée. On veut que la matière n'ait pas ses exigences propres pour qu'elle puisse obéir entièrement à la volonté de l'artiste. Or l'ambre ne peut produire tout son effet qu'à de certaines conditions et si l'on respecte les qualités qui lui sont particulières. Il ne se prête donc pas docilement à tout ce qu'on veut faire de lui ; il a cet inconvénient que le brillant de la surface et la transparence du fond nuisent à la perception claire des formes. Voilà ce qui a rendu les Grecs ennemis de l'ambre. C'est par un motif semblable que, tout en se servant du verre opaque, ils n'emploient jamais le verre transparent : ils savent que cette dernière matière ne permet pas de donner aux objets des formes parfaitement nettes et circonscrites, et que, quand on les regarde, les lignes du revers en se mêlant à celles de la face produisent un ensemble confus. » Il faut pourtant remarquer qu'ils n'ont pas toujours été dans ces sentiments. A l'époque homérique, lorsqu'ils ne connaissaient pas toutes ces délicatesses, ils faisaient grand cas de l'ambre et en usaient dans leurs parures. Pour séduire l'inébranlable Pénélope, un des préten-

dants ne trouve rien de mieux que de lui offrir « un collier d'or avec des grains d'ambre, qui ressemblait au soleil ». Ils ont cessé de l'estimer dès qu'un sentiment plus élevé de l'art s'est éveillé chez eux. La répugnance qu'ils éprouvaient pour cette matière rebelle, ils l'ont transmise à tous les peuples qui ont subi leur influence : ce qui prouve à quel point tous leurs goûts s'imposaient à ceux qui se mettaient à leur école, et comme ils faisaient de leurs imitateurs des disciples fidèles. Dans l'Étrurie, dans le Latium, dans la Campanie, tant que l'art grec y est florissant, l'ambre disparaît de toutes les tombes. C'est seulement au début de l'Empire romain qu'il redevient à la mode. M. Helbig en conclut qu'à ce moment les traditions classiques sont en train de se perdre, et sa conclusion est légitime. Sans doute on se pique alors d'être passionné pour les arts, le nombre des amateurs qui payent cher les statues ou les tableaux n'a jamais été plus grand, mais leur goût n'est plus aussi pur. On recherche l'extraordinaire et le riche plus que le beau; on aime les matières précieuses pour elles-mêmes, à cause du prix qu'elles coûtent, et on les emploie à des ouvrages où elles ne conviennent pas. Dans l'architecture, par exemple, on dédaigne ces belles pierres qui ont servi à construire les monuments majestueux de Rome, le pépérin, le travertin ; le marbre blanc lui-même paraît trop nu et trop froid, et l'on fait venir des pays lointains les pierres ou les marbres rares, le porphyre, l'obsidienne, pour surprendre l'œil et frapper l'imagination par la richesse des matériaux. L'ambre, on le comprend, profita de ce changement du goût public. Sous Néron,

l'engoûment qu'il inspire est à son comble. Comme on trouvait qu'il n'en arrivait pas en assez grande quantité, on envoya exprès un chevalier romain qui traversa la Germanie et pénétra jusqu'à la mer du Nord pour en activer le commerce. On en faisait des colliers, des anneaux, des bracelets pour la toilette, des statuettes pour orner les maisons; pendant les chaleurs de l'été on serrait dans les mains des boules d'ambre pour se rafraîchir et se parfumer à la fois. Brut ou travaillé, on l'employait partout, et l'empereur Héliogabale se désolait de n'en avoir pas assez pour paver les rues par lesquelles il devait passer.

Revenons aux tombes de l'Étrurie et à la tentative qu'on a faite de les classer d'après leur âge. — Nous en étions restés au moment où l'ambre et l'or y font leur première apparition, où les vases de couleur brune à dessins géométriques commencent à prendre des formes un peu moins grossières. L'époque qui suit nous présente un progrès plus sensible. C'est alors qu'on rencontre pour la première fois ces beaux vases noirs que les Italiens appellent *vasi di bucchero nero*, d'abord entièrement lisses, puis ornés de reliefs. Ils durent être regardés comme des merveilles d'élégance chez des gens qui venaient à peine de connaître les métaux précieux et qui se contentaient de leur poterie primitive. Plus tard ils passèrent de mode et tombèrent dans le discrédit, quand on connut les vases peints de la Grèce. Nous voyons qu'il était de bon ton, parmi les petits-maîtres de Rome, de se moquer de cette « vieille vaisselle noire », et que Martial était forcé de rappeler à ces dédaigneux qu'un

roi puissant, Porsenna, s'en était autrefois contenté[1].

Les tombes où l'on trouve ces vases contiennent des objets bien plus curieux sur lesquels il faut nous arrêter un moment. Ce sont des scarabées en pierre dure, des bijoux d'un travail très délicat, des vases à parfums ornés de figures étranges : on y voit des sphinx ailés, des bêtes fantastiques, des personnages raides couverts de petites tuniques, les cheveux rejetés en arrière, semblables à ceux qui couvrent les obélisques, des géants trapus et barbus, tenant un lion par la patte, comme il y en a dans les bas-reliefs des palais de Ninive. La provenance de tous ces objets n'est pas douteuse : nous avons sous les yeux les produits d'un art oriental, et l'on reconnaît du premier coup, dans ces bijoux et dans ces vases, des importations de l'Assyrie, de l'Égypte, ou de quelque nation voisine. Comment sont-ils venus de si loin s'enfouir dans les nécropoles italiennes? Peut-on savoir qui s'est chargé de les apporter, par quelle voie ils sont arrivés, et à quelle date remonte cette première invasion de l'Orient ? — Graves problèmes, qui ont été longtemps agités et dont on entrevoit aujourd'hui la solution.

Il est sûr d'abord que les Étrusques ne les ont pas reçus directement de l'Égypte ou de l'Assyrie. Les Égyptiens, que M. Helbig appelle « la nation la plus hydrophobe de l'ancien monde », ne s'aventuraient pas volontiers dans ces longs voyages. Quant à l'Assyrie, ses frontières naturelles étaient assez éloignées

1. XIV, 98. Le musée du Louvre contient un très grand nombre de ces vases *di bucchero nero*.

des rivages de la Méditerranée ; elle n'y a touché que par moments et à la suite de conquêtes éphémères. Mais il y avait, entre l'Assyrie et l'Égypte, un peuple qui se chargeait de faire le commerce pour ses voisins : c'étaient les Phéniciens[1]. Peu inventifs par eux-mêmes, ils excellent à se servir des inventions des autres. En vrais négociants qu'ils sont, ils n'ont pour leur compte aucun souci de l'originalité ; ils fabriquent chez eux et colportent au dehors les marchandises qui sont assurées d'un prompt débit. Comme celles qui viennent de l'Égypte et de l'Assyrie paraissent de nature à plaire aux étrangers, ils les imitent, quelquefois en les gâtant, et les répandent dans le monde entier ; c'est donc par leur intermédiaire, c'est sur leurs vaisseaux qu'elles sont arrivées dans tous les pays où nous les trouvons. La Grèce elle-même, malgré la supériorité de son esprit, dont elle a toujours eu conscience, et quoiqu'elle eût déjà produit de grands poètes, fut d'abord tributaire de l'art oriental, et c'est en l'imitant qu'elle apprit à le surpasser. A plus forte raison, les Italiens, moins heureusement doués de la nature, moins riches de leur fond, en furent-ils charmés. Il est à remarquer que les Latins ne lui firent pas un moins bon accueil que les Étrusques. En 1876 on a découvert aux environs de Palestrina, l'ancienne Préneste, un véritable trésor composé d'une quantité d'objets en or, en argent, en ivoire, en ambre, en bronze, en verre, en fer, et qui contient des cratères, des trépieds, des bijoux, des

1. Voyez, sur l'art phénicien, le troisième volume de la belle *Histoire de l'art dans l'antiquité* de M. Perrot.

armes, des ustensiles de toutes sortes, des coupes surtout, dont l'une est décorée à l'intérieur de différents sujets ciselés en relief; c'est assurément une des pièces les plus curieuses que nous possédions de l'orfèvrerie orientale [1].

Que ces coupes, que ces vases, que ces bijoux aient été portés en Italie par les Phéniciens, on en peut d'autant moins douter que, sur un des objets trouvés à Palestrina, on lit une inscription phénicienne. Mais de quels Phéniciens veut-on parler? Sous ce nom, on peut entendre deux peuples dont la destinée a été fort différente, quoique leur origine fût semblable. L'un d'eux habitait les rivages de l'Asie; l'autre, fils du premier, s'était établi en Afrique. Est-ce de Tyr, est-ce de Carthage que partaient les marchandises que nous retrouvons en Italie? M. Helbig n'hésite pas à répondre qu'elles venaient de Carthage. La principale raison qu'il a de le croire, c'est qu'on ne sait rien des relations que les gens de Tyr entretenaient avec les populations italiques, tandis qu'on est certain que les Carthaginois fréquentaient les ports de la péninsule et y apportaient les produits de leur industrie. Si cette hypothèse est sûre, nous arrivons du même coup à fixer d'une façon très vraisemblable l'époque où ce commerce s'est exercé. M. Helbig croit pouvoir affirmer qu'il ne remonte pas plus haut que le huitième ou le septième siècle avant notre ère. Au sixième siècle, les rapports des Carthaginois avec les Italiens devinrent plus étroits.

1. Cette coupe a été étudiée par M. Clermont-Gannau, dans son ouvrage intitulé : *l'Imagerie phénicienne.*

Ils s'unirent ensemble pour s'opposer aux progrès des Grecs, maîtres de l'Italie méridionale, et qui voulaient pousser leur domination plus loin. Il n'est pas douteux que d'adroits négociants, comme les Carthaginois, n'aient profité de cette circonstance favorable pour placer avantageusement leurs marchandises. Ils n'aimaient pas la guerre pour elle-même, tenaient médiocrement à la gloire, et ne cherchaient à faire des conquêtes ou des alliances que pour se créer des débouchés. Aussi voyons-nous qu'à la fin du sixième siècle, ils signent avec la jeune République romaine un traité de commerce dont Polybe nous a conservé la traduction. Rome avait alors bien peu d'importance, mais on doit tout prévoir quand on est habile, et Carthage s'entendait à ménager l'avenir. C'est à la suite de ce traité et de l'alliance avec les Étrusques que les navires carthaginois, sûrs de ne pas être inquiétés, apportèrent en Italie tous ces objets précieux dont les contemporains de Brutus et de Porsenna se paraient pendant leur vie et qu'on enterrait avec eux après leur mort. Le sixième siècle avant notre ère et le commencement du cinquième sont donc l'époque où ce commerce fut le plus actif, et c'est à ce moment surtout qu'il est naturel de rapporter ces grandes importations d'objets orientaux qu'on a trouvés dans les tombes de l'Italie[1].

1. François Lenormant, tout en acceptant en général les opinions de M. Helbig, y met pourtant une restriction : il croit que quelques-uns de ces objets d'apparence orientale ont pu être apportés en Italie, non par les Carthaginois, mais par les Grecs. Les Grecs aussi imitaient l'Orient, et les produits de l'industrie des Ioniens ne différaient pas beaucoup à ce moment de ceux des Asiatiques. Lenormant a rapporté de Vulci et de

Dès lors une question se trouve vidée. — Tout le monde sait combien de discussions se sont élevées et que d'hypothèses diverses on a émises à propos de l'origine des Étrusques. La présence chez eux d'objets de fabrication orientale a été souvent invoquée dans ces discussions comme un argument décisif. C'était pour beaucoup de savants une preuve manifeste qu'Hérodote a raison de les faire venir de la Lydie. « Voyez, disait-on, comme ils sont restés fidèles à l'art de leur pays ! ils en ont évidemment emporté le goût en quittant l'Asie, et l'ont conservé jusque dans leur patrie nouvelle ! » Cet argument, qui semblait victorieux, n'a plus aujourd'hui aucune force. Nous savons à quel moment les Étrusques ont reçu chez eux les produits de l'Orient, et qui leur en a donné la connaissance et le goût. Il y avait alors plusieurs siècles qu'ils étaient établis en Italie et ils avaient eu tout le temps d'oublier leurs origines. La faveur avec laquelle ils ont accueilli les marchandises que les Carthaginois leur apportaient ne s'explique donc pas, comme on le prétend, par le charme des souvenirs, mais, au contraire, par l'attrait de la nouveauté. C'est une erreur de croire qu'ils en avaient pieusement conservé l'usage depuis le jour où ils quittèrent leur pays natal. Je viens de montrer que nous possédons des monuments plus anciens et plus voisins de l'époque où ils sont entrés en Italie, et ces monuments ne contiennent rien qui rappelle l'Orient. Il est donc certain que l'in-

Cervetri des vases dont le style paraît au premier coup d'œil absolument égyptien ou phénicien ; mais, quand on en regarde les peintures de plus près, on s'aperçoit qu'elles retracent des fables purement grecques. Il faut donc, selon lui, même dans ce commerce primitif, faire quelque part aux Grecs.

fluence de l'Asie sur l'art et l'industrie des Étrusques n'a rien à faire avec le problème de leur origine. Voilà, je le répète, une question vidée. Nous continuons sans doute à ignorer à quelle race ils appartiennent et de quels pays ils sont sortis[1] ; mais le terrain est déblayé d'une hypothèse, ce qui rendra la solution du problème plus aisée.

Nous arrivons à une révolution qui s'opère dans l'art étrusque. — Les vaisseaux de Carthage devaient rencontrer dans les ports de l'Étrurie ceux des Grecs, et il est probable que les marchands des deux pays s'y faisaient une âpre concurrence. Les relations des Étrusques avec la Grèce ont commencé de très bonne heure; nous en avons une preuve certaine. M. Helbig a montré par des déductions ingénieuses que ce doit être vers le huitième siècle qu'ils ont connu l'écriture; or nous savons qu'ils la tiennent des Grecs : l'alphabet dont ils se servent est celui des Phéniciens, mais accru des lettres que les Grecs y avaient ajoutées. Ils connaissaient donc la Grèce, ils entretenaient des rapports avec elle, ils s'étaient déjà mis à son école avant le septième siècle. Si son influence n'a pas été d'abord souveraine sur eux, c'est qu'elle-même à ce moment n'avait pas trouvé sa voie et qu'elle se contentait encore d'imiter l'Égypte et l'Assyrie. Mais elle n'était pas faite pour rester longtemps asservie à l'étranger. Son originalité naturelle finit par se réveiller, et elle apporta sur tous les marchés les pro-

1. On est porté à croire aujourd'hui qu'il n'y a rien de vrai dans le joli conte d'Hérodote et qu'il est vraisemblable que les Étrusques sont arrivés par les Alpes. Mais on ignore absolument à quelle race ils appartiennent.

duits d'un art plus libre, plus jeune, plus vivant, où l'Occident reconnut son génie. — L'Étrurie fut séduite avant les autres nations italiques, et dès lors l'imitation de la Grèce remplaça chez elle celle de l'Orient.

L'art grec est représenté surtout dans l'Étrurie par les fresques sépulcrales : c'est sous son inspiration qu'elles ont toutes été peintes. Celles de Corneto ayant l'avantage d'être nombreuses et d'avoir été exécutées dans le même pays, sous les mêmes influences locales, il est plus facile de les comparer entre elles et d'arriver à les classer en les comparant. Ce travail, commencé par M. Brunn, a été poursuivi avec encore plus de rigueur et de succès par M. Helbig. Son jugement est déterminé par des raisons de plusieurs sortes : il y en a qui sont plutôt du ressort du goût, d'autres qui lui ont été fournies par son érudition. Une peinture, par la manière dont elle est exécutée, porte son âge avec elle ; un critique exercé peut deviner, en la regardant, à quelle période de l'art elle se rattache, et de quelle école elle est sortie. Mais cette sorte d'intuition ne suffit pas ; pour que la décision du critique soit acceptée sans contestation, il est bon qu'elle s'appuie sur des preuves plus précises. Les procédés employés par l'artiste dans le détail de son œuvre peuvent les lui fournir. Nous voyons, par exemple, que Pline dit de Polygnote : *Primus mulieres tralucida veste pinxit*[1] ; toutes les fois qu'un tableau nous montrera des femmes avec ces vêtements transparents qui laissent deviner les formes, on est en droit de supposer qu'il est postérieur à

1. *Hist. nat.*, XXXV, 9 (35).

Polygnote. On peut quelquefois tirer des renseignements précieux d'une circonstance qui paraît d'abord assez futile : dans la *tomba dei vasi dipinti*, l'artiste a représenté l'intérieur d'une maison étrusque; des vases sont disposés sur une table ou reposent à terre; leur forme est élégante, et ils portent des figures noires sur un fond rougeâtre. Ce détail, auquel on ne fait pas d'abord grande attention, n'est pas sans intérêt. Nous savons à peu près vers quel siècle ce genre de décoration a commencé à être à la mode pour les vases peints, et quand on l'a remplacé par les figures rouges sur fond noir. Nous voilà donc en possession d'une date approximative. A l'aide de ces indications, et de beaucoup d'autres que je suis forcé d'omettre, M. Helbig a établi que les plus vieilles tombes de Corneto ne sont pas antérieures au milieu du cinquième siècle. C'est un résultat fort important pour l'histoire de l'art et de la civilisation de l'Étrurie.

Il a fait voir aussi, par les progrès qu'on remarque entre ces fresques, que l'art grec ne s'est pas introduit chez les Étrusques tout d'un coup, qu'il y a pénétré peu à peu, s'insinuant tous les jours davantage et s'imposant de plus en plus, jusqu'au moment où il a triomphé sans contestation et sans partage. L'histoire de ces phases diverses serait intéressante à étudier. Elle nous montrerait peut-être qu'après avoir trop exalté les Étrusques, nous leur faisons aujourd'hui une réputation plus mauvaise qu'ils ne le méritent. Leur grand ennemi, M. Mommsen, les compare aux Chinois, qui sont incapables de rien trouver par eux-mêmes; il ne veut leur accorder « que le génie secondaire de l'imitation » ; et, même comme imitateurs, il

les met au-dessous de toutes les nations italiques qui se sont inspirées de l'art grec. Nous allons voir pourtant qu'il y a eu une époque où ils n'étaient pas tout à fait les esclaves de leurs modèles, et où ils savaient mettre quelque originalité dans leur imitation. Nous possédons à Paris des peintures qui montrent ce que les Étrusques savaient faire quand ils osaient se livrer à leur génie propre. Une des salles les plus intéressantes de l'ancien musée Napoléon III, au Louvre, est celle où l'on a placé quelques-unes des plus belles antiquités qui nous viennent de l'antique Cœre. Le public s'y arrête volontiers pour regarder un grand sarcophage qui occupe le milieu de la salle, et sur lequel deux personnages, un mari et sa femme, sont à moitié couchés. Leur costume étrange, leur figure animée, leurs petits yeux vifs attirent l'attention de tous ceux qui passent. C'est déjà un spécimen très curieux de l'art étrusque; mais on peut en voir dans les vitrines de plus curieux encore. On y a déposé des plaques en terre cuite qui formaient le revêtement de quelques vieilles tombes. Elles sont couvertes de peintures exécutées d'après les principes de l'école archaïque et sur le modèle des anciens maîtres de la Grèce. Les gestes des personnages sont raides, les formes épaisses, les extrémités des mains incroyablement allongées, les draperies régulières et lourdes. Ils ressemblent, quand ils sont assis, à des mannequins qu'on a ployés pour les mettre sur des chaises; quand ils se tiennent debout, leur attitude est contraire à toutes les lois de la statique, et l'on peut prévoir qu'ils tomberont, s'ils se mettent à marcher. Tous ces défauts ne les empêchent pas d'être parfai-

tement vivants, et tel est l'attrait de la vie que nous les regardons avec plaisir, malgré les imperfections de cette peinture primitive. Une de ces scènes surtout m'a frappé : elle représente deux hommes âgés qui sont assis en face l'un de l'autre sur ces sièges que les Étrusques ont transmis aux Romains, et qui sont devenus les chaises curules. L'un d'eux, qui paraît être le plus grave et le plus important, tient une sorte de sceptre à la main : il parle et l'autre écoute. Ce dernier, en écoutant, appuie son menton sur sa main avec une attitude naturelle à la méditation ; une mélancolie profonde est empreinte sur ses traits. C'est un affligé qu'un ami console d'une perte cruelle qu'il a faite. Vers le haut du tableau, une petite figure ailée, une femme couverte d'une longue robe rouge qui lui cache les pieds, vole dans l'espace et se dirige vers les deux vieillards. Elle représente l'âme de la morte, qui vient assister à l'entretien dont elle est l'objet. Idée touchante, qui devait venir à ce peuple si préoccupé de la vie future ! Des gens aussi convaincus que l'existence se continue au delà de la tombe étaient naturellement amenés à croire que nos morts chéris nous écoutent toutes les fois que nous parlons d'eux.

Assurément tout n'est pas original dans ce tableau : le peintre imite les procédés d'un art étranger, mais on sent qu'il en est maître et qu'il les approprie librement à ses pensées. Le sentiment lui appartient, et il le traduit comme il l'éprouve. Quand on regarde ces belles fresques de Cœre et d'autres encore qui sont disséminées dans les musées italiens, il est impossible de ne pas se dire que le peuple qui possédait,

dans ces temps reculés, des artistes capables de reproduire ainsi la vie et de donner aux figures qu'ils dessinent cet air de réalité naïve pouvait aller plus loin et créer un art national. Il me semble même que nous pouvons deviner, d'après ces débuts, quel aurait été le caractère dominant de l'art étrusque s'il avait pu se développer en liberté. Il se serait sans doute peu soucié de l'idéal; il n'aurait pas trop recherché la dignité et la grandeur : nous avons vu que, dans les fresques des tombeaux, les artistes aiment à peindre des scènes de la vie réelle, des jeux, des chasses, des festins, qu'ils les peignent comme ils les voient, sans faire aucun effort pour les ennoblir par l'exécution, que leurs personnages sont des portraits, et que non seulement ils cherchent à les faire aussi ressemblants que possible, mais qu'ils s'attachent à rendre les moindres détails du costume. Cette préoccupation de copier exactement la réalité est si naturelle aux artistes étrusques qu'on la retrouve chez les sculpteurs aussi bien que chez les peintres. Quand on visite, dans le musée de Corneto, la salle où l'on a réuni les sarcophages, on éprouve une impression étrange. Les morts des deux sexes y sont représentés tantôt étendus tout de leur long sur leurs tombes, comme ils le sont sur le pavé de nos cathédrales, tantôt relevés sur le coude. Les artistes ont tenu à leur donner une attitude religieuse : hommes et femmes tiennent une patère à la main, comme si la mort les avait surpris pendant qu'ils étaient en train de faire un sacrifice. Mais, malgré la gravité de l'acte qu'ils accomplissent, leur figure est souvent vulgaire. Le vêtement et le bas du corps sont traités ordinairement avec

élégance. Le sculpteur devait avoir des cahiers de modèles, et il préparait d'avance et à loisir ces parties de son œuvre qui ne changeaient pas. La figure est celle du mort. L'artiste l'a ajoutée au dernier moment et il l'a reproduite avec une fidélité parfaite. Quand il a des vieillards ou de vieilles femmes à représenter, il ne nous fait grâce d'aucune des déformations que l'âge inflige à la face humaine ; il nous montre avec complaisance les rides du front, la saillie des traits, les chairs pendantes, les poitrines flasques, les cous décharnés. Ce réalisme souvent grossier, quelquefois puissant, était la tendance des artistes étrusques ; voilà dans quelle voie ils auraient marché s'ils avaient suivi jusqu'au bout leurs instincts naturels.

Ils s'en éloignèrent pour se rapprocher de l'art grec. Tant que la Grèce ne leur avait envoyé que les ouvrages de ses premiers maîtres, pleins encore d'inexpérience et de tâtonnements, l'admiration n'avait pas été assez forte pour paralyser chez eux toute originalité. Quand arrivèrent les chefs-d'œuvre, la séduction fut telle qu'ils s'oublièrent tout à fait eux-mêmes. En présence de ces merveilles, ils furent entièrement soumis et domptés et ne songèrent plus qu'à les reproduire. M. Helbig nous fait suivre, dans les fresques de Corneto, l'influence de plus en plus puissante de la Grèce. Il y a des tombes, — les plus anciennes, — où l'art national essaye timidement de résister, où l'on trouve les caractères des deux écoles mêlés quelquefois assez maladroitement ensemble. Mais, dans les suivantes, la Grèce l'emporte sans partage. Sa victoire se révèle par la présence de scènes ou de personnages empruntés aux poèmes homé-

riques, par l'emploi du nu, par le caractère idéaliste des peintures. A l'école des Grecs, le goût de l'artiste étrusque devient plus fin, et sa main plus habile; ses défauts disparaissent ou diminuent, il produit des œuvres plus élégantes, mais son inspiration n'est plus aussi sincère. Il compromet ses qualités naturelles sans parvenir à égaler celles de ses maîtres. Bientôt la décadence se montre : elle est déjà visible, à Corneto, dans le Polyphème de la *tomba del Orco*. La défaite de Tarquinies et sa soumission aux Romains la rendirent irréparable. Il arriva alors en Italie ce que nous voyons de nouveau se produire sous nos yeux. Toutes ces cités, qui avaient conservé une physionomie distincte tant qu'elles étaient restées libres et souveraines, ces petites capitales de petits États, où régnait une certaine activité d'esprit, qui cultivaient les arts et formaient des écoles indépendantes, furent absorbées dans la grande unité romaine. La vie, comme toujours, se porta au centre. Les municipes, entraînés dans le mouvement général, les yeux fixés sur Rome, n'eurent plus aucun caractère propre, et le peu qui restait d'originalité à l'art étrusque acheva de se perdre.

Voilà ce que nous apprennent de plus important les derniers travaux sur les Étrusques. Ces travaux, comme on vient de le voir, embrassent toute leur histoire. Sans quitter la colline de Corneto, on peut se donner le spectacle de toutes les révolutions que ce peuple mystérieux a traversées depuis son entrée dans l'Italie centrale jusqu'à sa défaite par les Romains. Tout n'est pas achevé sans doute; il reste, dans cette histoire, des conjectures à vérifier, des

lacunes à remplir, et l'on peut être sûr que les fouilles qui continuent ajouteront beaucoup à nos connaissances. Cependant les grandes lignes sont tracées et nous tenons la suite des faits principaux. Nous sommes même parvenus, au milieu de cette nuit obscure, à établir quelques dates assez probables : nous savons à peu près à quel moment l'Étrurie a commencé à subir l'influence phénicienne, et quand l'art grec lui fut révélé. Ces résultats n'ont peut-être pas autant d'éclat et d'imprévu que certaines découvertes; on y est arrivé lentement, à force d'observations minutieuses, par des efforts de travail assidu, en recueillant des tessons de vases, en épluchant de vieux textes, en entassant de petits faits. Cette route paraît longue aux impatients et elle ne plaît guère aux faiseurs de généralisations brillantes. C'est la façon ordinaire dont procèdent les sciences d'érudition; elles marchent à petits pas, mais elles avancent toujours, et, quand on mesure le chemin qu'elles ont fait en ces quelques années, il n'est plus permis de les dédaigner. Nous avons éprouvé de nos jours beaucoup de mécomptes, et il nous a fallu plus d'une fois renoncer à des espérances dont la réalisation semblait certaine. Seule, la science a tenu toutes ses promesses. Il est inutile de rappeler ici que de lumière elle a jetée sur le passé depuis le commencement de ce siècle; l'étude que je viens de faire montre qu'au moment où il va finir, elle n'est pas encore épuisée. Nous lui devons une grande reconnaissance, non seulement pour l'honneur que nous tirerons de ses découvertes dans l'avenir, mais pour le bien qu'elle nous fait aujourd'hui. Elle a donné aux esprits curieux que captive la re-

cherche de l'inconnu les joies les plus vives qu'ils puissent ressentir; elle leur fait ainsi oublier d'amères déceptions; elle les relève, elle les soutient; malgré les tristesses de la veille et les inquiétudes du lendemain, elle leur permet de se dire de temps en temps, comme les Romains de l'Empire à l'avènement d'un bon prince, quand une éclaircie se faisait dans leur ciel orageux, que malgré tout il est bon de vivre: *vivere lubet!*

CHAPITRE TROISIÈME

LE PAYS DE L'ÉNÉIDE

Je viens de relire l'*Énéide* dans le pays où elle est née, sur les lieux mêmes où se passent les événements qu'elle raconte, et j'y ai pris un plaisir très vif. Je ne veux pas dire assurément que, pour la comprendre, on ait besoin de faire ce long voyage et que la vue de Lavinium ou de Laurente nous ménage des révélations inattendues sur le mérite du grand poème : ce serait une exagération ridicule. Virgile appartient, comme Homère, à cette école de poètes qui mettent l'homme en première ligne et qui ne s'intéressent guère à la nature que dans ses rapports avec lui. Il est rare qu'ils la décrivent pour elle-même, comme nous le faisons aujourd'hui si volontiers. Quand ils nous présentent le tableau d'un incendie qui dévore les moissons ou d'un torrent qui ravage les campagnes, ils ont soin de placer quelque part, sur une hauteur voisine, un laboureur ou un pâtre dont le cœur se serre à la vue de ce désastre :

Stupet inscius alto
Accipiens sonitum saxi de vertice pastor.

Virgile n'est donc pas de ceux qui s'attachent à des descriptions inutiles ; il dépeint les lieux le moins qu'il peut. Seulement nous pouvons être sûrs que ce qu'il en dit est toujours d'une vérité scrupuleuse. Les

poètes anciens ont le goût de la précision et de la fidélité ; ils n'imaginent guère de paysages en l'air et ne nous montrent ordinairement que ceux qu'ils ont sous les yeux. Ils les peignent d'un trait, mais ce trait est toujours juste, et l'on éprouve un grand plaisir, quand c'est possible, à en vérifier l'exactitude.

Ce n'est pas seulement, croyez-le bien, un plaisir de curieux, dont on ne tire aucun profit ; l'étude des grands écrivains gagne toujours à ces recherches. Elles rajeunissent et rafraîchissent notre admiration pour eux, ce qui, de temps en temps, n'est pas inutile. Le plus grand péril qui puisse les menacer est de n'inspirer à leurs fidèles qu'un enthousiasme de commande et de convention. Pour qu'ils échappent à ce danger, il est bon qu'on change quelquefois le point de vue sous lequel on les regarde. Tout ce qui nous excite à les aborder de plus près, tout ce qui nous remet en communication directe avec eux ranime en nous le sentiment de leurs beautés véritables.

C'est le service que vient de me rendre cette façon d'étudier l'*Énéide* chez elle ; il m'a semblé qu'en la relisant près de l'Eryx ou du Tibre, dans la forêt de Laurente, sur les hauteurs de Lavinium, les récits de Virgile devenaient pour moi plus vivants, que je me les figurais mieux et qu'ils me frappaient davantage. Quoique ces sortes d'impressions aient un caractère tout personnel et qu'il ne soit pas facile de les communiquer au public, j'essaye pourtant de le faire, sans espérer que ces études auront tout à fait pour les autres l'intérêt que j'y ai moi-même trouvé [1].

1. Je ne dois pas oublier, au moment où je commence ce

I

LA LÉGENDE D'ÉNÉE

Les légendes. — Pourquoi elles méritent d'être étudiées. — La légende d'Énée. — Comment elle a pris naissance. — Énée dans l'*Iliade*. — Homère suppose la race des *Énéades* fixée sur le mont Ida. — Les voyages d'Énée. — Comment en est-on venu à supposer qu'il avait quitté l'Asie. — Le culte d'*Aphrodite Énéenne*. — Formation de la légende.

I

Avant de nous mettre en route, à la suite d'Énée, et de l'accompagner dans ses aventures, il me semble qu'il n'est pas inutile de connaître un peu le personnage, de savoir d'où il venait, ce qu'on racontait de lui, et comment s'était accréditée l'histoire de ses voyages fabuleux. Si nous voulons apprécier le chef-d'œuvre de Virgile et nous rendre un compte exact

travail, qu'il a déjà été fait, il y a quatre-vingts ans, dans un livre qui jouit encore aujourd'hui d'une réputation méritée. Un Suisse éclairé, qui avait été mêlé aux affaires de son pays pendant la Révolution, qui avait voyagé dans le nord de l'Europe et fait un long séjour en Italie, M. de Bonstetten, publia, en 1804, un ouvrage intitulé : *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Énéide.* Cet ouvrage, qui a été beaucoup lu, contient des idées ingénieuses et justes dont j'ai profité. Mais la politique y tient plus de place que la littérature. M. de Bonstetten est un homme du monde, qui n'a pas poussé bien profondément l'étude de Virgile et qui, en parcourant la côte du Latium, s'est encore plus préoccupé des conditions économiques du pays que d'Énée et ses compagnons. J'ai donc pensé qu'après lui il y avait encore quelque chose à faire.

de l'originalité de l'auteur, nous devons nous demander d'abord ce que lui fournissait la tradition et ce qu'il a lui-même inventé. On affirme ordinairement que l'*Énéide* est un poème national et que c'est un de ses principaux mérites ; pour décider jusqu'à quel point cette affirmation est fondée, il faut bien que nous sachions d'où venaient les fables qui racontaient l'établissement des Troyens dans le Latium, si elles étaient profondement entrées dans la mémoire du peuple, et ce que le poète, en les racontant, réveillait de souvenirs chez ceux qui l'écoutaient : c'est le seul moyen de connaître si son œuvre a jamais été populaire. On voit donc que toute étude approfondie de l'*Énéide* doit commencer par l'examen de la légende d'Énée.

La science d'autrefois n'avait pas de goût pour les légendes. Il est sûr que, la plupart du temps, lorsqu'on prétend leur appliquer les règles d'une critique rigoureuse, elles ne supportent pas l'examen. Daunou se trouve amené, dans son *Cours d'études historiques*, à raconter celle dont nous allons nous occuper. Il ne le fait qu'avec beaucoup de répugnance et ressent une sorte d'irritation en présence de tant de sottises; elle lui paraît « un tissu de fictions ridicules, de fables romanesques et incohérentes » ; il déclare qu'il ne prend la peine de les exposer que pour en montrer l'extravagance, et la seule conclusion qu'il en tire, c'est que « les histoires de tous les peuples commencent par des puérilités ». Nous sommes devenus moins sévères, et ces « puérilités » ne nous semblent pas mériter tant de mépris. En supposant même, ce qui est rare, qu'elles ne soient d'aucun profit pour la

connaissance du passé, nous nous souvenons que la légende a été partout la première forme de la poésie : c'est assez pour qu'elle nous paraisse digne de quelques égards. On dit avec raison que l'enfant annonce l'homme ; de même, dans les fables qui bercent sa jeunesse, un peuple déjà se révèle. Pour connaître exactement les qualités originales de son esprit et le tour naturel de son imagination, il faut remonter jusqu'à ces récits lointains qui ont été ses premières créations, ou tout au moins les premiers aliments de sa fantaisie.

La légende d'Énée a fort occupé les savants dans ces dernières années. Il n'en est guère, depuis Niebuhr, qui, en étudiant le passé ou les institutions de Rome, ne l'aient rencontrée sur leur route et n'aient essayé de l'expliquer à leur façon [1]. Je vais me servir de tous ces travaux pour exposer à mon tour de quelle manière il me semble que la légende s'est formée, comment elle s'est introduite et répandue chez les Latins, enfin quelles raisons avait Virgile d'en faire le sujet de son poème. Ce sont de petits problèmes dont la solution n'est pas facile, et, malgré les efforts d'une critique savante, tout n'y est pas encore devenu clair. Dans les recherches de ce genre, on ne peut pas se flatter d'arriver toujours à la certitude, et il faut se contenter souvent de la vraisemblance. Comme nous avons perdu les anciens chroniqueurs qui nous rapportaient la suite de ces événements fabuleux et que nous sommes

1. Un de nos professeurs, M. Hild, a repris la question, dans un mémoire très soigné et fort complet, intitulé : *La Légende d'Énée avant Virgile*, dans lequel il résume les idées des savants de l'Allemagne et y ajoute les siennes.

obligés d'en reconstruire le récit d'après des citations incomplètes, il y reste des lacunes qu'il nous est impossible de combler. L'étude des légendes ressemble à ces voyages qu'on fait en chemin de fer, dans les pays de montagnes, et où l'on passe si vite d'un tunnel à l'autre : le jour et l'ombre s'y succèdent à chaque instant. Quelque ennui que causent ces alternatives inévitables, c'est beaucoup, à ce qu'il me semble, qu'on soit parvenu à jeter quelques clartés intermittentes sur des fables qui sont vieilles de tant de siècles.

C'est dans l'*Iliade* d'Homère qu'Énée nous apparaît pour la première fois, et la place qu'il y tient a depuis longtemps frappé la critique. Il est visible que le poète fait effort pour lui donner un grand rôle. Il le comble d'éloges et le met à côté des plus braves : Hector et lui sont les premiers des Troyens pour la bataille et le conseil ; le peuple l'honore comme un dieu ; c'est lui qu'on va chercher pour l'opposer aux ennemis dans les situations périlleuses, quand il faut défendre le corps de quelque héros qui vient d'être tué, ou empêcher Achille de pénétrer dans les murs de Troie. Énée ne se fait pas prier, et, quel que soit le rival qu'on lui donne, il se jette résolument dans la mêlée. Sa première apparition sur le champ de bataille est terrible. « Il marche comme un lion confiant dans sa force ; il tient en avant sa lance et son bouclier, qui le couvre de partout, prêt à tuer quiconque viendrait à sa rencontre et poussant des cris qui donnent l'épouvante[1]. » Ce qui lui fait beaucoup

1. *Iliade*, v, 299.

d'honneur, ce qui contribue à donner de lui une grande idée, c'est que les dieux qui protègent les Grecs prennent peur en le voyant, et qu'ils tremblent pour les jours de l'ennemi qu'il va provoquer, même quand cet ennemi est Achille. Mais les exploits d'Énée ne sont jamais de longue durée, et nulle part il ne remplit la grande attente qu'il a fait naître. A peine entre-t-il en campagne qu'il est arrêté par quelque incident fâcheux ; il est vrai que cet incident même profite à sa réputation, car il montre combien il est cher à tous les dieux. Au premier danger qu'il court, tout l'Olympe s'émeut ; Vénus, Apollon, Mars, Neptune, s'empressent de venir à son aide ; ils se relayent pour le défendre, ils le soignent quand il est blessé, et l'entourent d'un nuage protecteur pour le dérober aux hasards du combat.

Sainte-Beuve, qui a finement analysé la façon dont Énée est dépeint dans l'*Iliade*, et qui présente à ce propos quelques remarques fort ingénieuses, montre surtout le profit que Virgile en a tiré plus tard pour la composition de son poème. Si Homère, nous dit-il, avait fait d'Énée un de ses héros de premier rang, s'il lui avait prêté des exploits dignes de ceux d'Hector et d'Achille, il ne laissait plus rien à faire à son successeur et l'exposait à des comparaisons périlleuses. Si, au contraire, il ne lui avait donné qu'une figure insignifiante, s'il l'avait représenté comme un personnage tout à fait obscur et secondaire, c'était un préjugé contre lui, qui aurait mal disposé les lecteurs d'une autre épopée ; il eût paru choquant que Virgile choisît l'un des plus petits défenseurs de Troie pour lui donner le premier rôle dans une nouvelle aventure ;

on l'aurait blâmé « de vouloir faire sortir un chêne immense et le grand ancêtre de la chose romaine d'une tige débile ». Mais comme il l'a beaucoup vanté sans le faire beaucoup agir, qu'il a éveillé l'attention sur lui et ne l'a pas satisfaite, qu'il annonce partout ses exploits et ne les raconte nulle part, on dirait vraiment qu'il a prévu le cas où ce personnage serait le héros d'un second poème épique, qu'il l'a mis en réserve et préparé de ses mains pour l'usage qu'un autre poète devait en faire [1].

En réalité, Homère ne pouvait pas deviner Virgile, et il est impossible de lui supposer tant de complaisance pour un successeur inconnu. Il faut donc chercher ailleurs la raison qu'il pouvait avoir de donner cette attitude à Énée. Cette raison n'est pas difficile à trouver, car il s'est chargé lui-même de nous l'apprendre. Au vingtième chant de l'*Iliade*, quand les dieux et les hommes sont aux prises dans une effroyable mêlée, Énée, qui s'est laissé persuader par Apollon d'attaquer Achille, va périr. Heureusement, Neptune s'aperçoit du danger qu'il court. Il s'adresse à Junon, la grande ennemie des Troyens, et lui rappelle qu'il n'est pas dans la destinée d'Énée de succomber devant Troie, que les dieux le gardent pour qu'il reste quelque débris de la race de Dardanus ; puis il ajoute ces paroles significatives : « Jupiter a pris en haine la famille de Priam ; et maintenant c'est le tour du vaillant Énée de régner sur les Troyens, ainsi que les enfants de ses enfants qui naîtront dans l'avenir [2]. » Voilà une prédiction formelle.

1. Sainte-Beuve, *Étude sur Virgile*, p. 127. — 2. *Iliade*, xx, 306.

Or nous savons qu'en général, quoique les poètes soient naturellement téméraires, ils ne se hasardent à prédire un événement avec cette assurance qu'après qu'il s'est accompli. Il faut donc croire qu'au moment où l'*Iliade* fut composée, il y avait quelque part un petit peuple qui prétendait être un reste des anciens habitants de Troie, et que ses rois se disaient fils d'Énée. C'est pour flatter les prétentions de ces princes, pour les glorifier dans la personne de leur grand aïeul, que le poète l'a traité avec tant de ménagement, qu'il le présente comme une sorte de rival d'Hector, de prétendant au trône d'Ilion, d'héritier désigné de la famille de Priam, et que, ne pouvant pas célébrer ses exploits, il a du moins annoncé la grandeur de sa race. Si l'on suppose que ces rois étaient généreux, qu'ils accueillaient bien les chanteurs d'épopée, qu'ils leur accordaient les mêmes honneurs que Démodocus reçoit à la table du roi des Phéaciens, on comprendra sans peine que le rhapsode ait reconnu cette hospitalité en comblant d'éloges l'ancêtre de ses bienfaiteurs.

Pour ces temps reculés, on admettait sans contestation l'autorité d'Homère, et il n'y avait pas d'autre histoire que celle qu'il avait racontée. Ce fut donc une tradition acceptée de tout le monde qu'Énée avait survécu à la ruine de sa patrie. Sur la façon dont il s'était sauvé il circulait des récits assez différents : les uns disaient qu'il s'était entendu avec les Grecs, d'autres qu'il leur avait échappé le jour ou la veille de la prise de Troie, mais tous s'accordaient pour affirmer qu'après le désastre il avait recueilli les survivants, et qu'il s'était établi quelque part

avec eux dans les environs du mont Ida. Voilà le principe de la légende; Homère nous la montre à son début, et, quoiqu'elle doive subir, dans la suite, beaucoup d'altérations, elle gardera toujours quelque chose de son origine. Le caractère d'Énée ne changera plus, et il est remarquable qu'il ait pris, dès le premier moment, les traits qu'il doit conserver jusqu'à la fin. Chez Homère, Énée est un vaillant, mais c'est encore plus un sage. Il dit des paroles sensées, il donne toujours de bons conseils. Avant tout il respecte les dieux. Neptune, quand il veut le sauver, rappelle « qu'il offre sans cesse de gracieux présents aux immortels qui habitent le vaste ciel[1] »; aussi est-il leur favori, et nous venons de voir qu'ils sont toujours en mouvement pour le protéger. Telles sont les qualités distinctives du personnage; il ne les perdra plus, ni dans la tradition populaire, ni dans les récits des poètes, et Virgile, qu'on a tant maltraité à ce propos, n'était pas libre de le représenter autrement qu'il ne l'a fait.

Mais voici un changement notable qui se produit dans cette première forme de la légende. A une époque incertaine[2], tout en continuant de croire

1. *Iliade*, xx, 298. — 2. On a généralement pensé jusqu'ici que c'était dans les œuvres de Stésichore, c'est-à-dire vers le sixième siècle avant notre ère, qu'apparaissait pour la première fois cette forme nouvelle de la légende. On s'appuyait, pour l'admettre, sur la *table iliaque*, monument qui date de l'Empire romain, et où sont grossièrement représentées, dans une suite de bas-reliefs, toutes les aventures de Troie jusqu'à l'établissement d'Énée en Italie. Il y est dit que les derniers tableaux, c'est-à-dire ceux qui concernent les voyages d'Énée, sont composés d'après les récits de Stésichore. Mais M. Hild croit qu'il

qu'Énée s'est sauvé de Troie au dernier moment, on commence à ne plus admettre qu'il se soit fixé dans quelque ville du mont Ida pour n'en plus sortir ; on lui fait entreprendre des voyages merveilleux à la recherche d'une patrie nouvelle. Il part d'Ilion, sous la conduite d'une étoile que sa mère fait luire au ciel pour le guider. Les uns se contentent de le diriger vers les pays voisins ; ils supposent qu'il s'arrête sur les bords de la Thrace, à l'embouchure de l'Hèbre, où il fonde la ville d'Ænos. D'autres le conduisent plus loin, à Délos, dans la mer Adriatique, le long du golfe d'Ambracie. Une fois qu'il s'est mis en route, il ne peut plus s'arrêter. Il s'avance de plus en plus vers « l'Hespérie » ; il double la côte du Bruttium, fait une pointe en Sicile, que la tradition représentait comme toute pleine du souvenir des Troyens, touche à Cumes, où il enterre son pilote Misène sur le cap qui porte encore aujourd'hui son nom, longe les rivages de l'Italie et se fixe définitivement dans le Latium. Cette fois, les voyages d'Énée sont finis ; la légende a pris sa dernière forme, et nous sommes sur le chemin qui nous conduira directement à l'*Énéide*.

D'où vient ce changement qu'elle a subi depuis Homère? Quelle raison pouvait-on avoir d'arracher Énée à la terre troyenne, où l'*Iliade* nous le montre établi, pour le conduire en tant de lieux différents? Il est difficile de le dire avec certitude, et c'est précisément une de ces lacunes que je laissais entrevoir

y a des raisons pour ne pas accorder trop d'importance à ce témoignage. Il lui semble que, dans ces tableaux, les souvenirs de Virgile ont pu modifier l'influence de Stésichore.

tout à l'heure. Mais, s'il est surprenant qu'on ait ainsi modifié le récit homérique, il l'est bien davantage que ce soient des Grecs qui aient propagé la légende sous sa nouvelle forme, et l'on a peine à comprendre qu'ils aient pris le soin d'attribuer à un héros troyen de si glorieuses aventures. Pourquoi donc se sont-ils chargés de célébrer la gloire d'un ennemi et d'où vient qu'ils ont eu la complaisance de lui faire une aussi belle histoire? On peut répondre assurément qu'aucun des personnages qui figurent dans l'*Iliade* n'était tout à fait pour eux un étranger. Tel était le prestige de ce poème que la Grèce, n'en voulant rien laisser perdre, avait adopté les vaincus aussi bien que les vainqueurs, et les reconnaissait tous un peu pour ses enfants. On pourrait ajouter aussi que, parmi les Troyens, il n'y en avait pas qui fût moins ennemi des Grecs qu'Énée. Homère le représente fort irrité contre le divin Priam, qui ne l'honore pas autant qu'il le mérite. Un homme sage comme lui ne devait pas beaucoup approuver la conduite de Paris, et quelques-uns racontaient qu'il conseillait toujours de rendre Hélène à son mari. On disait aussi que, prévoyant la ruine prochaine, il s'était accommodé avec les ennemis et qu'il avait fait sa paix tout seul. C'était donc de tous les Troyens celui contre qui les Grecs devaient être le moins irrités et auquel ils pardonnaient le plus facilement son origine. Cependant ces raisons, si spécieuses qu'elles paraissent, n'empêchent pas qu'on ne soit surpris qu'ils aient fait tant d'honneur à un compagnon d'Hector, qui avait combattu vigoureusement contre Diomède et contre Achille. S'ils avaient été tout à fait libres

de choisir à leur gré le personnage auquel ils devaient accorder l'honneur de ces grandes aventures, il n'est pas douteux qu'ils n'eussent donné la préférence à quelqu'un de leurs chefs. Ils en avaient un, le plus glorieux, le plus aimé de tous, celui qui représentait le mieux leur caractère et leur pays, dont on racontait déjà tant d'histoires surprenantes qu'il ne coûtait guère de lui prêter quelques exploits de plus : c'était Ulysse. Il se trouvait justement alors, si l'on en croyait la tradition, dans quelque île voisine de l'Italie, où le retenait l'enchanteresse Circé. Rien n'était plus facile que de supposer qu'il était passé de là dans le Latium et d'en faire l'ancêtre de la grande famille romaine. Nous avons la preuve que quelques-uns tentèrent de donner ce tour à la légende et de substituer le personnage d'Ulysse à celui d'Énée. Si, malgré la vanité nationale et l'attrait d'un nom populaire, cette version n'a pas prévalu, si les Grecs ont accepté l'autre, quoiqu'elle glorifiât un Troyen au détriment d'un héros de leur sang, il faut croire qu'ils n'étaient pas libres d'agir autrement et que, de quelque manière, elle s'est imposée à eux.

Il y a encore une observation qu'on ne manquera pas de faire en lisant les divers récits des voyages d'Énée : chacune de ces narrations, qui nous le montre abordant à un pays différent, suppose qu'il s'y arrête et qu'il n'en sort plus; pour qu'il soit plus certain qu'il s'y est fixé, elle nous dit qu'il y est mort et qu'on y conserve ses restes. Cette multiplicité de tombes consacrées à la même personne cause quelque embarras à ce bon Denys d'Halicarnasse, qui avait pris toute cette fable au sérieux. Elle prouve

simplement que la légende ne s'est pas faite d'un seul coup et qu'elle n'est pas née tout entière dans l'imagination d'un homme, que chacune des excursions d'Énée formait un récit particulier et isolé, et que c'est plus tard qu'on les a réunies ensemble pour en composer toute une histoire. D'où je conclus que, s'il est vrai, comme je viens de le dire, que la légende d'Énée n'est pas une pure fantaisie, une invention capricieuse des Grecs, et qu'il y ait quelque circonstance indépendante de leur volonté qui la leur ait pour ainsi dire imposée, il faut croire que cette circonstance s'est présentée à eux plusieurs fois de suite et dans des lieux différents.

Peut-on faire un pas de plus au milieu de ces ténèbres? Est-il possible de soupçonner quelle était cette circonstance qui a donné à la légende l'occasion de naître? Les conjectures, comme on le pense bien, n'ont pas manqué; je n'en vois qu'une qui puisse entièrement nous satisfaire et qui rende compte de tout : c'est celle que Preller expose dans sa *Mythologie romaine*[1]. Pour lui, la légende est sortie du culte que les marins rendaient à Vénus ou plutôt à la déesse Aphrodite, comme l'appelaient les Grecs. Aphrodite n'est pas seulement la personnification de la beauté et de l'amour; elle est née de l'écume des flots, elle exerce son pouvoir sur la mer. Lucrèce dans cet hymne qu'il chante en son honneur au début de son poème, lui dit : « Devant toi, ô déesse, les vents s'enfuient. Quand tu parais, les nuages se dissipent; les flots de la mer semblent te sourire, et tout le ciel res-

1. Preller, *Römische mythol.*, 667 et sq.

plendit pour toi d'une lumière sereine[1]. » Le matelot grec, qui s'est mis sous sa protection, ne manque pas, en abordant à quelque terre inconnue, de lui élever une chapelle, ou tout au moins de lui dresser un autel : c'est un témoignage de sa reconnaissance pour l'heureuse navigation qu'il vient de faire. Or Énée et Aphrodite sont intimement liés ensemble; l'hommage qu'on rend à la mère fait aussitôt songer au fils, d'autant plus que cette divinité des mers porte un nom qui rappelle tout à fait celui du héros troyen, on l'appelle l'*Aphrodite Énéenne*[2]. Nous savons par Denys d'Halicarnasse que les sanctuaires de ce genre étaient très fréquents sur les côtes de la Méditerranée ; il s'en trouvait à Cythère, à Zacynthe, à Leucade, à Actium, partout où le commerce maritime avait quelque activité, et dans tous ces temples le nom d'Énée était uni à celui d'Aphrodite. Quand un vaisseau grec aborde à ces rivages, et que le matelot fait ses dévo-

1. Lucrèce, I, 6. — 2. Ce nom de Ἀφροδίτη Αἰνειάς a été expliqué de diverses manières. Les uns y voient, en effet, un souvenir d'Énée, et pensent qu'on a voulu rapprocher le nom du fils de celui de la mère; d'autres croient que c'est une épithète qui signifie l'illustre, la glorieuse Aphrodite. M. Wörner, qui vient d'étudier la légende d'Énée, dans un intéressant mémoire (*Die Sage von den Wanderungen des Aeneas*, Leipzig, 1882), pense qu'il n'est pas impossible que le culte d'Astarté ait précédé celui d'Aphrodite dans les divers pays où Énée est censé avoir abordé. Les vaisseaux de Tyr étant venus avant ceux de la Grèce, avaient peut-être laissé des chapelles qui furent consacrées plus tard à la déesse grecque, quand les navigateurs grecs furent les plus forts. Dans ce cas, il serait possible qu'Énée eût pris la place de quelque héros phénicien qui était adoré avec Astarté. Cette hypothèse est ingénieuse; j'aime mieux toutefois, dans cette obscurité, ne pas remonter plus haut que les voyageurs grecs.

tions dans la chapelle grossière élevée par ses prédécesseurs, peut-il entendre ces noms que l'*Iliade* lui a rendus familiers depuis sa jeunesse, sans qu'un monde de souvenirs mythologiques se réveille en lui ? Comme il est dans sa nature de créer des fables, et que sa vive imagination ranime sans cesse le passé, il croit voir le banni de Troie qui cherche à établir quelque part ses dieux exilés. C'est ici, sans nul doute, qu'il s'est fixé ; et, comme pour prendre possession du pays, il a bâti un temple à sa mère. Il est vrai que, dans une autre navigation, il pourra retrouver ailleurs un temple d'Aphrodite semblable à celui qu'il vient de voir et qui lui rappelle les mêmes souvenirs. Il en sera quitte pour appliquer à la contrée nouvelle ce qu'il avait dit de l'autre et affirmer qu'il a trouvé, cette fois, la vraie demeure d'Énée. Ainsi se formait peu à peu la légende, s'allongeant à chaque voyage, finissant et recommençant sans cesse, jusqu'à ce qu'un arrangeur plus habile eût l'idée de fondre ensemble tous ces récits séparés. Il prit Énée à son départ de Troie, le jour où, dans sa patrie en flammes, il enlève son père et ses dieux, le fit toucher successivement à tous les ports de l'Archipel où quelque tradition locale signalait sa présence ; il le conduisit ensuite sur les rivages de la Sicile et de l'Italie, et, comme la ville d'Ardée, dans le Latium, était le dernier endroit où s'élevât un temple d'Aphrodite, il supposa que c'était le terme de sa longue navigation, et que là le grand voyageur avait enfin trouvé cette patrie nouvelle « qui fuyait sans cesse devant lui ».

La légende ainsi racontée devenait tout à fait différente de ce qu'elle était dans Homère. Homère nous

montre Énée tranquillement installé avec son peuple dans les environs de Troie; les nouveaux récits l'envoyaient courir toute sorte d'aventures et fonder une ville jusque dans le Latium; on ne pouvait donc rien imaginer de plus contraire. Il se trouva pourtant des grammairiens scrupuleux qui essayèrent de tout arranger. Ils supposèrent qu'Énée, après avoir voyagé versles rivages de l'Italie et bâti Lavinium, avait laissé son nouveau royaume à son fils et qu'il était retourné avec une partie des siens dans sa résidence du mont Ida. C'était une manière ingénieuse de contenter tout le monde; mais l'opinion n'accepta pas ce compromis. Au risque de se mettre en contradiction avec l'*Iliade*, on laissa Énée vivre et mourir sur les bords du Tibre, où de si grandes destinées attendaient ses descendants.

II

Comment la légende d'Énée a pénétré en Italie. — Opinion de Niebuhr. — Elle ne se substitue pas aux légendes italiennes, mais plutôt s'y superpose. — On la rattache aux origines de Lavinium. — Hypothèse de Schwegler. — Par quel travail d'assimilation Énée arrive à prendre une physionomie italienne. — Comment les Grecs communiquent la légende aux Italiens. — De quelle manière elle est reçue. — Les Romains ne sont pas hostiles aux idées et aux usages de l'étranger. — Influence de la Grèce sur Rome dès les premiers temps.

La légende est faite, elle a pris place dans cette multitude de récits merveilleux dont se nourrit et s'amuse l'imagination des Grecs. Mais les Grecs sont encore seuls à la connaître; il nous reste à voir de

quelle manière ils l'ont transmise aux Latins ; il nous faut surtout arriver à comprendre pourquoi les Latins l'ont si docilement acceptée, comment il se fait qu'ils se soient laissé imposer des aïeux inconnus, et qu'ils aient subi, comme premier auteur de leur race, un étranger, un vaincu, un proscrit, dont ils n'avaient pas entendu parler.

C'est ce qui paraît tout à fait inexplicable à Niebuhr. Il ne lui semble pas possible « qu'un État aussi fier que Rome, qui méprisait tout élément étranger », ait été cette fois si complaisant, quand il s'agissait de l'histoire de ses origines, c'est-à-dire de traditions que les peuples antiques regardaient comme sacrées et sur lesquelles reposait d'ordinaire leur culte national. Aussi prend-il la peine d'imaginer une hypothèse qui puisse tout accommoder. Selon lui, les habitants du Latium étaient des Pélasges, de même que les Teucriens, les Arcadiens, les Épirotes, les Œnotriens, etc. Séparés de bonne heure les uns des autres, établis dans des pays éloignés, ces peuples ne se sont pourtant jamais perdus de vue : la religion formait un lien entre eux ; ils visitaient ensemble l'île sacrée de Samothrace, où se célébraient de grands mystères. C'est là, dans ces rencontres fraternelles, que la légende a dû naître. Elle n'était qu'une façon plus vive, plus frappante, d'exprimer la parenté de ces divers peuples et d'en conserver le souvenir. Raconter qu'un chef venu de Troie a parcouru le monde, laissant en certains pays une partie des gens qu'il amenait avec lui, qu'est-ce autre chose qu'affirmer que tous ceux qui habitent ces diverses contrées sortent de la même souche et qu'ils doivent

se rappeler qu'ils sont frères? La légende est donc chez eux nationale, indigène; elle ne leur vient pas de l'étranger, ils l'ont créée eux-mêmes; c'est ce qui peut seul expliquer qu'elle soit devenue populaire. Telle est l'opinion de Niebuhr, qu'il expose avec une profonde conviction et qui lui semble la vérité même[1]. Ce n'est malheureusement qu'une conjecture, et je crois qu'elle manque tout à fait de vraisemblance. Le petit peuple de laboureurs et de bandits qui habitait dans les plaines du Latium n'avait ni ports ni vaisseaux. S'il lui avait fallu aller chercher la légende dans l'île sacrée de Samothrace, je crois bien qu'il l'aurait toujours ignorée; c'est la légende qui est venue le trouver. On s'accorde aujourd'hui à croire qu'il la tient des voyageurs grecs et qu'elle lui a été apportée avec beaucoup d'autres qui ont fini par modifier ses croyances religieuses. Du moment que nous n'acceptons pas l'hypothèse de Niebuhr qui supprime le problème, il faut le résoudre; nous devons donc chercher les raisons que les Latins pouvaient avoir d'accueillir avec tant de complaisance ces ancêtres dont les Grecs les gratifiaient.

Je me figure d'abord que, s'ils n'ont pas éprouvé beaucoup d'enthousiasme pour la légende la première fois qu'elle leur fut racontée, elle ne leur inspira pas non plus une de ces répugnances que l'habitude ne surmonte pas. C'était l'essentiel; il lui fallait se laisser écouter avant de se faire accueillir. Il est probable qu'on n'aurait pas voulu l'entendre,

1. « L'hypothèse que je vais avancer n'est pas pour moi une tentative désespérée pour trouver une issue quelconque; elle est le résultat de ma conviction. »

qu'on l'aurait repoussée du premier coup, si elle avait prétendu se substituer aux anciennes traditions du pays. Mais elle ne fut pas si téméraire ou si maladroite. Elle se superposa seulement à toutes ces vieilles fables, sans avoir l'imprudence d'en déposséder aucune. Les Romains racontaient d'une certaine manière la fondation et les premières années de leur ville; ils redisaient l'histoire miraculeuse des deux jumeaux, celle du roi-pontife, celle du vainqueur d'Albe, etc. Énée se garda bien de toucher à Romulus, à Numa, aux rois de Rome, et de s'approprier leurs exploits. On se contenta d'en faire l'aïeul du premier d'entre eux, et on le plaça dans ces temps reculés où les plus anciennes traditions latines ne remontaient pas. Rien n'était donc changé dans les souvenirs populaires, on faisait seulement commencer l'histoire de Rome un peu plus haut, ce qui ne pouvait pas blesser son orgueil. La légende nouvelle ayant eu soin de s'établir dans le vide s'était mise ainsi à l'abri de toute réclamation.

Mais ce n'était pas assez pour elle d'être écoutée sans malveillance; il lui fallait prendre pied dans un pays où elle n'avait pas de racines. Une légende est, de sa nature, légère et mobile; si elle reste en l'air, elle s'expose à être balayée par tous les vents, et risque, après quelques années, de se dissiper et de se perdre. Elle a besoin pour vivre de s'appuyer sur quelque chose qui dure. Ou bien il faut qu'elle s'incorpore pour ainsi dire dans certains rites religieux et qu'elle en devienne une sorte d'explication : la persistance des rites conserve le souvenir du récit légendaire; ou bien elle doit se rattacher à une

ville et s'insinuer parmi les fables qu'on raconte sur ses origines : c'est ce qui lui assure la plus longue durée. Mais ici, du côté de Rome, il n'y avait rien à faire, la place était prise depuis longtemps. On se rabattit sur Lavinium ; Énée passa pour l'avoir fondée. Il reste à savoir pourquoi cette ville fut choisie de préférence aux autres, et quelle facilité particulière trouva la légende à s'y établir. Une ingénieuse hypothèse de Schwegler[1] permet de s'en rendre bien compte. Lavinium était la cité sainte des Latins. Chaque cité, chaque État, comme chaque famille, avait ses dieux protecteurs qui étaient placés dans un lieu consacré, et auxquels on rendait de grands hommages; ceux des Latins résidaient à Lavinium. Cette ville était donc, pour la confédération entière, ce qu'était la chapelle des Lares pour la maison d'un citoyen, le temple de Vesta et celui des Pénates pour Rome, c'est-à-dire le centre religieux, la capitale spirituelle de la ligue. De quelques renseignements que nous donnent les vieux grammairiens Schwegler conclut, avec assez d'apparence, qu'elle fut spécialement bâtie pour le rôle qu'on lui destinait, et qu'autour de la demeure des Pénates communs la confédération entière envoya un certain nombre de colons, chargés d'honorer les dieux du pays. Elle ressemblait à ces centres improvisés qui se formaient, dans l'Asie Mineure, auprès des théâtres et des temples où se célébraient les fêtes des villes fédérées[2]. On peut donc dire qu'elle

1. Dans son excellente *Histoire romaine*, que la mort ne lui a pas permis d'achever. — 2. En voyant ces villes fondées tout

n'avait pas de fondateur particulier, puisque c'était une réunion de cités qui l'avait fondée; et, comme ces sortes de créations artificielles ne favorisent guère le développement des légendes, il est vraisemblable qu'on n'en racontait pas sur ses origines; celle d'Énée ne rencontra donc aucune concurrence. Elle avait l'avantage de fournir un passé fabuleux à une ville qui en était dépourvue : pourquoi lui aurait-elle fait un mauvais accueil? D'ailleurs un héros si sage, si pieux, le fils de Vénus, le favori des dieux de l'Olympe, ne convenait-il pas tout à fait à ce rôle de fondateur d'une cité sainte?

Voilà donc Énée établi enfin à Lavinium et en possession d'avoir fondé la ville; il n'en restait pas moins parmi les Latins un étranger d'origine, et à ce titre il était difficile qu'il devînt jamais bien populaire dans sa nouvelle patrie. Nous allons voir de quelle façon cet inconvénient, sans s'effacer tout à fait, ce qui était impossible, parvint à s'atténuer dans la suite. On a remarqué qu'en général, chez les peuples jeunes, la mémoire des faits est plus tenace que celle des noms, qu'ils n'oublient pas les incidents merveilleux qu'ils ont entendu raconter dans leur jeunesse, mais qu'ils ne se rappellent guère à quel personnage on les attribuait, en sorte que ces récits, se détachant peu à peu des gens auxquels on les a d'abord rapportés, finissent par flotter en l'air, prêts à retomber sur tous ceux qui occupent successive-

exprès pour être le centre religieux de peuples confédérés, ne peut-on pas songer à Washington, qui doit sa naissance à des raisons analogues? La politique a fait aux États-Unis ce que faisait la religion dans les confédérations antiques.

ment l'attention publique. C'est ainsi qu'on voit souvent plusieurs générations de héros légendaires hériter tour à tour des mêmes aventures. Chez les Latins, comme ailleurs, il se trouvait un certain nombre de ces légendes errantes; elles se fixèrent sur Énée, et on lui en composa toute une histoire dont assurément la Grèce n'avait aucune idée. On continua sans doute à dire qu'il venait de Troie; ce fut toujours le même héros sage et religieux qu'Homère avait chanté; on le représenta, selon l'usage, emportant sur ses épaules son père et ses dieux, pour les arracher à l'incendie. Mais voici le premier changement grave : dans la légende latine, les dieux qu'il emporte ne sont plus les mêmes; les Grecs supposaient qu'il avait sauvé le Palladium, cette statue miraculeuse à laquelle étaient attachées les destinées de Troie, les Latins remplacèrent le Palladium par les Pénates. C'étaient par excellence des dieux italiens, tout à fait propres à cette race et qui portent sa marque. Tous les peuples de l'antiquité ont imaginé des dieux protecteurs de la famille et les ont faits à leur image. Ceux des Romains sont les divinités de « l'alimentation et de la nourriture », et ils ont reçu leur nom du lieu même où sont enfermées les provisions domestiques (*penus*). Tels sont les dieux que le fils brillant d'Aphrodite, le protégé d'Apollon, emporte avec lui et pour lesquels il veut construire une ville. Cette ville il ne la bâtit que sur l'ordre formel du destin; mais, tandis que, pour des Grecs, la destinée s'exprime par la voix des prêtres de Delphes ou de Dodone, les Latins substituent à ces prédictions les oracles du pays, qui sont loin

d'être aussi poétiques. C'est ainsi que, dans la nouvelle légende, on annonce à Énée qu'il ne réussira dans son entreprise qu'après avoir sacrifié la truie blanche avec ses trente petits, et lorsque ses compagnons, dans leur avidité, auront dévoré jusqu'à leurs tables. Ce sont des fables qui, par leur naïveté grossière, trahissent une origine latine, et n'ont rien de commun avec la Grèce. La mort d'Énée, comme sa vie, est devenue conforme aux légendes du Latium; on répète pour lui ce qui se raconte des vieux rois de la contrée quand ils meurent : un jour, il disparaît et l'on cesse tout d'un coup de le voir (*non comparuit*); on suppose qu'il s'est plongé dans les eaux du Numicius, un fleuve sacré. Dès lors on l'honore comme un dieu, sous le nom de la divinité même dans laquelle il est allé se perdre : on ne l'appelle plus *Énée*, mais *Jupiter indiges*. Ce n'est pas ainsi que les Grecs divinisaient leurs héros; ils les plaçaient ouvertement dans l'Olympe, leur conservant les traits de leur figure humaine et les honorant sous leur nom. Mais il fallait qu'Énée devînt tout à fait latin; du moment qu'il touche le sol de l'Italie, sa nouvelle patrie se saisit de lui. Elle lui prête des aventures, elle lui fait une légende, elle finit par lui ôter jusqu'à ce nom sous lequel les poètes grecs l'ont chanté. C'était le seul moyen pour la légende de s'acclimater dans le pays où elle devait définitivement s'établir; il fallait qu'elle en prît l'esprit et le caractère, et qu'on effaçât peu à peu, dans le personnage et dans son histoire, ce qui pouvait causer quelque répugnance aux Romains.

Ce serait assurément une grande erreur de croire

que tous ces changements aient été médités et réfléchis, qu'ils soient le fruit de combinaisons profondes. De telles façons d'agir ne conviennent guère aux époques primitives. Mais, tout en admettant qu'en général le travail s'est accompli au hasard et sans conscience, il n'est pas moins vrai que la légende a dû profiter instinctivement des facilités qu'elle trouvait, et qu'elle a suivi les pentes naturelles qui se présentaient devant elle pour pénétrer sans violence au cœur du pays. Nous ne pouvons pas nous flatter sans doute de distinguer très exactement, à cette distance, comment les choses se sont passées ; cependant, d'après ce que nous savons des mœurs et du caractère des divers peuples, il est permis de former quelques conjectures assez vraisemblables. Par exemple, nous n'avons pas un grand effort d'imagination à faire pour nous figurer ce qui arrivait ordinairement quand les voyageurs grecs, six ou sept siècles avant notre ère, abordaient sur ces côtes barbares. Presque toujours, ils y trouvaient la place prise : les Phéniciens les avaient précédés, et depuis longtemps ils étaient maîtres du commerce. Mais les Grecs avaient sur eux des avantages dont ils savaient très bien se servir. Le Phénicien était avant tout un marchand avide, qui ne songeait qu'à vendre le plus cher possible ses tapis, ses étoffes, ses coupes de métal ciselé. Assurément, le Grec ne dédaignait pas les bons profits ; il n'y a jamais eu de négociant plus attentif et plus adroit ; mais il apportait avec lui, dans les pays qu'il visitait, autre chose que les produits de son industrie. Comme il courait le monde pour son plaisir, presque autant que pour son intérêt, ses affaires finies, il n'était pas

toujours pressé de serrer son argent et de partir. C'était déjà ce « petit Grec » que les Romains ont tant de fois raillé, souple, curieux, bavard, insinuant, se mettant si vite à l'aise dans la maison des autres, et sachant s'y rendre nécessaire. Comme son grand aïeul Ulysse, il aimait, en visitant les villes, « à connaître les mœurs des peuples ». Pendant qu'il vendait ses marchandises, il regardait et il observait. Fin et perspicace comme il l'était, il ne tardait pas à remarquer, chez ces peuples, qu'il traitait de barbares, des croyances et des usages qui ressemblaient beaucoup aux siens. Quand il les entendait parler, il saisissait des mots et des tournures qui lui rappelaient sa propre langue. Ces ressemblances ne nous surprennent plus aujourd'hui; tout le monde sait que tous ces peuples appartiennent à la même race humaine, qu'après avoir longtemps vécu ensemble, ils se sont séparés avec un fonds commun de mots et d'idées, et qu'il n'est pas étonnant que ce fonds se retrouve dans leurs civilisations et leurs idiomes. Mais les Grecs ne le savaient pas, et personne autour d'eux ne s'en doutait. Ils n'avaient qu'un moyen de tout expliquer, et ils en ont fait un très grand usage. Ils supposaient que leurs ancêtres, ou tout au moins, à défaut d'un Grec, quelques-uns des Troyens célébrés par Homère, étaient déjà venus dans ces parages et qu'ils y avaient peut-être laissé quelque colonie. Dès lors, il n'y a plus lieu d'être surpris que les habitants du pays aient conservé des façons de parler ou d'agir qui rappellent la Grèce : c'est un legs qui leur vient, sans qu'ils s'en doutent, de ces anciens voyageurs. Mais les Grecs n'étaient pas gens à s'en tenir à une vague hypothèse;

dans ces cerveaux féconds, les suppositions deviennent vite des réalités. Comme il arrive à ceux qui ont confiance en eux-mêmes, tout servait à les convaincre de la vérité de leurs conjectures ; à propos de tout, les aventures des héros de Troie, dont leur mémoire était pleine, leur revenaient à la pensée. Les noms des personnes ou des lieux, qu'ils rencontraient sur leur chemin, leur suggéraient à chaque instant des rapprochements inattendus. Ils faisaient parler leurs hôtes, les écoutaient à peine, et trouvaient toujours dans leurs narrations quelque détail qui les faisait songer à leurs propres légendes. A ce qu'on leur disait, ils ajoutaient beaucoup, ayant reçu du ciel pardessus tout le don charmant de l'invention, et, de tous ces éléments divers, auxquels ils donnaient une couleur semblable, ils excellaient à fabriquer des fables amusantes, qu'ils ne se lassaient pas de conter.

Allons plus loin : après avoir imaginé la façon dont ces fables ont dû naître, est-il possible de nous figurer comment elles ont été reçues? Personne ne nous l'a dit; mais il y a quelque chose qui nous le fait bien mieux savoir que si l'on avait pris la peine de nous l'apprendre : c'est qu'on en a conservé le souvenir, que ceux qui les entendaient raconter leur ont partout donné une place à côté de leurs traditions nationales, et qu'elles les ont quelquefois supplantées. Voilà ce qui constate d'une manière victorieuse le succès qu'elles ont obtenu. Ce succès ne doit pas nous étonner. Nous connaissons un peu mieux aujourd'hui en quel état de civilisation se trouvaient les peuples italiques quand les Grecs commencèrent à les fréquenter. On a fait, en divers endroits de l'Italie, des

fouilles profondes qui ont mis à découvert des tombes fort anciennes. Les objets qu'on y trouve paraissent singulièrement grossiers ; ce sont, d'ordinaire, des vases faits d'une argile impure, façonnés à la main, imparfaitement polis, et portant pour tout ornement, sur leur surface grise ou noirâtre, des lignes et des ronds, c'est-à-dire la première décoration dont se soient avisés les hommes Évidemment ceux qui se servaient de ces vases, et qui n'en avaient pas d'autres pour leurs usages, étaient presque encore des barbares ; mais ces barbares n'étaient pas gens à se complaire en leur barbarie, et ils ne demandaient pas mieux que d'en sortir ; ce qui le prouve, c'est qu'auprès de ces poteries primitives on a trouvé des morceaux d'ambre venus de la mer du Nord, des scarabées ou des coupes apportés par les Phéniciens, et, dans les tombes plus récentes, quelques vases avec des figures archaïques d'origine grecque. Ces gens-là, si grossiers, si sauvages en apparence, avaient donc le goût d'un art plus relevé ; ils n'en dédaignaient pas les produits, ils accueillaient bien les marchands qui les leur faisaient connaître, et probablement les payaient très cher.

Ce caractère est frappant chez les plus vieux Romains. Niebuhr affirmait, nous venons de le voir, que Rome dans son orgueil « méprisait tous les éléments étrangers ». C'est justement le contraire qui est la vérité. Elle avait sans doute une grande opinion d'elle-même ; elle a pressenti de bonne heure le rôle qu'elle devait jouer dans le monde ; mais cette fierté légitime n'a jamais dégénéré chez elle en amour-propre ridicule. Elle ne méprisait pas ses ennemis,

même après qu'ils étaient vaincus ; elle savait reconnaître ce qu'ils avaient de bon, et au besoin elle se l'appropriait. « Nos aïeux, disait Salluste, étaient des gens aussi sages que hardis. L'orgueil ne les empêchait pas d'emprunter les institutions de leurs voisins quand ils y voyaient quelque profit. Leurs armes sont celles des Samnites ; ils doivent aux Étrusques les insignes de leurs magistrats. Toutes les fois qu'ils trouvaient chez leurs alliés ou leurs ennemis quelque chose à prendre, ils s'appliquaient à l'introduire chez eux. Ils aimaient mieux imiter les autres que de les jalouser[1]. » Voilà les véritables dispositions de ce peuple ; s'il se montre quelquefois complaisant jusqu'à la vanité pour lui-même et dédaigneux de l'étranger jusqu'à l'impertinence, c'est pure comédie. L'attitude qu'un Romain croit devoir prendre devant le monde, sa façon de parler lorsqu'on l'écoute, sa manière d'agir quand on le regarde, ne sont pas toujours conformes à ses vrais sentiments. C'est ce qu'on remarque dans ses rapports avec les Grecs ; sans doute il affecte de s'en moquer en public, mais il lui est impossible de se passer d'eux, et nous devons être certains que dès le premier jour qu'il les a rencontrés, il a subi, sans pouvoir s'en défendre, l'ascendant de cette race spirituelle et insinuante, qui lui apportait de si beaux ouvrages et lui faisait de si bons contes.

Quand on parle de l'introduction de la civilisation grecque à Rome, l'esprit se reporte d'ordinaire vers une date précise ; on songe aussitôt à ce jour de l'année 514, où un captif de Tarente fit jouer sur un

1. *Catilina*, 51.

théâtre, qui n'avait encore servi qu'à des danseurs étrusques ou à des farceurs italiens, un drame régulier imité des chefs-d'œuvre de la Grèce. C'est, en effet, un moment décisif pour l'histoire de Rome : ce jour-là, pour la première fois, la porte fut largement ouverte à la littérature grecque, et, par ce chemin qu'on lui ménageait, elle passa bientôt tout entière. Mais, quand eut lieu ce coup d'éclat, il y avait fort longtemps que, peu à peu et sans bruit, la Grèce pénétrait à Rome, et ce qu'elle avait accompli en ces quelques siècles était bien plus important que ce qui lui restait à faire. Donner à Rome une littérature était sans doute une grande entreprise ; mais n'était-il pas bien plus grave encore de modifier les mœurs de la cité, et, par un travail secret et continu, d'y introduire un esprit nouveau ? Ce résultat, elle l'avait obtenu dans ces premières rencontres dont l'histoire n'a pas gardé le souvenir. La religion nationale surtout en sortit tout à fait changée. On sait quel était le caractère essentiel de la vieille religion romaine : les dieux qu'elle honorait avaient à peine pris la forme humaine ; ils manquaient encore d'individualité et de vie, et l'on apercevait toujours derrière eux les forces et les phénomènes de la nature dont ils n'étaient qu'une pâle personnification. C'est de la Grèce que vint aux Romains le goût d'en faire des êtres tout à fait animés, de leur donner des passions, de leur prêter des aventures. Il n'y a pas de doute qu'ils ne s'y soient portés avec ardeur. M. Hild fait remarquer que ces divinités vagues, qu'un père de l'Église appelle « des ombres incorporelles et insaisissables », n'offraient qu'un maigre aliment à l'imagination de

la foule. Une fois qu'elle eut aperçu les figures vivantes du panthéon hellénique, elle n'en voulut pas d'autres. Ainsi s'introduisit à Rome la mythologie grecque, qui, en créant une histoire à tous ces dieux raides et inanimés, leur rendait la vie ; ainsi s'établit le culte des héros, fils des dieux, sorte d'intermédiaire entre la divinité et l'homme, dont la poésie des Grecs avait tiré de si grands avantages. — Énée pénétra avec les autres et reçut comme eux un bon accueil.

III

A quel moment la légende a-t-elle été connue des Romains? — Elle est mentionnée pour la première fois à l'époque de la guerre de Pyrrhus. — Importance qu'elle prend après les guerres puniques. — La légende chez les poètes. Nævius. — La légende chez les historiens et les grammairiens. Caton, Varron. — La légende chez les artistes. — Pourquoi a-t-elle été plus répandue chez les Romains que chez les Grecs ?

Il ne nous reste plus qu'un point à éclaircir, mais c'est peut-être le plus obscur : peut-on savoir à quel moment la légende d'Énée a été connue des Romains? Nous n'espérons pas, comme on le pense bien, arriver à fixer une date précise; il faut n'être pas exigeant et se contenter de peu quand il s'agit d'une époque aussi lointaine.

Ce qui est d'abord tout à fait incontestable, c'est que les premiers rapports des Latins avec les Grecs remontent très haut. On ne doute plus aujourd'hui qu'ils n'aient reçu d'eux l'écriture : dans les plus an-

ciennes inscriptions latines, la forme des lettres est celle de l'alphabet éolo-dorien ; cet alphabet leur avait été communiqué sans doute par quelqu'une des colonies grecques établies dans l'Italie méridionale ou dans la Sicile ; il est probable qu'il leur venait de Cumes, dont les vaisseaux faisaient un grand commerce le long des côtes italiennes. Mais à quelle époque ont-ils commencé à s'en servir? Quand les idées de Niebuhr sur les origines de l'histoire romaine étaient dominantes, on retardait cette époque autant que possible pour laisser plus longtemps le champ libre à la formation des épopées primitives, et l'on allait jusqu'à prétendre que les Romains n'avaient commencé à écrire que du temps des décemvirs. Ce sont des chimères auxquelles on a maintenant renoncé. Il est sûr que les Romains ont connu l'écriture de fort bonne heure, et, dans une publication récente, M. Louis Havet a essayé de démontrer que leur alphabet était fixé avant l'époque des Tarquins [1]. Il faut

1. Voyez la leçon d'ouverture que M. L. Havet a faite au Collège de France, le 7 décembre 1882. Les conséquences du fait signalé par M. Havet ne manquent pas d'importance, et il ne recule pas devant elles. Après avoir établi que l'écriture existait du temps des rois de Rome, il ajoute : « Mais, dira-t-on, ces vieux rois ont donc existé? — Et pourquoi non?... Si les Romains écrivaient alors, pourquoi n'auraient-ils pas transmis à la postérité quelques noms authentiques? » Il est assez remarquable que, sur ces faits autrefois tant contestés, la critique, en France, en Italie et même en Allemagne, semble redevenir conservatrice. En même temps que paraissait la brochure de M. L. Havet, M. Gaston Paris publiait dans la *Romania* un article fort important, à propos des diverses versions de la légende de Roncevaux. Cet article se termine par ces mots : « En poursuivant ces études d'analyse critique qui ne font encore que commencer, on arrivera de plus en plus à se con-

donc admettre que les Grecs fréquentaient les marchés de Rome dès le lendemain de sa fondation. Cette opinion qu'a entrevue la philologie, l'archéologie la confirme. Dans des fouilles faites sur le Viminal, on est parvenu jusqu'à des tombes placées sous ce qu'on appelle le mur de Servius, et qui sont, par conséquent, plus anciennes ; ces tombes, parmi beaucoup d'autres objets, contenaient des vases chalcidiens, venus sans doute par la voie de Cumes. Dès ce moment, les Grecs connaissaient le chemin de Rome, ils y importaient les produits de leur industrie, et, avec eux, leurs idées, leur civilisation, leurs légendes. Mais faut-il croire que, parmi ces légendes, se trouvait déjà celle d'Énée? Sur ce point, les savants se divisent, et nous voyons se produire les opinions les plus opposées : tandis que quelques-uns la croient aussi ancienne que Rome même, d'autres ne veulent

vaincre que, pour être lointaine et anonyme, l'épopée n'est pas dans d'autres conditions que les autres produits de l'activité poétique humaine; qu'elle ne se développe que par une suite d'innovations individuelles, marquées sans doute au coin de leurs époques respectives, mais qui n'ont rien d'inconscient et de *populaire*, au sens presque mystique qu'on attache quelquefois à ce mot. Tout, là comme ailleurs, a son explication et sa cause, sa raison d'être et de cesser. » Nous voilà bien loin des affirmations qui ont fait la gloire de Wolf, de Lachmann, de Niebuhr. Il est curieux de constater, au moment où ce siècle s'achève, qu'après avoir parcouru tout un cycle d'hypothèses séduisantes, de destructions et de reconstructions audacieuses, l'évolution est terminée et nous ramène à peu près au point de départ. Mais nous y revenons avec un sentiment plus exact, une vue plus claire du passé, et si tous ces grands systèmes qui ont régné quelques années n'étaient que des erreurs, c'étaient au moins des erreurs fécondes, qui ont renouvelé la critique et l'histoire.

pas qu'elle soit antérieure aux guerres puniques. De quel côté paraît être la vérité ?

A ceux qui prétendent la faire remonter jusqu'aux origines mêmes de Rome, on a répondu avec raison que, si elle avait existé aux temps où fut constituée la religion romaine, elle y tiendrait quelque place. A la vérité, Denys d'Halicarnasse, en exposant les raisons qu'il a de la croire vraie, nous dit « qu'elle est confirmée par ce qui se passe dans les sacrifices et les cérémonies [1] » ; mais il doit s'être trompé. Nous connaissons les fêtes les plus anciennes de Rome, et M. Mommsen pense que nous pouvons reconstruire le calendrier de Numa ; il n'y est jamais question d'Énée. La première mention qu'on trouve de lui dans l'histoire est faite à propos de Pyrrhus : on nous dit que le roi d'Épire fut entraîné à déclarer la guerre aux Romains par le souvenir de son aïeul Achille ; entre les Troyens de Rome et lui, il y avait une querelle de famille qu'il voulait vider [2]. La légende existait donc alors, et nous savons qu'un historien contemporain, Timée de Tauroménium, la racontait à peu près comme nous la connaissons. Est-il vraisemblable qu'elle fût à ce moment tout à fait récente, ou même que la guerre de Pyrrhus lui ait donné l'occasion de naître ? J'ai quelque peine à le croire. M. Hild a raison de dire « qu'une croyance et un culte ne s'implantent jamais tout d'un coup, par une adoption brusque ou une annexion violente ». Il devait donc y avoir un certain temps qu'elle travaillait à s'insinuer

1. *Antiq. rom.*, I, 49. — 2. C'est au moins ce que raconte Pausanias, on ne sait d'après quelles sources (I, 12, I).

à Rome ; mais elle n'a commencé à y prendre quelque autorité qu'un peu avant la guerre de Pyrrhus. Ce qui me conduit à la même conclusion, c'est que je la vois vers cette époque acceptée d'une manière officielle par l'autorité romaine. Un État, quand il est sage, ne donne pas trop vite dans les nouveautés contestées ; pour qu'à Rome on ait accordé une sorte de consécration publique à la légende d'Énée, il faut qu'elle ait été alors assez répandue et accueillie de beaucoup de monde. En 472, selon M. Mommsen, cinquante ans plus tard, d'après M. Nissen [1], les Acarnaniens, étant en lutte avec les Étoliens, réclamèrent le secours de Rome. La raison qu'ils invoquaient pour l'obtenir, c'est que leurs aïeux étaient les seuls de tous les Grecs qui n'eussent pas pris part à la guerre de Troie ; ils pensaient sans doute que ce motif suffirait pour attendrir le sénat, et que les héritiers des Troyens ne refuseraient pas de payer la dette de leurs ancêtres. Depuis cette époque, les textes abondent pour prouver que la croyance à l'origine troyenne était devenue chez les Romains une sorte de maxime d'État qu'on alléguait sans hésitation, même dans les documents diplomatiques. Quand Rome, après les désastres de la seconde guerre punique, demanda aux habitants de Pessinonte de lui céder la statue de la Mère des dieux, qui devait lui ramener la fortune, elle ne manqua pas de leur rappeler que ses ancêtres étaient Phrygiens de naissance, et, par conséquent, leurs compatriotes. Un peu plus tard, lorsqu'elle traite avec Antiochus,

1. Nissen, *Zur Kritik des Æneassage* (*Jahrb. für class. phil.*, 1865, p. 375 et sq.).

le roi de Syrie, qu'elle a vaincu, elle a soin de stipuler qu'il accordera la liberté aux habitants d'Ilion, qui sont les parents du peuple romain. Pendant les guerres d'Asie, les généraux qui passent près de la vieille ville ont grand soin de s'y arrêter et d'y faire des sacrifices. Énée, dès lors, a pris sa place parmi les aïeux des Romains; il figure en tête de la liste et on lui rend des honneurs publics. Sur le forum de Pompéi, le long d'un monument qui garnit un des côtés de la place, on distingue quatre niches où se trouvaient des statues aujourd'hui détruites. Énée et Romulus occupaient les deux premières ; M. Fiorelli suppose que les deux autres contenaient César et Auguste : c'étaient les quatre fondateurs de l'État romain. Il reste quelques fragments de l'inscription gravée au-dessous de l'image d'Énée ; elle rappelle en quelques mots toute la légende, la fuite du héros emportant ses dieux et son père, son arrivée en Italie, la fondation de Lavinium, sa mort miraculeuse et son apothéose sous le nom de Jupiter Indiges [1].

C'est de bonne heure aussi que la poésie latine s'empara du personnage d'Énée; nous savons qu'il figurait dans la première épopée nationale que Rome ait possédée. Quand le rude plébéien Nævius, si ardent pour la gloire de son pays, entreprit de chanter la première guerre punique, dans laquelle il avait été

1. Il est vrai que, parmi les peintures de Pompéi, il s'en trouve une qui est une sorte de parodie de la légende officielle. Elle montre un singe revêtu d'une cotte de mailles, qui porte un vieux singe sur ses épaules et traîne un jeune singe par la main. C'est Énée, Anchise et Ascagne qu'on a voulu représenter.

soldat, il commença par remonter aux Troyens. A ce moment, l'histoire d'Énée s'enrichit d'un incident nouveau sur lequel Virgile devait jeter plus tard un éclat immortel. Nævius imagine que le vent a poussé le fugitif de Troie jusqu'à Carthage et qu'il a été reçu par Didon. Il n'était pas, je crois, le premier à rapprocher l'un de l'autre ces deux personnages qui représentent deux races ; voici comment on avait été amené à les mettre en rapport ensemble. Sur la côte occidentale de la Sicile, au sommet du mont Éryx, s'élevait un de ces temples d'Aphrodite dont il a été question plus haut. La situation d'Éryx entre l'Afrique, la Gaule, l'Espagne et l'Italie en faisait un des lieux où se réunissaient les marchands de tous les pays. Le Phénicien y rencontrait sans cesse le Grec. Chacun des deux peuples apportait avec lui ses traditions nationales, et, dans leurs communications réciproques, quand l'un racontait l'histoire d'Énée, l'autre répondait par celle de Didon. A force de parler d'eux, on en vint à les réunir dans la même légende ; alliés ensemble tant que leurs peuples restèrent unis, ils devinrent ennemis mortels quand éclata la lutte entre Carthage et Rome. On fit alors remonter la haine des enfants jusqu'aux ancêtres, et la rencontre de la reine de Carthage avec le héros troyen prit des couleurs tragiques. C'est Nævius sans doute qui donna ce caractère nouveau à l'ancienne légende. Pour rendre compte de l'acharnement des deux peuples, il supposa qu'ils avaient de vieilles querelles à venger, et que leurs inimitiés avaient commencé avec leur existence même. Ennius crut devoir, lui aussi, prendre l'histoire romaine à la chute de Troie ; on le

voit dans les courts fragments qui nous restent du premier livre de son poème. Nous avons notamment le vers par lequel il commence le récit des aventures d'Énée :

Cum veter occubuit Priamus sub marte Pelasgo.

Le reste tenait assez peu de place, et la moitié d'un livre suffisait à Ennius pour raconter ce qui en occupe douze dans Virgile. Les malins disaient que, tout en affectant de se moquer de son prédécesseur Nævius, qu'il accusait d'écrire dans un rythme barbare et de n'avoir aucun souci de l'élégance, il évitait de recommencer ce que le grossier poète avait fait, pour ne pas se mesurer avec lui, et qu'il ressemblait à certains héros d'Homère qui crient des sottises à leur ennemi et lui décochent de loin quelque flèche, mais qui s'en vont dès qu'il approche. Quoi qu'il en soit, il est curieux de remarquer que, la première fois que la muse latine touche à l'épopée, elle va droit sur le sujet que devait traiter Virgile. N'est-ce pas ici le cas de rappeler la réflexion que faisait Sainte-Beuve à propos d'Homère ? Il y avait une sorte de conspiration inconsciente de tous ces vieux écrivains pour préparer la matière sur laquelle travaillerait un jour leur illustre successeur.

Des mains des poètes, la légende tomba dans celle des chroniqueurs et des grammairiens : elle n'eut guère à s'en féliciter. C'est une crise pour ces vieux récits que le moment où les savants s'emparent d'eux et entreprennent de les rendre plus clairs et plus sages. Les grammairiens n'ont pas la main légère; ils

souhaitent que tout soit raisonnable et sensé, ce qui est assurément un désir très légitime ; mais je ne sais comment, dès qu'on veut introduire la raison dans les fables populaires, et qu'on se donne trop de mal pour qu'elles soient vraisemblables, elles deviennent ridicules. Virgile eut beaucoup à faire, dans la suite, pour redonner à son héros la couleur poétique que ce séjour prolongé chez les grammairiens et les chroniqueurs lui avait ôtée. Ils lui rendirent pourtant un service signalé ; leurs recherches minutieuses, leurs travaux savants, contribuèrent à établir d'une manière plus solide l'autorité de la légende. Tant qu'on ne la trouvait que dans les vers des poètes, on pouvait soupçonner qu'elle n'avait pas plus de fondement que ces mille fables grecques que personne ne prenait au sérieux. Mais du moment que des gens graves, qui ne faisaient pas métier d'amuser le public, avaient pris la peine de s'en occuper, dans des livres où ils étudiaient les lois et la religion de leur pays, elle semblait mériter plus de confiance. Caton, un consul, un censeur, un ennemi des Grecs, la racontait sans sourciller dans tous ses détails, et n'hésitait pas à donner, sur la contenance exacte du territoire cédé par Latinus aux Troyens, sur les diverses luttes qu'Énée et Ascagne soutinrent contre Turnus et Mézence, des renseignements aussi précis que s'il s'agissait d'événements contemporains. Varron, « le plus savant des Romains », qui était un homme de guerre en même temps qu'un érudit, et qui commandait la flotte de l'Adriatique, pendant que Pompée traquait les pirates, profita de quelques loisirs pour se mettre à la suite d'Énée, refaire ses voyages et visiter avec

ses galères les différents ports où il avait abordé. Il était si convaincu de la réalité de ses aventures qu'il croyait trouver partout des traces certaines de son séjour. Nous voyons, dans les fragments qui restent de ses ouvrages, qu'il parle de ces événements lointains avec un ton d'assurance extraordinaire. « N'est-il pas certain, dit-il, que les Arcadiens, sous la conduite d'Évandre, sont venus en Italie et se sont fixés sur le Palatin[1] ? » Il semble vraiment que ce soit un crime d'en douter.

Je sais qu'à ces raisons, qui nous font croire que la légende était alors fort répandue et tenue pour certaine, on objecte qu'elle est restée presque entièrement étrangère à l'art romain. Comment admettre qu'étant aussi populaire qu'on le prétend, elle ait si rarement tenté les sculpteurs et les peintres ? Il est sûr qu'avant l'Empire on ne connaît pas de fresque ou de bas-relief de quelque importance où soit traitée l'histoire d'Énée. M. Brunn croyait la retrouver sur un de ces coffrets en métal qu'on appelle des *cistes*, et qui nous viennent des tombes de Préneste ; il lui semblait reconnaître, le long de la paroi latérale, les batailles des Rutules et des Troyens ; sur la plaque du couvercle, il voyait Énée présentant au vieux roi latin les dépouilles de Turnus, qu'il vient de tuer, à côté de lui Lavinia qu'on va remettre aux mains de son mari, tandis qu'Amata, sa mère, s'enfuit furieuse pour se dérober à ce mariage[2]. C'est tout à fait le sujet de l'*Énéide*, et comme M. Brunn suppose que cette œuvre

1. Servius *in Aen.*, VIII, 51. — 2. *Ann. de l'Inst. de corresp. arch.*, 1864, p. 356 et sq.

d'art est antérieure à la première guerre punique, il admet que la légende était dès lors fixée dans ses moindres détails, et que Virgile n'a fait que traduire exactement des fables populaires qui existaient plus de deux siècles avant lui. Par malheur, l'explication de M. Brunn est aujourd'hui fort contestée, et l'on se demande si le coffret n'appartient pas à une époque plus récente, ou si le sujet qu'il représente est bien celui que M. Brunn a cru voir. Mais, en revanche, depuis l'époque où M. Brunn plaçait, par erreur peut-être, les aventures d'Énée sur la *cista prænestina*, on les a trouvées, cette fois d'une manière indubitable, dans une tombe romaine. En 1875, des fouilles furent entreprises par une société italienne à l'extrémité de l'Esquilin, dans l'espace qui s'étend entre Sainte-Marie-Majeure et le petit monument qu'on appelle le temple de *Minerva medica*. Là passait une des routes importantes de Rome, celle qui menait à Préneste. Le long des voies romaines on est toujours sûr de trouver des tombeaux : un de ceux qu'on a fouillés contenait des fresques qui malheureusement ont beaucoup souffert, lorsque, au troisième siècle, la coutume d'ensevelir les morts ayant remplacé celle de les brûler, des réparations furent faites à la tombe pour l'accommoder à ce nouvel usage. Cependant, ce qui reste des peintures est suffisant pour qu'on puisse très nettement en saisir le sujet. C'est l'histoire des origines de Rome depuis l'arrivée d'Énée en Italie. On le voit d'abord qui fonde Lavinium et qui combat Turnus; dans des tableaux qui se succèdent sans être séparés les uns des autres, comme ceux qui couvrent la colonne Trajane,

on suit toutes les phases de la grande bataille livrée sur les bords du Numicius; puis vient la fondation d'Albe par Ascagne, enfin l'histoire de Réa Silvia et des deux jumeaux[1]. Ce qui ajoute au prix de ces peintures, c'est qu'elles doivent être contemporaines de l'œuvre de Virgile, et que, comme elles ne reproduisent pas tout à fait la tradition qu'il a suivie et qu'il est vraisemblable qu'elles n'ont pas été exécutées sous son influence, elles montrent comment, autour du poète, on se figurait les événements qu'il a chantés. Mais, quelque importance qu'on leur accorde, il ne faut pas oublier qu'elles sont la seule œuvre d'art de quelque valeur, antérieure à l'*Énéide*, où il soit question d'Énée et de Lavinium. On est donc forcé d'avouer que, jusqu'à Virgile, les voyages du héros troyen, dont s'étaient inspirés plusieurs poètes, avaient fort peu occupé les sculpteurs ou les peintres.

Est-on en droit d'en rien conclure contre la popularité dont jouissait alors la légende? Je ne le crois pas. Souvenons-nous que les arts étaient dans la main des Grecs, et que les Grecs n'aimaient à s'occuper que d'eux-mêmes. On a remarqué qu'ils n'ont presque jamais reproduit, sur les bas-reliefs ou dans les fresques, les événements de l'histoire romaine. Il est vrai qu'ayant créé, comme nous l'avons vu, la légende d'Énée, il semble qu'ils auraient dû avoir plus de goût pour leur ouvrage. Mais par malheur cette lé-

1. Ce monument a été décrit pour la première fois par M. Brizio, dans son ouvrage intitulé : *Pitture et sepolcri scoperti sull' Esquilino*. Le sujet a été traité de nouveau par M. Robert dans les *Annales de l'Institut archéologique* de Rome (1878, p. 234 et sq.). J'ai suivi les explications de M. Robert.

gende était née à une époque récente, quand leur imagination commençait à se fatiguer de produire des fables; aussi est-il facile de voir qu'elle est moins riche de détails poétiques, plus sobre et plus sèche que les autres. Elle n'avait pas eu non plus l'heureuse chance de plaire à un grand poète qui l'aurait transfigurée en la chantant. C'étaient pour elle des causes d'infériorité qui ne la recommandaient pas au choix des artistes. Ils avaient enfin une raison particulière de la délaisser, sur laquelle je veux insister un moment, car en nous apprenant pourquoi les Grecs l'ont négligée, elle nous fait connaître du même coup l'un des motifs, le plus puissant peut-être, qui attiraient les Romains vers elle.

Quand la légende d'Énée commença à se répandre chez les Grecs, Rome, trop faible encore pour les inquiéter, était pourtant assez puissante pour leur inspirer le désir de la rattacher de quelque manière à leur pays, et de prendre ainsi part à sa gloire. Un siècle plus tard, tout était changé. Elle avait soumis la Grèce, elle venait d'envahir l'Orient, elle convoitait ouvertement l'empire du monde. Les Grecs vaincus, humiliés, n'éprouvaient plus le même empressement pour orner de fables poétiques les débuts d'un peuple qui les opprimait. Cette légende, qui était pourtant leur œuvre, leur parut faire à leurs rivaux un passé trop avantageux ; ils commencèrent par en parler beaucoup moins et finirent par l'oublier ; Denys d'Halicarnasse prétend qu'il n'y avait presque plus personne de son temps en Grèce qui la connût. On l'avait remplacée par des fables toutes contraires. Il y avait alors, à la cour des petits princes de l'Asie et chez les rois

barbares, toute une école d'historiens qui faisaient profession de dire le plus de mal possible des Romains et le plus de bien de leurs ennemis. Naturellement ils ont partagé le sort de ceux dont ils défendaient la cause, et l'on comprend que le vainqueur qu'ils insultaient n'ait pas tenu à conserver leurs ouvrages. Nous possédons Polybe, qui avait écrit l'histoire des guerres puniques dans l'intérêt des Romains; c'est à peine si nous savons le nom de ce Philinus d'Agrigente qui exaltait les Carthaginois et tournait tout à leur gloire. La tactique ordinaire de tous ces ennemis de Rome consistait à railler la bassesse de ses origines. On disait qu'elle avait été d'abord un asile de bandits, qu'elle devait sa naissance à des misérables, à des vagabonds, à des esclaves. Ces calomnies indignaient Denys d'Halicarnasse, qui prétendit y répondre en composant ses *Antiquités romaines*. Pour en montrer la fausseté, pour les réfuter d'une manière victorieuse, il racontait dans tous ses détails la légende d'Énée. S'adressant à ses compatriotes, au début de son livre, il leur disait : « N'ajoutez aucune foi à ces menteurs; au sujet des origines de Rome, ils ne débitent que des fables. Je vous montrerai que ceux qui l'ont fondée n'étaient pas des gens sans aveu, ramassés au hasard parmi les nations les plus méprisables. Ce sont des Troyens, venus à la suite d'un chef illustre dont Homère a chanté les exploits; ou plutôt, comme les Troyens sont sortis de la même souche que nous, ce sont des Grecs[1]. »

1. Toutes ces idées sont développées dans la préface des *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse.

Denys savait bien que cette conclusion était tout à fait du goût des Romains et qu'elle flattait les instincts secrets de leur vanité. Ils avaient longtemps supporté sans mauvaise humeur ce nom de barbares que les Grecs donnaient à tous ceux qui n'étaient pas de leur race. Quand ils comprirent mieux le prix des lettres et des arts, il leur déplut d'être mis ainsi sommairement et par un seul mot hors de la civilisation. Ils voulaient rentrer dans l'humanité et se rattacher de quelque manière à la Grèce, au moins par leurs origines lointaines. La légende d'Énée leur en donnait le moyen, ils le saisirent avec empressement. Les grands seigneurs prirent plaisir à imaginer qu'ils sortaient des plus illustres compagnons d'Énée; il y avait même un certain nombre de familles pour lesquelles cette origine n'était pas contestée : on les appelait les *familles troyennes*, et Varron, qui voulait faire plaisir à tout le monde, écrivit un ouvrage à l'appui de leurs généalogies chimériques. Les simples citoyens ne pouvaient pas avoir d'aussi hautes prétentions; mais, s'ils n'osaient pas réclamer l'honneur d'avoir des chefs troyens parmi leurs ancêtres, ils étaient flattés de descendre des simples soldats. Dans la fameuse prédiction, où se trouvait annoncé d'avance le désastre de Cannes, le devin Marcius, s'adressant aux Romains, les appelait : enfants de Troie, *Trojugena Romane*[1]. Il est évident qu'en leur donnant ce nom il avait l'intention de leur être agréable. Un peu plus tard, le poète tragique Attius, ayant fait une pièce nationale sur le dévouement de

1. Tite Live, xxv, 12.

Decius, dont les Romains étaient si fiers, l'avait intitulée *les Fils d'Énée, ou Decius, Æneadæ sive Decius*. En général, les auteurs de tragédie ou de comédie cherchent à donner à leurs ouvrages des titres qui attirent le public ; Attius supposait donc que les Romains prendraient plaisir à s'entendre appeler fils d'Énée. C'est ainsi que la vanité de tout le monde se fit complice du succès de la vieille légende.

IV

Quelle raison avait Virgile de choisir la légende d'Énée pour sujet de son poème ? — L'épopée historique et l'épopée mythologique. — L'*Énéide* est à la fois une épopée mythologique et historique. — Pourquoi Virgile a-t-il préféré Énée à Romulus ? — Dans quel sens on peut dire que l'*Énéide* a été populaire.

Nous sortons enfin des obscurités et des incertitudes, et nous voici arrivés en pleine lumière : nous touchons à Virgile. Après avoir cherché d'où la légende d'Énée est venue, quels sont les éléments dont elle a été formée, et pourquoi les Romains l'ont si favorablement accueillie, il nous reste à connaître les raisons que Virgile pouvait avoir d'en faire le sujet de son poème.

Nous ne risquons pas de nous tromper en affirmant qu'il ne l'a pas fait sans raison et que, dans la conception de ses ouvrages, il ne laissait rien au hasard. Voltaire raconte qu'il ne savait guère ce que c'était que l'épopée quand il se mit en tête, à vingt

ans, d'en composer une. Ce n'est pas Virgile qui aurait agi avec cette légèreté. Il n'était pas un de ces poètes de premier mouvement, dont Platon nous dit qu'ils ne savent ce qu'ils font; il méditait et réfléchissait longtemps avant d'écrire. Esprit triste et timide, il n'avait pas assez bonne opinion de lui pour se croire capable d'improviser des chefs-d'œuvre. Tous ses ouvrages portent la trace d'un travail patient et d'efforts obstinés : la merveille, c'est que chez lui le travail n'ait jamais gêné l'inspiration.

Soyons sûrs qu'après s'être décidé à composer un poème épique, il a dû se demander d'abord de quel genre ce poème devait être. La réponse à cette question était différente suivant l'école à laquelle le poète appartenait. Il y en avait deux alors qui se disputaient et se partageaient les suffrages du public. L'une se rattachait au passé et voulait simplement le continuer : elle se composait des admirateurs des vieux poètes latins, et comptait surtout dans ses rangs ces esprits sages et mûrs à qui les innovations sont suspectes. L'autre avait choisi des modèles nouveaux et prétendait rajeunir la poésie par l'imitation de poètes plus jeunes. Elle avait pour elle, comme toujours, les jeunes gens et les femmes. Chacune des deux comprenait l'épopée d'une façon différente. La vieille école aimait surtout le poème historique, c'est-à-dire celui qui raconte les exploits des aïeux, et il faut reconnaître que son goût était conforme au génie particulier et aux aptitudes naturelles de la race romaine. Cette race est par-dessus tout utilitaire et pratique; les lettres ne lui plaisent qu'à la condition de contenir des leçons pour la conduite de la vie; l'idéal et la

fantaisie, qui passionnaient les Grecs, la laissent assez indifférente; elle a peu de penchant pour les légendes, où l'imagination a tant de place; la poésie qu'elle préfère est celle qui s'applique à des faits réels et s'occupe de personnages qui ont existé. Aussi les poètes latins, dès qu'ils ont eu la force de voler un peu de leurs ailes, se sont-ils tournés de ce côté. Nævius chante la première guerre punique; Ennius raconte, sous le nom si romain d'*Annales*, toute l'histoire de Rome, en insistant sur les événements qu'il a vus et dont il peut parler en témoin. Le succès de son œuvre a été très vif; Rome s'y est reconnue, et, pendant un siècle, les faiseurs d'épopées ont marché sur ses traces. Du temps même de Virgile, et dans son entourage, on composa des poèmes sur la défaite de Vercingétorix et la mort de César. C'est aussi à l'auteur des *Annales* que se rattache le plus grand poète de ce temps, Lucrèce; quoiqu'il n'ait pas écrit de récit épique, il se proclame le disciple d'Ennius et le félicite « d'avoir rapporté de l'Hélicon une couronne dont le laurier ne se fanera jamais ». L'autre école était celle qui cherchait ses inspirations chez les poètes alexandrins. Malgré la réputation dont ils jouissaient dans le monde grec, Rome était restée longtemps sans les connaître et les pratiquer : elle s'en tenait volontiers à ceux de l'époque classique; mais quand ses conquêtes l'eurent mise en relations plus fréquentes avec l'Asie, ses généraux, ses proconsuls, ses négociants, qui en visitaient plus souvent les grandes villes, lurent ces poètes dont tout le monde s'occupait autour d'eux, et ils en furent charmés. Il ne leur fut pas difficile de communiquer à leurs amis les senti-

ments qu'ils éprouvaient eux-mêmes : il y avait alors à Rome une société polie et raffinée qui commençait à se fatiguer un peu des vieux écrivains et cherchait des admirations nouvelles. Ces œuvres gracieuses et délicates, où le souci de la forme est poussé si loin, où l'on trouve tant d'allusions savantes, tant de surprises d'expressions et d'images, une façon de parler si ingénieuse, qui excitent l'esprit et le rendent content de lui-même, quand il a pu en saisir les finesses, étaient bien faites pour la séduire. Naturellement, après avoir admiré, elle imita. Les premiers qui écrivirent des vers dans le goût des alexandrins étaient à la fois des jeunes gens de talent et des héros de la mode, Licinius Calvus, Cornelius Gallus, surtout Catulle, le plus grand d'entre eux; ils obtinrent beaucoup de succès. Une de leurs recettes ordinaires était l'emploi fréquent de la mythologie. Les uns se contentaient de la distiller en courtes allusions dans leurs élégies, les autres l'étendaient en poèmes épiques : l'histoire des dieux et des héros, les aventures d'Hercule et de Thésée, la guerre de Thèbes ou celle de Troie, la conquête de la Toison d'or, leur fournissaient en abondance des sujets d'épopées qu'ils préféraient à tous les autres.

C'est entre ces deux écoles que Virgile devait choisir. Chacune avait ses mérites et ses inconvénients. Le poème historique, que préférait l'ancienne, plaisait davantage au grand nombre et il avait plus de chances de devenir populaire. Rome a toujours été très fière de son passé et elle prêtait complaisamment l'oreille à ceux qui célébraient sa gloire. Mais ce genre présente aussi de grandes difficultés d'exé-

cution. Il est toujours malaisé pour la poésie d'avoir à soutenir la concurrence de l'histoire. Veut-elle reproduire exactement les faits comme ils se sont passés? on l'accuse de tomber dans la sécheresse et de n'être plus qu'une chronique. Essaye-t-elle d'y mêler quelque fiction? les gens sérieux trouvent que la vérité fait tort à la fable et que la fable discrédite la vérité, qu'on ne sait jamais sur quel terrain on marche, et que cette incertitude nous gâte tout le plaisir de l'ouvrage. L'épopée mythologique n'est pas exposée à ce péril. Tout y est de même nature; elle introduit le lecteur, dès le premier vers, dans un monde de fantaisie et de convention dont il ne sort plus. Une fois le genre accepté, l'esprit s'y sent à l'aise; il n'éprouve pas le désagrément d'être tiraillé sans cesse entre la fiction et la réalité. C'est une sorte de rêve auquel il peut s'abandonner avec confiance; il est sûr au moins qu'il se poursuivra jusqu'à la fin sans qu'aucun brusque incident vienne le dissiper. Mais, en revanche, le public auquel cette poésie s'adresse est restreint : elle ne possède pas ce qui entraîne la foule. Il faut avoir la finesse d'un artiste et la science d'un érudit pour bien la comprendre. A Rome surtout, où les artistes et les savants étaient rares, elle devait se résigner à rester indifférente au « profane vulgaire » et à n'être que le charme de quelques délicats.

Virgile ne s'est tout à fait asservi à aucune école, c'est son originalité ; son goût large et libre a cherché partout ses inspirations. Il avait commencé par s'éprendre d'un alexandrin, de Théocrite; dans son dernier ouvrage, il a tellement imité les anciens

poètes que Sénèque l'appelle sans façon un *ennianiste*, ce qui est dans sa bouche un grave reproche. Quand il a voulu créer la langue à la fois ferme et souple dont il s'est si admirablement servi, il n'a pas fait difficulté d'associer ensemble les deux grands représentants des écoles opposées, Lucrèce et Catulle. Il a pris surtout à l'un la vivacité de ses tours, l'énergie et l'éclat de ses expressions, à l'autre sa phrase plus nette, son rythme plus facile et plus coulant. De cette combinaison est sortie cette merveilleuse langue poétique que Rome a parlée sans beaucoup d'altération jusqu'à la fin de l'Empire.

Le même esprit se retrouve dans le choix que Virgile a fait de son sujet de poème : il est de nature à satisfaire tout le monde et tient le milieu entre l'épopée historique et l'épopée mythologique. On a supposé avec assez de vraisemblance qu'il hésita quelque temps avant de se décider. Nous savons que, quand il eut achevé ses *Géorgiques*, il en fit la lecture à l'empereur, dans la retraite d'Atella, où Auguste s'était retiré pour prendre quelque repos et soigner sa gorge malade. Est-ce à cette occasion qu'il a composé le brillant prologue qui ouvre le troisième livre? Il est naturel de le croire. Dans ce prologue, il annonce l'*Énéide;* mais on voit bien qu'elle n'a pas pris encore, dans son esprit, sa forme définitive. En ce moment, il semble tout à fait dégoûté de la mythologie. Les jeunes poètes romains en avaient tant abusé qu'elle avait perdu en quelques années toute sa fraîcheur. « Qui ne connaît, nous dit Virgile, l'impitoyable Eurysthée et les autels de l'exécrable Busiris? Qui n'a point célébré le jeune Hylas, et Délos, chère

à Latone, et Hippodamie, et Pélops, l'ardent cavalier, avec son épaule d'ivoire ? » Tous ces sujets, qui peuvent plaire un moment à des esprits oisifs, lui semblent épuisés : *omnia jam vulgata;* il veut marcher loin de la foule et tenter des routes nouvelles qui le mènent à la gloire. Il y a des moments où c'est l'ancien qui redevient nouveau, quand la mode s'est portée quelque temps d'un autre côté. Il semble donc que Virgile voulait revenir à la tradition des vieux poètes latins et composer une épopée tout historique. Il annonce, en effet, à Auguste qu'il va se mettre à chanter ses combats :

> Mox tamen ardentes accingar dicere pugnas
> Cæsaris.

Heureusement, il changea d'avis. En prenant pour sujet de son poème les guerres contre Brutus et contre Antoine, il se serait trouvé aux prises avec les difficultés que Lucain, malgré son génie, n'a pas pu vaincre. Il a bien fait de remonter beaucoup plus haut, jusqu'aux origines mêmes de Rome. Son poème n'en est pas moins resté foncièrement historique, non seulement par les allusions perpétuelles qui sont faites aux événements et aux personnages de l'histoire, mais par le fond même du sujet, qui est la glorification de Rome, et par le ton grave et soutenu du récit. Il est pourtant mythologique aussi, puisque les dieux et les déesses y sont les principaux acteurs du drame, et que l'Olympe et la terre s'y mêlent à chaque instant. En plaçant sa fable à une époque où la légende et l'histoire se confondent, il a supprimé

leur antagonisme. De cette manière, il a pu réunir les avantages de tous les genres sans en avoir les inconvénients.

Ne peut-on pas trouver pourtant qu'il est remonté un peu trop haut? Il semble que, puisqu'il voulait glorifier Rome dans ses origines, ce n'était pas Énée qu'il lui fallait choisir; Énée n'a fondé que Lavinium et il n'est, pour les Romains, qu'un ancêtre fort éloigné. Les anciens chroniqueurs en faisaient le père ou le grand-père de Romulus, ce qui le plaçait assez près de la naissance de Rome; mais plus tard, afin de mettre tant bien que mal la légende d'accord avec la chronologie, il avait fallu intercaler entre eux la série interminable des rois d'Albe. Il est vraiment étrange qu'un poète qui voulait célébrer Rome ait choisi une époque où elle n'existait pas encore et un héros qui a vécu plus de quatre cents ans avant qu'elle ait été fondée. Virgile aurait mieux fait, à ce qu'il semble, de s'arrêter à Romulus : il se serait trouvé au cœur même de son sujet. Romulus était, d'ailleurs, bien plus populaire qu'Énée. Tout le monde savait son nom; on montrait au Palatin la cabane qu'il avait habitée; on entourait d'hommages la petite grotte ombragée d'un figuier, où l'on disait que la louve l'avait nourri. De très bonne heure, la poésie s'était emparée de ces souvenirs et leur avait donné, en les chantant, plus d'éclat et de force. Tous les gens instruits de Rome avaient dans la mémoire les passages du premier livre des *Annales* d'Ennius, où il racontait le rêve de la vestale, la naissance du fils de Mars, sa lutte avec Rémus; tous répétaient avec émotion ces beaux vers, à la fois si fermes et si tendres,

qui exprimaient la reconnaissance de tous les Romains pour celui à qui leur cité devait la vie :

O Romule, Romule dic,
Qualem te patriæ custodem di genuerunt!
O pater, o genitor, o sanguen dis oriundum!

Virgile a pourtant préféré Énée à Romulus, et il avait plusieurs raisons de le faire. Une des principales assurément, c'est qu'il voulait être agréable à l'empereur. Entre toutes les familles qui se piquaient d'être issues des Troyens, les Césars tenaient la première place. Tandis que les Memmius, les Sergius, les Cluentius, se contentaient d'avoir pour ancêtre un des lieutenants d'Énée, les Césars se rattachaient hardiment à Énée lui-même, et prétendaient descendre de son fils Iulus. En chantant le père des Romains, Virgile célébrait l'ancêtre des Jules ; c'était un moyen de donner au pouvoir de l'empereur une apparence légitime et d'en faire, à travers les siècles, l'héritier naturel des rois de Rome. Il pensait donc servir son pays, tout en payant au prince sa dette de reconnaissance personnelle. En même temps, il accomplissait la promesse qu'il lui avait faite dans les *Géorgiques* de lui élever un monument immortel. Ce n'était plus sans doute un poème historique consacré au récit des exploits de l'empereur, mais on le retrouvait sans peine sous les traits du chef de sa race ; la gloire de l'aïeul éclairait le petit-fils, et quoique l'édifice portât sur son fronton le nom d'Énée, on pouvait dire qu'Auguste en était le centre, et qu'en réalité, il l'occupait tout entier :

In medio mihi Cæsar erit, templumque tenebit!

Pour préférer Énée à Romulus et aux autres, Virgile avait encore une raison qui devait lui sembler très importante : Énée figure déjà dans l'*Iliade*, son nom rappelle le souvenir des batailles auxquelles il a pris part et des guerriers qu'il a connus. Parler de lui était donc une occasion naturelle de multiplier les allusions aux poèmes homériques et de ranimer les héros de la guerre de Troie. C'est un plaisir que Virgile se donne le plus qu'il peut. Quoiqu'il connaisse les dangers qu'on court à provoquer des comparaisons désavantageuses, il s'y expose à chaque instant. Il cherche tous les moyens de rattacher son poème à ceux d'Homère ; il en imite les principaux incidents, il en fait revivre les personnages. C'est Hector qui renaît dans les paroles d'Andromaque ; c'est Diomède qu'on retrouve établi dans l'Italie méridionale, et qui ne se fait pas trop prier pour parler de ses anciens exploits ; c'est Ulysse dont on suit la trace dans le palais enchanté de Circé ou dans l'île du Cyclope ; c'est Hécube, c'est Hélène, c'est Priam qu'on entrevoit pendant la dernière nuit d'Ilion. Pour Virgile, comme pour nous, Homère n'était pas seulement un grand poète épique, il était l'épopée même. Aussi a-t-il dû s'estimer heureux de s'en rapprocher de plus près par le sujet même et le principal personnage de son poème. C'est ce qui achève de nous faire comprendre qu'il ait choisi la légende d'Énée.

Avait-il tort ou raison de le faire? Est-il vrai de

dire, avec certains critiques, que, dans l'*Énéide*, le choix du sujet ait nui au succès de l'œuvre, qu'un poème dont le héros était un étranger, un inconnu, était condamné d'avance à ne jamais devenir populaire et national ? Après la longue étude qu'on vient de lire, la réponse à cette question paraît facile. Sans doute, la légende d'Énée est d'origine grecque ; mais on a vu qu'elle s'est vite acclimatée à Rome, qu'elle y a pris une couleur romaine par son mélange avec les légendes du pays, qu'enfin l'État, loin de la combattre, l'a de bonne heure officiellement adoptée. Quand Virgile s'en est emparé, il y avait plus de deux siècles qu'elle était racontée par les historiens et chantée par les poètes. On ne peut donc pas la regarder comme une de ces fables futiles que le poète invente à sa fantaisie, et prétendre qu'Énée, fils de Vénus, était aussi indifférent aux Romains de l'époque d'Auguste que Francus, fils d'Hector, aux Français du seizième siècle. Est-ce à dire qu'elle fût populaire à Rome, comme les histoires d'Achille et d'Ulysse l'étaient dans la Grèce? Pour le supposer, il faudrait oublier les différences radicales qui séparent les deux pays. Dans les cités grecques, le mépris de l'étranger, qui est la passion dominante de l'Hellène, maintient la race dans sa pureté. Il peut y avoir entre les citoyens des diversités de rang et de fortune, mais ils ont tous la même origine. Les traditions nationales sont un trésor qui appartient à tous et qu'aucun ne laisse perdre. Le poète qui entreprend de les célébrer est compris de tout le monde ; il chante pour les pauvres et pour les riches, pour les lettrés et les ignorants ; son succès, quand il réussit, est véritablement popu-

laire, car il n'y a personne, dans le peuple entier, qui ne puisse prendre plaisir à l'entendre. Il n'en pouvait être de même dans une ville comme Rome, qui s'était formée d'un mélange de nations diverses. Une population sans cesse renouvelée, et composée d'éléments disparates, a peu de traditions communes et les oublie vite. Je suppose que les plébéiens, dont les souvenirs ne remontaient pas très loin, connaissaient très peu toutes ces fables antiques, que les grammairiens ont recueillies, et qu'elles les laissaient fort indifférents. Aussi n'est-ce pas pour eux que Virgile écrivait; il savait qu'il y perdrait sa peine et qu'il ne lui était pas possible d'intéresser à son œuvre le peuple entier, de la base au sommet, comme on pouvait le faire chez les Grecs. C'est seulement aux classes éclairées qu'il s'adresse, à la noblesse de naissance ou de fortune, à la haute bourgeoisie, aux personnes instruites; tous ces gens-là, les uns par vanité aristocratique, les autres pour imiter les premiers, remontaient volontiers au passé ; ils en conservaient le souvenir et il ne leur déplaisait pas d'en entendre parler. C'est dans cette classe de la société que Virgile a été populaire ; et comme elle était lettrée, qu'elle avait lu les poèmes homériques, qu'elle connaissait les *Annales* d'Ennius et les ouvrages des chroniqueurs latins, la légende d'Énée lui était tout à fait familière. En la choisissant pour sujet de son poème, Virgile était certain de ne pas surprendre et de ne pas mécontenter le public pour lequel il écrivait.

II

ÉNÉE EN SICILE

Ce serait un fort joli voyage que d'accompagner Énée depuis Troie jusqu'à Laurente, en passant par la Thrace, les Cyclades, la Crète, l'Épire, et en nous arrêtant à Carthage pour y recevoir l'hospitalité de Didon. Par malheur, tout le monde n'a pas le temps ou le moyen d'entreprendre une course aussi longue; il faut savoir se borner. D'ailleurs, ces ports et ces îles ne sont pour Énée que des étapes où il ne fait que toucher, et Virgile ne prend pas la peine de les décrire. De l'Afrique même, où son héros reste plus qu'il ne devrait, il ne nous dit presque rien. Ce n'est pas là véritablement le *pays de l'Énéide;* il nous faut réserver ce nom pour la Sicile et pour l'Italie; voilà les contrées que le poète connaissait et qu'il aimait, où il conduit Énée volontiers, qu'il est heureux de dépeindre. Nous allons essayer de les parcourir avec lui.

I

Comment Virgile a fait la connaissance de la Sicile. — Pollion lui donne le conseil d'imiter Théocrite. — Par quelles qualités Théocrite a dû plaire à Virgile. — Le *Moretum*. — Pourquoi Virgile n'a pas continué à écrire des poèmes réalistes. — La Sicile dans les *Bucoliques*.

Le biographe de Virgile nous raconte qu'il aimait

beaucoup la Campanie et la Sicile, et qu'il y demeurait souvent. Comme il était né au pied des Alpes, dans un pays où les hivers sont quelquefois pluvieux et rudes, il éprouvait sans doute cette sorte d'instinct qui pousse les gens du Nord vers les contrées du Midi. Peut-être aussi trouvait-il que sa santé, qui fut toujours mauvaise, s'accommodait mieux des climats chauds ; il ne se plaisait pas à Rome, quoiqu'il y possédât une maison sur l'Esquilin, près du palais de Mécène. C'était pour lui une ville trop bruyante, trop affairée, et il ne pouvait écrire qu'au milieu du calme et du silence. Pour mettre la dernière main à ses *Géorgiques*, il s'enfuit à Naples ; quand il s'agit de l'*Énéide*, il éprouva le besoin d'aller plus loin encore : on nous dit qu'il en composa une partie en Sicile.

Il est probable que la première révélation qu'il eut de la Sicile lui était venue des idylles de Théocrite, et que c'est là qu'il apprit d'abord à la connaître et à l'aimer ; or nous savons à quel moment et de quelle manière son attention fut appelée sur le poète sicilien. Il avait vingt-cinq ans et vivait dans la ferme de son père, un paysan aisé, qui lui avait donné l'éducation d'un grand seigneur. Il y était revenu, après la fin de ses études, et vraisemblablement il ne songeait pas à en sortir. Tandis qu'il menait une existence oisive et rêveuse dans ces belles campagnes « où le Mincius promène son cours paresseux », la poésie fermentait en lui et cherchait à se répandre. Son imagination, encore assez mal réglée, l'entraînait de tous les côtés ; il semblait ne pas se bien connaître et ne savait pas se fixer : tantôt il composait de petites pièces de cir-

constance sur les événements futiles dont on parlait autour de lui; tantôt il enflait la voix, et, passant d'un extrême à l'autre, il ébauchait un commencement d'épopée. Les vers qu'il écrivait ainsi au hasard étaient lus de ses amis et devaient lui faire dans le voisinage une certaine réputation. Pollion gouvernait alors la Cisalpine : c'était un homme d'esprit, historien et poète à ses heures, qui a toujours eu le goût de patronner la littérature. Il devina sans doute le talent de son jeune administré, et, fâché des incertitudes où s'attardait un si beau génie, il voulut le mettre dans une voie régulière et lui indiqua un modèle à suivre.

Ce modèle était Théocrite, que les écrivains romains semblaient avoir jusque-là négligé. L'étude de Théocrite charma si bien Virgile, que, pendant trois ans au moins, il n'a fait autre chose que de l'imiter. Quoique aucun critique ancien ne nous ait dit par quelles qualités cet auteur a dû surtout lui plaire, il ne me semble pas qu'il soit difficile de le deviner. Je m'imagine que, dans cette confusion des premières années, quand les éléments dont s'est composé son génie ne s'étaient pas encore unis et fondus ensemble, il devait sentir en lui deux tendances diverses qui l'entraînaient en sens contraire. En réalité, il a reçu deux éducations différentes dont jusqu'à la fin il a gardé l'empreinte. La nature fut d'abord son maître, un maître dont les leçons l'ont ravi et qu'il a toujours aimé avec passion. Son enfance s'est passée dans les champs, et les champs, pour qui sait les comprendre, sont une école de naturel et de simplicité ; ils donnent le goût du vrai, du naïf, du sincère, la haine de la recherche et du maniéré. Voilà ce qu'il a dû d'a-

bord apprendre dans cette première contemplation de la nature, et ce qui est resté le fond même de son talent. Mais, de bonne heure aussi, il a étudié les livres : à Crémone, à Milan, à Rome, il fréquenta les grammairiens, les rhéteurs, les philosophes ; il fit la connaissance des lettres grecques, il lut Homère, Sophocle, Platon : ce fut une autre ivresse, et cette âme, qui ne sentait rien à demi, se livra tout entière à cette admirable poésie. Les maîtres chargés d'en expliquer les beautés étaient en général des esprits ingénieux, délicats, qui faisaient surtout apprécier à leurs élèves la finesse et la grâce, ce qu'on appelle les qualités littéraires. Virgile, disciple docile, prisa beaucoup ces qualités charmantes ; mais il ne perdit pas les autres, et il résulta sans doute des deux éducations qu'il avait successivement reçues qu'il eut à la fois le sentiment de cette grandeur simple que la vie des champs apprend à aimer, et des beautés plus recherchées qu'enseigne l'école, qu'en un mot il devint artiste et resta paysan.

S'il était véritablement, comme je le pense, dans ces dispositions quand il lut Théocrite, je ne m'étonne pas qu'il en ait été si frappé. Le poète sicilien a précisément cette grande qualité d'unir à un degré merveilleux l'art et le naturel[1]. Au fond, c'est un délicat, un ami des poètes d'Alexandrie, nourri comme eux « dans la volière des Muses » ; ce qui ne l'empêche pas de choisir pour héros ordinaire de ses vers des

1. Voyez, sur Théocrite, les deux études de M. Girard, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars et du 1er mai 1882. M. Couat s'est occupé aussi du poète sicilien dans sa *Poésie alexandrine*.

conducteurs de chèvres et des piqueurs de bœufs. Il trouve sans effort le moyen de descendre jusqu'à eux et de rester lui-même. Il les fait chanter sous les grands arbres, « tandis que les abeilles harmonieuses bourdonnent autour des ruches, que les oiseaux gazouillent sous le feuillage, que les génisses dansent sur l'herbe épaisse [1] », et leurs chants ont, à la fois, un accent rustique et toutes les finesses d'un art laborieux. Ils s'attaquent quelquefois grossièrement, comme on fait au village, ils médisent de leurs maîtres, ils insultent leurs rivaux ; et la langue dans laquelle ils échangent ces injures est composée des sons les plus exquis; elle chante à l'oreille comme une musique. C'est une succession de rythmes compliqués qui s'appellent, qui se répondent, qui s'opposent les uns aux autres et se combinent entre eux d'après des lois savantes dont assurément un pâtre n'a jamais eu la moindre idée. Les bergers de Théocrite sont d'ordinaire des gens naïfs, superstitieux, crédules, qui crachent trois fois dans leur sein pour échapper aux maléfices [2], et qui croient que leur maîtresse va revenir quand ils éprouvent un tressaillement à l'œil droit [3] ; mais ils sont aussi des artistes qui comprennent, qui détaillent toutes les beautés d'un vase dont les parois sont couvertes de fines sculptures, des chanteurs habiles, qui tirent des sons harmonieux de la syrinx, et qui trouvent « que le sommeil et le printemps ne sont pas si doux que la muse [4] ». Tous sont amoureux, mais leur façon d'aimer n'est pas la même ; tandis que quelques-uns expri-

1. VI, 45. — 2. VI, 39. — 3. III, 31. — 4. IX, 28.

ment leur passion en quelques mots d'une vérité profonde et naïve, d'autres la décrivent avec une finesse ingénieuse, en gens d'esprit qui s'observent, comme on devait le faire à la cour de Ptolémée ou d'Hiéron. Délaissés par leurs maîtresses, les uns gémissent et se plaignent doucement, ainsi qu'il convient à des personnes bien élevées ; d'autres sont moins endurants et moins convenables : il y en a « qui appliquent sans façon à l'infidèle un coup de poing sur la nuque, bientôt suivi d'un second[1] ». Même variété dans leurs plaisirs : celui-ci considère comme le plus grand de tous les bonheurs de contempler, pendant l'hiver, le hêtre sec qui brûle dans le foyer et « les tripes fumantes qui cuisent sur le feu[2] ». D'autres ne se contentent pas à si bon marché ; ils ne se plaisent que couchés sur des lits épais de lentisque odorant et de pampres récemment coupés, « tandis que les peupliers et les ormeaux se balancent au-dessus de leur tête, et qu'une onde sacrée, sortant d'une grotte habitée par les nymphes, murmure harmonieusement à leurs pieds[3] ». Pour rapprocher ces éléments contraires et les associer ensemble, il fallait toute la souplesse du génie grec ; mais aucun poète ne les a si parfaitement unis que Théocrite ; chez lui, dans ce charme de grâce et de poésie qui enveloppe tout, les contrastes s'effacent. De son œuvre entière, composée de parties si différentes, il sort une impression unique qui donne aux raffinés l'illusion du naturel et fait deviner aux simples les séductions de

1. XIV, 34. — 2. IX. 15. — 3. VII, 140.

l'art. Virgile était l'un et l'autre, nous venons de le voir ; il aimait également l'art et la nature, et trouvait dans Théocrite de quoi contenter ses deux passions à la fois. Voilà pourquoi il fut si heureux de le lire et prit tant de plaisir à l'imiter.

On trouve, parmi les œuvres qui lui sont attribuées, une pièce qu'on voudrait croire de lui, parce qu'elle est fort agréable, et qu'il a vraisemblablement composée dans sa jeunesse. C'est un tableau de la vie champêtre, qui présente un caractère très différent de ceux qu'il a tracés dans les *Bucoliques*. Ici, il n'a d'autre visée que de peindre exactement une vérité vulgaire ; c'est, comme nous le dirions aujourd'hui, un morceau réaliste. Quoiqu'il soit fort ancien, il semble fait d'après toutes les règles de la nouvelle école. L'auteur ne s'est pas mis en frais d'invention et de composition ; il se contente de reproduire ce qu'il a sous les yeux, sans prétendre y rien changer. Il veut décrire la matinée d'un paysan, depuis le moment où il se lève jusqu'à l'heure où il va travailler. Remarquons d'abord que l'homme ne s'appelle pas Tityre ou Ménalque, comme dans une idylle, mais « le Camard », *Simulus*, ce qui est un nom tout à fait romain [1]. Nous le voyons qui se lève lentement de son lit. La nuit est noire ; à moitié endormi, il se dirige à tâtons, les mains en avant, vers le foyer. Quand il se cogne, il se dit : « J'y suis. » Puis il allume sa lanterne avec toutes sortes de précautions, « étendant la main du côté de la bise pour empêcher la lumière

1. Lucrèce, quand il veut parler d'une jeune fille au nez épaté, l'appelle *Simula*.

de s'éteindre ». Il réveille ensuite son unique servante, une vieille négresse, dont il nous fait un portrait frappant : « Elle a les cheveux crépus, la lèvre épaisse, la peau noire, la poitrine large, les mamelles pendantes, le ventre plat, les jambes grêles, avec un pied qui s'étend à l'aise. »

> Pectore lata, jacens mammis, compressior alvo,
> Cruribus exilis, spatiosa prodiga planta.

Aidé par sa servante, Simulus cuit son pain et confectionne le plat qu'il doit emporter pour son dîner. C'est un plat national qui s'appelle *moretum*, et d'où notre poème a pris son nom. L'auteur a soin de nous en donner la recette, qui ne nous engagera pas beaucoup à l'imiter : il y entre de l'ail, de l'oignon, du céleri, de la rue et du fromage. Tous ces ingrédients sont placés dans un mortier, et, pendant que Simulus les écrase, une odeur âcre le saisit aux narines, son front se plisse, et souvent, du bout de sa main, il frotte ses yeux qui pleurent. Quand le pilon ne ressaute plus, il fait avec ses deux doigts le tour du mortier pour rejeter au centre ce qui couvre les bords. L'opération finie, il chausse ses fortes bottes, met son *galerus* sur sa tête, sort pour aller au travail, et voilà notre petit poème achevé.

L'ouvrage, dans sa rusticité, est piquant et curieux. Je ne serais pas surpris qu'avec les dispositions où nous sommes et le goût que manifeste le public, on ne fût tenté aujourd'hui de le préférer aux *Bucoliques*. On se demandera certainement pourquoi Virgile, s'il en est vraiment l'auteur, n'a pas continué

de décrire ainsi la vie rustique. Comment se fait-il qu'il ait cru devoir changer de méthode, et qu'ayant commencé par marcher dans une voie qui était nouvelle, il l'ait brusquement quittée pour se mettre sur les pas de Théocrite? Il faut bien croire qu'il n'était pas aussi satisfait que nous de son œuvre, et que ces peintures, servilement exactes, ne lui semblaient pas la perfection de l'art. Peut-être pensait-il que notre existence de tous les jours étant d'ordinaire si médiocre et si plate, il ne vaut vraiment pas la peine de la vivre deux fois, dans la réalité et dans le rêve! Comme il était triste de nature, et enclin à prendre les choses par leurs mauvais côtés, il lui semblait doux d'échapper un moment à la vie réelle; plus que personne il devait tenir à cette vie d'imagination où nous pouvons au moins corriger les misères de l'autre et qui nous aide à les supporter. La lecture de Théocrite lui révéla un genre de littérature où la réalité est relevée par une pointe d'idéal : c'était celle qui convenait à ses goûts; il n'en a plus connu d'autre.

Le voilà donc jeté dans l'imitation du poète grec : du même coup sa muse est forcée de se dépayser un peu; il faut qu'elle s'éloigne des lieux qu'elle avait d'abord fréquentés. Tityre et Ménalque ne peuvent pas être, comme Simulus, des habitants des bords du Pô : jamais bergers de cette espèce n'ont mené leurs troupeaux dans les plaines de la Cisalpine. Pour qu'on puisse admettre leur existence, il est nécessaire de supposer qu'ils viennent de plus loin. Théocrite les place en Sicile : c'est un pays admirable pour y loger des fantaisies qui participent à la fois de la réalité et de l'idéal; Virgile n'avait rien de mieux

à faire que de les y laisser. La Sicile est donc devenue pour lui la patrie de l'églogue par excellence ; c'est à peine si l'Arcadie lui dispute quelquefois ce privilège. Quand il veut se représenter des bergers qui jouent de la syrinx et composent des chansons rustiques, il songe à la Sicile. Elle obsède son imagination ; elle revient partout dans ses vers. La muse qu'il invoque au moment d'entamer des chants nouveaux est une muse sicilienne :

Sicelides Musæ, paulo majora canamus[1].

La poésie champêtre lui rappelle le souvenir de Syracuse, et il commence sa dernière églogue en saluant la charmante fontaine d'Ortygie dont les poètes content tant de légendes :

Extremum hunc, Arethusa, mihi concede laborem[2].

Si Corydon veut éblouir son ami par le tableau de son opulence, il lui fait le compte de ses brebis qui paissent dans les pâturages de la Sicile :

Mille meæ siculis errant in montibus agnæ[3].

Quoiqu'on soupçonne qu'il est un Cisalpin et n'a guère quitté les environs de Mantoue, il nous dit, comme Polyphème, qu'il a vu son image dans les flots de la mer tranquille et qu'il ne s'est pas trouvé trop laid :

1. IV, 1. — 2. X, 1. — 3. II, 21.

Nec sum adeo informis ; nuper me in littore vidi
Quum placidum ventis staret mare[1].

Cette mer, n'en doutons pas, est celle qu'on voit étinceler au soleil des hauteurs de Taormine ou des pentes de l'Etna, celle dont il est question dans ces vers divins du berger de Théocrite : « Je ne désire pas posséder les domaines de Pélops ou entasser des monceaux d'or, je n'ai souci de courir plus vite que les vents. Mais puissé-je, sous ce rocher, te tenir entre mes bras, et, regardant paître mes brebis, lancer mes chants vers la mer de Sicile[2] ! »

II

La Sicile à l'époque de Virgile. — Caractère des Grecs de la Sicile. — Pourquoi ils étaient attachés à la domination romaine. — La Sicile pillée et ruinée par les gouverneurs romains. — Ce que les voyageurs allaient chercher en Sicile. — Merveilles de la nature. — Merveilles des arts. — Les monuments à cette époque. — Temples publics. — Galeries particulières. — Chapelle d'Heius. — Goût des Romains de ce temps pour les œuvres d'art. — Le portrait de Verrès par Cicéron. — Ce qui devait plaire à Virgile dans la Sicile.

C'est ainsi que Virgile fit connaissance avec la Sicile ; et, comme il ne la vit d'abord qu'à travers les idylles de Théocrite, il était difficile qu'il n'en fût

1. II, 25. — 2. VIII, 53.

pas séduit. Il faut croire que, lorsqu'il la visita plus tard lui-même, son plaisir fut aussi vif, et que la réalité confirma toutes les illusions du rêve. La Sicile est un de ces beaux pays où les déceptions ne sont pas à craindre et qui répondent à tout ce qu'on peut attendre d'eux.

Nous avons la bonne fortune, assez rare, de savoir en quel état à peu près Virgile a dû la trouver. D'ordinaire on connaît mal la situation des provinces romaines ; personne presque ne nous parle d'elles : tous les yeux étaient alors fixés sur la capitale, et ils n'aimaient pas à se détourner vers les pays qui l'entouraient. Mais, par suite d'un événement particulier, quelques années avant l'époque d'Auguste, l'attention générale s'était un moment arrêtée sur la Sicile. Un grand seigneur, qui la gouvernait au nom du peuple romain, l'ayant, selon l'usage, très rudement traitée, ses administrés l'attaquèrent devant les tribunaux de Rome. Ils furent soutenus par le parti démocratique, qui, dans la personne du préteur concussionnaire, voulait déconsidérer toute sa caste, et Cicéron se chargea de le poursuivre. Les procès de ce genre étaient fort communs en ce moment, et, une fois qu'ils étaient jugés, on n'en gardait pas le souvenir. Grâce au talent de l'orateur, celui de Verrès est devenu immortel. Les discours de Cicéron se sont par bonheur conservés, et ils abondent en détails curieux sur la situation de la Sicile. Puisons à cette source intarissable pour savoir ce qu'elle était en ce moment et l'effet qu'elle pouvait produire sur les Romains qui allaient la visiter.

Nous y voyons d'abord que, bien que la population

de la Sicile eût des origines très diverses, un des éléments dont elle se composait avait à peu près absorbé tous les autres, et qu'une seule langue, la langue grecque, dominait dans l'île entière. Seulement les Romains étaient frappés de voir que les Grecs de ce pays ne ressemblaient pas tout à fait à ceux qu'ils rencontraient ailleurs. Ils avaient, comme tous leurs compatriotes, beaucoup de finesse et d'agrément dans l'esprit, le goût de la dispute, surtout celui de la raillerie : « Dans leurs plus grandes épreuves, dit Cicéron, ils trouvent toujours quelque occasion de plaisanter [1] ; » mais de plus ils étaient sobres et laborieux, deux qualités qu'on ne trouvait pas au même degré chez les habitants de la Grèce propre et de l'Asie [2]. Cicéron ajoute qu'ils avaient bien accueilli la domination romaine. Ils s'associaient volontiers aux négociants de Rome, qui leur apportaient leurs capitaux et leur industrie, et ils exploitaient leurs terres en leur compagnie, comme ils ont depuis exploité leurs vignobles et leur soufre avec des Allemands et des Anglais. Ce n'est pas qu'ils eussent pour les Romains une affection particulière, mais ils sentaient qu'il leur était impossible de se passer d'eux ; ils comptaient sur leur secours pour échapper à un péril dont ils ne pouvaient pas se tirer tout seuls. La culture des céréales était la grande industrie de la Sicile, et là, comme ailleurs, les paysans étant devenus rares, il avait fallu les remplacer par des esclaves : nous savons que les gens riches en possédaient des milliers. Ces esclaves n'étaient pas établis

1. II, *Verr.*, IV, 43. — 2. II, *Verr.*, II, 3.

dans des villages ou disséminés dans des fermes, comme le sont chez nous les gens qui travaillent les champs ; la Sicile ne devait pas posséder alors plus de villages et de fermes isolées qu'elle n'en a de nos jours. On les rassemblait en grandes troupes, comme ces laboureurs que nous voyons faire les semailles ou la moisson dans les plaines de l'Italie méridionale ; mal nourris, peu vêtus, durement traités, ils étaient menés à l'ouvrage par des *villici* qui devaient ressembler beaucoup aux *caporali* d'aujourd'hui. Ils travaillaient les fers aux pieds, et, pendant le jour, la surveillance du *villicus* les empêchait de communiquer entre eux. Mais le soir, dans ces campements provisoires où on les entassait, il leur était facile de se concerter. C'est ainsi qu'il éclata en quelques années deux révoltes qui épouvantèrent le monde. On vit un Syrien et un Cilicien, à la tête de plus de soixante mille pâtres ou laboureurs, tenir en échec des généraux romains, dévaster la province et verser à flots le sang des hommes libres. Depuis ce moment, les Siciliens vivaient dans une sorte de terreur perpétuelle. On avait fait des lois qui défendaient, sous peine de mort, aux esclaves de porter jamais aucune arme sur eux, et ces lois étaient observées avec la dernière rigueur. « Un jour, dit Cicéron, on apporta un sanglier énorme au préteur Domitius. Surpris de la grosseur de l'animal, il voulut savoir qui l'avait tué. On lui nomma le berger d'un Sicilien ; il ordonne alors qu'on le fasse venir ; le berger accourt, s'attendant à des éloges et à des récompenses. Domitius lui demande comment il a tué cette bête formidable. « Avec un épieu, » répond-il. A l'instant le prêteur

le fit mettre en croix [1]. » Depuis quelques années, à ce fléau toujours menaçant il s'en était joint un autre. Des flottes de pirates, parties de la Cilicie, couvraient la Méditerranée. Leurs vaisseaux légers passaient entre les escadres qu'on envoyait pour les surveiller et se jouaient des lourdes galères romaines. On les vit un jour entrer par bravade dans le port même de Syracuse, et, après avoir fait le tour des quais, sortir tranquillement, sans qu'on osât les poursuivre [2]. Contre tous ces dangers, les Siciliens avaient besoin de l'appui de Rome ; aussi s'étaient-ils toujours montrés, depuis la fin des guerres puniques, des sujets soumis. Ils ne cessaient de faire des avances à leurs vainqueurs, et Cicéron remarque avec quelque surprise que beaucoup d'entre eux prenaient des noms romains, ce qui semblait indiquer qu'ils voulaient renoncer à leur ancienne nationalité pour accepter celle de leurs nouveaux maîtres [3]. Les deux races commençaient donc à se mêler ensemble et déjà se préparait cette assimilation de la Sicile avec l'Italie qui de nos jours est devenue si complète.

Ce n'est pas que Rome ait toujours accordé aux Siciliens une protection bien efficace. Elle choisissait quelquefois, pour les gouverner, des gens qui remplissaient fort mal leurs fonctions et qui pillaient ceux qu'ils auraient dû défendre. Verrès, en gardant pour lui l'argent destiné à l'entretien de la flotte, en

1. II, *Verr.*, v, 3. — 2. II, *Verr.*, v, 37. — 3. II, *Verr.*, v, 43. Ce fut Antoine qui, après la mort de César, donna le droit de cité romaine à toute la Sicile. Il prétendit avoir trouvé le décret qu'il publia dans les papiers du dictateur, mais Cicéron croit que les Siciliens l'avaient payé pour le fabriquer.

la mettant sous les ordres du mari de sa maîtresse, qui était aussi mauvais amiral que mari complaisant, l'avait livrée aux pirates. Lui-même ne s'était occupé, dans les deux années de sa préture, qu'à remplir ses coffres ou ses galeries. Il avait mis en vente toutes les charges municipales de la province, fait payer aux laboureurs deux fois plus d'impôts qu'ils n'en devaient, et confisqué, sous prétexte de crimes imaginaires, la fortune des personnes les plus distinguées et les plus riches. « La Sicile, disait Cicéron, est aujourd'hui tellement affaiblie et perdue qu'elle ne retrouvera jamais son ancienne prospérité[1]. » C'était une prédiction, et elle s'est accomplie à la lettre. L'Empire donna sans doute à la Sicile, comme au reste du monde, la paix au dehors et la sécurité intérieure. Pendant près de trois siècles on n'entendit plus parler des pirates. Il y eut encore quelques révoltes d'esclaves, par exemple celle de Selurus, qu'on appelait *le fils de l'Etna*, parce qu'il avait longtemps couru et dévasté les environs de cette montagne. Strabon le vit dévorer par les bêtes, dans le grand cirque de Rome, à la suite d'un combat de gladiateurs. « On l'avait placé, dit-il, sur un échafaudage très élevé qui figurait l'Etna. Tout à coup l'échafaudage se disloqua, s'écroula, et lui-même fut précipité au milieu de cages remplies de bêtes féroces qu'on avait mises au-dessous[2]. » Ces tentatives, comme on voit, étaient vigoureusement réprimées et elles ne prirent jamais le caractère terrible de celles d'Eunus et d'Athénion. Cependant, malgré le calme dont la

1. *Verr.*, I *actio*, 4. — 2. Strabon, VI, 2, 5.

province a joui sous l'Empire, elle ne parvint jamais se relever[1]. N'est-il pas étrange que la paix, qu'elle a tant souhaitée et si peu connue, n'ait pas pu lui rendre un moment cette prospérité, cet éclat, cette intensité de vie, cette gloire des lettres et des arts, dont elle avait été favorisée d'une façon si merveilleuse pendant qu'elle se débattait dans d'effroyables désordres?

Il lui restait heureusement ce qu'elle tenait de la nature, ce que rien ne pouvait lui ôter : les richesses d'un sol inépuisable, dans une petite étendue une étonnante variété de sites, des montagnes pittoresques, des côtes bien découpées, un climat d'une admirable sérénité, qui frappait de surprise même des Italiens : « On prétend, disait Cicéron, qu'à Syracuse il n'y a pas de journée si sombre que le soleil n'y luise quelques instants[2]. » Ajoutez-y tous ces phénomènes volcaniques mentionnés si complaisamment par Strabon, et qui causaient d'autant plus d'admiration qu'on savait moins les expliquer; ces sources brûlantes qui jaillissent de terre, ces montagnes qui jettent des torrents de feu ou de boue, ces flammes qui courent capricieusement sur les flots, ces îles qui sortent tout d'un coup de la mer et qui s'y replongent, enfin tous ces spectacles extraordinaires dont on rendait compte par des légendes, faute d'en savoir

1. Les empereurs semblent s'être découragés de s'occuper d'elle. Elle est un des rares pays où l'on n'a pas retrouvé de ces bornes milliaires qui sont si fréquentes ailleurs, ce qui semble montrer que les grandes routes n'y existaient pas ou qu'elles n'étaient pas réparées par l'autorité publique. Voyez les réflexions que fait Mommsen à ce propos (*Corp. inscript. lat.* x, p. 714). — 2. II, *Verr.*, v, 10.

la raison, et qui donnaient à la Sicile la réputation d'être un pays de merveilles.

Ce n'était pas là pourtant ce qui attirait surtout chez elle les voyageurs. L'auteur d'un poème sur l'Etna se plaint qu'on ne se dérange guère pour admirer les grands spectacles de la nature, tandis qu'on traverse les terres, qu'on passe les mers, qu'on se donne mille peines lorsqu'il s'agit de contempler des tableaux célèbres ou de vieux monuments[1]. Les curieux allaient donc voir Agrigente ou Syracuse comme Athènes ou Corinthe : ils venaient y visiter les chefs-d'œuvre de l'art grec. Il est sûr que leur attente n'était pas trompée, et qu'ils ne devaient pas regretter leur voyage. Songeons que tous ces édifices, dont les débris nous étonnent, quoique nous n'en ayons plus que le squelette, étaient alors intacts et complets. Les temples conservaient leurs frontons et leurs frises sculptées; le vent et la pluie n'avaient pas rongé les cannelures des colonnes; elles étaient couvertes d'une couche de stuc assez forte pour les protéger, assez légère pour ne pas les alourdir, semblable à ces draperies transparentes qui dessinent si parfaitement les formes des statues antiques. Les métopes produisaient tout leur effet, placées au-dessus des colonnes, à l'endroit même pour lequel on les avait faites, au lieu d'être, comme aujourd'hui, rangées le long des murs d'un musée. Il faut ajouter que toute cette architecture dorique, qui nous paraît si majestueuse, si grave, était alors relevée et comme égayée par des couleurs que le temps a effacées. On sait aujourd'hui que les

1. *Ætna*, 563 et sq.

Grecs appliquaient sur le marbre et sur le stuc des peintures qui avaient l'avantage de corriger, dans les premiers temps, la crudité des tons naturels, et qui plus tard, à mesure que les monuments vieillissaient, les empêchaient de prendre ces variétés de nuances qui détruisent l'unité de l'ensemble. Faisons un effort d'imagination, et tâchons de nous figurer l'aspect que devaient alors présenter ces beaux édifices. Les grandes parties extérieures sont peintes d'ordinaire en jaune clair, couleur moins éblouissante au soleil, moins crue que le blanc, qui se détache mieux sur les nuages et contraste plus agréablement avec la verdure. Sur ce fond uniforme, des teintes plus vives accusent les détails de la décoration. Les triglyphes sont peints en bleu ; le fond des métopes et des frontons en rouge. Les colonnes s'enlèvent en clair sur un soubassement plus foncé. Quelquefois des lignes délicatement tracées indiquent les joints des pierres. Pline, parlant d'un temple de Cyzique, dit « que l'or n'y semblait qu'un trait de pinceau, aussi fin qu'un cheveu, et qu'il produisait néanmoins de merveilleux reflets ». Vers le haut, le long des frises et au-dessus, les ornements sont plus nombreux, les couleurs plus variées, plus vives, comme pour former une sorte de couronne à l'édifice[1]. Voilà pour l'extérieur; on voit

1. Je me sers ici des idées et souvent même des expressions de M. Hittorff. C'est lui, on le sait, qui a le premier soutenu, non sans soulever de violentes polémiques, que les monuments grecs étaient recouverts de couleurs, et c'est l'étude qu'il avait faite des temples de Ségeste et de Sélinonte qui lui avait révélé cette vérité. Son grand ouvrage sur l'*Architecture antique de la Sicile*, qu'il avait laissé incomplet, a été achevé par son fils, M. Ch. Hittorff, et publié en 1870. M. Ch. Hittorff a tenu à

à quel point il différait alors de ce qu'il est aujourd'hui. Quant à l'intérieur, nous n'en avons plus rien conservé. Les murs de la *cella*, c'est-à-dire de la demeure même du dieu, ont presque partout disparu, et c'est grand dommage, car ils étaient souvent couverts de belles peintures. A Syracuse, dans le temple de Minerve, une suite de tableaux représentait les incidents d'une bataille de cavalerie livrée par Agathocle. « Il n'y a pas, dit Cicéron, de peinture plus fameuse et qui attire plus les étrangers [1]. » Ils allaient voir aussi, dans le même temple, des portes sculptées, comme on visite celles de Ghiberti à Florence. On les tenait pour une œuvre admirable, et les critiques d'art de la Grèce avaient composé plusieurs ouvrages pour en détailler les beautés [2]. Ce qui paraissait plus curieux encore, c'était de voir rangés le long des murs les dons qu'on avait offerts aux dieux ; il y en avait de toute sorte. Pline le jeune raconte qu'ayant fait un héritage, il s'était permis d'acheter une statuette en airain de Corinthe, représentant un vieillard debout, qui lui semblait un bel ouvrage. « Je n'ai pas l'intention, nous dit-il, de la garder pour moi. Je veux l'offrir à Côme, ma patrie, et l'y placer dans un lieu fréquenté, de préférence dans le temple de Jupiter : c'est un présent qui me semble digne d'un temple, digne d'un dieu [3]. » En effet, de belles statues n'y sont pas déplacées, même quand elles ne représentent pas

s'effacer devant son père, dont il avait été le collaborateur le plus dévoué, et il n'a pas voulu mettre son nom sur la première page ; cette piété filiale ne doit pas le priver de la juste part qui lui revient dans l'œuvre commune.

1. II, *Verr.*, IV, 55. — 2. *Ibid.*, 53. — 3. Pline, *Epist.*, III, 6.

la divinité qu'on vient y prier; mais il y avait bien autre chose. Pour ne parler que de ceux de la Sicile, Cicéron rapporte qu'on y voyait des tables de marbre, des vases en airain, des lingots d'or, des dents d'ivoire d'une grandeur extraordinaire, et, pendant aux murs, des casques, des cuirasses travaillées avec goût, ainsi que des piques de bois, qui sans doute avaient servi de sceptre aux anciens princes du pays[1]. Les temples n'étaient donc pas seulement des musées, comme on l'a dit souvent, mais de véritables magasins de curiosités.

Au milieu de ces richesses entassées, il devait être quelquefois difficile au voyageur inexpérimenté de se reconnaître. Heureusement, il avait la ressource de s'adresser à des personnages empressés et obligeants, dont la race ne s'est pas perdue en Italie, qui faisaient profession de guider les étrangers et de leur faire admirer les monuments antiques. On les appelait *mystagogues* ou *périégètes*. Il y en avait beaucoup en Sicile, comme dans tous les pays de la Grèce que visitaient les curieux, et Cicéron nous les dépeint fort embarrassés après que Verrès eut dévalisé tous les temples. « Ne pouvant plus, dit-il, faire voir les objets précieux, qui n'y sont plus, ils sont réduits à montrer la place qu'ils occupaient[2], » ce qui n'est pas tout à fait la même chose.

Indépendamment des monuments publics, gymnases, théâtres ou temples, qui contenaient tant d'œuvres remarquables, il y avait en Sicile beaucoup de galeries qui appartenaient à des particuliers et que

1. II, *Verr.*, IV, 56. — 2. *Ibid.*, 59.

les étrangers étaient admis à visiter; c'est ce qui arrive encore aujourd'hui à Rome et dans les villes importantes de l'Italie. Cicéron parle de plusieurs de ces riches collections, qui, pour leur malheur, excitèrent la convoitise de Verrès. Mais il y en a deux dont il fait surtout l'éloge, celle de Stenius, à *Thermæ Himerenses* (aujourd'hui Termini), et celle d'Heius, à Messine. Heius avait eu l'idée de réunir, dans une pièce arrangée exprès, les chefs-d'œuvre de sa galerie : c'est ce qu'on a fait depuis longtemps dans la Tribune de Florence, ce qu'on imite dans presque tous les musées de l'Europe. Il possédait une petite chapelle, bien tranquille, bien recueillie, avec des autels pour venir prier les dieux, et il l'avait ornée seulement de quatre statues, quatre merveilles : le Cupidon de Praxitèle, l'Hercule en bronze de Myron, et deux canéphores de Polyclète. Le Cupidon avait fait le voyage de Rome : l'édile C. Claudius l'avait emprunté à son ami Heius pour embellir une fête qu'il donnait au peuple romain. On ne manquait pas de le dire aux visiteurs, de même que de nos jours on pense augmenter le prix d'un tableau en racontant qu'il est de ceux qui furent enlevés par les Français et placés au Louvre. La chapelle d'Heius était ouverte tous les jours, et les étrangers qui passaient à Messine ne manquaient pas de l'aller voir. « Cette maison, dit Cicéron, ne faisait pas moins d'honneur à la ville qu'à son maître[1]. »

On allait donc visiter alors la Sicile pour les mêmes raisons qu'à présent. Elle attirait surtout les artistes,

1. II, *Verr.*, IV, 2.

les connaisseurs, ou ceux qui croyaient l'être, les admirateurs de l'art grec, qui savaient qu'elle était au moins aussi riche en monuments anciens que la Grèce ou l'Asie. Le voyage était sans doute moins commode et moins rapide qu'aujourd'hui, mais peut-être se faisait-il plus aisément qu'il y a quelques années. Cicéron rapporte que, lorsqu'il voulut dresser l'acte d'accusation de Verrès, il parcourut l'île entière en cinquante jours, « de façon à recueillir tous les griefs des villes et des particuliers[1] », ce qui suppose qu'il y avait alors des moyens assez faciles pour se transporter d'un endroit à l'autre. Aussi voyait-on beaucoup de Romains se mettre en route pour la Sicile. Dans les *Verrines*, toutes les fois que l'orateur parle de quelque ville importante ou de quelque monument fameux, il paraît supposer qu'il y a, dans son auditoire, des personnes qui les connaissent.

C'est là précisément ce qui nous cause une certaine surprise : nous sommes étonnés qu'il y ait eu tant de gens à Rome qui aient pris la peine d'aller si loin pour voir de beaux édifices et de riches musées. Longtemps les Romains avaient affiché un souverain mépris pour les arts et, à l'époque même dont nous nous occupons, les magistrats en exercice, les orateurs qui voulaient paraître sérieux, affectaient de n'avoir jamais entendu parler des grands artistes de la Grèce ; mais c'était une comédie : en réalité, ceux mêmes qui se donnaient le plaisir d'écorcher à la tribune le nom de Praxitèle ou de Polyclète commençaient à payer très cher leurs ouvrages, et l'on venait de voir, à

1. *Verr., prima act.*, 2.

Rome, un bronze de moyenne grandeur vendu publiquement 120000 sesterces (24000 francs), le prix d'une ferme[1]. Verrès se trouvait être un de ces Romains que l'art grec avait séduits; mais, comme il se mettait au-dessus des préjugés et qu'il ne se piquait pas de pratiquer les vertus anciennes, il avait le courage d'avouer ses goûts et ne se gênait pas pour les satisfaire. Ce fut un grand malheur pour lui d'être envoyé en Sicile : la vue des chefs-d'œuvre dont ce pays était plein enflamma sa passion et la porta à tous les excès. J'imagine que, devant nos tribunaux, cette sorte de fureur dont il était atteint pour les objets d'art lui mériterait peut-être quelque indulgence; à Rome, au contraire, elle contribua beaucoup à le perdre. S'il s'était contenté de prendre l'argent des provinciaux, il aurait causé moins de scandale : c'était un crime alors fort commun et l'on s'y était accoutumé; mais voir un Romain qui se donnait tant de mal pour voler des statues et des tableaux, voilà ce qui n'était pas habituel, et l'indignation s'augmentait par la surprise. Un crime aussi extraordinaire paraissait indigne de pardon.

Le portrait que Cicéron trace de Verrès doit être fidèle; je remarque que certains détails de cette figure n'ont pas cessé d'être vrais; c'est un original dont nous connaissons des copies. Il ne suffit pas de dire qu'il avait le goût des œuvres d'art, il en avait la manie. Cicéron rapporte que, quelques jours avant qu'on jugeât son procès, il assistait à une fête donnée par un riche Romain, Sisenna, où l'on avait sorti,

1. II, *Verr.*, IV, 7.

pour faire honneur aux invités, toutes les curiosités que possédait le maître de la maison. Verrès avait un grand intérêt à paraître indifférent à ce spectacle. Il lui importait de cacher sa folie pour ne pas donner raison à ses accusateurs; mais il ne put pas se contenir : il lui fut impossible de ne pas s'approcher de ces richesses étalées pour les regarder de plus près, pour les toucher, pour les manier, à la grande frayeur des esclaves, qui connaissaient sa réputation et ne le perdaient pas de vue[1]. Quand un objet lui plaisait, il ne pouvait plus s'en passer : c'était une maladie. Il demandait à l'emporter pour quelques jours et ne le rendait plus. Souvent il proposait de l'acheter, et d'abord le propriétaire refusait : « Les Grecs, dit Cicéron, ne vendent jamais volontiers les objets précieux qu'ils possèdent[2]. » Mais Verrès était maître absolu de la province; il avait mille moyens de perdre ceux qui ne se montraient pas complaisants pour lui. Après avoir prié, il menaçait, et les malheureux finissaient par s'exécuter en gémissant. Voilà comment il lui arriva de ne donner que 6500 sesterces (1300 francs) pour quatre statues de maîtres et de payer 1600 sesterces (320 francs) le Cupidon de Praxitèle[3]. C'était un vol manifeste; Verrès l'appelait simplement une bonne affaire. Ce mot est commode pour déguiser un marché douteux; les collectionneurs l'emploient volontiers; rien ne leur plaît tant que de ne pas payer un objet ce qu'il vaut : ils y trouvent, en même temps qu'une économie, une satisfaction de vanité. Quand il s'agissait de dépouiller

1. II, *Verr.*, IV, 15. — 2. *Ibid.*, 59. — 3. *Ibid.*, 6

les monuments publics, Verrès rencontrait encore moins de résistance ; ils étaient plus directement sous sa main et, d'ailleurs, il est de règle que chacun a moins d'ardeur à défendre ce qui appartient à tous. Une fois pourtant il fut forcé de lâcher prise. Ses suppôts étaient arrivés de nuit dans Agrigente pour enlever une statue d'Hercule que les habitants honoraient d'un culte particulier. « Elle avait, dit Cicéron, le menton et la bouche tout usés des baisers que lui donnaient ses adorateurs[1]. » Par malheur pour Verrès, les esclaves qui gardaient le temple donnèrent l'éveil ; les Agrigentins se réunirent de tous les quartiers de la ville et, à coups de pierres, mirent les voleurs en fuite.

Mais il n'était pas accoutumé à trouver en face de lui des adversaires si décidés. Aussi sa passion, que rien ne gênait, n'avait-elle pas besoin de se contraindre. Il ne recherchait pas seulement les statues de bronze ou de marbre, les vases de Corinthe, les tableaux célèbres, tous ces objets que la curiosité se disputait à prix d'or ; sa manie s'étendait à tout. Il faisait aussi collection de bijoux, de tapis, de meubles, d'argenterie. Toutes les familles riches de la Sicile possédaient des patères, des cassolettes, des vases précieux pour le culte de leurs divinités domestiques. Quand Verrès avait la discrétion de ne pas les prendre, il enlevait au moins les ornements de métal qui les entouraient et qui étaient d'ordinaire des œuvres d'art remarquables. Puis il faisait appliquer ces ornements sur des coupes d'or et fabriquait ainsi

2. II, *Verr.*, IV, 43.

de faux antiques. Il avait à Syracuse des ateliers où des ouvriers habiles travaillaient pour lui, et il y passait des journées entières, vêtu d'une tunique brune et d'un manteau grec[1]. C'est encore un goût assez ordinaire aux collectionneurs : il leur semble que par ces réparations et ces restaurations, en se permettant d'achever ou de modifier les œuvres des maîtres, ils se font leurs collaborateurs, et leur amour s'accroît pour des ouvrages où ils ont mis quelque chose d'eux-mêmes.

Cicéron ajoute, comme dernier trait, que Verrès était en somme fort ignorant et peu capable d'apprécier par lui-même tous ces chefs-d'œuvre qu'il entassait. Il avait à ses ordres deux artistes grecs fort expérimentés, qui étaient chargés de le renseigner. « Il voit par leurs yeux, dit Cicéron, et prend par ses mains[2]. » Les amateurs ne sont pas toujours des connaisseurs ; ce qui ne les empêche pas d'aimer avec fureur des objets dont ils ne comprennent pas tout le prix, car on sait que les passions les moins éclairées sont quelquefois les plus fortes. Celle de Verrès s'augmentait de ce qu'il y avait d'ordinaire de violent et de grossier dans l'âme des Romains. C'étaient toujours des soldats et des paysans ; la Grèce avec ses raffinements n'était pas parvenue à détruire ce fond de barbarie et de brutalité qu'ils tenaient de la nature, et il leur arrivait encore d'unir les emportements du sauvage aux goûts délicats du civilisé. Supposons qu'un amateur de ce caractère possède une autorité sans limites, qu'il se trouve en pays vaincu, avec des sujets

1. II, *in Verr.*, IV, 23. — 2. *Ibid.*, 15.

soumis à ses pieds et des flatteurs empressés autour de lui, il perdra vite la tête et se croira tout permis. C'est cette ivresse du pouvoir absolu, dans une nature détestable, jointe à un mélange malsain de Romain et de Grec, qui, sous l'Empire, a produit Néron; Verrès fut une ébauche de Néron sous la République.

Heureusement pour la Sicile, les Romains qui venaient s'établir chez elle ne ressemblaient pas tous à Verrès. Pour revenir enfin à Virgile, que nous avons depuis trop longtemps quitté, il n'est pas douteux qu'il n'ait été, lui aussi, très sensible aux beautés de l'art grec. Soyons assurés qu'il n'a pu parcourir sans une vive émotion des villes comme Sélinonte, Agrigente ou Syracuse; il a certainement visité leurs temples et leurs théâtres, admiré les statues et les tableaux qui leur restaient après les larcins du terrible préteur; mais lui au moins s'est contenté d'admirer. On peut croire que le souvenir des monuments qu'il avait vus en Sicile lui revenait à la pensée lorsqu'il avait à décrire des édifices semblables. N'avait-il pas dans l'esprit Agrigente ou Ségeste, quand il nous parle de ces temples « qui s'élèvent sur un rocher antique et dont cent colonnes soutiennent le faîte[1] »? Ne se rappelait-il pas les riches colorations dont j'ai dit un mot tout à l'heure, lorsqu'il nous dépeint ces toits magnifiques où l'or étincelle, *aurea tecta*[2]? Cependant je suis tenté de penser que, comme il était surtout venu chercher le repos en Sicile, il fut encore plus touché des agréments du climat et des beautés

1. III, 84 : *saxo structa vetusto;* — VII, 170 : *centum sublime columnis.* — 2. VI, 13.

de la nature. Je m'imagine qu'il dut choisir quelque part, dans un site gracieux, le long de ces montagnes qui descendent vers la mer, une demeure solitaire où il pouvait travailler, sans être distrait, à sa grande épopée. La Sicile avait pour lui le mérite de rappeler la Grèce. Jeune encore, il avait exprimé dans des vers célèbres le bonheur qu'il éprouverait à parcourir les belles vallées de la Thessalie ou de la Thrace et à voir les jeunes filles de Sparte bondir sur les hauteurs du Taygète :

O ubi campi,
Sperchiusque, et virginibus baccata Lacænis
Taygeta[1] !

On est fort étonné qu'il n'ait entrepris ce voyage si souhaité que dans la dernière année de sa vie; il est probable que la Sicile lui fit prendre patience. La Sicile, c'était la Grèce aussi, mais une Grèce plus voisine de lui, plus à sa portée, et qui surtout était presque italienne : c'était pour Virgile une grande raison de l'aimer. Aussi a-t-il fait beaucoup d'efforts pour la rattacher tout à fait à l'Italie; il affirme qu'elle en a fait primitivement partie, et qu'en réalité elle lui appartient, quoiqu'elle soit grecque d'apparence et de langage. « Ces lieux, nous dit-il, furent autrefois secoués et bouleversés par des convulsions profondes. Les deux terres ne faisaient qu'une, quand la mer furieuse se fraya entre elles un passage et les sépara par ses flots. C'est ainsi qu'elles furent détachées vio-

1. *Georg.*, II, 487.

lemment l'une de l'autre et qu'un canal étroit courut entre ces villes et ces campagnes autrefois réunies [1]. » Dès lors Virgile se trouvait autorisé à les confondre dans son affection et à traiter la Sicile comme le reste de l'Italie. Puisque l'origine des deux pays est la même, il pouvait bien lui donner une place dans ce poème national, qui devait contenir toutes les traditions et toutes les gloires de la patrie italienne. Cette place, nous allons le voir, est très large, et il n'y a que le Latium qui soit mieux partagé : la Sicile remplit un livre entier de l'*Énéide* et presque la moitié d'un autre.

III

Le troisième livre de l'*Énéide*. — Énée en Épire. — Il touche à l'Italie. — Tarente. — Il passe en Sicile. — L'Etna. — L'île d'Ortygie. — La fontaine d'Aréthuse. — Agrigente. — Quels devaient être les sentiments de Virgile quand il parcourait les ruines des cités grecques de la Sicile. — Drepanum. — Mort d'Anchise.

Le troisième livre de l'*Énéide* nous montre Énée à la recherche d'une nouvelle demeure. Le poète nous raconte qu'après s'être échappé de Troie, il s'est réfugié dans les hautes vallées de l'Ida, où il passe une saison à se reposer de ses fatigues et à préparer son voyage. Il part ensuite, sans trop savoir où il va. Il a formé le dessein de se laisser guider par les oracles; mais les oracles, comme on sait, ne sont pas toujours

1. *Æn.*, III, 414.

fort clairs, et il n'est pas aisé de les bien entendre. Ils recommandent à Énée de se retirer dans l'*Hespérie*, c'est-à-dire dans les régions de l'Occident. C'est une expression très vague, qui lui fait connaître à peu près la direction qu'il lui faut suivre, mais ne lui permet pas de savoir le point précis où il doit s'arrêter. Même quand la prophétesse Cassandre lui parle du Latium et du Tibre, ces noms parfaitement inconnus d'un habitant de l'Asie Mineure ne lui apprennent pas grand'chose. Quant à cette autre indication qu'il faut qu'il retourne dans le pays d'où ses pères sont sortis, pour qu'elle pût lui suffire, il aurait fallu qu'il connût à fond l'histoire de ses aïeux les plus lointains, et nous voyons que le souvenir s'en était perdu. Il n'est pas surprenant qu'ayant une connaissance si imparfaite du pays où les dieux lui ordonnent d'aller, il se soit souvent trompé de route. Heureusement ils ont soin de le remettre dans la bonne voie, toutes les fois qu'il s'en écarte. C'est ainsi qu'après beaucoup d'erreurs un coup de vent envoyé par la Providence le jette dans l'Adriatique, en face de l'Italie, puis le pousse jusque dans le golfe de Leucate, c'est-à-dire à l'endroit même où fut livrée la bataille d'Actium. On pourrait être tenté de croire que c'est Virgile qui a imaginé cet incident, qui lui permettait de rapprocher la fortune d'Énée et celle d'Auguste. Il n'en est rien, et la légende était beaucoup plus ancienne qu'Auguste et que Virgile, puisque Varron l'avait rapportée ; mais on comprend que le poète en ait tiré un grand profit. Il est heureux de conduire le héros troyen sur les rivages où son grand descendant remportera la victoire qui doit le rendre

maître du monde, de nous le montrer s'y arrêtant avec complaisance, entrevoyant d'une manière confuse, et par une sorte de divination, les grandes destinées auxquelles ces lieux sont réservés, et déjà célébrant, avec sa petite troupe, des jeux qui semblent annoncer et préparer ceux qu'établira le grand empereur après la défaite d'Antoine.

D'Actium, Énée se rend en Épire, où il retrouve Andromaque avec Hélénus, son nouveau mari. Hélénus est un devin fort habile, et comme Énée ne manque jamais une occasion de connaître la volonté des dieux, il a grand soin de le consulter. C'est par lui qu'il apprend d'une manière un peu claire la route qu'il doit tenir. Les destins ordonnent qu'il porte ses dieux en Italie, mais la partie de l'Italie où il doit s'établir n'est pas celle qu'on aperçoit en face de l'Épire. Il faut qu'il longe les côtes de la Calabre, « que ses rames battent les flots de la mer de Sicile », qu'il visite la Campanie et qu'il voie de près le rocher de Circé, avant d'arriver à cette plage tranquille où il doit fixer sa demeure. Cette fois, Énée est très clairement renseigné, et, « lorsqu'il étend au souffle des vents les ailes de ses voiles », il sait où il va et le chemin qui doit le mener au terme de son entreprise. — C'est dans ce voyage que nous allons le suivre.

Mais, dira-t-on peut-être, convient-il de prendre au sérieux des fictions poétiques ? Devons-nous accompagner pas à pas un héros de légende, essayer de retrouver les lieux par lesquels il n'a jamais passé, et prendre la peine de dresser un plan régulier de ses courses imaginaires, comme s'il s'agissait de voyages véritables ? — Pourquoi pas ? Les poètes antiques

aiment à mettre la raison dans la fantaisie et à donner à la fable les couleurs de la vérité. Le bon sens, quand on les lit, n'a qu'une concession à faire : il faut qu'il accepte le personnage fictif qu'on lui présente et les données merveilleuses du récit qu'on va lui raconter; cela fait, nous rentrons dans la réalité et nous n'en sortons plus guère. Ce héros d'imagination ne fera plus en général que des choses raisonnables, et son existence se déroulera le plus souvent dans les conditions ordinaires de la vie humaine. Cette façon d'introduire le vrai jusque dans le chimérique et de satisfaire à la fois l'imagination et le bon sens est un des plus grands charmes de la poésie ancienne. N'ayons donc aucune répugnance à nous mettre à la suite d'Énée; soyons convaincus que Virgile va nous décrire des paysages parfaitement réels et que, la plupart du temps, il ne nous dépeindra que ce qu'il a vu de ses yeux.

Il faut d'abord qu'Énée passe des rivages de l'Épire à ceux de l'Italie : c'est un bras de mer étroit à franchir, une traversée de quelques heures qui ne serait qu'un jeu pour un vaisseau de nos jours. Mais alors les pilotes n'osaient pas abandonner le rivage. Il faut voir toutes les précautions que prend celui d'Énée avant de se hasarder au milieu des flots et d'oser perdre la terre de vue. « La Nuit, conduite par les Heures, n'avait pas encore atteint le milieu du ciel, lorsque le vigilant Palinure se lève, interroge tous les vents et prête l'oreille au moindre souffle. Il observe les astres qui glissent dans l'espace silencieux; l'Arcture, les Hyades pluvieuses, les deux Ourses, Orion armé de son épée d'or. Puis, quand il voit que tout

est calme dans le ciel tranquille, il donne du haut de la poupe le signal du départ[1]. » Le voyage s'accomplit sans incident. Aux premiers rayons du jour, les Troyens aperçoivent en face d'eux un promontoire couronné par un temple, et, au pied de la colline, un port naturel, ouvert du côté de l'orient, où ils abritent leurs vaisseaux[2]. C'est là que, pour la première fois, Énée touche la terre d'Italie; il la salue pieusement; mais, fidèle aux ordres qu'il a reçus d'Hélénus, il n'y séjourne que quelques heures et continue son chemin, en rasant la côte.

« Ensuite, ajoute-t-il dans son rapide récit, nous arrivons à l'entrée du golfe de Tarente. De l'autre côté se dresse le temple de Junon Lacinienne; plus loin on aperçoit Caulon et Squilax fécond en naufrages[3]. » Voilà tout, et trois vers lui suffisent pour dépeindre toute la côte de l'Apulie et de la Calabre, c'est-à-dire l'un des plus beaux paysages de l'Italie. Je suppose qu'il a dû lui en coûter un peu d'être si sobre. S'il n'avait pas pris la résolution de tout sacrifier à l'unité de son œuvre, il lui aurait été difficile de ne pas parler avec complaisance de cet admirable pays, et sa poésie s'y serait volontiers arrêtée un moment; mais il appartenait à une école sévère, qui se fait une loi de retrancher les descriptions inutiles. C'est ainsi qu'il s'est résigné à ne rien dire des villes illustres qui peuplaient ce rivage; rien de Sybaris, dont le luxe

1. *Æn.*, III, 512. — 2. La description est si exacte qu'on n'a pas eu de peine à reconnaître de quel endroit Virgile veut parler. Il s'agit du petit village de Castro, à quelques lieues d'Otrante, non loin du promontoire d'Iapygie, aujourd'hui appelé *Santa-Maria di Leuca.* — 3. *Æn.*, III, 550.

était si célèbre dans l'antiquité; rien de Crotone, où vécut Pythagore; rien de Métaponte, où il mourut. Il n'a fait d'exception que pour Tarente; encore s'est-il contenté de prononcer son nom ; ce qui ne semble guère, si l'on se souvient de l'importance qu'elle avait alors et de la place qu'elle tenait dans la vie de quelques riches Romains. Tarente était devenue un des lieux de villégiature qu'ils préféraient, quoiqu'elle eût l'inconvénient d'être bien loin de Rome. Mais lorsqu'une génération de gens ennuyés est prise de la manie des voyages, qu'elle éprouve le besoin de sortir de chez elle et de quitter ses affaires pendant une partie de l'année, il est de règle qu'elle ne reste pas longtemps fidèle aux lieux où elle va chercher quelque repos; comme tous les remèdes, ils cessent bientôt d'être efficaces et ne la guérissent plus de l'ennui. Il faut alors en chercher d'autres qui aient les agréments de la nouveauté, et, en général, elle les choisit plus éloignés, moins abordables que les premiers, pour qu'ils lui rendent plus sensible le plaisir de changer de place. Les grands seigneurs de Rome s'étaient longtemps contentés du séjour de Tusculum ou de Véies, lorsqu'ils voulaient se délasser un moment des fatigues de la vie politique. Ils allèrent ensuite un peu plus loin, à Préneste, à Tibur, puis, quand toute l'Italie fut conquise, à Naples, à Baïes, à Cumes, à Pompéi, ce qui était déjà un voyage. A l'époque où nous sommes arrivés, Baïes semblait à beaucoup de ces dégoûtés un lieu trop coúru, presque vulgaire, et, pour se dépayser davantage, ils s'enfuyaient jusqu'à Tarente. Il faut reconnaître que « la molle Tarente » méritait la peine qu'on se donnait pour l'aller cher-

cher. Horace avait bien raison de dire que rien au monde ne lui semblait préférable à ce coin de terre :

> Ille terrarum mihi præter omnes
> Angulus ridet[1].

C'était une ville de délices, faite à souhait pour être le séjour favori d'un épicurien[2], et qui, bercée par les flots, embaumée par l'odeur de ses jardins, achevait, depuis un siècle, de s'éteindre doucement dans l'oisiveté et le plaisir. Elle est située entre deux mers: d'un côté, le golfe qui porte son nom et qu'Énée traverse en cinglant vers la Sicile, de l'autre, un vaste lac intérieur, de 50 kilomètres de tour, qui ne communique avec le golfe que par une étroite coupure, et que cette langue de terre, sur laquelle la ville est bâtie, met à l'abri des tempêtes. Rien n'est plus intéressant, quand le temps est mauvais, que le contraste des flots irrités et des flots tranquilles. Tandis qu'en se tournant vers la haute mer, on a le spectacle des navires battus par l'orage, dans la mer intérieure les petites barques des pêcheurs circulent tranquillement pour jeter les filets ou les relever[3]. Un peu plus loin, s'étend une vaste plaine, sans grands accidents de terrain, mais riche et riante, comme les anciens les aimaient. Elle s'élève peu à peu vers les montagnes

1. *Carm.*, II, 6, 19. — 2. Cicéron, *Ad fam.*, VII, 12. — 3. Déjà, dans l'antiquité, le *Mare piccolo* avait la réputation d'être un lieu de pêche incomparable. Horace nous dit que les gourmets faisaient grand cas des coquillages de Tarente (*Sat.*, II, 4, 34) :

> Pectinibus patulis jactat se molle Tarentum.

qui la ferment au nord et d'où descendent de petits ruisseaux qui vont se jeter dans la mer, après avoir répandu un peu de fraîcheur sur leur route. L'un d'eux est le Galèse, que Virgile a chanté dans ses *Géorgiques*, car Virgile était, comme Horace, un des visiteurs de Tarente. Il est difficile d'oublier le tableau qu'il nous fait de ce bon vieillard, qui, dans les lieux fortunés « où le noir Galèse traverse des champs jaunes d'épis[2] », défriche quelques arpents de terre abandonnée. Après y avoir semé, au milieu des broussailles, des carrés de légumes entourés d'une bordure de lis, de verveine, de pavots, et planté quelques ormes et quelques platanes pour abriter sa table rustique, il se croit l'égal d'un roi parce qu'il cueille avant tout le monde la rose au printemps, les fruits à l'automne. C'est dans ce passage charmant des *Géorgiques* qu'il faut chercher l'impression que Tarente a faite sur Virgile; dans l'*Énéide*, comme son héros n'y séjourne pas, il n'a pas cru devoir s'y arrêter non plus, et se contente d'en prononcer le nom ; mais il était bien sûr que ce nom seul suggérerait à ses lecteurs des souvenirs que j'ai tenu à rappeler en passant.

Cependant Énée continue à longer les côtes de la Calabre. Quand il est arrivé à l'extrémité de la péninsule et qu'il en a franchi le dernier promontoire (*capo Spartivento*), il aperçoit tout à coup un magnifique spectacle : c'est la Sicile, dont il voit les rivages fuir dans le lointain ; c'est surtout l'Etna qui se dresse en face de lui. L'Etna tient une grande place dans l'admiration et la curiosité des anciens. On sait pourtant

1. *Georg.*, IV, 126.

qu'ils n'étaient pas très sensibles aux beautés des sites sauvages ; les glaciers les épouvantaient, et il semble qu'ils n'aient jamais consenti à regarder de près les Alpes, tant il leur répugne d'en parler. Mais l'Etna, placé au cœur d'un pays qu'ils fréquentaient volontiers, s'imposait à leur attention ; il frappait trop souvent leurs regards, il était le théâtre de phénomènes trop redoutables pour qu'il leur fût possible de n'en rien dire. Voilà pourquoi, malgré leurs préférences pour les paysages calmes et reposés, ils se sont beaucoup occupés de la terrible montagne. Il y avait alors, comme de nos jours, d'assez nombreux touristes qui se hasardaient à en faire l'ascension ; Strabon, qui nous l'apprend, invoque plusieurs fois leur témoignage [1]. On partait de la petite ville d'Etna, comme aujourd'hui de Nicolosi ; de là on s'élevait péniblement, en suivant une région désolée, à travers la cendre et la neige, jusqu'aux approches du sommet. Le long de la route, on assistait quelquefois à de singuliers spectacles : des prêtres, penchés sur les bouches du volcan, y faisaient des sacrifices, ou, à l'aide de diverses pratiques, essayaient de deviner l'avenir. Arrivés presque au terme de la course, quelques superstitieux s'arrêtaient saisis d'une sorte de terreur subite : ils craignaient, en achevant le voyage, de surprendre des secrets dont les dieux se réservaient la connaissance. D'autres, plus audacieux, s'avançaient aussi loin qu'on pouvait aller. Les plus véridiques racontaient qu'il était presque impossible d'atteindre les bords du cratère, dont l'accès était

1. Strabon, VI, 2, 8, et le poème de l'*Ætna*.

défendu par la fumée et par la flamme. Du reste, leurs récits ne concordaient guère ; Strabon en concluait que le sommet du volcan ne doit pas toujours présenter le même aspect, et que, sans doute, chaque éruption en modifie la forme. Le témoignage des voyageurs modernes confirme tout à fait cette opinion.

Une autre curiosité qui se comprend bien chez des gens qui étaient si souvent les témoins ou les victimes des colères de l'Etna, c'est d'en chercher et, s'il se peut, d'en découvrir la cause. D'où peut venir qu'à certains moments des pluies de cendre couvrent la montagne et des fleuves de lave coulent jusqu'à la mer? Comme il était naturel, on en donna d'abord des raisons empruntées à la mythologie : ce sont les vaincus des grandes batailles de l'Olympe que les dieux triomphants ont précipités dans l'abîme ; c'est Typhée, c'est Encelade, ce sont les géants de la Fable, sur qui pèsent de lourdes montagnes et dont la poitrine écrasée par ce poids vomit la flamme. « Toutes les fois, dit Virgile, qu'ils retournent leur flanc fatigué, la Sicile entière tremble et mugit, et le ciel se voile de fumée[1]. » Ces explications poétiques et enfantines, dont Énée se contente aisément, ne pouvaient pas toujours suffire. Un siècle après Virgile, un écrivain qui appartenait vraisemblablement à l'école hardie des Sénèques, ennemie des traditions antiques, voulut en donner une autre qui fût plus sérieuse et plus savante[2]. Il suppose que l'eau de la

1. III, 581. — 2. On pense, sans en être certain, que c'était Lucilius, celui auquel Sénèque adressa ses fameuses lettres.

mer s'engouffre dans les profondeurs de l'Etna par des cavités souterraines, tandis que le vent y pénètre par d'autres ouvertures ; une fois entrés, il est naturel qu'ils se rencontrent dans ces couloirs étroits, qu'en se heurtant ensemble ils se livrent des luttes furieuses qui font trembler la terre, et qu'enfin, quand ils trouvent quelque issue, ils s'échappent en tourbillons de feu. Tel est le système que l'auteur expose assez lourdement dans un poème de plus de six cents vers. Il n'en garantit pas tout à fait la certitude, et le donne le plus souvent pour une hypothèse ; il est pourtant fort heureux de le développer, parce qu'il le dispense d'accepter les fictions mythologiques. C'est un libre penseur, très fier de l'être, qui malmène beaucoup ses malheureux confrères quand ils se permettent de nous parler d'Encelade ou de Vulcain, et qui, pour son compte, fait profession de n'avoir souci que de la vérité, *in vero mihi cura*[1]. Mais, malgré ses rodomontades, c'est au fond un libre penseur timide, mal dégagé de ces histoires fabuleuses dont il se moque et qui se rend coupable lui-même des faiblesses qu'il reproche durement aux autres. Il invoque Apollon, avant de commencer son poème, sous prétexte que « ce dieu nous aide à marcher avec plus d'assurance dans les routes inconnues[2] », et pour nous faire comprendre l'effrayante beauté des éruptions de l'Etna, il nous dit sérieusement que « Jupiter lui-même admire de loin ces jets de flammes et qu'il craint que les géants ne songent à se remettre en

Il fut intendant de la Sicile et il eut l'occasion, pendant qu'il y séjournait, d'étudier l'Etna.

1. *Ætna*, 90. — 2. *Ibid.*, 8.

campagne, ou que Pluton, mécontent de son partage, ne veuille échanger les enfers contre le ciel[1] ». Ce poète si peu d'accord avec lui-même me paraît l'image fidèle de la société au milieu de laquelle il vivait et que travaillaient des instincts contraires. Sceptique et croyante à la fois, railleuse et dévote, elle se moquait des dieux anciens et en cherchait partout de nouveaux.

Si rapide que soit la navigation d'Énée, il était impossible que l'Etna n'arrêtât pas un moment ses regards. Virgile était donc forcé de le décrire ; il le fait en quelques vers où il le représente tantôt lançant dans les airs des nuages de fumée mêlés de cendres brûlantes, avec des flammes qui vont toucher les astres, tantôt vomissant des pierres calcinées et des roches fondues, tandis que la montagne bouillonne jusqu'au plus profond de ses abîmes :

Horrificis juxta tonat Ætna ruinis,
Interdumque atram prorumpit ad æthera nubem
Turbine fumantem piceo et candente favilla,
Attollitque globos flammarum et sidera lambit :
Interdum scopulos avulsaque viscera montis
Erigit eructans, liquefactaque saxa sub auras
Cum gemitu glomerat, fundoque exæstuat imo[2].

Ces vers sonores et brillants furent, dès les premiers jours, appréciés des connaisseurs et cités dans les écoles comme un modèle achevé de description, si bien que Sénèque, qui n'est pas un juge prévenu, déclarait qu'il n'y a rien à y reprendre ou à y ajouter[3].

1. *Ætna*, 200. — 2. III, 571. — 3. Sen., *Epist.*, 79, 5.

Cependant un critique du deuxième siècle, fort respectueux d'ordinaire des réputations établies et des opinions reçues, s'avisa de protester contre l'admiration générale; il signala beaucoup de faiblesses dans ce prétendu chef-d'œuvre et conclut que c'était un de ces passages que le poète aurait refaits, s'il en avait eu le temps, et dont l'imperfection le tourmentait à son lit de mort. Voilà sans doute une grande exagération, et Scaliger n'a pas eu de peine à prouver que ce morceau célèbre contient beaucoup de beaux vers. Pour moi, je serais tenté de penser que les vers y sont trop beaux peut-être. On s'aperçoit que le poète cherche les mots à effet et accumule les hyperboles; s'il faut dire toute ma pensée, j'y trouve, comme Aulu-Gelle, un peu de fracas et d'effort[1]. Ce n'est pas le défaut de Virgile; mais il s'agissait ici de l'Etna; le poète a senti qu'il était aux prises avec un sujet important, difficile, et dont les imaginations étaient occupées. Il s'est un peu surmené pour répondre à l'attente du public.

Énée est trop prudent pour faire un long séjour au pied de l'Etna. Il faut d'ailleurs qu'il évite la colère des Cyclopes, qui sont les habitants du pays, et de Polyphème, leur chef, qui voudrait bien venger sur lui le mal qu'Ulysse lui a fait. Il se remet donc en route le plus promptement qu'il peut. Les vaisseaux troyens passent tout près de ces immenses blocs de lave qui, aux environs d'Aci-Castello, ont été projetés dans la mer par le volcan. Le peuple les appelle

1. Aulu-Gelle, XVII, 10 : *In strepitu sonituque verborum laborat.*

Scogli de' Ciclopi, et suppose que ce sont des quartiers de roches que Polyphème lança contre Ulysse qui lui échappait. Pour moi, quand je voyais de loin leur masse noire couverte d'écume blanche et dominant les flots de plus de 60 mètres, je croyais avoir sous les yeux les Cyclopes eux-mêmes s'avançant dans la mer à la poursuite d'Énée. « Nous les voyons debout, dit Virgile, nous menaçant de leur œil farouche, et portant jusqu'aux cieux leur tête altière. Effroyable assemblée, *concilium horrendum*[1] ! » Énée se sauve à force de rames. L'Etna s'éloigne peu à peu à l'horizon ; on passe à côté de Pantagia, du golfe de Mégare, de Thapsus « au soleil prosternée[2] », et l'on ne s'arrête qu'un peu plus loin, « à l'endroit où une île s'avance dans la mer de Sicile, en face de Plemmyre arrosé de tous côtés par les flots[3] ». Cette île porte un nom illustre dans l'histoire : « les premiers habitants l'ont appelée Ortygie. » C'est là qu'a commencé Syracuse. Plus tard, la ville immense a débordé sur le continent : elle s'est sans cesse avancée dans la plaine jusqu'aux hauteurs des Épipoles et au fort d'Euryale ; mais l'île est toujours restée le cœur et le centre de la grande cité. Hiéron y avait bâti son palais, Denys la peupla de monuments magnifiques, elle fut la résidence des préteurs romains. Aujourd'hui, la ville entière y est renfermée, comme Tarente dans son ancienne acropole. C'est là qu'emprisonnée de tous côtés par les flots, gardée par les bastions de Charles-Quint, Syracuse, avec ses rues étroites, ses

1. *Æn.*, III, 688. — 2. *Ibid.*, 689 : *Thapsumque jacentem*. — 3. *Ibid.*, 692.

vieilles maisons, ses balcons de fer, ses fenêtres monumentales, transporte le voyageur à quelques siècles en arrière, et lui donne le plaisir d'oublier un moment les banalités des villes modernes. De toutes ces curiosités, Virgile n'en mentionne qu'une, celle que Syracuse tient de la nature et qui a dû exister chez elle de tout temps. C'est la fontaine d'Aréthuse, sur laquelle les Grecs faisait tant de récits merveilleux. On pense bien que le pieux Énée, tout pressé qu'il est, s'arrête sur ce rivage pour y rendre ses devoirs à la source sacrée. Les voyageurs modernes font comme lui et ne manquent pas en passant d'aller voir Aréthuse. Il y a quelques années, ils éprouvaient un grand mécompte en la visitant. Elle était alors fort abandonnée, et les femmes de la ville, qui ne ressemblaient guère à Nausicaa, y venaient sans façon laver leur linge. Depuis, on l'a réparée, et nous la voyons à peu près dans l'état où elle était du temps de Virgile. C'est un bassin demi-circulaire, où pousse le papyrus et qu'une étroite jetée sépare de la mer ; il est rempli d'une eau limpide et contient en abondance des poissons de toute espèce et des oiseaux aquatiques de toutes couleurs. Le jour où je l'ai visité, le siroco soufflait avec violence et les flots se brisaient en écumant contre le rivage. C'était vraiment une scène de légende que j'avais sous les yeux : Neptune acharné contre une pauvre nymphe qui lui résiste et travaillant à forcer le refuge tranquille où elle s'est retirée. Je dois dire qu'Aréthuse ne paraissait guère troublée de ce fracas. Pendant que la mer faisait rage, les poissons continuaient à courir après les morceaux de pain que leur jetaient les enfants, et les cygnes se

promenaient gravement entre les touffes de papyrus. Cependant, quand j'entendais le bruit sourd des vagues, et que je voyais les panaches d'écume s'élever au-dessus de la jetée, je ne pouvais m'empêcher de craindre que la mer ne fût la plus forte. En regardant l'étroite langue de terre qui protège la petite source, je tremblais pour elle, et j'étais tenté de répéter le cri de Virgile :

Doris amara suam non intermisceat undam[1]!

Au sortir d'Ortygie, Énée franchit le promontoire de Pachinum, un des trois qui donnent sa forme à la Sicile ; puis il longe toute cette côte parallèle aux rivages de l'Afrique, que les Grecs avaient peuplée de leurs colonies. C'était un pays illustre entre tous et qui avait tenu une grande place dans l'histoire de l'humanité. Mais Énée passe vite. Il nous dit qu'un vent favorable le pousse ; il faut qu'il en profite pour arriver où les dieux l'envoient : il n'a le temps que d'indiquer quelques-unes des villes qu'il aperçoit au passage. Voici Camarina, Gela, Agrigente « qui se dresse sur la hauteur et montre au voyageur ses vastes remparts » ; voici Sélinonte, avec sa ceinture de palmiers ; voici enfin Lilybée « qui cache sous ses ondes des écueils perfides ». Dans ces vers rapidement jetés, je ne vois guère à retenir que le tableau d'Agrigente :

Arduus inde Acragas ostentat maxima longe
Mœnia[2].

1. *Egl.*, x, 5. — 2. *Æn.*, III, 703.

Il reste encore des débris de ces immenses murailles qui avaient frappé Virgile, et, à côté des grands blocs de pierre, que le temps a renversés, on peut voir une série de temples à moitié détruits qui formaient, quand ils étaient intacts, une sorte de couronnement aux remparts. L'effet devait être saisissant quand on voyait d'en bas d'abord une ligne de temples et de murs, puis la ville, avec ses admirables édifices, monter en étages jusqu'au rocher de Minerve (*Rupe Atenea*) et à l'Acropole. Le vers de Virgile nous donne assez bien l'idée de ce spectacle, et la précision de sa description nous montre qu'il avait Agrigente devant les yeux quand il nous parle d'elle. Il paraît s'être peu préoccupé de savoir si, à l'époque de la guerre de Troie, elle était comme il l'a décrite; c'est un souci d'historien et d'archéologue qui le touche médiocrement. Quelques critiques rigoureux l'en ont blâmé; d'autres ont essayé de le défendre en disant qu'à la vérité Agrigente ne fut fondée que plusieurs siècles après le voyage d'Énée, mais qu'il y avait déjà, sur les lieux où devait s'élever la ville grecque, une bourgade de Sicules, et que le poète veut parler de celle-là, quoiqu'il lui donne le nom de l'autre. Ce débat a peu d'importance; mais nous voilà certains, dans tous les cas, que Virgile a visité ce qui, de son temps, restait des villes grecques le long de la mer africaine. Elles ne devaient pas être tout à fait dans l'état où nous les voyons aujourd'hui. Camarina et Gela n'avaient pas entièrement disparu, et les colonnes des temples de Sélinonte ne jonchaient pas le sol. Cependant Strabon dit en termes formels « que la côte qui va du cap Pachinum à Lilybée est déserte

et qu'on y trouve à peine quelques vestiges des établissements que les Grecs y avaient fondés ». Il n'y avait donc déjà sur cette plage que des ruines. Nous voudrions savoir quel effet elles produisaient à Virgile et les pensées qui agitaient son âme pendant qu'il parcourait les rues de ces villes abandonnées et qu'il errait dans ces grands espaces vides d'où la vie s'était retirée. Il ne nous l'a dit nulle part, mais je ne crois pas qu'il soit téméraire de l'imaginer. Il me semble qu'en contemplant ces ruines, il devait remonter aux causes qui les avaient produites. Il se remettait devant les yeux l'histoire de ces malheureuses villes déchirées par les factions, passant de la plus extrême liberté à la plus dure servitude, toujours prêtes, dans leurs querelles domestiques, à invoquer l'appui de l'étranger, et se détruisant sans pitié les unes les autres. Il se disait sans doute qu'une nation n'est pas uniquement faite pour bâtir d'admirables monuments, pour avoir des musiciens, des sculpteurs, des peintres, des poètes; qu'il faut avant tout qu'elle soit capable de sagesse, de modération, de discipline, qu'elle sache se conduire, conserver la paix intérieure, s'entendre avec ses voisins. Puis il faisait un retour vers son propre pays, si pauvre dans les arts et dans les lettres, et je suppose qu'il prenait son parti de cette infériorité quand il le voyait posséder à un si haut degré les qualités politiques dont l'absence a perdu les Grecs, le respect de l'autorité, l'esprit de suite, l'oubli des querelles particulières en face de l'ennemi du dehors, l'union étroite des citoyens vers un dessein commun. Il lui semblait alors, quelle que fût la gloire de la Grèce, que Rome,

par d'autres côtés, pouvait soutenir la comparaison ; c'était assurément un grand peuple que celui qui, en sachant se gouverner lui-même, était devenu digne de gouverner le monde. C'est le sentiment qu'il exprime, avec un éclat incomparable, dans ces vers du sixième livre que quelques critiques, je ne sais pourquoi, lui ont reprochés : « D'autres sauront mieux animer et assouplir l'airain, tailler dans le marbre des figures vivantes ; ils parleront avec plus d'éloquence... Toi, Romain, souviens-toi que c'est ta gloire de commander à l'univers. Forcer tous les peuples à se tenir en paix, épargner les vaincus, humilier les superbes, voilà les arts que tu dois cultiver. »

Excudent alii spirantia mollius æra...
Tu regere imperio populos, Romane, memento[1]!

Je ne puis m'empêcher de croire qu'en visitant les ruines des villes grecques de la Sicile, le contraste des deux pays, de leurs qualités contraires, de leurs destinées diverses, est apparu à Virgile d'une manière plus saisissante, et que c'est ce qui lui a inspiré ces beaux vers.

Nous voici arrivés au terme du premier voyage d'Énée en Sicile. De Lilybée il se dirige « vers le triste rivage de Drepanum[2] », et là, au moment où il

1. *Æn.*, v, 848. — 2. iii, 707 : *Drepani illætabilis ora*. Est-ce seulement parce qu'il y a perdu son père qu'il l'appelle ainsi? Les commentateurs font remarquer que cette côte est marécageuse et stérile. Pour les anciens, c'était un pays désolé depuis le combat d'Eryx et d'Hercule, et longtemps il a gardé cette apparence. Aujourd'hui, tout est en train de se transformer;

croit approcher de la fin de ses peines, il perd son père. La légende plaçait la mort d'Anchise en différents endroits, et l'on montrait son tombeau dans presque tous les pays où les Troyens s'étaient arrêtés. Virgile était donc libre de le faire mourir comme il voulait. Il a tenu à le laisser accompagner son fils le plus longtemps possible ; il lui convenait de placer à côté du pieux Énée une sorte d'interprète des dieux qui pût lui expliquer leurs oracles et lui transmettre leur volonté. Mais il ne pouvait pas, sans de graves inconvénients, le lui conserver davantage. Nous touchons au moment où une tempête va jeter Énée sur les côtes d'Afrique ; il doit y trouver l'hospitalité de Didon et « passer tout un long hiver dans les plaisirs[1] ». Quelle figure aurait faite le vertueux Anchise au milieu de cette aventure amoureuse? Il ne pouvait ni l'empêcher puisque les dieux y consentaient, ni la permettre sans manquer à la gravité de son caractère ; il valait mieux qu'il n'y assistât pas. Virgile a donc pris le parti de le faire disparaître à propos.

Après la mort de son père, Énée quitte la Sicile, mais ce n'est pas pour toujours ; il y doit y revenir quelques mois plus tard, lorsqu'il s'est enfui de Carthage, et y séjourner pendant toute la durée du cinquième livre.

dans la partie basse, on a établi des salines qui paraissent très florissantes. La plaine qui les entoure se peuple de maisons neuves. On a même essayé, près du port de Trapani, de planter un jardin dont les arbres résistent courageusement au mistral qui les courbe.

1. *Æn.*, IV, 193 : *Hiemen luxu quam longa fovere.*

IV

Retour d'Énée en Sicile. — Le cinquième livre de l'*Énéide*. — Le mont Eryx. — Le temple de Vénus Érycine. — Jeux funèbres en l'honneur d'Anchise. — La course des vaisseaux. — Incendie de la flotte. — Ségeste. — Départ d'Énée pour l'Italie.

On a souvent remarqué que le cinquième livre n'est pas uni d'une manière bien étroite au reste du poème. On pourrait le supprimer sans qu'il manquât rien, sinon à l'agrément de l'ouvrage, au moins à la suite et au développement de l'action. Il n'y est guère question que de cérémonies et de spectacles, et cette lutte acharnée d'un homme contre les divinités contraires pour accomplir une mission divine, qui est le sujet de l'*Énéide*, semble s'y reposer un moment. Énée, obéissant aux ordres de Jupiter, vient d'abandonner Didon et il navigue vers l'Italie. Tout d'un coup, le vent fraîchit; le pilote, qui s'épouvante vite, déclare qu'il n'ose pas continuer sa route avec un ciel aussi menaçant. Le prudent Énée se laisse aisément toucher par ces craintes et consent à s'arrêter en chemin. La Sicile est voisine : c'est une terre amie sur laquelle règne un Troyen, le vieil Aceste, et qui contient la tombe d'Anchise. Il va justement y avoir une année qu'Anchise est mort; et, puisque l'occasion se présente de célébrer cet anniversaire, il convient d'en profiter.

Voilà donc la flotte troyenne revenue au port de

Drepanum. Cette partie de la Sicile où Énée s'arrête n'a pas eu tout à fait les mêmes destinées que le reste de l'île. Elle échappa de bonne heure à la domination grecque et fut occupée par les Carthaginois, qui, pendant plus de deux siècles, en furent les maîtres. Il est clair que ce long séjour des Sémites doit avoir exercé quelque influence sur les anciens habitants, quoiqu'il soit aujourd'hui difficile de l'apprécier. Après les premières résistances, les Grecs de ce pays durent finir par s'entendre avec les conquérants; malgré les différences de mœurs et de races, on s'arrangea pour vivre ensemble, comme firent, au moyen âge, les Siciliens et les Arabes. Une tessère conservée au musée de Palerme représente d'un côté deux mains serrées ensemble, et contient de l'autre une inscription qui nous apprend « qu'Imilcon Hannibal, fils d'Imilcon, a fait un pacte d'hospitalité avec Lison, fils de Diognète, et ses descendants [1] ». Les contrats de ce genre ne devaient pas être rares entre les deux peuples. Il est vraisemblable aussi que les vainqueurs, quoique leur esprit ne fût pas tourné de ce côté, ne résistèrent pas entièrement à la séduction de l'art grec. Quand ils prirent Ségeste, ils enlevèrent une statue de Diane en bronze, qui passait pour un chef-d'œuvre. « Transportée en Afrique, dit Cicéron, la déesse ne fit que changer d'autels et d'adorateurs. Ses honneurs la suivirent dans ce nouveau séjour, et son incomparable beauté lui fit retrouver chez un peuple ennemi le culte qu'elle recevait à Ségeste [2]. »

1. Salinas, *Guida del museo di Palermo*, p. 40 — 2. II, *Verr.*, IV, 83.

Carthage dominait sur toute la partie occidentale de la Sicile ; mais, pour ne pas s'affaiblir en disséminant ses forces, elle s'était fortement établie dans trois villes importantes : à Lilybée (Marsala), à Drepanum (Trapani) et à Panormos (Palerme). C'est au-dessus de Drepanum, au centre de la côte occupée par les Carthaginois, que s'élève l'Eryx (aujourd'hui *monte San-Juliano*), dont ils avaient fait une de leurs principales citadelles. Il faut d'abord le parcourir et le décrire, car toute l'action du cinquième livre de Virgile va se passer autour de cette montagne.

La réputation du mont Eryx était très grande dans l'antiquité. Quoiqu'il ne s'élève pas tout à fait de 800 mètres au-dessus de la mer et qu'il y ait en Sicile plus d'un pic, sans compter l'Etna, qui le dépasse de beaucoup, il est d'une si belle forme, si régulièrement découpé et si bien posé, il se montre de tous les côtés avec tant d'avantages, que son nom revient de lui-même à Virgile, quand il veut nous donner l'idée d'une haute montagne : *Quantus Athos, aut quantus Eryx*[1] ! L'accès aujourd'hui en est facile ; une belle route en lacets y mène de Trapani, et l'on atteint le sommet en trois ou quatre heures. Là, on est surpris de trouver une des petites villes assurément les plus curieuses qu'on puisse voir. Enfermé dans de solides murailles, qui remontent aux temps les plus reculés, défendu par des tours et des bastions, San-Juliano contient près de quatre mille habitants, qui ont grand'peine à tenir dans un espace fort resserré. La ville a un air antique et sévère, et peu de

1. *Æn.*, XII, 701.

chose y a été fait pour l'agrément. Quand on parcourt ces rues étroites et escarpées, que bordent de petites maisons avec des portes basses et des fenêtres rares, quand on sent l'âpre bise qui souffle pendant les plus belles journées et qu'on songe que, dans l'hiver, le temps doit y être souvent fort rigoureux, on se demande comment des hommes ont pu être tentés de placer si haut leur demeure. Cependant ce lieu est un des plus anciennement peuplés du monde ; on y a trouvé des restes d'armes en silex, ce qui prouve qu'avant même que l'on connût les métaux, il avait des habitants. Une montagne isolée, facile à défendre, dont les racines plongent dans la mer, et qui est pourvue à son sommet de sources d'eau intarissables, offrait un asile sûr à ceux qui voulaient mettre leur fortune et leur vie à l'abri d'un coup de main. Plus tard elle servit de forteresse à tous les conquérants de la Sicile, et les Grecs, les Carthaginois, les Romains, s'en disputèrent avec acharnement la possession. Les habitants y furent plus nombreux que jamais au milieu des violences du moyen âge, et c'est alors que, pour leur faire place, les maisons furent obligées de se serrer, comme nous le voyons, les unes contre les autres. Aujourd'hui qu'on vit sans danger dans la plaine, la montagne se dépeuple peu à peu, et l'on peut prévoir qu'un jour la petite ville, devenue presque déserte, ne sera plus guère fréquentée que par les curieux qui visitent ce pays à la recherche des souvenirs antiques.

Ce qui les attire surtout ici, c'est la renommée du fameux temple de Vénus qui couronnait autrefois la montagne. Ils ne l'y trouveront plus ; le temple a péri

tout entier, et il n'est guère possible que d'en reconnaître la place. Un peu au-dessus de San-Juliano s'étend un large plateau auquel on arrive par une petite promenade plantée d'arbres et bordée de fleurs. Ce plateau devait être primitivement plus étroit; on l'avait agrandi au moyen d'énormes substructions qui plongent quelquefois très bas et vont s'appuyer sur les saillies du rocher. Les ouvrages de ce genre étaient fréquents chez les anciens, qui ne reculaient devant aucun travail pour asseoir solidement les bases de leurs édifices. Mais celui-ci avait frappé par ses vastes proportions les anciens eux-mêmes, et, n'en connaissant pas l'auteur, ils l'attribuaient à Dédale, l'artiste légendaire, absolument comme nous disons quelquefois que ce sont des monuments cyclopéens : ces façons de parler n'apprennent rien, mais elles sont commodes pour déguiser une ignorance. Nous sommes aujourd'hui plus avancés que les anciens, et nous pouvons dire quel peuple a bâti au moins les plus basses assises de ces murs immenses. Un archéologue distingué de Palerme, M. Salinas, a reconnu que les grands blocs de pierre sur lesquels reposent les murailles portent des lettres, et que ce sont des lettres phéniciennes[1]. Nous avons donc la preuve que les premiers travaux pour établir le soubassement du temple et de la ville furent faits par les Carthaginois. Mais nous venons de voir que bien avant leur arrivée en Sicile le mont Eryx était peuplé, et rien n'empêche de croire que, sur l'emplacement où ils bâtirent leur

1. Salinas, *Le mura fenicie di Erice*, extrait des *Notizie degli scavi*, avril 1883.

édifice somptueux, il existait déjà un modeste sanctuaire construit par les anciens habitants. C'est ce que confirme de tout point le récit de Virgile. Il nous montre à l'approche d'Énée les gens du pays qui, du haut de la montagne, ont l'œil fixé sur la mer pour observer de loin les hôtes inconnus que les flots vont leur amener. Il les représente grossiers et à demi sauvages, comme ils devaient être, « tenant des javelots à la main et couverts de la peau d'une ourse de Libye. [1]» Quant au vieux sanctuaire, qui avait précédé le temple phénicien, il en attribue la fondation à Énée lui-même. Au moment de partir, « le héros, nous dit-il, élève à Vénus sa mère, sur le sommet de l'Eryx, une demeure sacrée, voisine des astres. »

La divinité d'Eryx avait cet avantage d'être reconnue et honorée par tous les peuples qui naviguaient sur les rivages de la Méditerranée. Sous des noms différents, les matelots phéniciens, grecs, étrusques et romains, rendaient hommage à une déesse de la mer qu'ils invoquaient dans leurs dangers, et à laquelle ils se croyaient redevables de leur salut ; qu'on l'appelât Astarté, Aphrodite ou Vénus, c'était au fond la même pour tous : ils lui accordaient les mêmes attributions, ils lui reconnaissaient la même puissance. Dans son sanctuaire d'Eryx, à côté d'inscriptions grecques et latines, on trouvait des *ex-voto* phéniciens où des Carthaginois se mettaient sous la protection d'Astarté « qui donne une longue vie ». Comme tous honoraient également la déesse, il arriva

1. *Æn.*, v, 35 et sq.

que, malgré leurs rivalités furieuses, son temple ne fut jamais dévasté et qu'il traversa sans dommage ces guerres terribles où l'on se permettait tout. Cette heureuse fortune augmenta le crédit dont il jouissait auprès des dévots. Elle était d'autant plus extraordinaire que le temple d'Eryx passait pour être l'un des plus riches du monde. Thucydide raconte que les habitants de Ségeste y menèrent les envoyés athéniens, quand ils voulurent les tromper sur les ressources dont ils disposaient, et qu'ils leur firent croire qu'ils étaient les maîtres de tous les trésors qu'on y avait déposés[1]. Parmi les dons qu'on avait faits à la déesse, Élien signale particulièrement des bagues et des anneaux[2]; ce qui nous fait songer à *la Madonna di Trapani*, dont l'église se trouve précisément au pied du mont Eryx. C'est une Vierge miraculeuse, en faveur de laquelle beaucoup de femmes du monde se sont dépouillées d'une partie de leurs parures. Elle est surchargée de diadèmes, de colliers, de bracelets, de bijoux, qui étincellent au feu des cierges, et porte même, accroché au bas de sa robe, un lot de montres de tout âge et de toute façon, qui ferait la joie d'un collectionneur. D'après le rapport d'Élien, j'imagine qu'on devait trouver quelque chose de semblable dans le temple de Vénus Érycine. Ainsi pensait-on que la déesse aimait beaucoup une demeure aussi opulente et qu'elle y séjournait volontiers. C'était une de ses résidences favorites; Théocrite lui dit en l'invoquant : « O toi, qui habites Golgos, Idalie ou le haut Eryx[3]. » Les gens du pays pré-

1. Thucydide, VI, 46. — 2. *De animal.*, X, 50. — 3. XV, 100.

tendaient même qu'elle ne s'en éloignait qu'une fois par an, pour aller faire un tour en Afrique. Son absence se reconnaissait à ce signe qu'on ne voyait plus voler aucune colombe autour de l'Eryx : elle les emmenait toutes dans son voyage. Neuf jours après elle revenait et les colombes avec elle. Son départ et son retour étaient l'occasion de brillantes cérémonies.

Le culte de Vénus Érycine avait le caractère sensuel et voluptueux qui était ordinaire aux religions de l'Orient. La déesse était servie par de jeunes et belles esclaves, qu'on appelait en grec des *hiérodules*. Il y en avait mille dans le temple d'Aphrodite à Corinthe, qui faisaient oublier aux capitaines de navire, quand ils s'arrêtaient quelques jours, les ennuis des longues traversées. Il en devait être de même à Eryx; les marins de passage y venaient célébrer Vénus avec ces élans et ces excès que fait naître la joie de vivre chez des gens qui sont toujours en danger de mourir. On a trouvé, sur un des versants de la montagne, un grand dépôt d'amphores brisées, dont les anses portent des inscriptions grecques, latines et carthaginoises : il est vraisemblable que les matelots de tous les pays qui gravissaient l'Eryx apportaient leur vin avec eux et le buvaient là-haut en joyeuse compagnie. Les hiérodules les aidaient à dépenser l'argent qu'ils avaient laborieusement amassé dans leurs pénibles voyages. Aussi quelques-unes de ces femmes arrivaient-elles bientôt à faire fortune. Cicéron parle de l'une d'elles, nommée Agonis, d'abord esclave, puis affranchie de Vénus, qui était devenue très riche et qui possédait notamment des esclaves musiciens qu'on lui enviait

et qu'on finit par lui enlever[1]. Ces plaisirs de toute sorte qu'on trouvait sur l'Eryx font aisément comprendre la renommée dont il jouissait parmi les gens de mer dans toute la Méditerranée. Le temple, situé au sommet de la montagne, s'apercevait de loin comme un phare. J'imagine que le pilote ou le capitaine qui venait de faire un long voyage, plein de fatigues et de périls, sentait son cœur battre de joie quand il voyait, en arrivant d'Italie ou d'Afrique, apparaître à l'horizon ce lieu de délices où il allait un moment oublier ses peines, et que, quand il partait de Drepanum, il devait tenir longtemps les yeux fixés sur la montagne qui lui rappelait de si agréables souvenirs. Du reste, les gens de cette sorte n'étaient pas les seuls qui venaient honorer Vénus Érycine dans son sanctuaire : on y voyait quelquefois des visiteurs plus importants. Diodore nous dit que les magistrats les plus considérables du peuple romain, les consuls, les préteurs, quand leurs fonctions les amenaient de ce côté, montaient au temple d'Eryx. Il ajoute qu'on leur savait gré d'oublier un moment leur gravité et de rendre hommage à la déesse en se prêtant aux plaisanteries et aux jeux des femmes qui la servaient. C'était pour eux une manière aisée de faire leurs dévotions[2].

Aujourd'hui le plateau de l'Eryx est désert; le temple de Vénus, la demeure des hiérodules, tous

1. *Divin. n Cæcil.*, 17. — 2. Les emmes d'Eryx passent pour être les plus belles de toute la Sicile : c'est tout ce qui reste à ce pays de la protection de Vénus. Elles avaient déjà cette réputation au moyen âge. Le voyageur arabe Ben-Djobaïr, qui le constate, ajoute : « Que Dieu les fasse captives des musulmans ! »

ces édifices consacrés au plaisir ont disparu. Le silence s'est fait dans ces lieux où longtemps ont retenti des chants de fête. Ce qui leur reste, c'est l'admirable vue dont on jouit du haut de la montagne, cette série de plaines et de collines riantes qui s'étagent jusqu'au delà du cap Saint-Vit, cette immense étendue de mer qui se déroule devant nous jusqu'aux côtes d'Afrique. Mais ne portons pas nos regards si loin, contentons-nous d'un horizon plus étroit. Nous devons nous borner à tenir nos yeux fixés sur cette petite bande de terre qui s'étend à nos pieds entre la montagne et la mer. C'est elle que Virgile a choisie pour y mettre la scène de son cinquième livre. Des hauteurs où nous sommes, nous allons en suivre sans peine les divers incidents.

On a vu plus haut que ce qui détermine Énée à s'arrêter pour la seconde fois en Sicile, c'est l'occasion qui s'offre à lui de visiter la tombe d'Anchise et de lui rendre de nouveaux honneurs. A peine débarqué, il rassemble ses soldats, et, du haut d'un tertre, comme un empereur, il leur tient une de ces harangues solennelles qui plaisaient tant à la gravité romaine :

Dardanidæ magni, genus alto a sanguine divûm[1], etc.

Il leur annonce, dans ce discours, la série des fêtes qu'il prépare pour honorer la mémoire de son père, et tout s'exécute comme il l'a dit. On se rend d'abord au tombeau d'Anchise, pour y jeter des fleurs et y faire des libations de lait, de vin et de sang. Ce n'est

1. *Æn.*, v, 45.

pas un mort ordinaire que celui qui a été honoré de l'amour de Vénus et qui est le père d'Énée; c'est un dieu, et il le fait bien savoir à son fils quand il suscite ce serpent qui sort de sa tombe et vient goûter aux mets qu'on lui a consacrés. Énée ne saisit pas très bien d'abord le sens de cette apparition merveilleuse, et il se demande s'il vient de voir le génie familier du lieu, ou si c'est une sorte de démon domestique au service de son père dans l'autre vie. Il finit par comprendre et immole à celui qu'il regarde comme une divinité nouvelle des brebis, des porcs et des taureaux. Voilà une ébauche timide et un peu confuse d'apothéose. Quelques années plus tard, quand Auguste mourut et qu'il fut proclamé dieu par le sénat, on régla minutieusement les cérémonies de ses funérailles, et le rituel de l'apothéose impériale fut fixé. « Des soldats avec leurs armes, des cavaliers avec leurs enseignes, courant autour du bûcher funèbre, y jetèrent les récompenses qu'ils avaient reçues pour leur valeur. Des centurions s'approchant ensuite avec des flambeaux y mirent le feu. Pendant qu'il brûlait, un aigle s'en échappa, comme pour emporter avec lui l'âme du prince. » Ces cérémonies, il faut l'avouer, avaient plus grand air que les libations de lait et de vin versées par Énée sur la tombe de son père et le serpent mystérieux qui se glisse hors du mausolée. Mais Virgile n'a pas prévu ce qui se ferait après lui, et il s'est contenté, selon son usage, d'approprier à des circonstances nouvelles les pratiques anciennes de la religion nationale.

Les jeux funèbres qu'Énée a d'avance annoncés à ses soldats ont lieu neuf jours après le sacrifice :

c'était l'usage, Servius nous l'apprend[1]. La trompette en donne le signal ; les Troyens et les gens du pays se réunissent avec empressement pour y assister, et le poète emploie plus de cinq cents vers, presque tout le cinquième livre, à les décrire. Pour comprendre qu'il leur ait donné tant de place dans son œuvre, il faut se rappeler celle qu'ils tenaient dans la vie des Romains de son temps. Ils en étaient devenus le principal intérêt, depuis que le souci de leurs affaires leur était indifférent, et l'amphithéâtre ou le cirque occupaient le temps que le forum laissait libre. Il avait fallu, pour leur plaire, multiplier les jeux sans mesure, et, dans le premier siècle de l'Empire, après qu'on eut supprimé ceux qui semblaient inutiles, ils remplissaient encore cent trente-cinq jours de l'année. Virgile avait donc la certitude de charmer ses lecteurs en les entretenant de ce qui était leur plus violente passion. Il y trouvait de plus l'avantage de pouvoir imiter Homère, qui, lui aussi, s'était plu à décrire longuement les jeux institués par Achille aux funérailles de Patrocle. La plus grande partie du morceau de Virgile est copiée de l'*Iliade;* mais là, comme ailleurs, il sait garder, même dans les traductions les plus exactes, une allure indépendante; il s'assimile ce qu'il reproduit, et, malgré l'empire que son grand prédécesseur exerce sur lui, il conserve la disposition de son génie propre. Il y a d'ailleurs deux de ces tableaux qui lui appartiennent tout à fait. D'abord il a remplacé la course des

1. Servius, *in Æn.*, v, 64 : *unde etiam ludi qui in honorem mortuorum celebrantur novemdiales dicuntur.*

chars par celle des navires. On voit sans peine ce qui lui a donné l'idée de ce changement : les Troyens, qui naviguaient depuis sept ans, ne doivent pas avoir beaucoup de chevaux à leur service[1], et, dans tous les cas, ils n'ont pas eu l'occasion de s'exercer à les conduire ; comme ils ne se sont guère appliqués qu'à la direction de leurs vaisseaux, c'est dans ce genre d'exercice qu'il était naturel de les faire lutter entre eux. Les courses de chars étaient un lieu commun dont la poésie grecque avait abusé ; on avait plus rarement dépeint les courses de vaisseaux, et elles pouvaient fournir quelques descriptions nouvelles. L'autre spectacle que Virgile n'a pas emprunté à Homère est celui qu'on appelait le jeu troyen (*ludus Trojanus*), sorte de carrousel où la jeunesse se livrait à des luttes d'adresse et de force et auquel on attribuait une antiquité très vénérable. Par elles-mêmes, ces évolutions des jeunes gens sous les yeux de leurs pères avaient quelque chose de gracieux et de touchant qui devait plaire à Virgile ; il savait, de plus, qu'en les décrivant il entrait dans les desseins d'Auguste, qui les remit en honneur, sans doute pour y faire briller ses petits-fils et montrer au peuple, au milieu de pompes antiques, les maîtres futurs de l'Empire. Le poète est ici fidèle à son système ordinaire, qui consiste à rapprocher le présent du passé et à redonner la vie à ces vieilles histoires en les animant des passions de son temps.

1. Virgile a grand soin de dire que les chevaux que montent les jeunes gens dans le *ludus Trojanus* ont été fournis par Aceste.

Je ne veux pas analyser ces récits, qui n'auraient pas pour nous le même intérêt que pour les contemporains de Virgile. Qu'il me suffise de dire qu'ici, comme partout, le poète a décrit exactement les lieux où se passe son drame. Du haut de l'Eryx, on peut remettre à leur place les divers jeux par lesquels Énée honore la mémoire de son père et s'en donner le spectacle. Voici d'abord la course des vaisseaux, par laquelle la fête commence. Le point d'où ils partent n'est pas indiqué; c'est sans doute quelque mouillage dans les environs du port de Drepanum, où ils se sont réfugiés pendant le mauvais temps. Mais, en revanche, on désigne très clairement l'endroit vers lequel ils doivent se diriger. « Au milieu des flots, vis-à-vis de la rive écumante, se dresse un rocher que les vagues furieuses battent et recouvrent quand les tempêtes de l'hiver obscurcissent le ciel. Silencieux pendant le calme, il domine l'onde immobile, et les oiseaux de la mer aiment à s'y reposer au soleil [1]. » Je l'aperçois à quelques kilomètres du rivage, et la description de Virgile m'aide à le reconnaître. On l'appelle aujourd'hui *Isola d'Asinello*. C'est autour de cette petite île, décorée pour la circonstance de branches de chêne, que les vaisseaux doivent tourner. Voilà bien l'écueil où la galère de Sergeste a brisé ses rames et sa proue; il me semble la voir qui essaye péniblement d'avancer, avec les voiles qui lui restent, « semblable à un serpent sur lequel a passé la roue d'un char au milieu du chemin, qui se consume en efforts inutiles et se replie sur lui-même sans pouvoir faire un pas », tan-

1. v, 124.

dis que passe devant elle, comme un éclair, le vaisseau de Mnesthée, avec ses rameurs haletants, courbés sur l'aviron. Cette première joute finie, Énée, qui en a suivi les péripéties des environs du port de Drepanum, se rend, en longeant le rivage, « jusqu'à une prairie entourée d'un cercle de collines qu'ombragent des forêts ». Il serait aisé de trouver, le long des rampes de l'Eryx, plus d'un lieu qui répondrait exactement à la description de Virgile. L'Eryx ne tombe pas dans la mer d'une pente unie; il jette à droite et à gauche des contreforts qui s'avancent, enfermant entre eux de petites vallées verdoyantes adossées aux flancs de la montagne. Ces vallées ressemblent assez, selon l'expression du poète, à la partie circulaire d'un théâtre antique, et elles paraissent faites exprès pour des foules qui veulent assister commodément à quelque spectacle. Figurons-nous Énée assis au fond de cette espèce de cirque, sur un siège plus élevé; autour de lui, les Troyens et les Siciliens se placent comme ils peuvent sur le versant des collines, et de là tous regardent, avec un intérêt passionné, la course à pied, la palestre, le tir de l'arc[1]. Mais, pendant qu'ils sont tout entiers livrés au plaisir que leur causent les évolutions compliquées du jeu troyen, le spectacle est arrêté par un incident imprévu. Un messager accourt pour annoncer que les femmes, qu'on a laissées à Drepanum, désespérées de se remettre en route et

1. L'endroit où ces divers jeux ont lieu est celui même où Anchise a été enseveli. Virgile le dit positivement aux vers 550 et 602. Il est probable qu'il s'y trouvait quelque vieux monument que les gens du pays appelaient le tombeau d'Anchise.

cédant aux mauvais conseils de Junon, ont mis le feu aux navires. De l'endroit où Énée se trouve, le port est caché et il n'est pas possible d'apercevoir la flotte qui brûle; mais, par-dessus les hauteurs, on voit la fumée s'élever, comme un nuage, dans les airs. Iule, le premier, puis tous les Troyens à sa suite, se précipitent pour éteindre l'incendie.

Malgré la promptitude des secours et l'aide de Jupiter, on ne peut pas sauver tous les vaisseaux; quelques-uns sont tout à fait détruits, ou beaucoup trop endommagés pour être réparés. Il n'est donc plus possible à Énée d'emmener avec lui tout son monde, il lui faut faire un choix. Les plus braves, les plus résolus, l'accompagneront seuls; quant à ceux « qui n'éprouvent pas le besoin de la gloire[1] », ils resteront en Sicile. Il y laisse aussi les femmes, qui sont épuisées par sept ans de pénibles aventures; mais, avant de partir, il s'occupe à leur bâtir une ville dont il trace l'enceinte à la manière italienne, avec une charrue, et qu'il place sous l'autorité du bon Aceste. Cette ville est Ségeste, qui fut importante à son heure, et qui, pour vaincre sa rivale Sélinonte, appela les Athéniens et les Carthaginois à son aide. Elle était déjà bien déchue quand les Romains devinrent les maîtres de la Sicile. Elle se ressouvint alors à propos qu'on disait qu'elle avait été fondée par Énée, et se réclama auprès des vainqueurs de son origine troyenne. A l'appui de cette tradition, elle montrait une chapelle antique qu'elle avait élevée à son fondateur, elle rappelait que deux petits ruis-

1. v, 751 : *animos nil magnæ laudis egentes.*

seaux, qui coulent au fond de la vallée, avaient reçu le nom du Simoïs et du Scamandre. Les Romains accueillirent bien ses prévenances et la regardèrent comme une ville alliée et parente. On affecta de la traiter honorablement, on l'exempta d'impôts, et Virgile célébra sa naissance dans son poème. Mais ces honneurs n'arrêtèrent pas sa décadence, elle devint de plus en plus pauvre et déserte sous l'Empire; au moyen âge, elle a tout à fait disparu.

Cependant on va toujours visiter l'emplacement qu'elle occupait; car, si la ville n'existe plus, il reste d'elle deux monuments, un temple et un théâtre, qui conservent son souvenir et attirent les curieux. Le temple n'est peut-être pas le plus beau de ceux que possède encore la Sicile, mais il n'y en a pas qui produise un plus grand effet sur les voyageurs. Il est bon, pour en jouir pleinement et l'apprécier à sa valeur, de le voir d'un peu loin : c'est le caractère des monuments grecs qu'ils sont faits pour la place qu'ils occupent et que leur situation est un des éléments de leur beauté. Ici le temple s'élève sur une hauteur, et la colline même sur laquelle il est bâti lui sert de piédestal; il fait corps avec elle, il en est le couronnement, et, si l'on veut l'en isoler, on le tronque et on le mutile. Son aspect change entièrement suivant le côté d'où on le regarde. Quand on vient de Calatafimi, on l'aperçoit tout d'un coup, à un détour de la route, par une fente de rochers : c'est un coup d'œil merveilleux. Il apparaît de profil, et ses colonnes se dessinent dans le ciel bleu avec une admirable netteté. Du pied du *Monte Barbaro*, on le voit de face; son fronton s'applique sur une belle montagne qui se

dresse par derrière et lui sert de toile de fond. Il paraît alors plus ramassé, plus puissant, plus sévère. Cette qualité est celle qui domine à mesure qu'on approche. Il peut même se faire que l'ensemble, quand on est tout près, semble d'abord lourd et trapu. Les colonnes, comme dans tous les temples siciliens, y sont très rapprochées les unes des autres, moins élancées, plus massives que dans les édifices de la Grèce propre. Mais songeons que les architectes avaient à résoudre ici un problème difficile : ils bâtissaient avec des matériaux inférieurs sur un sol agité et mouvant. Ils se sont résignés à faire leurs monuments un peu moins légers pour qu'ils fussent plus solides ; et ils y ont réussi, puisqu'ils existent encore. C'est du reste un défaut auquel on s'habitue vite ; la première surprise passée, on admire sans réserve cette noble architecture dorique, si sobre, si vigoureuse, si claire, si rationnelle, où il n'y a pas un ornement qui ne s'explique, pas un détail qui ne concoure à l'effet de l'ensemble, et qui est une satisfaction pour l'esprit, autant qu'un régal pour l'œil[1]. Le temple de Ségeste n'a pas été fini ; les cannelures des colonnes sont à peine entamées, les frises n'ont jamais reçu de sculptures. Il est vraisemblable qu'on était en train de le bâtir quand Agathocle prit Ségeste

1. A propos de ces qualités de l'ordre dorique, on peut lire les premières pages du *Cicerone* de Burckhardt. Cet excellent livre, qui rend tant de services à tous ceux qui veulent faire un voyage sérieux en Italie et y bien juger les chefs-d'œuvre de l'art, est aujourd'hui tout à fait à notre disposition. Il vient d'être traduit en un français très élégant par M. Auguste Gérard (Paris, 1881, Firmin-Didot).

d'assaut. On sait qu'il massacra sans pitié dix mille de ses habitants et vendit le reste. Depuis cette exécution terrible, la ville, qui ne fit plus que végéter, ne se trouva jamais assez de ressources pour terminer le temple qu'elle avait commencé sur de si vastes proportions au temps de sa prospérité. On dut l'approprier, tant bien que mal, au culte, et s'en servir pendant des siècles comme il était. C'est ce qui est arrivé depuis à beaucoup de cathédrales gothiques que la Renaissance ou la Réforme ont surprises avant qu'elles fussent achevées.

Quant à la ville elle-même, elle était située sur une montagne voisine, le *Monte-Barbaro*. On y grimpe avec peine à travers des rochers éboulés, et l'on rencontre en montant quelques pans de murs détruits, quelques seuils de porte de l'époque romaine : voilà tout ce que nous avons conservé de Ségeste. Une des choses qui étonnent le plus quand on court le monde à la recherche des souvenirs antiques, c'est de voir des villes importantes comme celle-ci, qui tint tête à Syracuse, périr si complètement qu'on n'en trouve presque plus la trace. Le théâtre, qui était taillé dans le roc, a survécu seul à la ruine commune. On en reconnaît l'orchestre et la scène; les gradins sont à peu près intacts, avec les escaliers qui conduisaient les spectateurs à leur place. Si l'on excepte celui de Taormine, qui est une merveille, je ne crois pas qu'il y en ait un autre en Sicile d'où l'on jouisse d'une vue plus large et plus variée. Il est placé au fond d'un cirque de montagnes pittoresques, dont le sommet forme tantôt de grandes lignes majestueuses, tantôt des dentelures bizarres et

tourmentées. Devant lui, la plaine s'étend jusqu'à la mer, qu'on distingue à l'horizon, dans un cadre de collines, avec la petite ville de Castellamare, qui sans doute servait autrefois de port à Ségeste. Si l'on regarde à ses pieds, on est frappé de la variété d'aspects que présente le pays à ses diverses hauteurs. On peut y passer en revue d'un coup d'œil toutes les cultures qui en font la richesse : en bas, au bord des ruisseaux, les orangers, les citronniers, dont les fruits jaunes tranchent sur les feuilles d'un vert foncé ; un peu plus haut, à mi-côte, le blé, la vigne, l'olivier, tous ces produits qui ont fait de la Sicile, suivant l'expression de Caton, le grenier de l'Italie ; plus haut encore, le long des pentes abruptes, des palmiers nains, des aloès, une végétation vigoureuse, qui monte jusqu'en haut des collines et que broutent des moutons et des chèvres. Mais, malgré l'admiration que cause ce spectacle, on ne peut s'empêcher d'éprouver une vive surprise. Aussi loin que plongent les regards, on n'aperçoit ni village, ni ferme, ni chaumière, et, à l'exception de quelques pâtres à la mine sauvage, pas une figure d'homme. Les laboureurs n'arrivent ici que lorsqu'il faut semer ou récolter ; l'ouvrage fini, ils retournent chez eux, et ce pays fertile, un moment animé, redevient un désert. La solitude y est alors si profonde qu'on a grand'peine à se figurer que ces lieux, où aucun bruit humain ne frappe l'oreille, étaient autrefois si peuplés, si vivants, et que si l'on ne voyait à ses pieds les gradins d'un théâtre, et, sur le coteau voisin, le temple avec sa *cella* vide et son toit effondré, on n'imaginerait jamais qu'on se trouve sur l'emplacement d'une grande ville.

Après qu'Énée a fondé Ségeste et qu'il y a établi les Troyens qu'il n'emmène pas avec lui, il n'a plus rien à faire en Sicile. Il prend congé d'Aceste, immole aux dieux des brebis et des taureaux, et fait couper les câbles qui retiennent les vaisseaux au rivage. « Lui-même, la tête ceinte d'une couronne d'olivier, debout sur la proue, élevant la coupe qu'il tient à la main, jette dans la mer salée les entrailles des victimes et verse des libations de vin sur les flots [1]. » Le vent souffle du côté de la poupe et le conduit vers l'Italie, où doivent s'achever ses destins.

1. v, 774.

III

OSTIE ET LAVINIUM

I

Les deux parties de l'*Énéide*. — Caractère des six derniers livres. — Virgile y est au cœur de son sujet. Perfection de la composition. — Le dessein du poète y ressort mieux. — Patriotisme de Virgile. — Comment il a groupé l'Italie entière autour de son œuvre.

L'*Énéide*, comme on sait, est très exactement divisée en deux parties égales, de six livres chacune. La première contient les aventures d'Énée jusqu'au moment où il débarque à l'embouchure du Tibre, la seconde raconte comment il est parvenu à s'établir dans le pays que lui assignent les destins. Ces deux parties n'ont pas tout à fait le même caractère ; il y a longtemps qu'on a remarqué que l'une ressemble plus à l'*Odyssée*, l'autre à l'*Iliade*. C'est la première qu'en général les critiques et les amateurs préfèrent, elle leur semble plus intéressante, plus agréable, plus variée. Ils trouvent l'autre fort inférieure ; quelques-uns soupçonnent même que Virgile avait le sentiment de cette infériorité, et que c'est la raison qui

lui faisait souhaiter, en mourant, de détruire son œuvre. « Il n'est pas donné aux hommes d'être parfaits, disait Voltaire à ce propos. Virgile a épuisé tout ce que l'imagination a de plus grand dans la descente d'Énée aux enfers; il a tout dit au cœur dans les amours de Didon; la terreur et la compassion ne peuvent aller plus loin que dans la description de la ruine de Troie. De cette haute élévation où il est parvenu au milieu de son vol, il ne pouvait guère que descendre. » Chateaubriand fut, je crois, le premier qui protesta chez nous contre l'opinion de Voltaire. Dans cette partie du *Génie du christianisme* où il s'occupe de critique littéraire, et où, malgré l'imperfection de ses connaissances, il a jeté tant d'idées nouvelles, il fait cette remarque curieuse que les vers les plus attendrissants de Virgile, ceux dont le souvenir est resté dans tous les cœurs, se trouvent précisément dans les six derniers livres de l'*Énéide*. Il en conclut qu'en approchant du tombeau le poète mettait dans ses accents quelque chose de plus céleste, « comme les cygnes d'Eurotas, consacrés aux Muses, qui, avant d'expirer, avaient, selon Pythagore, une vision de l'Olympe et témoignaient leur ravissement par des chants harmonieux ».

Ce qui est vrai surtout, ce qu'il n'est pas possible de contester, c'est que, dans ces six derniers livres, nous sommes vraiment au cœur du sujet. Virgile a pris soin lui-même de nous en avertir. Au moment où son héros débarque sur la côte d'Italie, il s'interrompt pour invoquer la Muse et lui demander son secours : il en a plus que jamais besoin à cause de l'importance des événements qu'il va chanter :

Major rerum mihi nascitur ordo,
Majus opus moveo[1].

On voit que, loin de croire, comme le prétend Voltaire, qu'à ce moment « son sujet baisse », il proclame qu'il est arrivé au point culminant de son œuvre. Il y a même des critiques qui, abusant contre lui de son aveu, lui ont reproché d'y être arrivé trop tard. Ils trouvent que c'est beaucoup de dépenser six livres sur douze au récit d'aventures préliminaires et qu'il est surprenant que, dans un poème dont tout le monde vante à l'envi la belle ordonnance, la moitié de l'ouvrage soit hors de l'action véritable. Mais il me semble que ceux qui raisonnent ainsi ne se rendent pas bien compte du dessein de Virgile. Il veut raconter comment Énée a porté ses dieux dans le Latium et leur a bâti un asile; l'action commence donc au moment où Hector les lui confie. Tous les dangers qu'il brave, sur terre et sur mer, pour accomplir son œuvre, font également partie du sujet; si Virgile semble avoir voulu les multiplier à plaisir[2], c'est qu'ils annoncent les grandes destinées de la ville naissante: les dieux ennemis ne s'acharneraient pas contre elle avec une si cruelle obstination s'ils ne savaient pas qu'elle doit être la reine du monde. Voilà pourquoi, après avoir rappelé tous les obstacles qui s'opposent à sa naissance, et qui lui paraissent le

1. *Æn.*, VII, 44. — 2. Heyne (*Æn.*, III, *excursus*, II), a montré que, tandis que les traditions ordinaires supposent que la navigation d'Énée est achevée en trois ans, chez Virgile elle dure sept ans entiers.

gage de son glorieux avenir, le poète termine son énumération par ce vers triomphant :

> Tantæ molis erat Romanam, condere gentem[1] !

Ainsi les épreuves de toute sorte que la colère de Junon impose au pieux Énée rentrent dans le sujet de l'*Énéide*, et Virgile était dans son droit en nous les racontant ; mais, comme les divinités contraires doivent redoubler d'effort à mesure que le héros s'approche du terme, il est naturel que sa dernière lutte soit aussi la plus périlleuse. Avant de remporter une victoire définitive, il faut qu'il brave les ennemis les plus acharnés et qu'il livre les batailles les plus hasardeuses. Virgile avait donc raison de dire, au moment d'entamer le récit de ces derniers combats, « qu'une carrière plus vaste s'ouvrait devant lui et qu'il était arrivé à la partie la plus importante de son œuvre ».

C'était aussi la partie la plus difficile. Dans le reste, il est appuyé, soutenu par Homère et les autres poètes, épiques ou lyriques, qui ont chanté les aventures des rois grecs rentrant dans leur patrie après la chute de Troie. Grâce à ces poètes, toutes les îles de l'Archipel, tous les rivages de la mer d'Ionie étaient peuplés de fantaisies charmantes qu'ils avaient semées sur la route de leurs héros, Virgile pouvait choisir : en quelque lieu qu'il conduisît Énée, il était sûr de réveiller dans toutes les imaginations des souvenirs poétiques. Homère, Sophocle, Pindare et les autres

1. *Æn.*, I, 33.

devenaient ainsi ses collaborateurs, et il faisait profiter son poème de l'admiration qu'inspiraient leurs ouvrages. Mais une fois qu'il aborde en Italie, toutes ces ressources lui manquent. Sur cette terre ingrate, que la poésie n'a pas touchée de son aile, qui, au lieu du trésor des fables grecques, ne lui offre que quelques maigres et prosaïques légendes, il faut qu'il tire presque tout de lui-même. Je ne veux pas trop l'en plaindre : à partir de ce moment, son œuvre devient peut-être moins facile et moins riante, mais elle est plus originale et lui appartient davantage. C'est là qu'il nous donne sa véritable mesure. Quelque admiration qu'on éprouve pour les merveilles dont il a rempli les six premiers livres, il y a dans les autres plus d'invention et de génie véritable ; c'est sur eux qu'il convient de le juger.

La composition d'abord en est parfaite. On ne s'aperçoit pas des efforts que le poète a dû faire pour embellir une matière par elle-même assez aride et mettre quelque variété dans un ensemble un peu monotone ; les incidents sont si habilement amenés, ils semblent si bien sortir du sujet, qu'on a peine à se figurer tout ce qu'il a fallu d'imagination et d'artifice pour les lier entre eux. Ce mérite est de ceux qui ne frappent guère à la lecture d'un bon poème. L'ordre et la suite sont des qualités si naturelles qu'on ne songe pas à les remarquer dans les ouvrages où elles se trouvent ; pour en sentir le prix, il faut lire ceux qui ne les possèdent pas. A ce point de vue, l'on peut dire que la lecture des poètes épiques de la décadence romaine, qui se sont donné tant de mal pour être intéressants et y ont si peu réussi, profite beau-

coup à Virgile. Valérius Flaccus, Silius Italicus, Stace surtout, cet homme de tant de finesse et de talent, dont le poème n'est qu'un amas de brillants épisodes laborieusement rapprochés sans être réunis, nous font apprécier comme il convient, dans l'*Énéide*, la simplicité de l'action, l'adroite liaison des parties et l'harmonie de l'ensemble. Mais on sera plus sensible encore à ces mérites si l'on compare Virgile à lui-même. Dans les premiers chants de son poème, le récit se disperse quelquefois, et il y a même un livre entier, le cinquième, dont on pourrait à la rigueur se passer. On ne trouve rien de semblable dans la dernière partie de l'ouvrage. Là, tout se suit et s'enchaîne, et l'auteur marche devant lui sans s'écarter jamais de sa route. L'action, pressée, rapide, ne s'arrête pas un moment. Elle est si simple, qu'on peut l'embrasser d'un coup d'œil, et il n'y a rien de plus facile que de la résumer en quelques mots. Pendant trois livres, le sort est contraire aux Troyens : Junon parvient à rompre l'alliance qu'ils allaient faire avec Latinus ; tous les peuples italiens prennent les armes contre eux, et, tandis qu'Énée est allé se procurer l'appui d'Évandre et des Étrusques, Turnus assiège son camp et parvient presque à s'en emparer. Au dixième livre, Énée revient avec des troupes nouvelles, et la fortune change à son arrivée. Il commence par repousser les Latins, qui attaquaient ses soldats, puis il les poursuit à son tour jusqu'à Laurente, et termine la guerre par la mort de Turnus. Cette disposition est à peu près la même que celle de l'*Iliade*, où nous voyons Hector s'avancer de plus en plus vers les vaisseaux des Grecs, puis reculer devant

Achille jusque sous les murs de Troie, où il est tué. Mais les événements sont si touffus dans Homère que la richesse des détails ne permet pas toujours de se rendre compte de l'ensemble. Chez Virgile, qui est plus sobre, plus serré, le plan général s'aperçoit mieux; on se rend mieux compte de ce double mouvement en sens inverse, qui constitue la marche de l'action; et, comme l'unité de l'œuvre est plus apparente, il me semble que l'intérêt est plus vif.

Je trouve aussi que, dans ces derniers livres, on est plus frappé du dessein du poète, et que la pensée qui anime l'œuvre entière y est plus visible qu'ailleurs. Cette pensée, on peut le dire, se retrouve partout; il n'y a pas de chant, dans l'*Énéide*, où Rome ne soit glorifiée, et précisément la fin du sixième contient un admirable résumé de son histoire. Le patriotisme de Virgile est si ardent qu'il cherche et trouve partout l'occasion de se manifester. On en éprouve quelque surprise quand on songe que ce poète, qui a chanté Rome avec tant de passion, n'était pas tout à fait Romain de naissance. Pendant longtemps, le parti aristocratique avait obstinément refusé d'accorder le droit de cité complète aux habitants de la Cisalpine. Ces grands seigneurs vaniteux se plaisaient à leur faire sentir, par toutes sortes d'outrages, qu'ils étaient toujours des sujets et des vaincus. Virgile avait dû entendre raconter, dans sa jeunesse, l'histoire de ce décurion de Côme que Marcellus avait fait un jour battre de verges pour bien lui prouver qu'il n'était pas un citoyen. C'est seulement en 712, après la bataille de Philippes, que les Cisalpins, qui avaient reçu de César le droit de cité, furent mis tout à fait

sur le même rang que les autres Italiens. Virgile avait alors vingt-huit ans; mais il n'avait pas attendu si tard pour être Romain de cœur. Il faut vraiment que Rome ait exercé un attrait extraordinaire sur le monde pour que ses anciens ennemis soient devenus si vite pour elle des alliés fidèles et des citoyens dévoués. On la représente d'ordinaire comme l'objet de l'exécration des vaincus; c'est une bien grande erreur, au moins pour ce qui concerne l'Occident. Elle a su, en quelques années, s'y faire pardonner sa conquête. Il est remarquable que ceux qui l'ont le plus aimée dans la suite, qui l'ont servie avec le plus de zèle, célébrée avec le plus d'affection, ne lui appartenaient pas par la naissance et descendaient des peuples qu'elle avait si rudement soumis. Virgile fut donc un patriote avant presque d'être un citoyen; seulement son patriotisme ne ressemble pas tout à fait à celui des vieux Romains de la République : ceux-là ne voyaient que Rome, et la grande ville était tout pour eux. Virgile aussi l'admire beaucoup, mais il ne la sépare pas de l'Italie. La patrie n'est pas pour lui tout entière dans l'enceinte de Servius; elle comprend toute la contrée que renferment les Alpes et la mer. Ce grand pays, qu'il avait connu si malheureux pendant les guerres civiles, qu'il voyait si riche et si florissant sous la domination d'Auguste, il lui était très tendrement attaché [1]. Il l'avait déjà chanté en vers admirables dans ses *Géorgiques* :

1. Le grammairien Servius nous dit « qu'on voit bien que Virgile était très curieux de tout ce qui concernait l'Italie » (*in Æn.*, I, 44). Quoiqu'on connaisse mal sa vie, on peut affirmer qu'il l'avait souvent visitée, admirant les beaux sites et les riches

Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus,
Magna virum [1]!

Lorsque plus tard, répondant au vœu de l'empereur et au désir de tous les Romains, il prit la résolution d'écrire son épopée, il entendait bien associer toute l'Italie à la gloire dont il voulait couronner Rome. C'est avec cette pensée qu'il se mit à l'œuvre; mais il ne put la réaliser entièrement que dans les six derniers livres. L'action, qui avait voyagé jusque-là dans le monde entier, se concentre alors sur les plaines du Latium. Le théâtre où se joue cette grande partie est en réalité fort restreint : il ne s'étend pas au delà de quatre ou cinq lieues carrées; mais, dans cette petite plaine qui va d'Ostie à Laurente et des collines à la mer, Virgile a eu l'adresse de grouper toute l'Italie. Il y a, dans l'armée de Turnus, des Latins, des Sabins, des Volsques, des Marses, des Ombriens, et jusqu'à des Campaniens, c'est-à-dire des représentants de toutes ces nobles races de l'Italie centrale qui ont tant fourni de soldats aux armées romaines. Énée joint à ses Troyens les Grecs d'Évandre et les Étrusques de Tarchon; et, comme à ce moment l'Étrurie étendait sa domination jusqu'aux Alpes, le poète en prend occasion de mettre parmi les troupes d'Énée des Ligures, des Cisalpins, et, en passant, de parler un peu de sa chère Mantoue. Il n'y avait que la pointe de l'Italie méridionale, possédée alors par les

campagnes, et s'enquérant, dans les villes qu'il traversait, de leurs vieilles histoires.

1. *Georg.*, II, 173.

Grecs, qui restât en dehors de son sujet. Il trouve moyen de l'y rattacher de quelque manière : il imagine que Turnus envoie une ambassade à Diomède, qui règne sur ces contrées, pour lui demander son alliance. De cette façon, quoique Diomède refuse de prendre les armes, son nom et celui des villes qu'il gouverne ne sont pas tout à fait absents de l'*Énéide*. C'est ainsi que le poète est arrivé à y faire figurer tous les peuples de l'Italie, leur créant dans le passé des souvenirs communs au moment où ils venaient de s'unir sous l'hégémonie de Rome, et les intéressant tous ensemble au succès de son œuvre.

Ces réflexions générales terminées, entrons enfin dans l'étude des faits principaux que racontent les six derniers livres de Virgile et suivons-les autant que possible sur le pays qui en a été le théâtre.

II

Énée aborde sur la plage d'Ostie. — Comment Virgile la dépeint. — Aspect qu'elle a de nos jours. — De quelle manière Énée reconnaît qu'il est parvenu au terme de son voyage. — Le miracle des tables mangées. — La laie blanche et les trente petits. — Ce que signifiait autrefois cette légende et modifications qu'elle a subies.

Dans sa longue navigation, Énée s'est approché plus d'une fois de l'Italie. Quand il quitte l'Épire, où Hélénus et Andromaque viennent de lui faire un si bon accueil, il aperçoit au loin devant lui des terres basses avec des collines noyées dans la brume : c'est



L. Thuillier Delt

l'Italie. « L'Italie ! s'écrie le premier Achate. — L'Italie ! » reprennent tous ses compagnons, en la saluant d'un cri joyeux. Le cœur bat de plaisir à Énée quand il aborde pour la première fois le pays que les destins lui promettent et que sa race doit rendre si glorieux. Mais ce n'est pas de ce côté qu'il peut y pénétrer : la terre qu'il a sous les yeux est toute grecque et peuplée d'ennemis ; il se contente d'y passer une nuit furtivement et continue sa route le long du golfe de Tarente. Plus tard, après son séjour à Carthage et en Sicile, où un autre fugitif de Troie, Aceste, lui donne l'hospitalité, il s'arrête à Cumes pour consulter la sibylle et descendre aux enfers. Mais ce n'est pas encore l'endroit où il doit se fixer ; il faut qu'il se rembarque et qu'il se dirige vers ces terres du Latium « qui semblent toujours fuir devant lui ». Enfin, après qu'il a touché à Misène, à Palinure, à Caiète, pour y ensevelir les compagnons qu'il a perdus, et doublé le promontoire où l'enchanteresse Circé tient sa cour, il arrive à l'embouchure du Tibre.

« Déjà la mer se colorait des rayons du jour et l'aurore montait à l'horizon sur son char de rose. Tout à coup, les vents tombent, la brise cesse de souffler, et il faut lutter avec les rames contre l'onde immobile. Alors Énée aperçoit sur la rive un bois touffu ; au milieu, coule le Tibre, au cours riant, qui traîne ses sables jaunes et avec des tourbillons rapides se jette dans la mer. Alentour et au-dessus de ses eaux, des oiseaux aux couleurs variées, hôtes habituels du bois et du fleuve, enchantaient l'air de leurs accents et voltigeaient parmi les arbres. Énée ordonne à ses

matelots de se diriger de ce côté et de tourner les proues vers la terre, puis il pénètre joyeusement dans le lit ombragé du Tibre[1]. »

J'ai plus d'une fois parcouru cette côte, où, par une matinée de printemps, débarqua le pieux Énée, et j'avoue que le spectacle que j'ai eu sous les yeux n'est pas tout à fait celui que Virgile vient de dépeindre. Le Tibre continue à tourbillonner sans bruit en rongeant ses rives et à rouler ses eaux jaunes vers la mer, mais les arbres sont rares sur cette plage désolée et je n'ai guère entendu les oiseaux y chanter. Au lieu de ce tableau d'idylle, on a devant soi un paysage monotone et silencieux qui fait naître dans l'âme une impression de tristesse et de grandeur. Il en était autrement du temps de Virgile, et il faut croire que, s'il a orné sa description de couleurs si riantes, c'est qu'il nous a dépeint ces lieux comme il les voyait. Près de l'embouchure du Tibre s'élevait Ostie, le vieux port de Rome, qui gagnait tous les jours en importance à mesure que les rapports de l'Italie avec les pays étrangers devenaient plus fréquents. Le moment approchait où la grande ville, incapable de se nourrir, allait être forcée de demander sa subsistance aux contrées voisines, l'huile à l'Espagne, le blé à l'Afrique et à l'Égypte. Toutes les denrées du monde commençaient à prendre le chemin d'Ostie, qui devenait de plus en plus riche et populeuse. C'est alors que Virgile l'a visitée; il a vu le Tibre comme l'avaient fait ces négociants enrichis qui venaient chercher un peu de fraîcheur et de re-

1. *Æn.*, VII, 24.

pos sur ses bords, après les fatigues de la journée. Tout ce pays avait alors un aspect bien différent de celui que dix siècles d'abandon et de solitude lui ont donné. L'île sacrée, entre Porto et Ostie, est devenue un désert où paissent quelques bœufs sauvages, et que le voyageur ose à peine traverser; c'était alors un lieu très fréquenté, où le préfet de Rome, avec une partie de la population, venait célébrer des fêtes brillantes. On nous dit que le sol y formait toute l'année un véritable tapis de verdure, qu'au printemps il y poussait tant de roses et de fleurs de toute sorte, que l'air en était embaumé et qu'on l'appelait le séjour de Vénus[1]. Les rives du Tibre, jusqu'à Rome, étaient couvertes sans interruption de belles villas : « Il en a plus à lui seul, dit Pline, que tous les autres fleuves réunis[2]. » Aux approches de la grande ville, il était bordé de jardins délicieux, où les grands seigneurs aimaient à réunir leurs amis des deux sexes dans des festins joyeux pendant lesquels on s'amusait à voir les bateaux descendre et remonter le fleuve[3]. On ne peut douter que Virgile n'ait assisté plus d'une fois à ces divertissements de l'aristocratie romaine, et il y songeait sans doute en décrivant, comme il l'a fait, dans le huitième livre, le voyage qu'entreprend Énée pour aller à la ville d'Évandre. On ne saurait imaginer de navigation plus agréable : « Les vaisseaux glissent sur les eaux; le fleuve s'étonne, la forêt regarde avec surprise ce spectacle, nouveau

1. Voyez ce que dit Wernsdorf de ces fêtes qui se célébraient à Ostie, dans la préface du *Pervigilium Veneris* (*Poetæ lat. minores*, éd. Lemaire, II, p. 485). — 2. *Hist. nat.*, III, 5 (9). — 3. Properce, I, 14.

pour elle, de boucliers étincelants et de navires aux couleurs brillantes qui nagent sur les flots. Les rameurs travaillent sans relâche, ils s'avancent au milieu des longs détours du Tibre ; ils passent sous une voûte d'arbres épais, et il semble que leur proue fend les forêts dont l'image se reflète sur l'eau tranquille[1]. » Si l'on excepte les sinuosités du fleuve paresseux, il n'y a plus rien aujourd'hui qui ressemble à ce tableau séduisant. Un vieil écrivain, antérieur de plus d'un siècle à Virgile, et qui vivait sans doute à une époque où le travail de l'homme n'avait pas encore transformé cette nature ingrate, parle bien autrement que lui. Il représente Énée saisi de tristesse à la vue de ce pays que lui cède Latinus et où il lui faut vivre désormais. « Il était fort mécontent, nous dit-il, d'être tombé sur une terre si aride et si sablonneuse : *ægre patiebatur in eum devenisse agrum macerrimum litorosissimumque*[2]. » Cette phrase énergique représente à merveille l'aspect du pays tel que nous le voyons aujourd'hui. Quand, du haut d'un de ces tertres formés par l'amoncellement des ruines, nous jetons les yeux autour de nous, il nous est impossible de ne pas plaindre ce pauvre chef troyen, qui vient de quitter les riches campagnes de l'Asie, et à qui les dieux ont fait payer par tant de fatigues et de périls la possession de quelques lieues de sable.

Virgile lui prête d'autres sentiments ; il le représente enchanté du spectacle qui s'offre à lui et tout

1. *Æn.*, VIII, 91. — 2. Servius, *in Æn.*, I, 7. Ce sont les paroles de l'historien Fabius Maximus.

joyeux d'aborder sur cette rive inconnue. C'est qu'il espère qu'il est enfin arrivé au terme de son voyage et que la terre qu'il va fouler est celle où les destins le conduisent. Mais, quand on connaît le pieux Énée, on peut être certain qu'il ne se fiera pas légèrement à ses espérances. Avant de commencer à fonder un établissement solide, il attendra que les dieux lui aient montré par des signes manifestes qu'il ne se trompe pas; pour qu'il ait pleine confiance, il faut qu'ils lui prouvent à deux reprises, par deux prodiges successifs, qu'il est dans le pays où il doit rester. Ces prodiges, que Virgile raconte en détail, ont dans son œuvre un caractère particulier. Ils étonnaient déjà les critiques de l'antiquité, ils surprennent encore plus les lecteurs modernes[1] et ont donné lieu à de grandes discussions. Puisque nous sommes précisément sur le terrain où ils se sont produits, occupons-nous d'eux un moment.

On sait quelle place tient la religion dans l'*Énéide*, et que cette religion est, pour l'essentiel, celle d'Homère. Je ne puis pas raconter ici comment il s'est

1. Voltaire craint tellement qu'on ne les trouve ridicules, qu'il éprouve le besoin d'excuser Virgile de les avoir racontés. « N'est-il pas vrai, dit-il, que nous permettrions à un auteur français, qui prendrait Clovis pour son héros, de parler de la sainte ampoule, qu'un pigeon apporta du ciel dans la ville de Reims pour oindre le roi, et qui se conserve encore avec foi dans cette ville? Tel est le sort de toutes ces anciennes fables, où se perd l'origine de chaque peuple, qu'on respecte leur antiquité en riant de leur absurdité. Après tout, quelque excusable qu'on soit de mettre en œuvre de pareils contes, je pense qu'il vaudrait encore mieux les rejeter entièrement : un seul lecteur sensé que ces faits rebutent mérite plus d'être ménagé qu'un vulgaire ignorant qui les croit. »

fait que les dieux de la Grèce et de Rome, qui à l'origine ne se ressemblaient pas, ont fini par se confondre. Les amis des lettres grecques aidèrent sans doute beaucoup à cette confusion ; dans tous les cas, ils en ont été fort heureux : elle leur permettait, lorsqu'ils composaient quelque œuvre poétique, de faire agir ou parler Jupiter et Minerve comme Zeus ou Athéné, et d'imiter franchement ces chefs-d'œuvre dont leur imagination était charmée. Il n'y a pas de doute que Virgile ne l'ait acceptée aussi très volontiers : il aimait trop Homère pour ne pas saisir avec empressement toutes les occasions de se rapprocher de lui. On voit pourtant qu'il a cherché à conserver de quelque façon à sa mythologie un caractère national, et c'est là son originalité parmi les poètes de son pays. D'abord, il est visible que, lorsqu'il emprunte une fable aux poètes grecs, il s'efforce d'en placer le théâtre dans quelque coin de la terre italienne. Au lieu d'évoquer les morts sur un champ d'asphodèles, dans une île inconnue de l'Océan, comme fait Ulysse, Énée descend aux enfers près du lac Averne, à l'endroit où les gens du pays placent une entrée du Tartare. La demeure où Vulcain forge les armes divines n'est plus à Lemnos, mais près de la Sicile, dans une de ces îles volcaniques « d'où l'on voit jaillir des feux qui ressemblent à ceux de l'Etna[1] ». Tisiphone, quand elle a fini son œuvre de discorde, et qu'elle veut quitter la terre, se précipite dans le lac d'Amsanctus, qui exhale des vapeurs empestées[2]. Enfin Junon, qui veut regarder de près les derniers

1. *Æn.*, VIII, 416. — 2. *Æn.*, VII, 563.

combats de Turnus et d'Énée, quitte l'Olympe et se place sur les hauteurs du mont Albain, où s'éleva plus tard le temple célèbre et national de Jupiter Latiaris[1]. C'était une façon de rattacher à l'Italie cette mythologie étrangère et d'y intéresser tous les Romains en la rapprochant d'eux. Mais il a voulu faire plus encore. L'invention de la religion hellénique n'avait pas supprimé toutes les anciennes fables des peuples italiens; quelques-unes survivaient, attachées à des villes ou à des temples dont elles expliquaient la naissance. Elles étaient grossières, comme le peuple qui les avait créées, et les gens du monde, qui trouvaient qu'elles rappelaient la rusticité des aïeux, s'en moquaient volontiers. Virgile était plus respectueux pour elles ; leur antiquité les lui rendait chères et il pensait qu'ayant bercé l'enfance du peuple romain, elles avaient le droit de figurer dans un poème qui racontait ses origines. Sans doute, ce n'était pas une entreprise aisée que de les mettre à côté des fables homériques, si élégantes d'ordinaire et si gracieuses, et elles risquaient beaucoup d'y faire une pauvre figure; mais ce péril n'arrêta pas le poète, et il voulut précisément qu'Énée, à son premier pas dans le Latium, fût pour ainsi dire accueilli et salué par une vieille légende latine.

1. *Æn.*, XII, 134. Il est curieux, à ce propos, de noter à quel point Horace et Virgile ont des tendances contraires : tandis que le patriote Virgile, qui tient à donner une couleur latine aux fables grecques, semble vouloir confondre l'Olympe avec le mont Albain, Horace, à qui ce souci est fort indifférent, se moque de ceux qui veulent identifier le mont Albain avec le Parnasse et qui prétendent en faire le séjour des Muses : *Dictitet Albano Musas in monte locutas* (*Epist.*, II, 1, 27).

« Les Troyens, nous dit-il, venaient d'attacher leurs vaisseaux aux rives verdoyantes du Tibre. Énée, avec les principaux chefs et le bel Iule, se reposent sous les branches d'un arbre élevé. Ils préparent leur repas ; et d'abord, sous les mets dont ils doivent se nourrir, ils placent des gâteaux de pur froment (c'était Jupiter lui-même qui leur suggérait cette idée), puis ils chargent de fruits champêtres cette table composée des produits de Cérès. Il arriva que, tous ces mets étant épuisés, leur faim, qui n'était pas rassasiée, les contraignit d'attaquer ces légers gâteaux. Ils les prennent à la main, obéissant aux destinées, ils les portent à leur bouche et ne ménagent pas leur surface large et ronde : « Ah! s'écrie Iule en plaisantant, voilà que nous mangeons aussi nos tables! » Il n'en dit pas davantage; mais cette parole suffit pour annoncer aux Troyens la fin de leurs maux. Énée la recueille aussitôt de la bouche de son fils, et frappé de l'accomplissement de l'oracle, il la médite en silence. Puis, tout d'un coup : « Salut, s'écria-t-il, terre que les destins m'ont promise! et vous aussi, salut, fidèles Pénates de Troie! voici votre demeure, voici votre patrie ! Mon père Anchise (je m'en souviens aujourd'hui) m'a révélé autrefois les secrets de l'avenir : « Mon fils, me disait-il, lorsque, arrivé sur des rivages inconnus, la faim te forcera, après avoir épuisé tout le reste, à dévorer aussi tes tables, espère alors une demeure fixe, et souviens-toi de tracer en ces lieux l'enceinte d'une ville nouvelle. » Voilà donc cette faim terrible qu'on nous annonçait! Oui, nous venons de subir la der-

nière épreuve qui doit mettre un terme à nos courses errantes[1]. »

Heyne, qui, ayant passé sa vie à commenter Virgile, fait ordinairement profession de l'admirer beaucoup, ne peut s'empêcher ici d'être scandalisé. Cette légende des tables mangées lui semble « tout à fait ridicule et indigne de la majesté du poème épique ». Il faut reconnaître qu'elle a le caractère d'une fable de paysans ; ils aiment assez à raconter de ces histoires qui paraissent d'abord terribles et se terminent d'une façon presque plaisante. Celle-là était sans doute ancienne et se redisait depuis longtemps dans les cabanes des laboureurs du Latium[2]. Virgile est allé l'y chercher, et, loin de l'en blâmer, comme Heyne, je crois qu'il faut le féliciter d'avoir eu le courage de l'introduire dans son poème, d'autant plus qu'il n'ignorait pas que beaucoup de ses lecteurs en seraient choqués. Il connaissait, lui aussi, ces railleurs et ces sceptiques auxquels s'adresse Ovide, lorsque, au moment de parler du vieux Janus et de ses surnoms ridicules, il leur dit : « Vous allez rire. » Il a même fait des efforts visibles pour les désarmer :

1. *Æn.*, VII, 107. — 2. Il est vraisemblable que certains rites du culte des Pénates lui avaient donné naissance. Il était d'usage d'offrir à ces petits dieux les prémices des repas, et on les leur présentait sur des tranches de pain qu'on appelait *mensæ paniceæ*. Naturellement, elles étaient sacrées, et il fallait supposer une terrible famine pour qu'on osât y toucher. Manger les *paniceæ* voulait donc dire simplement souffrir d'une de ces grandes disettes qui forcent à ne rien respecter. Telle devait être l'origine de la prédiction faite aux Troyens et qui les effrayait tant. La bonhomie ingénieuse des paysans latins trouva le moyen que raconte Virgile pour accomplir l'oracle à peu de frais.

nous voyons bien qu'il cherche à préparer ces beaux esprits malins à cette histoire rustique et à les familiariser avec elle. Afin qu'ils soient moins surpris quand ils l'entendront raconter, il la fait annoncer plusieurs fois d'avance[1]; il charge de ce soin les Harpies, vieilles divinités grecques, grossières et un peu grotesques, tout à fait propres à cet office. Quant au récit lui-même, je viens de le citer tout entier, et il est facile de voir avec quelle adresse il est fait. On n'y trouve pas de ces petites malices, comme il y en a chez Ovide, qui sont destinées à prouver que le poète n'est pas dupe de l'histoire qu'il raconte et qu'il en sourit le premier; tout y est simple et sérieux. Il faut pourtant remarquer le rôle qu'on donne à Iule dans cette affaire; c'est lui qui s'aperçoit qu'on a mangé les tables et qui le dit. Dans une autre bouche, ce propos pourrait surprendre; il convient à un enfant chez qui ces petites observations sont naturelles. Sans qu'il y paraisse, Virgile s'y est donc pris avec beaucoup d'habileté pour nous faire accepter cette légende naïve.

L'autre était plus importante et jouissait dans le pays d'une plus grande popularité. La première aventure, que nous venons de raconter, assurait Énée qu'il avait enfin mis le pied sur la terre qui lui était promise,

1. On vient de voir que, dans le récit de Virgile, Énée ne parle que d'Anchise; c'est lui seul qui lui a prédit qu'il en viendrait à manger ses tables. Il est donc vraisemblable que la prédiction des Harpies a été ajoutée plus tard par le poète. Je ne crois pas qu'il soit téméraire de supposer, comme je viens de le dire, que Virgile ne l'a fait que parce qu'il craignait le mauvais effet que pouvait produire son récit sur quelques lecteurs et qu'il voulait le justifier et les y préparer d'avance.

et lui ordonnait de faire un premier établissement à l'endroit même où il venait de débarquer. Mais ce n'était pas là le terme de sa fortune. Les Troyens ne resteront pas dans cette sorte de camp retranché qu'ils vont construire à l'embouchure du Tibre ; ils doivent en sortir pour s'avancer à de plus grandes conquêtes, s'enfonçant de plus en plus dans l'intérieur du pays, et bâtissant, chaque fois qu'ils s'arrêteront, une ville nouvelle. Cette marche, dont Rome est le but, il faut qu'Énée la connaisse : il mérite d'être mis dans les secrets de l'avenir, car il se donne assez de mal pour le préparer. S'il ne travaillait que pour lui, il y a longtemps qu'il se serait fixé sur quelque terre tranquille pour y terminer en paix son existence agitée. Mais il se doit à ses descendants, il ne faut pas qu'il les prive des pays sur lesquels ils sont appelés à régner et de la gloire qui les attend. N'est-il pas juste que, pour se consoler des fatigues et des périls auxquels il s'expose, il puisse au moins se rendre compte de ce qui doit arriver après lui et entrevoir ces grandes destinées pour lesquelles il prend tant de peine? Voici de quelle manière les dieux lui font connaître l'avenir.

Quand Énée ne peut plus douter de l'hostilité des Latins, il est inquiet de la guerre qui le menace et en proie à mille soucis. Le soir venu, il s'étend sur le rivage, « sous la voûte fraîche des cieux[1] », et ne s'endort qu'après tous les autres, bien avant dans la nuit. Pendant son sommeil, un dieu lui apparaît, « vêtu d'une légère tunique de pourpre aux plis

1. *Æn.*, VIII, 26.

azurés, et la tête couverte d'une couronne de roseaux ». Il se nomme : c'est le fleuve même auprès duquel le héros repose, le Tibre chéri du ciel, qui coule à pleins bords le long des plaines fertiles.

> Ego sum, pleno quem flumine cernis
> Stringentem ripas et pinguia culta secantem,
> Cæruleus Tibris, cœlo gratissimus amnis.

Il commence par redire à Énée, qui ne saurait trop le savoir, que cette terre est bien celle où il doit s'établir : « C'est ici ta demeure assurée; ici doivent se fixer tes Pénates ; » et pour qu'il ne se croie pas le jouet d'un songe, il lui annonce un signe manifeste de la volonté divine : « Sous les chênes qui couvrent ce rivage, tu trouveras une énorme laie étendue, qui vient de mettre bas trente petits; elle est blanche, et ses petits, blancs comme leur mère, sont suspendus à ses mamelles. Cet endroit est celui où s'élèvera la ville que tu dois bâtir (*Lavinium*) ; c'est le terme de toutes tes fatigues. De là partira plus tard, après trente années révolues, ton fils Ascagne, pour aller fonder Albe, la noble ville, dont le nom rappellera l'origine (*Alba*, la blanche). Sois sûr que mes prédictions ne te trompent pas. » En effet, Énée trouve, en se réveillant, la laie blanche couchée sur le rivage, avec ses trente petits, et les immole à Junon.

Cette légende, comme la précédente, est une histoire de paysans : le jeu de mots qui en est le fond, et qui explique le nom de la ville d'Albe, en indique assez l'origine. De plus, ces paysans sont des habitants du Latium ; ils appartiennent à un pays dont les

porcs forment la principale richesse ; le vieux Varron parle avec vanité de ceux qu'il élève dans ses domaines, et il croit flatter ses compatriotes en les appelant des porchers, *porculatores italici*. On peut dire à la vérité que ces animaux figurent plus avantageusement dans une ferme que dans un poème épique. Homère sans doute ne répugne pas à parler d'eux ; cependant lorsque Jupiter, dans l'*Iliade*, veut redonner du cœur aux combattants par un présage favorable, il leur envoie d'ordinaire un aigle qui déchire un serpent ou qui tient un faon dans ses serres : l'aigle, il faut bien le reconnaître, a meilleure apparence qu'un porc ou qu'une laie. On a remarqué que Virgile lui-même, dans ses *Géorgiques*, c'est-à-dire dans un ouvrage où il chantait l'agriculture italienne, n'a pas donné tout à fait à ces animaux la place qu'ils méritaient d'occuper ; il ne parle du porc que deux ou trois fois ; encore, dans un de ces passages, a-t-il cru devoir lui attribuer une attitude presque héroïque, qui le dénature entièrement :

> Ipse ruit dentesque sabellicus exacuit sus,
> Et pede prosubigit terram[1].

Nous ne trouvons plus les mêmes précautions timides dans l'*Énéide*. Il n'a pas hésité à y introduire la laie blanche et ses petits, et ne s'est pas demandé ce qu'en penseraient les délicats. Ici encore, il faut lui savoir quelque gré de son courage.

Tout le monde s'accorde à reconnaître que Virgile

1. *Georg.*, III, 255.

n'a reproduit la légende qu'après que le temps lui avait fait subir de grandes modifications; mais le récit même qu'il en fait permet aisément de la ramener à sa forme primitive. Quoi qu'il prétende, ce n'est pas pour expliquer la naissance de Lavinium qu'on l'avait créée; ceux qui les premiers imaginèrent cette fable naïve ne songeaient qu'à la ville d'Albe, qui était alors la métropole de la ligue latine. Ils racontaient que les Latins s'étaient un jour réunis au pied du mont Albain, leur montagne sacrée, et qu'ils consultaient les dieux pour savoir en quel lieu ils devaient bâtir leur capitale. Tout à coup, pendant le sacrifice, la laie pleine qu'ils voulaient immoler s'échappe vers la montagne. Ils la suivent de loin, et à l'endroit où elle s'arrête pour y mettre bas ses petits, ils fondent leur ville. Les légendes de ce genre n'étaient pas rares dans la vieille mythologie des peuples aryens : à Bovilles, c'est un taureau; à Éphèse, un sanglier, qui, en se sauvant des mains des sacrificateurs, avaient indiqué le lieu où la ville devait s'élever. Ici la laie a été préférée parce que c'est l'animal qu'on immole dans les traités d'alliance, et les trente petits représentent les trente cités qui formaient la confédération. Tout est, comme on voit, parfaitement simple et naturel dans le récit primitif, et l'on n'a nul besoin d'un augure ou d'un aruspice pour comprendre ce qu'il voulait dire.

Plus tard, quand la légende d'Énée se fut implantée à Rome, qu'on fit du héros troyen le fondateur de Lavinium, et de Lavinium la ville sacrée des Pénates, on voulut rapporter à la nouvelle métropole de la ligue latine le récit merveilleux qu'on avait imaginé

pour l'ancienne. Mais il ne pouvait s'accommoder à sa nouvelle destination sans subir quelques changements. On supposa que la laie blanche s'était arrêtée à l'endroit où Énée bâtit Lavinium ; mais en même temps on continua d'admettre qu'elle avait donné son nom à Albe, en sorte que le prodige se trouvait concerner les deux villes à la fois, ce qu'il est bien difficile de comprendre. De plus, on imagina que les trente petits signifiaient les trente années qui séparent la fondation des deux villes. Virgile était forcé par le sujet même qu'il avait choisi d'adopter cette dernière forme de la légende[1] ; ce n'était pas, comme on vient de le voir, la plus simple et la plus naturelle. Mais qu'importaient ces petites obscurités de détail dans la narration d'un miracle ? Le fond de l'aventure subsistait ; il était toujours question de la laie et de ses petits, et les gens dont ces récits merveilleux avaient charmé la jeunesse étaient heureux de les retrouver dans le poème de Virgile.

1. Virgile a même introduit dans la légende une obscurité et une inexactitude nouvelles. En admettant que la laie blanche ait été trouvée, comme il le dit, sur les bords du Tibre, il aurait fallu supposer qu'elle s'enfuit jusqu'au lieu où doit s'élever Lavinium. Mais il a pensé que ce serait un spectacle ridicule de montrer Énée et ses soldats poursuivant une laie pendant près de huit kilomètres, et il a pris bravement son parti de la faire immoler où on l'a rencontrée. Mais alors on ne comprend plus l'expression *Is locus urbis erit*, car Lavinium est à six milles des bords du Tibre. Servius dit qu'il faut traduire comme s'il y avait : *in ea regione*, c'est-à-dire, dans le pays, dans les environs, ce qui est bien vague et bien arbitraire.

III

Lavinium. — Sa décadence sous l'Empire. — Le culte des Pénates. — Ce qui reste de l'ancienne ville. — Pratica. — Ce qu'on voit de la tour des Borghèse. — La plaine du Latium. — L'élément latin et l'élément sabin dans la cité romaine.

Nous voici amenés, par la prédiction du Tibre, à parler de Lavinium. Il est souvent question de cette ville dans l'*Énéide*, quoiqu'elle n'existe pas encore. C'est qu'en réalité elle forme le seul lien qui unisse la légende d'Énée à l'histoire de Rome. Par elle-même, une petite bourgade, dans une plaine solitaire, devait être assez indifférente aux maîtres du monde; Virgile a tenu à leur rappeler plusieurs fois les droits qu'elle avait à leur respect et à leur affection. Au début même de son ouvrage, Jupiter, qui veut consoler Vénus des mésaventures de son fils, lui dévoile l'avenir réservé à ses descendants. Il lui montre d'abord Énée fondant Lavinium pour y établir ses dieux fugitifs : c'est le point de départ de ces glorieuses destinées. De Lavinium doit plus tard sortir Albe, et Albe à son tour donnera naissance à Rome, en sorte que toute la grandeur romaine est rattachée à la fondation de la ville d'Énée. Les Pénates auxquels il doit bâtir une demeure sur une colline du Latium sont le gage de l'empire éternel que les dieux promettent au peuple qui porte la toge :

His ego nec metas rerum nec tempora pono;
Imperium sine fine dedi[1].

Du temps de Virgile, la petite ville devait déjà être à moitié déserte. C'était, du reste, le sort commun de la plupart de celles dont il a parlé et qui font si grande figure dans son poème. Il nous apprend lui-même, à propos d'Ardée, la capitale des Rutules, que « c'est encore un grand nom, mais que sa fortune est passée[2] ». Je me figure qu'Ardée était, comme aujourd'hui, un village de quelques maisons, entouré de vieux murs, sur une colline escarpée. Strabon, qui parcourut tout ce pays à l'époque d'Auguste, nous dit que, depuis les ravages des Samnites, il n'a pas pu se relever de ses désastres et qu'il n'y reste que des vestiges des villes anciennes et illustres qui dataient d'Énée. Un siècle plus tard, Lucain constate le même abandon. « Ce sont, dit-il, des amas de ruines qui marquent la place de Véies, de Gabies, de Cora. A l'endroit où s'élevait Albe, où les Pénates de Lavinium avaient leur temple, on ne voit plus qu'une campagne dépeuplée[3]. » Il ajoute que partout les murs des cités sont trop vastes pour leurs habitants, que les campagnes manquent de laboureurs et qu'une seule ville suffit pour contenir tous les Romains; il veut dire sans doute que cette ville a fini par absorber l'Italie[4]. Déjà Rome faisait le vide autour d'elle, et

1. *Æn.*, I, 278. — 2. *Æn.*, VII, 412. — 3. Lucain, *Phars.*, VII, 391. — 4. Bonstetten, dépeignant l'état de ce pays en 1804, parle à peu près comme Lucain : « Quelques-unes des cinquante-trois nations qui existaient jadis dans le Latium sont

dès l'époque d'Auguste on pouvait prévoir qu'elle finirait par être entourée d'un désert. Il est donc vraisemblable que la plupart des villes latines, quand Virgile les a connues, commençaient à prendre l'aspect désolé qu'elles ont de nos jours. C'était une raison pour qu'il les aimât davantage. Elles ont dû lui plaire par leur tristesse même et leur solitude; riches, florissantes, peuplées, elles lui auraient inspiré moins d'affection. Ses biographes racontent qu'il se sentait mal à l'aise dans les grandes cités populeuses et qu'il s'en éloignait le plus qu'il pouvait. Il devait au contraire visiter volontiers ces pauvres villes abandonnées. Le contraste saisissant entre leur ancienne fortune et leur misère présente les lui rendait plus chères, et l'on sent qu'il n'a jamais parlé d'elles qu'avec émotion.

Parmi toutes ces anciennes cités, qui ne subsistaient plus qu'à demi ruinées et désertes, Lavinium avait une importance particulière : « C'est là, disait Varron d'un ton solennel, c'est là que sont les Pénates du peuple romain; *ibi dii Penates nostri*[1]. » Ils avaient témoigné dans une circonstance grave qu'ils ne voulaient pas résider ailleurs. On racontait qu'As-

représentées par une seule maison. La grande ville de *Gabii* n'est plus que la demeure d'un troupeau de vaches. *Fidènes*, où tant de milliers d'hommes périrent par la chute d'un amphithéâtre, est la masure d'une étable de moutons, et *Cures*, l'illustre patrie de Numa, une hôtellerie. *Antemnæ*, avec ses tours superbes, *Collatia*, *Cenina*, *Veies*, *Crustumerium*, et tant d'autres villes, qui prouvent l'état florissant du Latium, furent englouties en peu d'années par Rome naissante, déjà instruite à dévaster la terre, et l'on cherche encore le lieu où elles ont existé. »

1. *De ling. lat.*, v, 144.

cagne ayant essayé de les transporter avec lui dans la ville qu'il venait de bâtir, deux fois de suite ils quittèrent leur temple d'Albe, quoiqu'on eût fermé les portes avec soin, et retournèrent la nuit à Lavinium. Il fallut bien les y laisser puisqu'ils n'en voulaient pas sortir, et, comme ils se seraient fâchés s'ils avaient perdu tous leurs adorateurs, on y envoya six cents habitants qui furent forcés d'y demeurer pour leur faire des sacrifices[1]. Dès lors Lavinium fut entièrement consacré à leur culte. C'était une sorte de ville sainte, comme il y en a encore quelques-unes en Italie, qui ne contiennent que des églises ou des couvents et où l'on ne rencontre que des moines. Les prêtres ne manquaient pas non plus à Lavinium, si nous en croyons les inscriptions, qui en mentionnent un grand nombre, et même on nous fait remarquer, ce qui est une circonstance assez caractéristique, qu'ils y conservaient le costume ancien dans toute sa rigueur, tandis qu'on l'avait modifié à Rome pour le rendre plus commode[2]. Le temple des Pénates était sans doute le plus important du pays; on le visitait beaucoup; mais, comme il n'était pas permis de pénétrer dans le sanctuaire, il régnait une assez grande incertitude sur ce que ces dieux pouvaient être. Les uns prétendaient qu'ils y étaient représentés sous la forme de petites statues assises avec une pique à la main; d'autres, que c'étaient simplement des morceaux de fer ou d'airain qui n'avaient pas de figure humaine. Le dévot Denys d'Halicarnasse, fort em-

1. Denys d'Halicarnasse, *Ant. rom.*, I, 67. — 2. Servius, *in Æn.*, VIII, 661.

barrassé entre ces affirmations contraires, s'en tire en disant qu'il ne faut pas parler de ce que les dieux ne permettent pas qu'on sache[1]. D'ailleurs on n'avait pas besoin de les connaître pour les respecter : ils avaient accompli des miracles qui prouvaient leur puissance. On disait que deux jeunes filles, deux vestales sans doute, étant venues dormir dans leur temple pour être justifiées de certains reproches qu'on leur adressait, l'une des deux, qui n'était pas tout à fait sans tache, fut, pendant la nuit, frappée de la foudre, tandis que l'autre dormit à ses côtés sans s'éveiller[2]. Il y avait encore à Lavinium d'autres édifices religieux qui, naturellement, prétendaient tous remonter jusqu'à l'époque d'Énée; on montrait aussi son tombeau dans la campagne : « C'est, dit Denys, un petit tertre, autour duquel on a planté des arbres disposés avec un ordre admirable et qui méritent d'être vus[3]. » Sur le forum de la ville, des statues d'airain rappelaient quelques-unes des légendes qui avaient annoncé ses destinées. Comme on pense bien, la fameuse laie, avec ses trente petits, n'y était pas oubliée. Il était souvent question d'elle à Lavinium : on croyait posséder la cabane dans laquelle Énée l'avait immolée; ce qui était encore plus extraordinaire, c'est que les prêtres la montraient elle-même aux visiteurs conservée dans de la saumure[4]. On voit que le culte des reliques date de loin en Italie.

Les villes saintes sont, en général, des villes tristes : on y est si occupé des intérêts sacrés qu'on y néglige

1. *Antiq. rom.*, I, 67. — 2. Servius, *in Æn.*, III, 12. — 3. *Ant. rom.*, I, 64. — 4. Varron, *De re rust.*, II, 4, 18.

les agréments mondains; elles manquent d'ordinaire d'animation et de gaîté. Lavinium ne devait pas faire exception à la règle commune. La vieille ville avait pourtant ses jours de fête; tous les ans, à des époques fixes, des prêtres y arrivaient de Rome pour célébrer d'antiques cérémonies; les premiers magistrats de la République, les dictateurs, les consuls, les préteurs, venaient y sacrifier aux Pénates quand ils entraient en charge [1]. Un général n'aurait pas entrepris une grande expédition militaire sans être allé y consulter d'abord les dieux. On racontait que, quand le consul Hostilius Mancinus vint y prendre les augures avant de partir pour l'Espagne, les poulets sacrés se sauvèrent dans le bois; le consul ne tint pas compte de l'avertissement et alla se faire battre par les Lusitaniens [2]. Mais, en dehors de ces occasions solennelles, qui ranimaient la ville de temps en temps, il est probable que la vie y était très monotone et qu'elle dépérissait tous les jours. On ne sait à quelle époque ni à la suite de quels événements elle fut réunie à sa voisine, Laurente, l'antique cité de Latinus, qui, à côté d'elle, achevait de mourir. Dès lors ses citoyens prirent le nom de *Laurentes Lavinates*, et elle fut quelquefois appelée elle-même *Laurolavinium*. Les inscriptions nous montrent que les empereurs firent quelques efforts pour arrêter sa décadence. C'étaient naturellement les plus zélés pour le culte des dieux ou les plus amis des anciennes traditions qui tenaient surtout à s'occuper d'elle, par exemple le bon Antonin, qui témoigna toute sa vie tant de respect pour les

1. Servius, *in Æn.*, III, 12. — 2. Valerius maximus, I, 6, 7.

vieux souvenirs de Rome, ou Galerius, l'ardent persécuteur des chrétiens. On trouve encore, dans la correspondance de Symmaque, le dernier des païens, une marque d'affection donnée à cette ville, qu'il appelle *religiosa civitas*. A ce moment, le christianisme était victorieux, l'invasion approchait, et Lavinium allait entièrement disparaître avec le culte des Pénates.

Il ne reste aujourd'hui plus rien de l'ancienne ville, et son nom ne se retrouve plus sur la carte. On peut dire pourtant avec certitude où elle était située. Les savants s'accordent à croire qu'elle a été remplacée par le village de Pratica, et tout prouve qu'ils ont raison. Comme Lavinium, Pratica est à 16 milles (24 kilomètres) de Rome, à 24 stades (4 kilomètres) de la mer, à peu près à mi-chemin entre Ostie et Antium. En remuant le sol par hasard, on y a découvert beaucoup de débris antiques qui prouvent que, sur cet emplacement, a dû s'élever autrefois une ville de quelque importance, et, comme ces débris sont tantôt des fragments de vases qui appartiennent à de vieilles fabriques, tantôt des morceaux de marbre et de porphyre qui rappellent les époques les plus somptueuses, Nibby en conclut que cette ville devait remonter aux temps les plus anciens et qu'elle existait encore sous l'Empire. Enfin des inscriptions assez nombreuses ont été trouvées à Pratica ou dans les environs, et quelques-unes portent le nom de Lavinium, ce qui achève de lever tous les doutes.

Pratica occupe un plateau de médiocre étendue, qui, de presque tous les côtés, se dresse à pic sur la plaine. Quand on en a fait le tour et qu'on a vu du

dehors combien les maisons du village, solidement appuyées sur le roc, sont d'un accès difficile, on se rend compte aisément des raisons qu'Énée pouvait avoir de bâtir sa ville en cet endroit. Il s'y trouvait en sûreté contre les attaques imprévues des Rutules ou des Volsques, de tous ces peuples dont Virgile nous dit que c'était une habitude et un plaisir pour eux de vivre de rapines :

semperque recentes
Convectare juvat prædas et vivere rapto [1].

D'un autre côté, l'étroitesse du plateau explique qu'il n'ait pas pu longtemps suffire à une population qui, dans les premiers temps, ne cessait de s'accroître [2]. On n'a qu'à jeter les yeux sur Pratica pour comprendre le récit de Tite-Live, qui nous dit qu'Ascagne, voyant que la ville de son père ne pouvait guère s'étendre, prit le parti de la quitter et d'aller en fonder une nouvelle sur le mont Albain, entre la montagne et le lac.

Il n'y a qu'un seul chemin pour entrer à Pratica; c'est probablement le même que suivait le cortège des consuls et des préteurs quand ils venaient de Rome accomplir quelque cérémonie sacrée au temple

1. *Æn.*, VII, 759. — 2. Pratica n'occupe que l'emplacement de la citadelle de Lavinium; il est vraisemblable que la ville elle-même s'étendait dans la plaine du côté d'Ardée. On a trouvé de ce côté quelques débris de murailles qui pouvaient être l'ancienne enceinte de la ville. Dans tous les cas elle était petite, et gênée dans son développement par les accidents de terrain.

des Pénates. La route, après avoir contourné un moment le village, y monte brusquement par une rampe assez rude et y pénètre en passant sous une porte qui pourrait être aisément défendue. Tout ici, on le voit bien, est préparé pour offrir un asile sûr à quelques laboureurs qui veulent se mettre à l'abri des pillards. La même cause explique la fondation de Lavinium et celle de Pratica : les gens qui, après la ruine de l'ancienne ville, se sont réunis de nouveau sur cet étroit plateau et l'ont entouré de murailles, voulaient échapper aux incursions des pirates barbaresques, qui, jusqu'à la prise d'Alger, n'ont cessé d'infester ces rivages. Le soir venu, les laboureurs s'empressaient de quitter la plaine, remontaient dans leur petite enceinte fortifiée, et, la porte une fois bien fermée, ils pouvaient au moins y dormir en paix. On croit que le village de Pratica, dont le nom commence à paraître au neuvième siècle [1], a été plusieurs fois, dans le cours du moyen âge, abandonné et rebâti. Sous sa forme actuelle, il ne remonte pas au delà de deux ou trois siècles. Il ne contient qu'une place et quelques rues un peu moins sales que celles des autres villages italiens. La place, qui est régulière et assez grande, a été ornée de quelques débris d'antiquités : ce sont les titres de noblesse du petit village [2]. On y voit des chapiteaux de colonnes, des fragments

1. La forme primitive de ce mot paraît avoir été *Patrica*. Nibby pense que ce nom doit être dérivé de celui du *Pater Indiges*, c'est-à-dire d'Énée, qu'on honorait surtout à Lavinium. Sous le nom moderne, ce serait la ville d'Énée, *civitas Patris*. — 2. Depuis peu les statues et les inscriptions ont été placées dans la cour du château des Borghèse.

de statues, des inscriptions en l'honneur d'Antonin et de Galerius, enfin une sorte de piédestal sur lequel on lit ces mots : *Silvius Æneas, fils d'Énée et de Lavinie*. Si ce monument n'a pas été fabriqué par un amateur du seizième siècle, ce qui est bien possible, il devait être la base de quelque statue qui ornait le forum de Lavinium. Un des côtés de la place est formé par la façade d'une grande maison, qui n'a aucune prétention à l'architecture; c'est le palais des Borghèse. Pratica leur appartient depuis près de trois cents ans et constitue l'une de leurs plus importantes baronnies.

Ce n'est pas que le village soit fort peuplé : à peine y compte-t-on sept ou huit familles qui osent y demeurer toute l'année. Le reste de la population est nomade et se compose de paysans qui descendent, pendant l'hiver, de la montagne, pour retourner chez eux dès que la chaleur approche et que la *malaria* commence à devenir redoutable. Il en est à peu près de même d'un bout de l'Italie à l'autre, partout où sévit la fièvre des marais. François Lenormant, en parcourant la Grande-Grèce, y a retrouvé cette habitude [1]. On n'a pas oublié de quels traits il a dépeint les misères de ces pauvres paysans calabrais qui viennent tous les ans travailler cette terre malsaine, et je suis témoin que les tableaux qu'il en a tracés ont produit, dans le pays même, la plus vive émotion : tant il est vrai qu'on devient indifférent aux spectacles qu'on a tous les jours sous les yeux et qu'il est bon qu'un étranger nous apprenne de temps en temps ce

1. *La Grande-Grèce*, par François Lenormant.

qui se passe chez nous ! Récemment M. de La Blanchère, qui a séjourné à Terracine et exploré courageusement les marais Pontins, a eu l'occasion d'observer les mêmes usages et de les décrire. Là aussi, les maquis sont déserts pendant la moitié de l'année ; au mois d'octobre, les émigrants y arrivent. En général, ce sont les mêmes personnes qui se fixent dans les mêmes lieux. Ils descendent ensemble de l'Apennin et des Abruzzes et viennent reprendre leurs travaux. « Chacun, dit M. de La Blanchère, va trouver sa *lestra*, c'est-à-dire un essart fait par lui ou par un devancier, — souvent par un ancêtre, car les familles se sont perpétuées pendant des siècles sur le même sol. — Une *staccionata*, lice grossière garnie de broussailles, enferme les bêtes ; des cabanes en forme de ruches, les gens. Pour son compte, ou pour celui d'un autre, l'occupant exerce un ou plusieurs des mille métiers de la *macchia*. Berger, vacher, porcher le plus souvent, parfois bûcheron, toujours braconnier et rôdeur, usant de la *macchia* sans scrupule, comme un sauvage de la forêt vierge, il vit, et de son industrie fait un revenu au maître du sol et au sien, qui lui a confié ses bêtes, quand les bêtes ne sont pas à lui. Ainsi se passent six ou sept mois. Juin arrive : les marais sèchent, les mares de la forêt ont tari, les enfants tremblent de la fièvre, les nouvelles du pays sont bonnes. En quinze jours, les chemins sont couverts de gens qui regagnent la montagne. Famille par famille, *lestra* par *lestra*, la *macchia* se vide. On ne rencontre que des habitants escortant leurs chevaux, leurs ânes et leurs femmes, chargés de ce qui doit s'emporter, et bien rares sont ceux que juillet surprend

encore dans ces parages. La forêt est abandonnée à vingt espèces de taons et d'insectes qui y rendent la vie impossible[1]. »

C'est à peu près ce qui se passe sur tout le littoral du Latium. J'avoue pourtant qu'à Ostie le tableau m'a paru plus triste que ne le représente M. de La Blanchère. Là, les émigrants sont tous des laboureurs qui viennent ensemencer les terres et faire la moisson. Le soir, ils s'entassent dans des cabanes faites de vieilles planches, avec des toits de chaume. J'en ai visité une, étroite et longue, qui ressemblait à un couloir. Elle n'avait pas de fenêtres et n'était éclairée que par les portes placées aux deux extrémités. L'aménagement était des plus simples. Au milieu, les marmites où se fait la soupe; des deux côtés, dans des soupentes sombres, les hommes, les femmes, les enfants couchent pêle-mêle sur des tas de paille qui ne se renouvellent jamais. A peine est-on entré dans la cabane qu'une odeur fétide vous serre à la gorge; sur la route, l'œil qui n'est pas fait à cette obscurité ne peut rien apercevoir; on n'entend que les gémissements des malades que la fièvre retient sur leur paille et qui se penchent pour demander l'aumône au passant. Je n'aurais jamais cru qu'un être humain pût vivre dans de pareils taudis. Au moins, à Pratica, il y a des maisons dont l'apparence est assez convenable. Elles sont vides une moitié de l'année et beaucoup trop pleines le reste du temps; mais les émigrants qui s'y pressent n'ont pas à souffrir comme ceux qui croupissent dans les baraques d'Ostie. Le petit village, en

1. De La Blanchère, *Terracine*, p. 11.

somme, n'a pas un aspect trop misérable. Il possède même, ce qui est un grand luxe, une *osteria con cucina*, qui reste ouverte pendant toute la saison d'hiver, et ne paraît pas manquer de clients. Au printemps, l'aubergiste s'enfuit, comme tout le monde, ne laissant qu'un malheureux domestique, voué à la *malaria*, pour garder la maison. Je m'y suis trouvé un jour de pluie torrentielle, avec quelques gens du pays, qui, faute de mieux, jouaient aux cartes. C'étaient des *caporali*, ou conducteurs de travaux, et leur dignité se voyait à leur costume; ils portaient, sous leur grand manteau brun doublé de vert, une veste galonnée. Ces insignes, joints à la culotte courte et au chapeau pointu orné de plumes d'oiseaux, leur donnent un air d'acteurs de mélodrame dont ils paraissent très fiers. En les regardant, je songeais qu'assurément, en France, aucune auberge de village ne m'offrirait une collection de types pareils. Le paysan, chez nous, n'aime pas à prendre des poses de théâtre; il a peu de souci d'attirer l'attention des indifférents; au contraire, il est si craintif et si rusé qu'il se donnera plutôt l'air simple et innocent, pour qu'on ne se méfie pas de lui. Il faut se garder de le juger tout à fait à la mine et de le croire aussi sot qu'il semble l'être. Ceux d'ici n'ont pas le même caractère. La nature leur a donné un air farouche, et ils ajoutent volontiers à la nature. On dirait qu'ils tiennent à faire peur et à paraître plus brigands encore qu'ils ne le sont. Quoi qu'il en soit, on trouve rarement chez eux des figures vulgaires; il suffit de les regarder pour être convaincu qu'ils appartiennent à une race énergique et intelligente.

Comme ils viennent presque tous de l'Apennin ou des hauteurs voisines, je n'ai pas de peine à croire que j'ai devant les yeux les descendants des Marses, des Èques, des Samnites, de tous ces rudes montagnards que Rome a si difficilement vaincus et qui l'ont aidée ensuite à vaincre le monde.

La tour qui s'élève au milieu du palais des Borghèse est une des curiosités de Pratica. On l'aperçoit de partout, et elle sert aux pâtres et aux voyageurs pour se diriger dans un pays où l'on ne trouve pas toujours de chemin tracé. On l'a sans doute construite pour surveiller les environs à l'époque où l'on avait à craindre les attaques imprévues des pirates, et elle permet de plonger dans les replis des vallées et d'observer tout le rivage, d'Ostie à Porto-d'Anzio. Du dernier étage, la vue est merveilleuse; mais je ne veux pas me laisser aller à l'admirer en curieux. Quelque charme qu'on éprouve de ces endroits élevés à jeter les yeux au loin, et quoique ici le spectacle de ces belles lignes de montagnes qui ferment l'horizon présente une incomparable grandeur, j'avoue que je suis plutôt tenté de regarder à mes pieds. C'est un intérêt tout historique qui m'occupe; je songe à Rome, dont je distingue les clochers et les maisons, et je cherche à suivre d'ici les étapes de sa fortune naissante. Cette terre, qui de tous les côtés m'entoure, c'est le Latium, le vieux Latium, comme on l'appelait, habité par les anciens Latins (*Latium vetus*, *Prisci Latini*). C'est là, suivant une expression célèbre, que Rome a poussé ses premières racines : *ex hac tenui radice crevit imperium;* c'est dans cette petite contrée que les Romains ont dû prendre leurs qualités d'origine;

je l'embrasse tout entière, et, pendant que je l'examine avec soin, je me demande s'il n'y a rien, dans la configuration du sol et la nature du pays, qui puisse expliquer le caractère des habitants.

De cette hauteur, d'où les accidents de terrains disparaissent, le Latium me paraît être une vaste plaine presque unie. En la regardant, il me revient à l'esprit une réflexion de Schwegler, dont il a su tirer des conclusions importantes [1]. Il fait remarquer combien cette plaine paraît d'abord facile à parcourir et accessible à l'étranger. Vers le sud, je ne vois ni montagne, ni rivière, qui la séparent des Volsques; au nord, elle est baignée par un fleuve navigable; la mer la borne à l'ouest et elle y possède une longue suite de côtes. Les anciens avaient déjà observé que les pays riverains de la mer sont ceux qui arrivent le plus vite à une civilisation brillante, mais qu'en général ils payent ces progrès rapides par une corruption précoce. « Ils sont prompts aux changements, dit Cicéron, avides de nouveauté. Ils écoutent volontiers tous ces voyageurs qui leur apportent leurs idées et leurs usages en même temps que leurs marchandises. Ils finissent par ressembler à ces îles de la Grèce, plus agitées et plus mobiles dans leurs institutions que le flot qui bat leurs rivages [2]. » Heureusement, le Latium n'est pas tout à fait ce qu'il paraît être quand on le regarde de haut et de loin. Cette plaine qui, au premier abord, semble entièrement unie, cache des ondulations de terrain, des hauteurs et des vallées qui y rendent parfois la cir-

1. *Röm. Geschichte*, I, 4. — 2. Cicéron, *De rep.*, II, 4.

culation assez incommode; ce fleuve navigable n'est pas d'un accès facile à cause des sables qu'il charrie; cette longue côte n'a pas de ports naturels. Il en résulte que les visites de l'étranger n'ont pas produit ici tous leurs effets ordinaires. L'influence du dehors s'y est fait sentir sans doute, mais elle a été tempérée par un fond de qualités naturelles que rien n'a pu entièrement détruire. Le goût des nouveautés et le respect des traditions s'y sont, je ne sais comment, alliés ensemble. Le commerce et l'industrie n'ont pas pris la place de l'agriculture; la nature du sol avait fait des Latins des laboureurs, et le travail des champs a toujours été chez eux le plus honoré de tous. Mais ces laboureurs ne restent pas isolés dans leurs fermes; ils possèdent une certaine intelligence de la vie politique, ils éprouvent le besoin d'une vie nationale. Les familles se groupent ensemble pour former des cités; les cités se réunissent dans une alliance commune et deviennent une nation. Il n'en est pas tout à fait de même chez les peuples qui sont leurs voisins les plus proches, presque leurs frères, chez les Sabins. J'aperçois devant moi leurs montagnes qui forment une ligne sombre à l'horizon. Dans ce pays, où les gens du dehors n'avaient guère d'accès, vivait une population presque sauvage de laboureurs et de pâtres, attachés résolument à leurs vieux usages, à leurs antiques croyances, et qui n'en voulaient pas changer. En fait d'organisation politique, ils restent fidèles au régime patriarcal; l'idéal du gouvernement pour eux, c'est la famille, et ils ne sont pas arrivés, comme les Latins, jusqu'à établir des cités véritables : « Leurs villes, dit Strabon, sont

à peine des bourgades [1]. » Aussi Schwegler pense-t-il que, dans cette réunion des deux peuples qui a formé la nation romaine, chacun a eu sa part et son rôle. Les Latins représentent surtout ce goût pour le progrès, ces vues larges, ces instincts d'humanité qui sont le caractère et l'honneur des plébéiens, tandis que les Sabins, race énergique, mais étroite, sévère jusqu'à la dureté, dévote jusqu'à la superstition, ont apporté dans le mélange cet amour des anciens usages, ce respect des vieilles maximes, cet esprit de résistance et de conservation dont les patriciens sont animés. La lutte de ces deux tendances contraires, sous diverses formes, a duré six siècles et elle explique toute l'histoire romaine jusqu'à l'Empire. Beaucoup de sages et de patriotes qui en ont été témoins ou victimes l'ont amèrement déplorée; ils ont cru, ils ont dit que Rome aurait été bien plus heureuse et bien plus grande si l'un de ces deux éléments de discorde avait pu disparaître. Je crois qu'ils se trompaient : en se combattant, ils se contenaient et se tempéraient l'un par l'autre. Leur opposition a empêché la stabilité de devenir la routine et les réformes d'être des révolutions. Elle a pu rendre les progrès plus lents, mais ils en ont été plus sûrs; grâce à elle, tout s'est fait avec ordre et à son temps. La lutte même des deux principes ennemis, loin d'être pour Rome une cause de faiblesse, est peut-être ce qui lui a donné le plus de ressort et d'élan. Dans ces assauts de tous les jours dont le forum était le théâtre, les caractères ont pris cette trempe énergique, cette

1. Strabon, v, 3.

ardeur de rivalités généreuses, cette fougue, cette vigueur, qui, tournées contre l'étranger, ont conquis l'univers.

Mais nous voilà bien loin de notre sujet. L'histoire romaine est pleine d'attrait, et, si nous nous laissons aller aux réflexions que suggère la vue des plaines du Latium et des montagnes de la Sabine, nous ne pourrons plus nous arrêter. Il est grand temps de descendre de la tour des Borghèse et de revenir au camp d'Énée.

IV

Énée va voir Évandre à Pallantée. — Le camp des Troyens à Ostie. — Il est assiégé et presque pris en l'absence du chef. — L'incendie des vaisseaux. — Épisode de Nisus et d'Euryale.

Le dieu du Tibre, dans sa prédiction, qui nous a si longtemps retenus tout à l'heure, ne se contente pas d'annoncer à Énée les destinées de sa race, et de lui donner des éclaircissements sur la fondation de Lavinium et d'Albe; après s'être occupé de l'avenir, il songe au présent et lui apprend comment il se tirera des dangers qui le menacent. Toutes les populations italiennes s'unissent contre lui; il ne peut leur tenir tête que s'il a des soldats; le Tibre lui fait savoir comment il en pourra trouver. Il faut qu'il implore le secours des ennemis des Latins : l'alliance d'Évandre et des Étrusques lui permettra de résister à Turnus. Pour se procurer ces amitiés précieuses et

obéir aux ordres du dieu, Énée quitte son camp, s'embarque sur le Tibre et va rendre visite au roi Évandre, dans sa petite ville de Pallantée.

C'est un moyen ingénieux qu'a trouvé Virgile pour se tirer d'une des plus grandes difficultés de son sujet. Il veut chanter la gloire de Rome, et Rome, à l'époque où il place l'action de son épopée, n'existe pas encore; elle n'y figure que par les prédictions qu'on y fait sans cesse de sa grandeur et de sa gloire. Pour la rendre plus présente, dans cette épopée dont elle est l'âme, le poète a eu l'heureuse idée d'envoyer son héros sur les lieux mêmes où elle doit un jour s'élever : s'il ne peut pas la voir, il faut au moins qu'il la devine et la pressente. Sur ce sol prédestiné, il y a déjà quelque chose d'elle. Le culte d'Hercule victorieux se célèbre au pied de l'Aventin; les prêtres saliens chantent autour de l'*ara maxima*; on montre, sur les flancs du Palatin, la grotte sacrée du Lupercal, et, quand les pâtres de l'Arcadie passent auprès des buissons qui couvrent les rochers du Capitole, ils croient entendre Jupiter qui agite son tonnerre et s'enfuient épouvantés. Le huitième livre de Virgile est un de ceux qu'il a écrits avec le plus de verve et de passion. Cette première vue de Rome, avant sa naissance, l'a charmé, et le tableau qu'il en a tracé était de nature à ravir ses contemporains, qui opposaient volontiers aux splendeurs de cette ville de marbre qu'Auguste se flattait d'avoir construite, non seulement la Rome de brique de l'époque républicaine, mais les maisons de chaume du siècle des rois. Je voudrais bien avoir le temps de suivre Énée dans cette excursion où il salue par avance cette cité

qui doit être la merveille du monde, *rerum pulcherrima Roma ;* je voudrais aussi l'accompagner à Cœre, où l'attendent les ennemis de Mézence pour se joindre à lui. Il serait intéressant de voir comment il parle des Étrusques et l'impression que ce peuple étrange a faite sur lui; mais il faut se borner; le voyage nous entraînerait trop loin. Résignons-nous à le laisser partir seul et à ne pas quitter le camp où il a établi ses soldats.

Tous ceux qui ont écrit l'histoire de ces anciens événements ont parlé du camp d'Énée; ils s'accordent à lui donner le nom de Troie (*Troja*, *castra Trojana*), mais ils le placent à des endroits différents. Plusieurs supposaient qu'Énée s'était arrêté entre Lavinium et Ardée, près d'un temple élevé à Vénus, où l'on montrait une statue de la déesse qu'il y avait, disait-on, lui-même apportée [1]. Virgile s'est décidé pour un autre côté du rivage. Fidèle à son habitude de relier le présent au passé, il a voulu consacrer par un grand souvenir les origines d'une ville impor-

1. Une autre raison qu'on avait de faire aborder Énée en cet endroit, c'est qu'on y plaçait ordinairement le fleuve sacré qu'on appelait le *Numicus* ou le *Numicius*. Denys d'Halicarnasse et Pline semblent bien dire en effet qu'il coule près de Lavinium, et on l'identifie d'ordinaire avec le *Rio Torto* ou quelque autre de ces ruisseaux qu'on trouve entre Pratica et Ardée. Mais Virgile le met tout près d'Ostie. Quand les Troyens, à leur arrivée, cherchent à reconnaître les lieux où ils viennent de débarquer, ils envoient des gens pour explorer les environs, et ces gens leur rapportent qu'ils viennent de voir les marais où le Numicius prend sa source : *fontis stagna Numici*, ce qui semblerait indiquer un ruisseau qui sortait du *stagno di Levante* pour aller à la mer. Du reste, ce ruisseau avait fini, disait-on, par tarir, ce qui explique qu'on discutât sur son emplacement.

tante : il met le camp d'Énée à la place même où le roi Ancus Marcius doit plus tard fonder Ostie, le port de Rome. Nous avons vu les Troyens arriver à l'embouchure du Tibre, pénétrer dans « le lit ombragé du fleuve ». Après s'être un peu avancés le long de ses rives, ils s'arrêtent et débarquent. C'est là que des fouilles récentes ont mis au jour les fondements de vastes magasins qui empiétaient sur le Tibre et qui contiennent encore les grandes jarres de blé où l'on mettait en réserve la nourriture du peuple romain. Ostie est aujourd'hui à près de 4 kilomètres de la mer; mais nous savons qu'à l'époque de sa prospérité elle en était tout à fait voisine. Dans l'*Octavius* de Minucius Felix, le premier ouvrage qu'un chrétien ait écrit en latin, l'auteur et ses amis partent un matin d'Ostie pour s'aller promener sur le rivage: il semble, au récit de Minucius, qu'ils n'aient que quelques pas à faire; ils arrivent vite au terme de leur course et se trouvent « sur une sorte de tapis de sable que le flot semble avoir étendu sous leurs pas pour en faire une agréable promenade[1] ». Un siècle et demi auparavant, quand Virgile parcourait cette plage, elle devait être à peu près dans le même état, et il a supposé, selon son habitude, qu'elle n'avait pas changé depuis Énée. Il a voulu faire pour Ostie comme pour Rome; il est revenu volontiers au temps où des cabanes de chaume y tenaient la place des palais de marbre. Il a plu à son imagination, éprise de simplicité, amie des contrastes, de mettre les pauvres abris d'un camp improvisé où il voyait de larges

1. *Octavius*, 2.

rues bordées de portiques et pleines des marchandises les plus somptueuses, de réunir quelques soldats effrayés dans les lieux mêmes qu'animait de son temps le mouvement et le bruit des affaires. Ce camp d'Énée est une sorte de petite ville que le poète imagine sur le modèle de ces *castra stativa* où les légions romaines se retranchaient quand elles avaient un séjour un peu long à faire. L'enceinte, suivant un vieil usage, en a été tracée avec la charrue, on a creusé tout autour un fossé profond, et les terres qu'on en a tirées ont servi à former un retranchement armé de créneaux et de meurtrières. En avant, comme des sentinelles avancées, se dressent des tours de bois qui se relient à la place par des ponts volants qu'on jette ou qu'on retire, selon les besoins de la défense. La ville (c'est le nom que Virgile lui donne) n'est entourée d'un rempart que sur la gauche; la droite étant adossée au fleuve, le poète suppose qu'elle n'a pas besoin d'être protégée. Cette circonstance lui a fourni le dénoûment d'un de ses plus brillants récits. Il raconte que Turnus, en poursuivant les Troyens fugitifs, est entré avec eux dans leur camp sans qu'ils s'en soient aperçus. Le premier soin des fuyards est de pousser précipitamment leurs portes, et ils enferment ainsi dans l'enceinte celui même qu'ils voulaient éviter. Quand ils ont reconnu cette aigrette rouge qui s'agite sur sa tête et les éclairs que lance son bouclier, ils sont pris d'une épouvante indicible. Turnus les poursuit et les tue, « comme un tigre entouré de bêtes timides ». Ils finissent pourtant par voir qu'il est seul, et, s'étant réunis ensemble, ils le forcent à se retirer peu à peu du

combat. Devant cette foule, qui s'augmente sans cesse de tous les peureux rassurés, il recule peu à peu, pas à pas, tenant tête à tout le monde, mais épuisé par cette lutte inégale. « La sueur coule en flots noirs sur son corps. Il ne peut plus respirer, et son haleine pénible fait palpiter sa poitrine. » Acculé enfin contre le Tibre, comme il n'y a de ce côté ni retranchement ni muraille, il se jette dans le fleuve, « qui le soulève mollement sur ses eaux et le rend à ses compagnons purifié des souillures du combat[1] ».

Le combat, qui se livre en l'absence d'Énée, remplit tout le neuvième chant de l'*Énéide*. Les Troyens, privés de leur chef, y sont fort maltraités par Turnus et assiégés dans leur camp, qui est sur le point d'être pris. De toute cette mêlée, qu'il serait peu intéressant d'étudier en détail, je ne retiens que deux épisodes, non parce qu'ils sont plus beaux que les autres, mais parce qu'il me semble qu'ils deviennent un peu plus clairs quand on les lit sur les lieux, et que, pour ainsi dire, ils s'encadrent mieux dans le paysage.

Le premier est celui où le poète nous raconte la métamorphose des vaisseaux troyens en nymphes de la mer. Quand Énée a débarqué sur la terre italienne, son premier soin est de mettre ses vaisseaux en sûreté. Il ne pouvait songer à les laisser dans le fleuve. Ce fameux port d'Ostie, avant les travaux de Claude et de Trajan, n'était pas un port. Strabon nous dit que les atterrissements formés par le sable que charriait le Tibre ne permettaient pas aux navires d'un

1. *Æn.*, IX, 8, 2.

fort tonnage de s'approcher de la côte. « Ils jetaient l'ancre et restaient au large, exposés à toutes les agitations de la pleine mer. Pendant ce temps, des embarcations légères venaient prendre leurs marchandises et leur en apporter d'autres, en sorte qu'ils repartaient sans être entrés dans le fleuve[1]. » Énée, pour éviter ces dangers et mettre ses vaisseaux à l'abri du sable et des flots, les fait tirer sur le rivage. Cet usage, qui existait déjà du temps d'Homère, n'était pas abandonné au second siècle de l'Empire. Minucius Felix, en se promenant autour d'Ostie, à l'endroit même où devait être la flotte troyenne, nous dit qu'il y rencontra « des navires sortis de l'eau et reposant sur des étais de bois qui les empêchaient d'être souillés par la boue[2] ». Les vaisseaux d'Énée étaient placés sur la rive gauche du Tibre, dans cet espace de 4 stades (720 mètres) qui séparait le camp de la mer. On les avait cachés le mieux qu'on avait pu, et, comme le camp lui-même, ils étaient défendus par une sorte de retranchement du côté où le fleuve ne les protégeait pas; mais ils n'échappèrent pas à Turnus. Précédant le gros de ses soldats, qui ne marche pas assez vite, le chef rutule, avec quelques cavaliers d'élite, tourne autour du camp troyen, « comme un loup à jeûn autour d'une bergerie pleine et bien fermée, lorsqu'au milieu de la nuit, par le vent et l'orage, il entend les agneaux bêler tranquillement sous leurs mères[3] ». Pendant qu'il cherche de tous les côtés quelque accès pour atteindre ses ennemis, qui s'obstinent à ne pas sortir, il aperçoit les

1. v, 3, 5. — 2. *Octavius*, 3. — 3. *Æn.*, IX, 59.

vaisseaux et s'apprête à lancer contre eux des torches enflammées. Mais, à ce moment, Cybèle, la mère des dieux, intervient et les sauve : ils ont été construits avec les arbres de la forêt sacrée de l'Ida, elle ne veut pas qu'ils périssent comme des barques ordinaires et obtient de Jupiter la permission de les transformer en déesses de la mer. Elle n'a qu'à dire un mot : « aussitôt les navires rompent les liens qui les rattachent, et, comme des dauphins qui plongent, ils s'enfoncent dans l'abîme. Bientôt après, à la surface des flots, on voit monter autant de jeunes nymphes qu'il y avait de proues d'airain le long du rivage[1]. »

Ce miracle, on le comprend, n'est pas du goût de Voltaire, et il faut croire que déjà, dans l'antiquité, il causait quelque surprise, puisque le poète éprouve le besoin de le défendre. Comme nos auteurs de chansons de geste, lorsqu'ils viennent de raconter quelque fait incroyable, ne manquent pas d'affirmer qu'ils l'ont lu dans un ouvrage latin de quelque moine bien informé, Virgile invoque la tradition : « C'est une bien vieille histoire, nous dit-il; mais la renommée s'en est conservée à travers les âges[2]. » Cette précaution nous montre qu'il prévoyait quelque objection. Il sentait bien que le récit qu'il allait faire avait, dans son œuvre, un caractère tout nouveau. Chez Homère et chez lui, les dieux interviennent très souvent, mais d'ordinaire ce n'est pas pour déranger l'ordre régulier du monde et produire des effets qui choquent le bon sens. Le surnaturel, comme ils l'entendent en général, est chose très naturelle. Dans ces

1. *Æn.*, IX, 117. — 2. *Ibid.*, 79.

temps primitifs qu'ils nous dépeignent, les hommes ont coutume de rapporter à une influence divine tout ce qui leur arrive. S'ils assistent à quelque violence des éléments, s'ils sentent s'élever dans leur cœur quelque ardeur furieuse, ils sont tentés de croire que la divinité n'y peut pas être étrangère. « Est-il vrai, dit un des héros de Virgile, que les dieux m'inspirent un grand dessein ; ou chacun de nous ne se fait-il pas un dieu des passions de son âme[1] ? » C'est pour entrer dans cette idée que les poètes antiques représentent si souvent Mars, Minerve, Apollon, qui parcourent les champs de bataille, et, au moment critique, apparaissent à un combattant pour exciter son ardeur ou lui suggérer quelque entreprise : il se trouve presque toujours qu'ils ne lui conseillent que ce qui a dû lui venir spontanément à l'esprit. Quand Virgile nous montre Alecto soufflant la colère aux Italiens, à l'arrivée d'Énée, nous ne pouvons nous empêcher de penser que les Italiens devaient être par eux-mêmes fort irrités de voir un étranger qui débarque chez eux et vient sans façon s'établir sur leurs terres, sous prétexte que les dieux les lui ont données. Ailleurs, il nous fait voir Junon, Vénus et Cupidon, qui complotent ensemble de rendre Didon amoureuse d'Énée : avions-nous besoin de l'intervention de tant de divinités pour nous expliquer comment il se fait qu'une femme jeune et belle, qui a beaucoup aimé, s'éprend un jour d'un héros qui lui raconte d'une manière si touchante ses malheurs et ses aventures? On n'est pas surpris qu'Énée, quand

1. *Æn.*, IX, 184.

il commence d'aimer Didon, oublie pour elle cette Italie que les destins lui promettent; mais on comprend aussi que lorsqu'il n'a plus rien à désirer, dans les premières fatigues d'un amour assouvi, il recommence à y songer. Était-il absolument nécessaire de déranger Mercure pour l'en faire souvenir? Il serait donc possible, dans les exemples que je viens de citer, de supprimer le merveilleux, sans dommage grave pour l'action : il n'est là qu'une façon de mieux expliquer des incidents naturels qui, à la rigueur, pourraient s'expliquer tout seuls. La légende que nous étudions n'a pas tout à fait le même caractère. C'est un miracle véritable qui change les lois de la nature. Il a été imaginé pour amuser un moment l'esprit par l'imprévu et l'étrangeté de l'invention : c'est véritablement un merveilleux de féerie qui annonce les *Métamorphoses* d'Ovide.

De l'autre histoire je ne veux presque rien dire, de peur de n'en pas dire assez : il s'agit de l'épisode de Nisus et d'Euryale. Virgile y a mis toute son âme ; ce qui n'empêche que tout y soit exact et précis, et que, sur les lieux, on se rende compte des moindres détails. Dans un récit de pure imagination, le poète nous donne l'illusion complète de la vérité. Voici le camp d'Énée, comme nous venons de le décrire, entre le Tibre, la plaine de Laurente et la mer. Nous assistons d'abord à la veillée militaire des Troyens, en face d'un ennemi menaçant; ils sont inquiets de l'absence de leur chef, ils craignent de succomber le lendemain aux attaques de Turnus. Nisus, qui garde une porte avec Euryale, lui révèle qu'il a formé le projet de traverser le campement des Rutules et d'aller ap-

prendre à Énée le danger que courent ses soldats. Virgile rapporte, dans des vers qui ne s'oublient pas, l'entretien des deux amis, et leur noble discussion, un de ces combats entre la tendresse et l'héroïsme, où l'héroïsme finit par l'emporter. Il les mène ensuite à l'assemblée des chefs. Pendant que les soldats reposent, les chefs debout au milieu d'eux, appuyés sur leur longue lance, cherchent quelque moyen de prévenir Énée, lorsque les deux amis viennent leur annoncer qu'ils se chargent de l'entreprise. Nisus connaît la route qu'il faut suivre pour arriver jusqu'à lui : sous cette colline qu'il montre, vers la droite, il est sûr de trouver un chemin qui, en quelques heures, peut le conduire à Pallantée; il en a vu de loin les premières maisons, dans ses chasses aventureuses[1]. Accompagnés par les vœux d'Iule et des chefs troyens, ils partent. Ici, la connaissance des lieux nous permet de les suivre pas à pas. Virgile nous dit qu'ils sont sortis « par la porte la plus voisine de la mer » ; nous en sommes d'abord un peu surpris : c'est précisément le contraire du chemin qu'ils auraient dû prendre, car, en se dirigeant comme ils le font, ils tournent le dos à Pallantée. La route véritable était à l'extrémité opposée, c'est-à-dire à l'endroit par où l'on arrive aujourd'hui de Rome à Ostie. Faut-il croire, avec Bonstetten, qu'à ce moment le cours du Tibre se rapprochait du grand marais qu'on appelle *stagno di Levante*, que, dans la partie qui fait face à Rome, le marécage et le fleuve

1. *Æn.*, IX, 244. Bonstetten fait remarquer qu'en effet des hauteurs de Castel Decimo on voit nettement les maisons des faubourgs de Rome.

se rejoignant formaient comme une ceinture au camp d'Énée, et qu'il n'y avait pas d'issue de ce côté ? Ou n'est-il pas plus simple d'admettre que Nisus et Euryale ont choisi la route qui longe la mer parce qu'elle était la moins défendue? Nisus, en effet, a remarqué que les Rutules, qui ont passé la nuit à jouer et à boire, ne se gardaient pas. C'est à peine si quelques feux brillent dans leur camp. Ensevelis dans le sommeil et l'ivresse, les uns sont étendus sur l'herbe, les autres plus mollement couchés sur des tapis entassés ; tous dorment de tout leur cœur. Aussi les deux amis en font-ils aisément un grand carnage. Ils s'attardent même plus qu'ils ne devraient à cette victoire facile ; ils sont tentés par le riche butin qu'ils ont conquis et perdent leur temps à l'emporter : le pauvre Euryale, un tout jeune homme, qui a la vanité de son âge, ne résiste pas à se couvrir d'armes brillantes, qui, frappées d'un rayon de lune, le trahiront tout à l'heure et seront cause de sa mort. Ils s'aperçoivent enfin que le jour approche, qu'ils sont arrivés à l'extrémité du camp des Rutules et qu'il leur faut se hâter d'en sortir.

Ils changent alors la direction de leur route. Le poète nous a dit qu'à leur départ ils ont trouvé deux chemins devant eux : l'un menait sans doute directement à la mer ; l'autre, tournant à gauche, longeait le rivage et tenait la place de cette *via Severiana*, construite par Septime Sévère, et qui allait d'Ostie à Terracine. Nisus et Euryale ont suivi ce dernier chemin tant qu'ils ont traversé le camp de Turnus ; lorsqu'ils en sortent, ils prennent à gauche : leur intention est sans doute de tourner l'extrémité du *stagno*

di Levante et, de là, de se diriger en droite ligne sur la ville d'Évandre. Si l'on voulait aujourd'hui aller de cet endroit à Rome, il faudrait gagner Malafede ou Castel Decimo par quelque route de traverse et prendre la *via Ostiensis* ou la *via Laurentina*, qui vous y mèneraient rapidement. Nous pouvons donc très nettement nous figurer où se trouvaient les malheureux jeunes gens, quand Volcens, qui venait de Laurente pour amener à Turnus une partie de ses troupes, les aperçut. Ils devaient être tout près de ce beau parc de Castel Fusano, que l'on ne manque pas d'aller voir quand on visite Ostie, à l'endroit où commence la *selva Laurentina*. Virgile décrit ainsi la forêt qu'ils essayent de traverser :

> Silva fuit late dumis atque illice nigra
> Horrida, quam densi complebant undique sentes;
> Rara per occultos lucebat semita calles[1].

Bonstetten fait remarquer que cette description n'a pas cessé d'être vraie. Aujourd'hui, comme du temps d'Énée, il y a dans toute cette région des fourrés impénétrables, où s'entrelacent les buissons et les ronces, et dans lesquelles il est presque impossible de se diriger. Je me souviens d'un petit bois, entre Castel Fusano et Tor Paterno, où je commis l'imprudence de m'engager et dont je ne suis sorti qu'avec beaucoup de peine et de meurtrissures, fort loin de l'endroit où je voulais aller. Évidemment, si Volcens m'avait poursuivi avec trois cents cavaliers rutules, je ne lui aurais pas échappé. Nisus parvient pourtant

1. *Æn.*, IX, 381.

à s'en tirer. Le poète, qui tient avant tout à être précis, nous dit qu'il était arrivé à cet endroit qu'on appela plus tard « le champ Albain[1] », lorsqu'il s'aperçut qu'il était seul. Euryale, moins habile, moins résolu, embarrassé par le butin dont il s'était chargé, était resté en route. Nisus n'hésite pas ; il se jette dans la forêt et revient sur ses pas pour mourir avec son ami.

Je ne commettrai pas l'imprudence de raconter leur mort après Virgile ; j'aime mieux laisser le plaisir au lecteur de revoir, dans l'*Énéide*, l'épisode tout entier. Ce plaisir serait complet si l'on pouvait avoir la chance de relire cet admirable récit à Castel Fusano même, c'est-à-dire auprès des lieux qui l'ont inspiré. Je n'imagine pas un endroit au monde où l'âme puisse mieux se livrer à cette grande poésie. Dans nos villes bruyantes, il est bien difficile de s'abstraire du présent ; il nous prend et nous tient de tous les côtés. A Castel Fusano, rien ne nous dispute aux souvenirs antiques. Pour être tout entier à Virgile, je ne voudrais même pas avoir sous les yeux le sévère palais des Chigi, qui ressemble à une forte-

1. J'ai quelque peine à comprendre comment ce passage de l'*Énéide* a causé tant d'embarras aux interprètes. Il est clair qu'il ne s'agit ici ni de la ville fondée par Ascagne, ni, comme Heyne le supposait, du lac situé au pied du mont Albain. Ils sont beaucoup trop loin du rivage, et il aurait fallu à Nisus une grande journée pour y aller et en revenir, tandis qu'il doit mettre bien moins d'une heure à son voyage. Virgile veut désigner un endroit du territoire de Laurente qui, pour des raisons que nous ignorons, avait reçu le nom de *loci Albani*, et qu'on appelait ainsi de son temps. Le soin qu'il prend de l'indiquer montre bien le désir qu'il avait d'être précis et d'attacher la scène à un lieu déterminé.

resse autant qu'à une maison de campagne; je me placerais en face de l'avenue qu'on a pavée avec les dalles de la *via Severiana* et qui conduit à la mer, à l'ombre de ces grands pins parasols, les plus beaux qu'on trouve dans la campagne romaine. « Cette ombre, dit très bien Bonstetten, ne ressemble à aucune autre. On se promène entre les troncs gigantesques de ces arbres comme entre des colonnes, et, quoique dans un bois, on voit de partout le ciel et l'horizon. L'œil se repose doucement, comme sous un voile de gaze, dans un jour qui n'a pas le noir de l'ombre ni l'éclat du soleil. Il faut lever la tête pour apercevoir le parasol léger déplié dans les airs entre le ciel et la terre. » Assurément, comme je l'ai déjà dit, les vers de Virgile peuvent être compris et goûtés partout; mais il me semble que, dans cette solitude et ce grand silence, au milieu de ce beau parc qu'entoure un désert, parmi tous ces débris d'antiquité, on y trouve un charme de plus. Peut-être comprend-on mieux, en voyant avec quelle exactitude les lieux sont dépeints et les scènes sont racontées, de quelle manière il s'est fait qu'une œuvre d'imagination, une création de poète, soit devenue pour nous plus vivante et plus vraie que beaucoup d'histoires réelles, et comment s'est accomplie la prédiction de Virgile, qui annonçait à ses personnages que rien ne pourrait jamais effacer leurs noms de la mémoire des hommes :

> Fortunati ambo, si quid mea carmina possunt!
> Nulla dies unquam memori vos eximet ævo [1].

1. *Æn.*, IX, 466.

IV

LAURENTE

I

Le dixième livre de l'*Énéide*. — Assemblée des dieux. — Retour d'Énée. — La guerre dans le poème de Virgile. — Comment il a peint les divers peuples italiques. — Pourquoi il ne leur a pas donné des traits plus distincts.

A la fin du neuvième livre de l'*Énéide*, les Troyens sont assiégés dans leur camp, pendant l'absence de leur chef; les tentatives qu'ils ont faites pour le prévenir n'ont pas réussi ; ils ont perdu leurs plus braves soldats, et leurs affaires semblent désespérées. Mais la fortune va leur revenir avec le retour d'Énée, et dès lors leurs succès grandiront toujours jusqu'à la fin du poème. Nous sommes donc arrivés à un de ces moments décisifs où les événements vont prendre un tour nouveau. Virgile interrompt alors brusquement son récit et nous transporte de la terre au ciel pour nous faire assister à une assemblée des dieux.

C'est un morceau très brillant, fort soigné, qu'on remarque d'autant plus qu'il est le seul de ce genre dans l'*Énéide*. Si Virgile n'a pas imité Homère, qui représente si souvent les dieux réunis et discutant

ensemble, c'est sans doute qu'il a éprouvé quelque embarras à le faire. Ces sortes de scènes sont celles où les dieux homériques se livrent volontiers à toutes les violences de leur humeur, et ces violences ne convenaient guère à l'idée qu'une époque plus éclairée se faisait de la majesté divine. Virgile, tout en conservant pour l'essentiel les vieilles divinités, a voulu les rendre plus graves et plus décentes ; cette tentative avait quelques dangers. Nous n'acceptons tout à fait les dieux homériques que si notre imagination consent à se transporter à l'époque d'Homère ; il faut qu'elle s'abandonne entièrement au passé, qu'elle croie y vivre, pour que la naïveté de certains détails ne la blesse pas. Mais, quand nous commettons l'imprudence de la ramener au présent, elle devient plus difficile ; une fois l'illusion dissipée, les contrastes l'irritent ; les corrections que nous essayons de faire à la figure primitive, les traits nouveaux que nous lui ajoutons, font ressortir l'étrangeté du reste. Dans l'assemblée des dieux du dixième livre, quoique Jupiter soit devenu plus majestueux et plus digne, nous sommes moins tentés de le féliciter des progrès qu'il a pu faire que frappés de ce qui lui manque pour réaliser l'idéal divin. Transportés dans un milieu moins naïf, nous trouvons que les discours de Vénus et de Junon contiennent des emportements de langage, des subtilités de raisonnement et tout un appareil de rhétorique qui nous semble fort déplacé dans l'Olympe. Il nous déplaît surtout de voir que toute cette discussion ne mène à rien. Jupiter, qui, au début, paraît si fort en colère et qui semble dire qu'il va prendre les résolutions les plus graves, finit

par déclarer, au milieu de la foudre et des éclairs, et en prenant le Styx à témoin de ses paroles, qu'il ne fera rien du tout et qu'il laisse les événements suivre leur cours : *Fata viam invenient*[1]. Ce n'était pas la peine de réunir toute la cour céleste pour si peu de chose. Cette scène célèbre, qui ouvre le dixième livre d'une manière si éclatante, ne me paraît donc avoir qu'un seul résultat : elle indique avec une grande solennité que nous sommes arrivés à l'une des crises principales de l'action[2].

C'est, en effet, immédiatement après l'assemblée des dieux que la fortune change de face. Turnus, espérant enlever le camp des Troyens avant qu'on vienne le secourir, a recommencé l'assaut de grand matin. Les malheureux qui ont été si maltraités la veille et n'ont guère d'espoir d'échapper « regardent tristement du haut des tours, et leurs rangs éclaircis ont peine à garnir les remparts[3] ». Turnus redouble d'efforts, attaque à la fois toutes les portes, jette sur les tours des torches enflammées et se croit sûr du succès, quand tout à coup un cri retentit sur les murailles, un cri de joie et de délivrance : c'est Énée qui arrive avec les trente vaisseaux des Étrusques. Le

1. *Æn.*, x, 113. — 2. Le seul résultat positif de cette assemblée de l'Olympe, c'est, dans le premier discours de Jupiter, la défense qu'il fait à tous les dieux de s'occuper de la querelle des Troyens et des Latins, et l'engagement qu'il prend, dans le dernier, de ne pas s'en mêler lui-même. Or, dans la suite, ni les dieux, ni Jupiter ne s'interdisent de prendre part au combat. Je suis donc fort tenté de croire que ce brillant hors-d'œuvre a été composé à part et ajouté par Virgile, en sorte qu'il n'a pas eu le temps de le bien raccorder au reste. — 3. *Æn.*, x, 121.

soleil, qui se lève en ce moment derrière les monts Albains, frappe son bouclier en face, et les éclairs qui s'en échappent n'ont pas de peine à être aperçus du camp troyen, qui, comme on l'a vu, est à quatre stades de la mer.

Les événements qui suivent semblent un peu confus, quand on les lit dans le poème ; ils se déroulent au contraire avec beaucoup de netteté lorsqu'on les étudie sur les lieux. En même temps qu'Énée amenait la flotte étrusque à l'embouchure du Tibre, il avait fait partir la cavalerie qu'Évandre lui a donnée, renforcée de celle de Tarchon, par la route de terre. Le chemin qu'elle doit suivre, l'endroit où elle doit s'arrêter et l'attendre, avaient été fixés d'avance. Tout s'est accompli exactement; la cavalerie a passé le Tibre quelque part, entre le camp troyen et Pallantée. Pour échapper à Turnus, qui se tient sur ses gardes et qui veut surtout empêcher qu'on ne porte secours aux assiégés, elle a dû faire un assez long détour, et peut-être même a-t-elle tourné le *stagno di Levante*. De tous ses mouvements le poète ne nous dit rien et il laisse chacun se les figurer à sa fantaisie. Ce qui est sûr, c'est qu'elle est arrivée, elle aussi, tout près de la mer, puisque Pallas, le fils d'Évandre, qui est venu d'Étrurie sur le vaisseau d'Énée, parvient à la rejoindre et se met à sa tête. Voilà donc quelle est la situation des combattants lorsque Turnus, qui assiège toujours les Troyens, sans paraître se douter de ce qui le menace, entend leur cri de joie et le salut lointain qu'ils adressent à leur chef. Il se retourne lui aussi du côté de la mer et aperçoit la flotte des Étrusques qui aborde sur le rivage. Laissant alors

quelques soldats autour des murailles, il court attaquer avec furie les nouveaux venus. Le combat se livre en deux endroits à la fois, vers l'embouchure du Tibre, où Énée, avec les Étrusques, vient de débarquer, et un peu plus loin, du côté de Castel Fusano, où la cavalerie d'Évandre, commandée par Pallas, se trouve un moment fort embarrassée au milieu de troncs d'arbres et de grosses pierres, qui ont été roulés par les eaux d'un torrent[1]. Après une lutte sanglante, les Latins reculent, Turnus est entraîné loin du combat par un stratagème de sa sœur. La jeunesse troyenne sort du camp où on la tenait enfermée et toutes les troupes d'Énée se réunissent sous sa main.

Ce livre et les deux qui suivent, comme déjà celui qui précédait, sont presque entièrement occupés par la description des batailles. Il en résulte une certaine monotonie qui explique le jugement sévère qu'on a porté quelquefois sur la fin de l'*Énéide*. C'était malheureusement une nécessité du sujet que Virgile avait choisi, et il ne pouvait pas y échapper. Puisque Énée doit conquérir par les armes le pays où il veut s'établir, il fallait bien que le poète se résignât à chanter la guerre. Il ne l'aimait pas pourtant et se souvenait toujours qu'elle avait troublé sa jeunesse. A ving-six ans, quand il était livré aux plaisirs de la campagne,

1. Cette circonstance paraît fort invraisemblable à Bonstetten. « Le Tibre, dit-il, n'a jamais roulé de rochers. » J'ajoute que la cavalerie arcadienne ne combat pas sur les bords du Tibre, mais un peu plus loin. De l'endroit où elle se trouve les montagnes sont fort éloignées, et l'eau qui pourrait en couler tomberait dans le *stagno di Levante*, qui barre la route. Il est donc très difficile de savoir ce que Virgile veut dire dans ce passage.

à l'amour des muses, aux agréments de la vie tranquille, il avait vu passer avec terreur les légions indisciplinées d'Antoine et d'Octave, qui ravageaient tout sur leur route. Elles étaient revenues quelque temps après, rendues plus insolentes par la victoire, réclamant de leurs chefs les récompenses qu'on leur avait promises, et il avait failli perdre la vie en défendant contre elles son petit champ. Il ne faut pas s'étonner qu'il en ait gardé une sorte d'horreur pour la guerre. La paix était son idéal et son rêve. Il aimait à entrevoir dans l'avenir, il saluait d'avance une époque heureuse où l'on cesserait de vider les différends par les armes, où toutes les vieilles querelles seraient oubliées, où la concorde et la justice régneraient enfin sur le monde,

> Aspera tum positis mitescent sæcula bellis.
> Cana Fides et Vesta, Remo cum fratre Quirinus
> Jura dabunt [1],

et, parmi les raisons qu'il avait d'aimer Auguste, la plus forte assurément, c'est qu'il lui savait gré d'avoir fermé le temple de Janus et imposé la paix à l'Empire. A umoment même où il est forcé par la nécessité de son sujet de raconter des batailles, il ne cesse de gratifier la guerre des épithètes les plus dures (*horrida, insana bella; lacrimabile bellum*). Il se met du parti des mères qui la maudissent, et, dans un vers immortel, il les montre, au premier bruit des combats, serrant leurs enfants contre leur sein,

1. *Æn.*, I, 291.

Et pavidæ matres pressere ad pectora natos[1].

Ce sentiment qu'il éprouve, il n'a pu s'empêcher de le communiquer à son héros : Énée fait la guerre comme Virgile la chante, bien malgré lui.

On peut dire, à la vérité, qu'Homère parle quelquefois comme Virgile. Il lui arrive aussi d'être ému des maux que la guerre fait souffrir aux hommes ; quand un jeune homme est tué, il le plaint « de s'endormir d'un sommeil d'airain loin de sa femme dont il a reçu à peine quelques caresses[2] ». Il a des paroles pleines de mélancolie sur le sort des pauvres humains qui sont emportés comme les feuilles des arbres[3] ; mais ce n'est qu'un éclair. Une fois qu'il s'est jeté dans la mêlée, il est pris de l'ivresse du combat. Il triomphe avec le vainqueur, il frappe le vaincu sans miséricorde ; il est plein d'injures violentes et de cruelles ironies ; il lui semble naturel qu'un guerrier menace ses ennemis « de manger leur chair palpitante, de répandre leur cervelle comme du vin et d'atteindre l'enfant jusque dans le ventre de sa mère[4] ». Il ne trouve pas de plus grand bonheur pour Jupiter « que d'être assis à l'écart des autres dieux et de se réjouir dans sa gloire en contemplant l'éclat de l'airain, et les guerriers qui tuent et ceux qui sont tués[5] ». L'étrange nature de poète ! Il comprend tout, et tout le ravit ! Il décrit avec le même plaisir les spectacles les plus contraires, il éprouve

1. *Æn.*, VII, 518. — 2. *Iliade*, XI, 240. — 3. *Ibid*, VI, 147. — 4. *Ibid*, XXII, 346 ; VI, 9. — 5. *Ibid*, XI, 75.

avec la même force les sentiments les plus opposés ; il se met également dans tout ce qu'il fait sans témoigner pour rien une préférence marquée. C'est là sans doute un des motifs qui ont fait douter de son existence, quoiqu'il soit bien impossible d'imaginer une œuvre qui n'ait pas d'auteur. La personnalité d'un homme se marque par les qualités qui dominent en lui, et c'est d'ordinaire l'absence de quelques-unes d'entre elles qui met les autres en relief. Aussi Homère, qui semble les avoir toutes au même degré, nous paraît-il moins vivant, moins réel, que Virgile, dont le caractère se dessine et se précise autant par ce qui lui manque que par ce qu'il possède. Il faut avouer que cette incomparable douceur d'âme, qui en est le trait principal, ne le prédisposait guère à être un chanteur de batailles. Il a fait de son mieux pour imiter son grand prédécesseur ; il représente lui aussi des guerriers insolents, implacables, qui coupent des bras et des jambes, qui insultent l'ennemi avant de le combattre, qui le raillent quand il est vaincu, qui marchent sur lui quand il est mort. Mais il a beau faire, le cœur lui manque pour toutes ces horreurs. On sent toujours que le doux poète se fait violence quand il faut être cruel. Quelque talent qu'il déploie dans ces descriptions, il n'y est plus tout à fait lui-même, et nous y trouvons peu de plaisir.

Il semble pourtant qu'il avait un moyen d'introduire un peu plus de variété dans le récit de ces combats et de leur donner ainsi plus d'intérêt pour nous : c'était de profiter des diversités qui se trouvaient entre les peuples italiques avant que Rome les eût réunis sous sa domination et de

représenter chacun d'eux avec ses mœurs particulières et les traits de sa physionomie propre. Il a certainement essayé de le faire, et cette tentative mérite d'autant plus d'être remarquée qu'elle était une innovation. Chez Homère, les Grecs ne diffèrent en rien des Troyens, et ils se ressemblent tout à fait entre eux. Le célèbre catalogue du second livre de l'*Iliade* ne contient guère que des noms propres, avec quelques épithètes générales. Cette longue énumération des peuples qui ont pris part à la guerre de Troie est par elle-même d'un intérêt médiocre. Ce qui fit son importance, c'est que, plus tard, les cités grecques regardèrent comme un titre de noblesse d'y figurer; mais aucune d'elles n'y paraît différente des autres. Virgile aussi, lorsqu'il plaçait, à la fin du septième livre de l'*Énéide*, une liste des nations italiennes alliées de Turnus, voulait surtout glorifier leur passé et leur donner une antiquité qui leur fît honneur; mais il ne se contente pas de les énumérer sèchement; il ajoute à leur nom quelques souvenirs de leur histoire, des renseignements curieux sur leurs usages, des descriptions de leurs costumes et de leurs armes. Il nous montre, par exemple, les Volsques, les Herniques, les gens de Préneste et d'Anagnia, qui portent une peau de loup sur la tête et qui marchent au combat un pied nu et l'autre couvert d'une chaussure de cuir; les Falisques et les montagnards du Soracte, qui s'avancent en chantant les louanges de leur roi Messapus, le dompteur de chevaux; les Marses, dont le chef est un prêtre qui connaît l'art de charmer les serpents; les Osques, les Auronces, les Sidicins, armés d'un javelot court, qu'ils lancent avec

une courroie, et d'une épée recourbée ; les habitants de Caprée, d'Abella, ceux des rives du Sarnus, coiffés de casques de liège et tenant à la main de longues piques dont ils se servent à la manière des Teutons[1]. Tous ces détails d'histoire pittoresque, dont on n'avait pas encore abusé, devaient causer un très vif plaisir aux contemporains de Virgile. Aussi le regardaient-ils comme un grand archéologue et un grand antiquaire ; mais nous sommes devenus plus exigeants aujourd'hui. On nous a gâtés en nous prodiguant ces sortes de peintures, et nous n'en avons jamais assez. Au lieu de lui savoir gré de ce qu'il a fait, beaucoup sont tentés de trouver qu'il s'est arrêté trop tôt ; il leur semble que les diverses nations italiques ne sont pas dépeintes chez lui en traits assez marqués et assez distincts ; ils lui en veulent surtout de n'avoir pas tiré plus de profit des Étrusques : il en parle encore moins que des Latins. Si l'on excepte un mot qu'il dit en passant sur le goût qu'ils avaient pour les costumes voyants et les armes éclatantes, il ne met vraiment en saillie qu'un côté de leur caractère, leur passion pour la bonne chère et l'amour. Au milieu d'une bataille, leur chef, Tarchon, qui les voit se sauver devant Camille, leur reproche « de n'aimer qu'à s'asseoir à une table bien garnie, près d'une coupe pleine, et de n'avoir de courage que pour Vénus et ses combats nocturnes[2] ». Ces traits sont vifs assurément, mais un poète moderne ne s'en serait pas contenté. Il aurait

1. Voy. l'énumération des guerriers italiens dans le livre septième, depuis le vers 647 jusqu'à la fin du livre. — 2. *Æn.*, XI, 735.

donné plus de relief et une attitude plus originale à ce peuple singulier dont un auteur ancien disait déjà que, par sa langue et sa façon de vivre, il ne ressemble à aucun autre peuple du monde [1]. Virgile n'a pas voulu le faire, et, pour agir ainsi, il avait sans doute quelque raison. Les écrivains de l'antiquité, les historiens comme les poètes, étaient avant tout des artistes qui se préoccupaient d'abord de l'unité de leurs œuvres. Ils n'en traitaient pas les diverses parties isolément et entendaient que chacune d'elles concourût à l'impression générale. Ils aimaient mieux adoucir certaines teintes trop éclatantes que de risquer de compromettre l'effet de l'ensemble. Nos auteurs n'ont pas tout à fait les mêmes soucis. Dans ce roman de *Salammbô*, où Flaubert semble s'être donné la tâche de refaire, avec des procédés réalistes, l'épopée en prose de Chateaubriand, il est amené, comme Virgile, à énumérer les divers peuples qui forment l'armée mercenaire de Carthage. Sa méthode est très simple : il ramasse partout, sans choisir, toutes les curiosités archéologiques qu'il peut trouver pour en habiller ses personnages. Il nous décrit successivement « le Grec, avec sa taille mince, l'Égyptien et ses épaules remontées, le Cantabre aux larges mollets, les Libyens barbouillés de vermillon, qui ressemblent à des statues de corail, les archers de Cappadoce, qui, avec du jus d'herbe, se peignent de larges fleurs sur le corps, etc. ». Chacun de ces traits peut être piquant en lui-même, mais l'ensemble forme le tableau le plus disparate et le plus bizarre

1. Denys d'Halicarnasse, I, 30.

qu'on puisse imaginer. Ce n'est pas une armée, ni même une foule, c'est une mascarade. Il nous est impossible de comprendre comment des gens qu'on prend plaisir à nous montrer si différents les uns des autres ont pu concourir à une action commune, devenir l'instrument d'une seule volonté, et, sous les ordres d'Annibal, vaincre les légions. Le souci de ce réalisme de détail a fait perdre à Flaubert la vérité générale ; il nous donne une série de tableaux de genre au lieu de composer, comme il en avait l'intention, une grande peinture d'histoire. C'est un défaut choquant, et, quand on vient de voir le mauvais effet que produisent, chez lui, ces débauches de coloris, je crois qu'on sera moins tenté de reprocher à Virgile la sobriété de ses descriptions.

Les batailles, dans l'*Énéide*, sont donc traitées comme dans l'*Iliade :* il faut en prendre son parti. Virgile, comme Homère, fait alterner les mêlées générales et les combats singuliers ; on ne peut nier que ce procédé ne paraisse, à la longue, un peu monotone. Le récit des combats singuliers est quelquefois très beau : nous aurions, par exemple, grand plaisir à étudier de près, dans le dixième chant, la lutte de Turnus et de Pallas, celle d'Énée avec Lausus et Mézence ; mais on prend d'ordinaire moins de plaisir aux mêlées générales, c'est-à-dire à ces énumérations de guerriers qui tuent et qui sont tués, sans qu'on puisse toujours distinguer à quelle armée ils appartiennent :

> Cœdicus Alcathoum obtruncat, Sacrator Hydaspem,
> Partheniumque Rapo.

Je fais donc grâce au lecteur de tout le détail des batailles qui se livrent autour du camp troyen. Qu'il suffise de savoir qu'à la fin du dixième chant, les Rutules sont entièrement vaincus et qu'Énée les poursuit jusqu'à Laurente (*Laurentum*), la capitale du roi Latinus, où nous allons essayer de le suivre.

II

Laurente. — Comment la vieille ville a disparu. — Où pouvait-elle être située ? — Canal du *stagno di Levante*. — *Selva Laurentina*. — Les sangliers de Laurente. — Aspect de la côte. — La villa de Pline.

C'est une entreprise qui n'est pas fort aisée, car il ne reste plus rien de Laurente. On racontait que la vieille ville fondée par Faunus, où le roi Latinus résidait avec sa femme Amata et Lavinia, sa fille, au moment de l'arrivée d'Énée en Italie, avait été plus tard, abandonnée pour Lavinium, comme Lavinium le fut pour Albe et Albe pour Rome. Elle continua pourtant de vivre obscurément, pendant que Rome accomplissait ses grandes destinées ; mais elle se fit si bien oublier qu'en 565, pendant les *féries latines*, on négligea de lui distribuer une part des victimes, comme on le faisait pour tous les peuples de la confédération. Heureusement les dieux se souvenaient d'elle : ils témoignèrent leur mécontentement par de nombreux prodiges, et le sacrifice fut recommencé[1].

1. Tite Live, XXXVII, 3.

Il est sûr qu'elle méritait plus d'égards de la part des Romains ; elle leur était restée fidèle dans une circonstance grave, au moment où la ligue latine prenait les armes contre eux, quand Lavinium même les abandonnait[1]. La guerre finie, on avait décidé, pour reconnaître cette fidélité, que le traité d'alliance entre Rome et Laurente serait renouvelé tous les ans, à un jour déterminé. Il faut croire que, dans ce pays où rien ne se perdait, il restait encore, au temps de l'empereur Claude, quelque vestige de l'ancienne cérémonie. On a trouvé à Pompéi une inscription de cette époque où un certain Turranius, personnage vaniteux et pédant, qui paraît avoir beaucoup recherché les dignités religieuses, nous apprend qu'il a été désigné par le peuple de Laurente pour renouveler la vieille alliance avec le peuple romain[2]. Mais ces souvenirs d'un passé glorieux n'empêchaient pas la ville de se dépeupler, et nous avons vu qu'on finit par la réunir à Lavinium, ce qui prouve qu'elle n'avait plus alors beaucoup d'impor-

1. La conduite que tinrent en cette occasion les gens de Lavinium est racontée par Tite Live d'une manière très piquante. Ils avaient hésité longtemps entre les deux partis. Enfin ils venaient de se décider à envoyer des troupes au secours des Latins; mais à peine les premiers soldats avaient-ils dépassé la porte qu'on apprit que les Latins avaient été vaincus. Le général, en s'empressant de faire rentrer son monde, ne put s'empêcher de dire : « Voilà un petit voyage qui nous coûtera cher : *Pro paulula via magnam mercedem esse Romanis solvendam.* » En effet, les Romains punirent durement Lavinium pour l'intention que la ville avait eue de leur nuire (Tite Live, VIII, 11). — 2. *Corp. Insc. lat.*, x, 737. M. Mommsen a trouvé récemment une autre inscription de ce même Turranius à Pratica, l'ancien Lavinium.

tance. On ignore à quel moment précis elle acheva de disparaître.

Depuis la Renaissance, les érudits se sont occupés d'elle à diverses reprises, et ils ont cherché à savoir où elle devait être. On l'a placée surtout à deux endroits différents, situés à peu de distance l'un de l'autre, à la ferme de Tor Paterno, ou près de Capocotta. Reprenons à notre tour la question et parcourons la contrée, pour voir quel est le lieu qui s'accorde le mieux avec les descriptions de l'*Énéide*. Ce petit voyage, par lui-même, n'est pas sans agrément : le pays est curieux, mal connu, plein de grands souvenirs, et je crois que nous n'aurons pas à nous plaindre de nous y être hasardés, quel que soit le succès de nos recherches.

Ce que nous avons de mieux à faire, pour ne pas nous égarer en route, c'est de nous mettre tout à fait à la suite de Virgile. Il suppose que le premier souci d'Énée, dès qu'il a pris terre sur les bords du Tibre, est de se concilier l'amitié des gens du pays. A cet effet, il choisit cent de ses compagnons qu'il envoie, sous la conduite du prudent Ilionée, pour saluer le roi Latinus et lui demander son alliance. Ils partent à pied pour Laurente, accomplissent leur ambassade et sont de retour dans la journée. C'est la preuve que la ville de Latinus n'est pas fort éloignée, et tout d'abord nous sommes rassurés sur la longueur du voyage que nous allons entreprendre. Nous voilà donc partis d'Ostie, comme l'ambassade d'Énée, et suivant le rivage. A près de quatre kilomètres, un canal assez large, qui écoule dans la mer les eaux du *stagno di Levante*, nous barre le chemin. Dans l'antiquité

comme aujourd'hui, on passait ce canal sur un pont, et l'on a découvert près de là une inscription qui rapporte que certains empereurs (probablement Dioclétien et Maximien) ont réparé ce pont, qui tombait en ruine, et qu'ils l'ont fait dans l'intérêt des habitants d'Ostie et de ceux de Laurente (*Pontem Laurentibus atque Ostiensibus vetustate conlapsum restituerunt*). Le canal formait donc la séparation entre le territoire des deux villes, et, quand nous avons passé le pont, nous sommes sûrs de mettre le pied sur le pays de Laurente.

Un peu plus loin, nous rencontrons un autre souvenir de la vieille cité, qui nous prouve que nous sommes bien dans la route qui doit nous y conduire. Au sortir de Castel Fusano, nous entrons dans une grande forêt qui, sur la gauche, se prolonge jusqu'à Decimo, et que les cartes modernes appellent *Selva Laurentina* : c'est le nom qu'elle portait déjà dans l'antiquité. La forêt de Laurente, avec ses fourrés épais et ses marécages couverts de joncs, était très fréquentée des chasseurs de Rome. Ils y trouvaient en abondance des sangliers très sauvages, qui avaient la réputation de ne pas se laisser prendre aisément. Virgile, pour dépeindre la résistance énergique de Mézence, entouré d'ennemis qui le harcèlent, le compare à un sanglier de Laurente que les chiens ont poussé dans les filets. « Quand il s'y voit enfermé, il s'arrête, frémit de rage, hérisse le poil de ses flancs. Nul n'a le cœur de l'approcher. C'est de loin, à l'abri du danger, que les chasseurs le pressent de leurs traits et de leurs cris. L'intrépide animal fait face de tous les côtés en grinçant des dents et secouant les

traits attachés à son dos[1]. » Horace nous dit pourtant qu'il ne méritait pas la peine qu'il coûtait et les dangers qu'il faisait courir. « Comme il vit dans les marais et parmi les joncs, sa chair est molle et fade ; il est loin de valoir celui des forêts de l'Ombrie, qui ne se nourrit que de glands[2]. » Mais il faut remarquer qu'Horace n'exprime pas ici son opinion propre ; le personnage qu'il fait parler est un professeur de gastronomie, dont il veut précisément railler les délicatesses. D'ordinaire on n'était pas aussi difficile, et Martial croit que c'est faire un beau cadeau à l'un de ses amis que de lui envoyer « un sanglier de Laurente qui pèse un bon poids[3] ». L'excellent Pline le Jeune, qui n'était de sa nature ni guerrier ni chasseur, cédait pourtant à la mode, et, quand il se trouvait dans sa maison de campagne, près de la mer, il allait, comme les autres, attendre le sanglier dans les bois ; mais il avait une façon particulière de chasser. « Vous allez rire, écrivait-il à son ami Tacite, et je vous le permets volontiers. Moi, ce héros que vous connaissez, j'ai pris trois sangliers, et les plus gros de la forêt. — Eh quoi ! Pline ? direz-vous. — Oui, Pline lui-même. Mais je m'étais arrangé pour ne pas rompre avec mes goûts ordinaires et mon amour du repos. J'étais tranquillement assis près des filets ; j'avais sous la main, non pas une lance ou un épieu, mais ce qu'il fallait pour écrire. Je réfléchissais, je prenais des notes ; je voulais être sûr, si je revenais les mains vides, d'emporter au moins mes tablettes pleines. Ne méprisez pas cette façon de travailler. C'est merveille de voir

1. *Æn.*, x, 707. — 2. *Sat.*, II, 4, 42. — 3. Martial, IX, 49, 5.

comme l'esprit s'anime et s'excite par l'agitation du corps; les forêts qui nous environnent, la solitude, le silence font éclore en nous les idées. Je vous conseille donc, quand vous irez à la chasse, d'apporter, avec vos provisions, des tablettes pour écrire. Vous reconnaîtrez par votre expérience que ce n'est pas seulement Diane qui se promène dans les bois, et qu'on y rencontre quelquefois aussi Minerve[1]. » Les choses n'ont pas beaucoup changé dans la *selva Laurentina* depuis le temps de Virgile et de Pline; les sangliers y abondent toujours, et le roi d'Italie n'a pas de plus grande distraction que de quitter sa sévère résidence de Rome pour aller y chasser de temps en temps.

Le long du rivage, entre la forêt et la mer, s'étend une plaine sablonneuse, bordée par une rangée de dunes, que les gens du pays appellent *tumoletti*. Elle est complètement inhabitée; de Castel Fusano à Tor Paterno, pendant plus de 9 kilomètres, on n'y trouve pas une maison, et rarement on y rencontre une figure humaine. C'était pourtant autrefois un des lieux les plus peuplés et les plus agréables du monde; nulle part peut-être on ne trouvait réunies et rapprochées tant de riches maisons de campagne. Pline nous dit « qu'elles se succédaient les unes aux autres, tantôt séparées, souvent contiguës, et qu'elles semblaient former autant de petites villes[2] ». Est-ce à dire que la nature du sol ou les conditions du climat aient changé et qu'on y fût alors moins exposé au terrible fléau de la fièvre? Il faut bien le croire,

1. *Epist.*, I, 6. — 2. *Ibid.*, II, 17, 27.

puisque ce pays, qui était si peuplé, est devenu un désert. Mais le changement n'a pas été si complet qu'on le prétend d'ordinaire, et l'on peut soupçonner que, même à cette époque, il n'était pas sans péril d'y habiter. Pline dit en propres termes que « la côte d'Étrurie, dans toute sa longueur, est dangereuse et empestée [1] » ; et nous savons par Strabon que le pays de Terracine, de Setia, d'Ardée, et en général tout ce rivage, était marécageux et peu salubre. Mais il est clair que le mal était beaucoup moins grave qu'aujourd'hui, car Strabon ajoute aussitôt que « le séjour en est cependant agréable et qu'on ne voit pas que la terre y soit moins bien cultivée [2] ». C'était sans doute cette culture qui assainissait le sol, et sans vaincre tout à fait la *malaria*, la rendait plus inoffensive. Il est vraisemblable que, là aussi comme à Rome, « la première figue amenait quelques fièvres et ouvrait quelques successions [3] » ; mais on ne s'en préoccupait guère, et nous verrons que les médecins eux-mêmes avaient fini par recommander à leurs malades le séjour de Laurente. Les Romains en avaient su faire un lieu de repos et de plaisir ; il avait pour eux cet avantage qu'ils s'y trouvaient assez loin de Rome pour échapper aux importuns, et qu'ils en étaient pourtant assez près pour s'y rendre en quelques heures : « Je puis, disait Pline, ne me mettre en route que quand j'ai achevé mes affaires et que ma journée est finie [4]. » Aussi ce pays avait-il commencé de bonne heure à être à la mode. Scipion y venait

1. *Epist.*, v, 6, 2. — 2. Strabon, v, 3, 12. — 3. Horace, *Epist.*, i, 7, 5. — 4. *Epist.*, ii, 17, 2.

déjà s'y reposer avec ses amis et y goûter ce plaisir, qui a tant de charme, de se faire jeune un moment quand on se sent à la veille de devenir tout à fait vieux; la tradition aimait à montrer Lælius et lui jouant comme des enfants avec des coquilles sur le bord de la mer[1]. L'orateur Hortensius possédait aussi à Laurente une villa célèbre dont Varron nous parle avec admiration. Elle comprenait un bois de plus de cinquante jugères (12 hectares), où l'on trouvait une grande abondance de bêtes que l'on avait habituées à se réunir au son de la trompe, ce qui permettait au propriétaire d'offrir à ses hôtes, pendant le repas, un divertissement fort curieux. Le dîner était servi sur une colline; on faisait venir un artiste vêtu en Orphée, avec la longue robe et la cithare; à un signal, pour compléter l'illusion, l'artiste sonnait de la trompette, et l'on voyait accourir de tous les côtés des cerfs, des sangliers et tous les animaux de la forêt. « C'était, dit Varron, un spectacle aussi beau que celui qu'on a dans le grand cirque, pendant les jeux donnés par les édiles, ou que les chasses qui se font avec des bêtes d'Afrique[2]. » Mais de toutes ces maisons de campagne, où les grands seigneurs de Rome passaient une bonne moitié de leur vie, aucune ne nous est aussi bien connue que celle de Pline. Sous prétexte de persuader son ami Gallus de venir le voir, il lui en fait, dans une lettre célèbre, une description détaillée qui la met entièrement sous nos yeux. La lecture de cette lettre est du plus grand intérêt pour tous ceux qui veulent avoir quelque idée

1. Valère Maxime, VIII, 1. — 2. *De re rust.*, III, 13.

des magnifiques villas romaines[1]. On voit à quel point tout y est ménagé pour la commodité de la vie. Il n'y manque, à notre gré, qu'un parc et des terres; une aussi belle maison aurait eu besoin d'être mieux entourée. Pourtant Pline la préfère à toutes ses autres villas, précisément parce qu'il n'y est pas occupé des soucis de la propriété, qu'il s'y trouve plus libre, plus à l'aise, et que n'étant distrait par rien, il y travaille mieux qu'ailleurs. « Ici, dit-il, je n'entends personne dire du mal des autres, et moi-même je ne médis de personne, si ce n'est de moi, quand je ne suis pas content de ce que j'ai fait. Ici, j'échappe à la crainte et à l'espoir, je me moque de tout ce qu'on peut dire. Je ne m'entretiens qu'avec moi et avec mes livres. O la douce et la bonne vie! L'agréable repos qui vaut bien mieux que ce qu'on honore du nom de travail et d'affaires! O mer, ô rivages, mes vrais cabinets d'étude! Quelle source d'inspiration vous êtes pour moi[2]! » Nous savons aussi sûrement que possible où devait être la villa de Pline; il a pris la peine de nous en indiquer l'emplacement avec tant de précision, qu'il n'y a pas moyen de s'y tromper : il nous dit qu'elle est au bord de la mer, à 17 milles (25 kilomètres) de Rome; qu'on peut s'y rendre par la *via Ostiensis* et la *via Laurentina*, mais qu'il faut quitter la première au onzième mille et la seconde au quatorzième. On peut donc, avec un compas, en marquer exactement la place sur une carte bien faite. C'est à quelque distance de Castel Fusano, vers le lieu appelé *la Palombara*, qu'on la met ordinairement. Quant à

1. Pline, *Epist.*, II, 17. — 2. *Ibid.*, I, 9.

croire qu'en fouillant le sol à cet endroit on pourra en retrouver quelques débris, c'est une illusion et une chimère. Les demeures des particuliers ne sont pas faites pour durer des siècles; celle de Pline, depuis Trajan jusqu'à Théodose, a dû souvent changer de propriétaire; et, comme chacun de ses nouveaux maîtres a voulu sans doute l'accommoder à ses goûts et à sa fortune, il est probable que, si elle existait encore à la fin de l'Empire, ce n'était plus la même maison. Nibby a donc bien raison de dire qu'il ne reste plus rien d'elle que l'agréable description que Pline nous en a laissée.

III

Tor Paterno. — Caractère des ruines qu'on y trouve. — La villa de Commode. — Marche d'Énée sur Laurente. — L'embuscade de Turnus. — Situation probable de Laurente.

Après avoir parcouru ce désert pendant plusieurs kilomètres, nous apercevons enfin devant nous une vaste habitation, aux formes étranges et massives. C'est Torre di Paterno, ou, comme on dit ordinairement, Tor Paterno, une très grande ferme, qui appartient au roi d'Italie. Elle est située à peu de distance de la mer, à laquelle conduit une allée d'arbres qui se termine par un petit pavillon construit au milieu des sables du rivage.

Ce qui fait pour nous l'importance de cette ferme, c'est que presque tous les savants prétendent qu'elle

est bâtie sur l'emplacement de Laurente. L'illustre antiquaire Fabretti fut, je crois, le premier qui émit cette opinion[1]. A propos d'une inscription qu'il étudiait, et qui avait été trouvée dans cette contrée, il raconta qu'il avait vu à Tor Paterno des ruines considérables, et qu'il ne doutait pas qu'elles ne fussent le dernier débris de la ville de Latinus. Il ajoutait que, comme il avait quatre-vingts ans, il craignait beaucoup de n'avoir ni la force ni le temps d'en donner la preuve. En effet, il ne l'a donnée nulle part, mais on l'a cru sur parole, et son opinion a fait fortune. Quand on arrive à Tor Paterno, les yeux sont d'abord frappés par une belle inscription moderne, qui affirme que nous sommes bien à Laurente, dans le pays même qui a été le berceau de Rome :

LAVRENTVM

ROMANAE VRBIS INCVNABULA.

L'inscription rappelle ensuite que, le 13 octobre 1845, le pape Grégoire XVI, amateur zélé de l'antiquité, a visité ces lieux, et que « les campagnes elles-mêmes tressaillaient d'allégresse de l'honneur que leur faisait le souverain pontife ». Cette noble visite semblait consacrer officiellement le droit de Tor Paterno à se confondre avec Laurente.

Il est certain qu'on trouve à Tor Paterno et dans les environs des ruines considérables, et qu'on est tout d'abord porté à croire qu'un lieu où l'antiquité

1. Fabretti, *Inscr.*, p. 752.

a laissé tant de souvenirs a dû tenir une certaine place dans l'histoire. C'est là le fondement de l'opinion de Fabretti et ce qui lui a donné tant de crédit jusqu'à nos jours. Mais est-il possible un moment d'admettre que ces ruines soient celles d'une ville? Voilà toute la question, et il me semble qu'un examen rapide permet de la résoudre.

C'est surtout autour de la ferme qu'elles sont accumulées; la maison moderne s'est logée tant bien que mal au milieu d'elles, adossant ses petits murs crépis et blanchis à de grandes murailles de briques rouges qui la dominent de tous les côtés. Il faut faire le tour de l'habitation pour se rendre compte de l'étendue et de la grandeur du monument antique. La bâtisse actuelle n'a pu en utiliser qu'une partie. Par derière, dans une sorte d'enclos attenant à la ferme, on voit se dresser des pans de mur plus hauts et plus massifs que ceux de la façade, soutenus quelquefois par des contreforts. Il n'est pas besoin d'une longue étude pour reconnaître à quel genre d'édifice appartenaient ces débris; on ne peut les voir sans songer aux grandes bâtisses du Palatin, surtout à la villa qu'Hadrien avait construite à Tivoli. Quoique en plus mauvais état et de dimensions plus modestes, ils sont de la même famille et presque du même temps. Nous avons devant les yeux un palais de l'époque impériale; il est facile d'en distinguer les grandes salles, avec leurs portes cintrées et les absides qui en décoraient le fond. Au dehors de la ferme, dans les champs qui s'étendent vers la droite, on rencontre partout des ruines. Ce sont d'ordinaire des masses de béton et de brique qui proviennent de quelque mur

ou de quelque voûte écroulés; de temps en temps, des fragments de murailles mieux conservés, et même des salles dont on devine le plan; à chaque pas, des morceaux de marbre ou de stuc, des chapiteaux et des fûts de colonne d'un bon travail; j'y ai même trouvé un buste sans tête, dont les draperies sont très soignées et qui paraît du temps des Antonins. De l'autre côté, on suit les restes d'un grand aqueduc qui s'avance dans la campagne. Pline fait remarquer que ce pays a le désavantage de ne pas posséder de sources jaillissantes: de son temps, on se contentait d'y creuser des puits, qui, quoique très rapprochés de la mer, donnaient une eau limpide et pure[1]. Il est donc vraisemblable que l'aqueduc qui amenait à grands frais l'eau des montagnes n'a été construit qu'après Trajan.

Une fois notre promenade achevée, il nous devient aisé de résoudre le problème que nous nous posions tout à l'heure. Assurément, ce ne sont pas les ruines d'une ville que nous venons de visiter. Une ville, surtout quand elle est ancienne, comme Laurente, contient des monuments d'époques diverses; de plus, il faut qu'on y trouve les habitations des pauvres à côté de celles des riches. Ici, tout paraît être du même temps; ce qui domine presque partout, ce sont les constructions de brique du siècle des Antonins, et ces débris, tout mutilés qu'ils sont, conservent encore un air de puissance et de grandeur qui ne permet pas de croire que c'étaient des masures de pauvres gens. Nous avons donc devant les yeux la

1. *Epist.*, II, 17, 25.

demeure d'un riche, probablement le palais d'un prince. Poussons plus loin nos conjectures et cherchons à connaître quel est l'empereur qui a pu faire ici sa résidence : il n'est pas difficile de le savoir. En 189, Rome fut ravagée par une peste qui causa aux habitants des frayeurs terribles. « On ne rencontrait plus, dit Hérodien, que des gens qui se remplissaient les narines et les oreilles des senteurs les plus fortes, ou qui brûlaient sans cesse des parfums. Les médecins prétendaient que ces senteurs, occupant les passages, empêchaient le mauvais air de pénétrer, que leur force neutralisait la sienne et arrêtait son effet[1]. » Ces remèdes, on le comprend, étaient assez inutiles, et, comme ils n'empêchaient pas les gens de mourir, l'empereur Commode, qui était aussi lâche que cruel, chercha un moyen plus efficace de se soustraire au fléau : il quitta Rome. Ses médecins, parmi lesquels se trouvait peut-être Galien, lui conseillèrent de se réfugier à Laurente. La raison qu'ils avaient pour lui recommander cette ville, c'est « qu'elle était bâtie dans un pays très frais et entourée de bois de lauriers qui lui avaient donné le nom qu'elle portait ». Ils attribuaient sans doute au laurier quelques-unes des qualités que nous accordons à l'eucalyptus. Ce n'est certainement pas à la ville même de Laurente que l'empereur vint demander un asile ; il possédait probablement dans le pays quelque maison de campagne qu'il avait fait construire ou embellir et il vint y passer tout le temps que dura la maladie. Rien n'empêche donc de sup-

1. Hérodien, I, 12.

poser que les grands murs de Tor Paterno sont ce qui nous reste de la villa de Commode [1].

Mais le problème n'est pas encore tout à fait résolu. En supposant, ce qui me semble certain, que les ruines que nous venons de visiter soient celles d'un palais et non d'une ville, on peut admettre que la ville était voisine du palais, et persister à placer Laurente sinon à Tor Paterno même, au moins dans les environs. Bonstetten se refuse tout à fait à le croire, et il lui semble que ce lieu ne convient aucunement au récit de Virgile. Tor Paterno, dit-il, n'est qu'à 500 mètres du rivage : Laurente devait être beaucoup plus loin. Dans aucun des combats qui se livrent autour de la ville de Latinus, il n'est question de la mer, tandis que Virgile en parlait sans cesse quand on se battait devant le camp des Troyens. Ce raisonnement a tout à fait convaincu Nibby, et c'est ce qui l'a décidé à reculer Laurente au milieu des terres, jusqu'au *casale di Capocotta*, où il avait découvert quelques débris antiques. Reprenons à notre tour la question, et voyons s'ils ont bien interprété l'un et l'autre ce que nous dit Virgile.

Est-il vrai d'abord qu'il ne soit jamais fait aucune allusion au voisinage de la mer dans les deux derniers livres de l'*Énéide?* Bonstetten l'affirme, et Nibby le répète après lui; mais je crois qu'ils vont

1. Gell, dans sa *Topography of Rome*, fait remarquer certaines analogies de construction entre les ruines de Tor Paterno et celles qui se trouvent sur la voie Appienne et auxquelles on donne le nom de *Roma vecchia*. Ces dernières appartiennent à une villa que Commode a possédée et qu'il a fait réparer. L'architecture des deux édifices lui paraît être du même temps.

trop loin tous les deux. Le roi Latinus, dans le sacrifice qui précède le combat de Turnus et d'Énée, commence par attester la terre, la mer et le ciel qu'il sera fidèle à ses promesses : *cœlum, mare, sidera juro*[1]. Or nous savons que les Romains étaient des gens formalistes et minutieux, qui tenaient avant tout à être parfaitement bien compris de ceux auxquels ils avaient affaire. Aussi, dans les prières qu'ils adressaient aux dieux, avaient-ils l'habitude de toucher ou de montrer les objets dont ils prononçaient le nom, pour qu'il n'y eût aucune confusion possible. Je me figure donc que la mer devait être assez voisine du lieu d'où parlait Latinus, qu'on pouvait au moins l'apercevoir, et que sa main tournée vers elle, au moment où il la prenait pour témoin de sa sincérité, devait rendre son serment plus précis et plus solennel. Un peu plus loin, quand le combat est entamé, il est fait mention d'un olivier sauvage, dédié à Faunus, qui s'élève au milieu de la plaine. « C'était un arbre vénéré des matelots. Quand ils s'étaient sauvés d'un naufrage, ils venaient lui apporter leurs offrandes et suspendaient leurs vêtements à ses branches[2]. » J'avoue qu'il ne m'est pas possible de supposer que l'arbre « cher aux matelots » fût placé au milieu des terres. Catulle nous apprend que, dans leurs dangers, ils ont coutume de s'adresser « aux dieux du rivage[3] » ; c'est aussi à quelque arbre du rivage que, délivrés du péril et en possession de la terre ferme, ils doivent venir suspendre leurs vêtements humides. Il est naturel qu'ils soient pressés de rendre grâces

1. *Æn.*, XII, 196. — 2. *Ibid.*, 766. — 3. Catulle, 4, 22.

aux dieux et qu'ils les remercient de leur protection en face même des flots où ils ont manqué de périr. Aussi voyons-nous que, dans les paysages antiques qui représentent le bord de la mer, les artistes aiment à peindre de petites chapelles que la reconnaissance des matelots a parées de guirlandes et de festons.

Voilà quelques raisons de croire que Laurente ne devait pas être loin de la mer; il est vrai qu'il y en a d'autres qui nous empêchent de penser qu'elle en était trop rapprochée. Le onzième chant de l'*Énéide*, contient le récit d'un incident militaire qui mérite d'être étudié de près. Je viens de dire tout à l'heure que les batailles de Virgile ressemblent tout à fait à celles d'Homère; il y a cependant à faire une réserve. La guerre, dans l'*Énéide*, paraît moins primitive, plus compliquée, plus savante que dans l'*Iliade*. Chez Homère, chacun combat pour soi et ne suit d'autre inspiration que son courage; il y a plus de discipline et de concert parmi les soldats d'Énée et de Turnus. La mêlée reste toujours assez confuse; mais, à l'exception de ces rencontres furieuses où tout le monde marche en avant et n'a d'autre dessein arrêté que d'aller le plus loin et de frapper le plus fort qu'il peut, on sent, dans la manière ordinaire dont ils combattent, un peu plus d'art et de tactique. Par exemple, Turnus conduit le siège du camp troyen avec une certaine habileté. Messapus, qu'il choisit pour bloquer l'ennemi, commande à quatorze chefs rutules, et chacun d'eux a cent soldats sous ses ordres. On monte la garde, on se relève, on allume des feux de bivouac. Avant d'en venir à l'assaut, on commence par battre la muraille avec le bélier, puis les

troupes s'avancent en faisant la tortue, c'est-à-dire en élevant leurs boucliers au-dessus de leurs têtes pour se mettre à l'abri des projectiles de l'ennemi. Voilà des artifices dont les héros d'Homère ne se sont jamais avisés. Mais ce qui est plus remarquable que tout le reste, c'est la manière dont s'y prend Énée pour emporter Laurente. Les Latins, vaincus sur les bords du Tibre, viennent de s'enfuir; ils se sont réfugiés dans la ville de Latinus, qui va devenir le centre des derniers combats. Énée se décide à les suivre. Oserai-je dire ici que, pour être plus sûr du succès, il imagine un mouvement tournant? Le mot est bien moderne; il n'y en a point cependant qui rende avec plus d'exactitude le procédé dont il va se servir. Placé comme il l'est, à Ostie, ayant devant lui le grand étang qu'on appelle *stagno di Levante,* il peut arriver dans le pays qui lui fait face par les deux rives de l'étang. Il divise son armée en deux corps, auxquels il fait prendre les deux routes différentes. La cavalerie, sous la conduite de Tarchon, s'avance le long du rivage de la mer; les fantassins et le gros de l'armée tournent de l'autre côté; mais, au lieu de suivre le bord de l'étang et de ne pas quitter la plaine, ils s'élèvent vers la gauche et s'enfoncent dans les collines. Le poète ne nous dit pas quelle est la raison qui engage Énée à entreprendre cette opération délicate. Craint-il que les routes sablonneuses de la plaine ne soient mal commodes pour des gens pesamment armés? On peut le croire; mais il est plus probable qu'en débouchant sur Laurente par un chemin qui n'est pas le plus court et le plus naturel, il espère qu'il a plus de chances d'être moins attendu et de sur-

prendre l'ennemi. En ce cas, il se trompe, car Turnus, qui possède des éclaireurs, a découvert ses desseins et se prépare à les déjouer. « Il y a, dit Virgile, dans les replis de la montagne, une vallée profonde, propre aux surprises et aux ruses de la guerre, et qu'entourent de tous côtés des hauteurs couvertes de bois épais; on n'y arrive que par un étroit sentier et par une gorge resserrée, d'un accès difficile. Au-dessus, vers la cime la plus élevée, se cache un plateau qu'on ne connaît pas, poste sûr et commode, soit qu'on veuille fondre sur l'ennemi, soit qu'on préfère rester sur la hauteur et rouler d'énormes rochers. C'est là que le chef rutule se rend par des routes ignorées. Il s'empare de la position et s'établit le premier dans la forêt perfide[1]. » Mais tous ses projets sont traversés par des événements imprévus. Tandis qu'il attend son ennemi, et qu'il espère l'écraser au passage, on vient en toute hâte lui annoncer que la cavalerie de Tarchon a vaincu la sienne et que, ne rencontrant plus aucune résistance sérieuse, elle approche de Laurente et va s'en emparer. Il faut bien qu'il accoure au plus vite pour défendre ses alliés. « Il s'éloigne de la colline qu'il occupait et quitte les bois impénétrables. A peine était-il hors de la vue et entrait-il dans la plaine, qu'Énée, pénétrant dans le défilé, libre désormais, franchit les hauteurs et sort de l'épaisse forêt. Ainsi tous deux marchent rapidement vers la ville et ne sont plus séparés que par un court intervalle[2]. »

Il me semble que, de ce récit, on peut déduire avec

1. *Æn.*, XI, 522. — 2. *Ibid.*, 896.

quelque probabilité l'emplacement de Laurente. La ville était située dans la plaine, mais adossée à la montagne ; assez rapprochée du rivage pour que de là on pût voir la mer, assez près des collines pour qu'en sortant des bois et des hauteurs on tombât sur elle. Ni Tor Paterno ni Capocotta ne me paraissent remplir entièrement ces conditions. Le premier de ces deux endroits est trop voisin de la mer et trop éloigné des collines ; s'il tient la place de Laurente, on ne comprend plus rien à la manœuvre d'Énée, et c'est un détour tout à fait ridicule que d'aller passer par la montagne pour y arriver. L'autre, étant engagé dans la montagne même et situé au-dessus de Pratica, se trouve un peu trop loin du rivage. Strabon, en racontant qu'Énée quitta Laurente pour Lavinium, dit « qu'il s'enfonça dans les terres ». Si l'on place Laurente à Capocotta, l'expression n'est plus juste, puisque au contraire de Capocotta à Lavinium, c'est-à-dire à Pratica, on descend pendant plusieurs milles [1]. Ainsi, Capocotta ne satisfait pas plus que Tor Paterno ceux qui essayent de retrouver la vieille ville de Latinus.

Mais alors où donc pouvait-elle être ? — Il ne s'agit pas ici, on le comprend, d'en désigner exactement la place et d'en montrer les ruines. Il est très vraisemblable que, selon l'expression du poète, « ces ruines mêmes ont péri » ; et, dans tous les cas, si elles se cachent encore sous quelque amas de décombres, un voyageur qui passe ne peut pas se flatter de les dé-

1. La carte que Gell a placée dans sa *Topography of Rome* donne à Capocotta une situation tout à fait inexacte.

couvrir. Mais il lui est possible au moins de s'en rapprocher. Essayons de le faire ; remettons-nous encore en route, au risque de fatiguer le lecteur, pour tenter d'établir d'une manière approximative la situation de la ville.

Tout à l'heure, on s'en souvient, nous sommes partis d'Ostie et nous avons longé la côte. Prenons cette fois un chemin nouveau. Le récit de Virgile, que nous venons d'analyser, nous prouve que nous ne ferons pas mal de remonter un peu vers les hauteurs. Quand on va de Rome à Tor Paterno, on traverse successivement trois régions qui n'ont pas le même caractère : c'est d'abord cette vaste plaine ondulée qu'on appelle la *campagna* et qui entoure Rome de tous les côtés ; puis une suite de collines couvertes de bois ; enfin, la plaine qui recommence et s'étend sans interruption jusqu'à la mer. La zone intermédiaire est celle qui frappe le plus le voyageur ; elle commence à Decimo, sorte de ferme fortifiée qui rappelle le temps où, dans toute cette contrée, on ne pouvait dormir que derrière de fortes murailles. Là, le terrain s'élève et l'aspect du pays change ; on entre dans ce qui reste de la forêt de Laurente. Je l'ai traversée au mois de mai, quand tous les buissons étaient en fleur, et, ce qui achevait de rendre pour moi ce voyage charmant, c'est qu'à presque tous les pas les incidents de la route réveillaient dans ma mémoire quelques souvenirs de l'*Énéide*. En passant sous l'ombre des grands arbres, je me rappelais que, dans ces lieux, les Troyens et les Latins étaient venus, après la bataille, couper le bois pour les bûchers funèbres : « A la faveur de la trêve, dit le poète, ils partent pour

la forêt et parcourent ensemble la montagne. Sous les coups de la hache le frêne retentit ; on abat les pins, dont la tête touchait la nue ; les coins ne cessent de fendre le chêne et le genévrier odorant, et les chars gémissent sous le poids des ormeaux[1]. » Ce sont encore, comme au temps de Virgile, des frênes, des ormeaux, des chênes et des pins qui bordent la route. Les bûcherons, les charbonniers à la mine sauvage, que je voyais de temps en temps sortir de quelque allée sombre, me faisaient songer qu'Énée y rencontrait déjà de robustes paysans armés de bâtons noueux, et il me semblait que j'allais apercevoir, à quelque détour du chemin, le terrible Tyrrhus, « poussant des cris de fureur et brandissant sa hache contre les passants[2]. » A mesure qu'on s'enfonce dans la forêt, la route devient plus accidentée ; elle ne cesse de monter et de descendre et les collines se succèdent, coupées brusquement par des vallées assez profondes. C'est le seul endroit où l'on puisse placer avec quelque vraisemblance l'embuscade de Turnus. Énée arrivait sans doute en suivant le fond des vallées, et, sur une de ces cimes couvertes de bois, son ennemi l'attendait en silence. Le paysage, je l'avoue, est moins sombre et moins terrible que Virgile ne le représente, mais il faut bien passer quelques exagérations aux poètes ; d'ailleurs, il est naturel qu'au sortir des plaines monotones de la *campagna*, les moindres collines paraissent des montagnes et que les plus petites vallées prennent les proportions de véritables précipices. Nous voilà enfin près de quitter

1. *Æn.*, XI, 134. — 2. *Ibid.*, VII, 509.

ce que Virgile appelle « les profondes forêts ». A ce moment, se présente à nous Castel Porziano, un château de belle apparence, qui appartenait autrefois à une noble famille romaine et que le roi d'Italie a réparé et fort embelli pour en faire un rendez-vous de chasse. Ce château, en son état actuel, ressemble à un petit village. Outre la maison du roi, qui paraît modeste, il contient des habitations pour les fermiers, une caserne pour les soldats, avec une *osteria* et un entrepôt de *sali e tabacchi*. Il est placé de façon à offrir de tous les côtés de fort beaux points de vue. Quelques minutes avant d'y arriver, pendant que l'on suit l'avenue de pins qui y mène, si l'on se retourne, on a devant soi le massif des monts Albains, et, dans l'immense plaine que bornent le Soracte et les montagnes de la Sabine, Rome, avec une multitude de villes et de villages qui portent des noms glorieux. Immédiatement après l'avoir quitté, on aperçoit la mer et l'on embrasse une vaste étendue de rivages. Pendant que je m'arrête à jouir de ce spectacle, un souvenir de Virgile me revient encore à l'esprit. C'est ici sans doute, le long de ces dernières cimes, que dut se réfugier la reine Amata, quand, pour dérober sa fille à Énée, elle appela les femmes de Laurente à célébrer avec elle les orgies de Bacchus. D'en bas, on devait entendre leurs hurlements féroces et les voir passer à travers les arbres, les épaules nues, les cheveux flottants, agitant leurs thyrses couronnés de pampres ou secouant avec fureur leurs torches enflammées. A partir de Castel Porziano, la descente devient rapide, et l'on arrive bientôt dans la plaine.

C'est vers l'endroit où l'on y débouche, aux pieds des collines, à deux ou trois kilomètres de la mer, un peu plus bas que Capocotta, un peu plus haut que Tor Paterno, à peu près à mi-chemin entre Ostie et Pratica que je mettrais volontiers Laurente. Le lieu convient tout à fait aux descriptions de l'*Énéide* et il semble que Virgile nous y conduise par la main.

IV

Le palais de Latinus. — Comment Virgile compose ses descriptions. — Pourquoi il ne reproduit pas exactement celles d'Homère. — Mélange d'époques diverses. — Unité de l'ensemble.

Ce n'est pas le seul service qu'il nous rende : après nous avoir indiqué l'emplacement de la ville, il aide notre imagination à la reconstruire. Il la représente, non pas comme elle était de son temps, à moitié déserte et ruinée, mais comme il suppose qu'elle devait être à l'époque du bon roi Latinus.

On se souvient qu'Énée, à peine débarqué en Italie, envoie des députés pour solliciter l'amitié des Latins; nous les avons suivis quelque temps dans le début de leur voyage. Après avoir marché le long de la mer, ils se dirigent vers la gauche et arrivent à Laurente. Ici Virgile nous dépeint le spectacle qu'ils ont sous yeux. Dans une grande plaine, devant les remparts, toute la jeunesse est réunie. « Les enfants et ceux qui sont à la fleur de l'âge s'exercent à dompter un

cheval et guident un char dans la poussière ; d'autres travaillent à courber un arc qui résiste, lancent d'un bras nerveux des javelots flexibles ou luttent entre eux de vitesse ou de force [1]. » La ville est située près d'un grand marais et défendue par de fortes murailles. Sur une hauteur s'élève le palais du roi. Cet édifice auguste, immense, est soutenu par cent colonnes et entouré d'un bois sombre qui a de tout temps inspiré aux Latins un respect religieux. C'est un temple autant qu'un palais. On y tient les assemblées du sénat, et les chefs de la nation y viennent, dans les jours de fête, s'asseoir à des repas solennels. C'est là qu'à leur avènement, les rois reçoivent le sceptre et que, pour la première fois, les faisceaux marchent devant eux. « Dans le vestibule, de riches statues en bois de cèdre représentent les aïeux du roi. Chacun y est à sa place : Italus, le vénérable Sabinus, qui planta la vigne, tenant encore sa serpe recourbée, et Saturne, et Janus au double visage, et tous les rois, depuis l'origine de la nation, et les guerriers qui ont reçu de glorieuses blessures en combattant pour la patrie. On y voit aussi, pendant aux voûtes des portiques sacrés, les armes et les chars des vaincus, des haches, des casques, les portes des villes prises, des dards, des boucliers, des éperons enlevés aux navires. Picus lui-même, le roi Picus, dompteur de chevaux, est assis, couvert de la trabée, portant d'une main le bâton augural, de l'autre, le bouclier échancré des prêtres saliens [2]. »

Voilà l'idée que Virgile nous donne du palais de Latinus. Est-ce bien ainsi qu'il devait être, et la des-

1. *Æn.*, VII, 160. — 2. *Ibid.*, 170.

cription qu'en fait le poète est-elle de nature à satisfaire entièrement un historien et un antiquaire rigoureux ? Pour le savoir, consultons le livre curieux que M. Helbig vient de publier et dans lequel il cherche à éclairer par les monuments l'épopée d'Homère[1]. Nous avons, en effet, aujourd'hui, deux moyens pour remonter à ces temps reculés : le premier consiste dans le tableau fidèle qu'en ont tracé les poèmes homériques : l'antiquité y est vivante, et nous pouvons nous contenter de les lire pour la connaître ; mais les fouilles qui ont été entreprises dans ces dernières années en Italie et en Grèce nous fournissent un supplément d'information qui n'est pas à mépriser. Après avoir épuisé les premières couches du sol, les explorateurs se sont décidés de nos jours à descendre plus bas. Il n'est guère probable que ces profondeurs où ils pénètrent nous donnent jamais beaucoup de chefs-d'œuvre ; mais elles conservent le souvenir d'époques fort anciennes et de temps en temps elles nous en rendent quelques débris. Ce sont des armes de pierre, de bronze ou de fer, des poteries avec des dessins grossiers, et, quelquefois, dans des tombes d'un âge un peu plus moderne, des bijoux, des coffrets de métal, des peintures grossières qui représentent des batailles ou des festins, ces deux plaisirs des peuples jeunes. M. Helbig pense que ces restes, qui sont à peu près contemporains d'Homère, peuvent servir de commentaire et d'illustration à ses vers. Ils font mieux ressortir ce que dissimule souvent pour

1. Voici le titre exact du livre de M. Helbig : *Das Homerische Epos aus den Denkmälern erläutert.*

nous le charme de sa poésie : c'est qu'après tout il vivait au milieu d'une société barbare. Du premier coup, cette société avait atteint en Grèce la perfection dans la poésie, mais les autres arts ne marchèrent pas aussi vite. Nous sommes tentés de croire, quand nous lisons l'*Iliade* ou l'*Odyssée*, qu'il ne lui restait plus de progrès à faire ; mais, en voyant les armes et les ustensiles dont elle se servait, nous reconnaissons très bien qu'elle en était encore à ses premiers pas.

Virgile, en composant l'*Énéide*, se trouvait dans un embarras qu'Homère n'avait pas connu. Il ne pouvait pas, comme son prédécesseur, donner aux héros de son poème les mœurs des personnes de son temps. On se serait moqué de lui si les Troyens d'Énée et les Latins de Turnus avaient tout à fait ressemblé aux gens de la cour d'Auguste. Il lui fallait donc les vieillir, et, autant que possible, les ramener à leur époque. Il pouvait rendre, à la vérité, ce travail facile en se contentant de copier Homère; et c'est ce qu'il a fait très souvent ; mais souvent aussi il s'est écarté de son modèle. Il est visible, par exemple, que le palais de Latinus, dont on vient de voir la description, a plus de majesté, qu'il est plus somptueux que les demeures des rois de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée*. Homère, parlant de la maison d'Ulysse, nous dit qu'elle est la plus belle d'Ithaque et qu'elle attire d'abord tous les regards parce qu'elle possède une cour entourée de murs, avec des portes à deux battants qui ferment bien. Voilà par quelle magnificence elle se distingue des autres ! Dans les maisons royales, il n'est pas question, comme chez Latinus, de statues

qui remplisseut le vestibule, de colonnes qui soutiennent le toit. C'est à peine si la façade est ornée de grandes pierres polies et brillantes sur lesquelles le roi vient s'asseoir pour rendre la justice à son peuple. Les mœurs, comme on voit, sont très simples, et nous sommes au début d'une civilisation. Ce qui le prouve encore mieux, ce sont certains détails que M. Helbig a tirés des poèmes homériques et qui peignent le temps. Dans ces grands appartements, où les prétendants de Pénélope et la fleur de la noblesse achéenne festinent toute la journée, les restes du repas traînent sur le parquet : on y voit des os de mouton ou de bœuf que les convives se jettent quelquefois à la tête. La salle où l'on mange est celle même où l'on apprête le festin : c'est à peine si l'on a ménagé dans le toit une petite ouverture pour laisser passer la fumée. Du reste, il ne semble pas que l'odeur de la viande grillée parût alors désagréable ; au contraire, une bonne maison, pour les gens de cette époque, était celle où l'on sentait la graisse (κνισσῆεν δῶμα), et c'est à l'intensité même de ce parfum qu'on mesurait son opulence. Ajoutons que devant le palais d'Ulysse s'étale un tas de fumier qui sert de couche au pauvre chien Argus, et qu'il y en a aussi dans la cour de la maison de Priam : « En voilà bien assez, dit M. Helbig, pour conclure que l'atmosphère qu'on respirait alors dans les demeures royales aurait singulièrement agacé les nerfs de nos délicats. »

Aujourd'hui que nous aimons les couleurs crues et les détails expressifs, ces traits sont peut-être ceux qu'un auteur choisirait de préférence pour donner une idée de la vie antique. Si Virgile les a négligés,

il ne faut pas en accuser uniquement la timidité de son goût. Il a quelquefois hasardé des peintures hardies et qui ont paru grossières à quelques critiques timorés. On s'est plaint, dans la description des batailles, de le voir insister avec trop de complaisance sur les cervelles qui jaillissent, sur le sang et le pus qui coulent des blessures, et, quand il nous dépeint les hoquets d'un vieux pilote qui vient de tomber à la mer et vomit l'eau salée, Heyne se fâche contre lui et reproche à ses exécuteurs testamentaires, Varius et Tucca, de n'avoir pas eu le courage de supprimer ces vers déplaisants. Il ne faut pas croire non plus que, si Virgile donne ordinairement à ses vers un air plus moderne, c'est qu'il n'avait pas l'intelligence ou l'amour de l'antiquité. Parmi ses contemporains, personne ne l'a plus aimée ni mieux comprise. Non seulement il ne lui répugnait pas de reproduire exactement les mœurs des temps homériques, mais il lui est arrivé de remonter plus haut. Il y a chez lui quelques vestiges d'un passé plus lointain que l'époque de l'*Iliade*. Quand Énée va visiter le roi Évandre dans sa petite bourgade du Palatin, on lui montre, sur les flancs du Janicule et du Capitole, des pans de mur renversés et des débris qui couvrent le sol : ce sont les restes de la ville de Janus et de celle de Saturne. Il y avait donc déjà des ruines du temps de la guerre de Troie ! Dans ces villes détruites vivait une génération d'hommes disparue dont Virgile nous entretient : il nous parle de cette race primitive, née du tronc des chênes et dure comme eux, qui n'avait ni

1. *Æn.*, VIII, 355.

mœurs ni lois; il nous dit qu'elle ne savait ni atteler les bœufs pour cultiver les champs, ni recueillir les biens de la terre, ni songer au lendemain, qu'elle vivait au jour le jour, secouant les arbres pour en cueillir les fruits ou poursuivant les bêtes dans les forêts[1]. Ces premiers habitants de l'Italie, nous en avons aujourd'hui retrouvé la trace. Les profondeurs du sol, les eaux des lacs, nous ont rendu leurs armes de pierre ou de bronze, leurs ustensiles de terre ou de bois, et jusqu'aux débris de leurs aliments; mais on peut dire que Virgile, qui ne les connaissait pas, les a devinés et entrevus. Il faut voir, dans l'étude de M. Bréal sur la légende de Cacus, comme cette vieille fable a repris chez lui son air antique. Il a su la faire revivre et lui restituer son premier aspect; « semblable à ces sources qui rendent un instant aux fleurs desséchées l'éclat et la fraîcheur, il l'a rajeunie non pas pour un moment, mais pour tous les siècles[2]. » C'est surtout dans la courte invocation des prêtres saliens, par laquelle se termine le récit, qu'il semble avoir retrouvé le ton de la poésie des premiers âges. M. Bréal montre que rien ne peut donner une idée plus exacte des poèmes védiques que ce morceau, et qu'il ne s'y trouve pas un vers qu'on ne puisse commenter avec des centaines de vers tirés des Védas. « N'est-il pas intéressant, ajoute-t-il, de trouver dans le chef-d'œuvre de la poésie savante un fragment qui tiendrait sa place parmi les créations de la poésie la plus spontanée qui ait jamais été? C'est le privilège

1. *Æn.*, VIII, 314. — 2. Bréal, *Mélanges de mythologie*, p. 145 et sq.

du génie : il peut réveiller des échos endormis depuis des siècles. »

Il est donc certain que Virgile était capable de s'enfoncer par moments dans l'antiquité la plus reculée; mais le dessein qu'il se proposait dans son œuvre ne lui permettait pas d'y séjourner longtemps. Souvenons-nous qu'il n'écrivait pas seulement pour le plaisir des curieux ; il avait d'autres prétentions que de satisfaire quelques pédants qui lui auraient volontiers fait une loi de ne jamais s'écarter d'Homère. Il s'adressait à tout le monde ; aussi bas que les lettres pouvaient descendre, il voulait trouver des lecteurs pour qui son poème fût une œuvre vivante. Au lieu de se perdre dans le lointain des âges, où peu de personnes l'auraient suivi, et de construire à grand' peine une création d'archéologie qui n'aurait intéressé que quelques savants, il essaya de mettre sous les yeux de ses contemporains un monde où ils pouvaient se reconnaître. Si l'on étudie avec soin ses derniers livres dans lesquels l'action se passe sur le sol italique, on verra qu'il y a presque partout introduit les usages de son pays et de son temps [1]. Ceux qui lisaient l'*Énéide* étaient charmés d'y retrouver des coutumes qui leur étaient familières : ils se sen-

1. C'est ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, qu'avant d'entamer la guerre contre Énée, les Latins ouvrent solennellement le temple de Janus (VII, 601), et qu'ils ont soin de dresser un grand étendard, comme on le faisait à Rome sur le Capitole dans des circonstances semblables (VIII, 1). Ils ne manquent pas non plus de faire prêter serment à ceux qui se présentent pour prendre les armes, tandis que les nouveaux soldats, pour se donner du cœur, frappent de leurs épées sur leurs boucliers (VIII, 2 et 5). C'est un usage qui était encore pratiqué dans l'armée romaine du temps d'Ammien Marcellin.

taient rapprochés de ces personnages qu'ils voyaient agir autour d'eux. De cette façon, le poète se trouvait atteindre cette masse profonde de lecteurs qui ne prennent intérêt qu'à ce qui les touche et qui ne se hasarderaient pas facilement dans un pays où tout leur serait nouveau. L'œuvre de Virgile n'est donc pas une de ces constructions en l'air qui flottent dans le vide. Le récit du passé y repose sur le présent et l'imagination s'appuie sur la réalité. Ces fables qui, à tout moment, prennent pied dans l'histoire donnent au lecteur l'illusion de la vérité et de la vie.

A cet avantage il s'en joignait un autre, qui n'était pas moins précieux pour Virgile. Comme Horace, son ami, comme tous les autres poètes de ce temps, il s'était fait le collaborateur d'Auguste; il travaillait avec passion à l'affermissement de sa dynastie, à la durée de ses réformes, pensant que c'était le meilleur moyen de servir son pays. Auguste poursuivait en ce moment une entreprise difficile : il cherchait à concilier autant que possible le présent avec le passé; il tenait à garder du gouvernement qu'il venait de détruire tout ce qui pouvait convenir au régime qu'il avait fondé. Pour sauver les institutions anciennes de la ruine dont elles étaient menacées, il était utile de montrer qu'elles dataient de loin. Chez un peuple conservateur par nature, comme les Romains, avoir existé longtemps était une raison pour exister toujours. En les vieillissant, Virgile les rendait plus vénérables et plus sacrées. C'était notamment son intention quand il représentait les jeunes gens de Laurente s'exerçant à conduire des chars, à lancer des javelots, à courir, à lutter ensemble autour de la

ville. La coutume imposait ces occupations à la jeunesse romaine, et les gens sages y attachaient une grande importance : il leur semblait qu'on ne pouvait les négliger sans s'exposer à perdre la vigueur du corps et l'énergie de l'âme. Horace, qui, dans ses vers, se met toujours du parti de la vertu et des vieilles mœurs, reproche durement à Lydie d'inspirer à un jeune homme une folle passion qui lui fait oublier ses devoirs : « Dis-moi, au nom des dieux, Lydie, pourquoi tu es si ardente à causer sa perte? D'où vient qu'il évite les travaux du Champ de Mars et qu'il ne peut plus supporter la poussière et le soleil? Pourquoi s'éloigne-t-il de ses camarades quand ils domptent un cheval rebelle? Pourquoi craint-il de se jeter dans les eaux jaunes du Tibre et ne nous montre-t-il plus avec fierté ses bras tout noircis des meurtrissures du disque[1] ? » Évidemment, il y avait alors beaucoup de jeunes Romains qui, au lieu d'aller au Champ de Mars, passaient la matinée chez Lydie. Horace veut leur faire honte de leur mollesse. Virgile arrive au même résultat par un détour : il vieillit ces usages pour leur donner plus d'autorité et rendre ceux qui les abandonnent plus criminels : le moyen qu'on ose déserter des exercices que tant de siècles ont respectés et qui se pratiquaient du temps du roi Latinus !

Par malheur ce n'était pas une entreprise aisée de rapprocher ainsi le présent et le passé. En plaçant dans l'*Énéide* les usages de son temps, Virgile se créait de grandes difficultés. Quelle figure allaient

1. Horace, *Carm.*, I, 8.

faire ces coutumes d'une époque récente transportées dans des siècles aussi antiques ? Ne s'exposait-il pas, en les y introduisant, à des disparates choquantes, et pouvait-il trouver quelque moyen de donner à une œuvre aussi bigarrée une apparence d'unité? Il y a réussi par un procédé très simple : voulant mêler ensemble l'ancien et le moderne, il rajeunit l'un et vieillit l'autre, de façon qu'ils finissent par se rencontrer à mi-chemin. C'est ainsi qu'il a su créer une sorte d'antiquité moyenne où la fable et la réalité, la légende et l'histoire, l'ancien et le moderne peuvent vivre côte à côte sans qu'on soit choqué du mélange.

Pour être frappé comme il convient de l'habileté du poète et lui rendre justice, il faut regarder son œuvre de très près; à quelque distance une teinte uniforme enveloppe ses récits; tout semble d'abord fait d'une pièce et coulé d'un jet; mais, quand on s'approche, on aperçoit les retouches; on distingue, on peut compter les détails et les incidents divers dont ce bel ensemble est formé. C'est un travail de critique qui paraît quelquefois minutieux, mais qui a l'avantage de nous faire mieux apprécier l'art divin de Virgile. Pour ne pas sortir de la ville de Laurente et du palais de Latinus, qui nous occupent en ce moment, de combien d'éléments distincts ne se compose pas cette savante peinture! Que d'âges différents y sont réunis! Le palais est soutenu par des colonnes, comme un édifice romain de l'époque impériale; mais en même temps il est entouré d'un bois épais, comme un dolmen druidique[1]. Le vestibule est décoré de sta-

1. *Æn.*, VII, 170 et 173.

tues en bois de cèdre [1] ; grave anachronisme, puisque nous savons par Varron que Rome est restée plus de deux siècles sans en élever dans ses temples. Est-il croyable qu'il y en eût à Laurente, trois cents ans avant la fondation de Rome? Il est vrai que Virgile essaye de donner aux siennes une apparence romaine et un air antique : c'est Janus avec ses deux visages, c'est Picus en costume d'augure, le bâton recourbé à la main, comme on représentait Romulus. Sous ce costume on est moins choqué de les voir dans la maison de Latinus. Mais voici que nous remontons bien plus haut encore : au milieu de l'*atrium*, à quelques pas de ces statues, on trouve ce qui a précédé les statues mêmes dans la vénération des peuples, un de ces grands arbres qui étaient honorés comme l'image des dieux avant qu'on eût appris à donner à la divinité une figure humaine. C'est un laurier, au feuillage sacré, que tout le monde respecte, et qui cause une sorte de terreur superstitieuse à ceux qui passent sous son ombre [2].

La religion de Latinus est un peu comme son palais ; elle se compose de pratiques empruntées à des époques et à des contrées diverses. Quand il veut consulter l'oracle au sujet du mariage de sa fille, il s'en va près de la source albunéenne, « d'où s'exhalent des vapeurs empestées [3] », immole cent brebis et, couché sur leur toison, attend que, pendant la nuit, le dieu fasse savoir sa volonté. C'est un genre de divination fort célèbre chez les Grecs et dont on usait encore du temps d'Aristophane. Mais Latinus

1. *Æn.*, VII, 177. — 2. *Ibid.*, 59. — 3. *Ibid.*, 81.

emploie aussi les plus anciens rites de la religion romaine. Il a sa fille qui le sert à l'autel, lorsqu'il sacrifie, comme la Vestale sert le pontife [1], et c'est une voix sortie de la profondeur des forêts qui lui apprend ce qu'il doit faire, la Voix qui parle (*Aius Locutius*), comme l'appelaient les vieux Romains [2]. La figure du roi paraît d'abord tout à fait dessinée sur celle de Nestor ; il aime, comme lui, les vieilles histoires et les raconte volontiers. Virgile lui a pourtant donné une physionomie qui lui est propre. On sent à certains traits que c'est un Latin et qu'il règne sur cette nation « vertueuse par nature et qui n'a pas besoin que les lois la contraignent à être juste [3] ». Son caractère a quelque chose de plus honnête, de plus doux, de plus pacifique. Ce n'est pas un despote qui se décide seul et ne prend l'avis de personne : il a son conseil, qu'il réunit dans les occasions graves [4]. Ainsi fait du reste Agamemnon, qui ne manque pas non plus de consulter les chefs grecs toutes les fois qu'il faut prendre quelque décision importante. Dans ces assemblées on parle beaucoup : les héros grecs et latins, comme ceux de nos chansons de geste, sont déjà des orateurs intarissables ; on les a élevés pour être, selon le mot d'Homère, « diseurs de paroles et faiseurs d'actions ». Il y en a, parmi eux, qui soutiennent l'autorité, d'autres qui la combattent. Celui qui représente l'opposition, dans l'*Iliade*, c'est Thersite. Homère, qui aime les rois, fils des dieux, a fait de ce rebelle un portrait peu flatté. « De tous les

1. *Æn.*, VII, 72. — 2. *Ibid.*, 95. — 3. *Ibid.*, 203. — 4. *Ibid.*, XI, 234.

guerriers réunis sous les murs de Troie, il n'y en avait pas de plus affreux. Il était bancal et boitait d'un pied. Ses épaules relevées resserraient sa poitrine, et sur sa tête en pointe flottaient quelques cheveux épars [1]. » Il est clair qu'un homme ainsi fait doit en vouloir de sa laideur au genre humain tout entier. Le Thersite de Virgile, Drancès, a une tout autre apparence ; c'est un homme riche, important, beau parleur, qu'on écoute volontiers et qui sait couvrir des plus beaux prétextes ses ressentiments personnels. De même que Thersite déteste Agamemnon, il est le mortel ennemi de Turnus. Les motifs qu'il a de lui en vouloir sont de ceux qui ne se pardonnent pas : il est vieux et l'autre est jeune ; on l'accuse de manquer de cœur dans les combats et, naturellement, il en veut à tous ceux qui ont la réputation d'être braves ; il possède la fortune et n'a pas la considération ; il appartient par sa mère aux plus grandes maisons, la famille de son père est inconnue [2]. Il fait donc partie de cette catégorie de gens que nous appelons aujourd'hui des déclassés, parmi lesquels se recrutent d'ordinaire les mécontents. Je ne puis m'empêcher de trouver que ce portrait a une apparence bien moderne. On ne peut guère imaginer un personnage comme Drancès et le faire bien parler que lorsqu'on a vécu sous un régime libre, que l'on connaît, pour l'avoir éprouvé, l'importance qu'y peuvent prendre les médiocrités jalouses et les moyens dont elles se servent pour rabaisser le mérite éclatant. En créant ce type, Virgile songeait certainement aux

1. Homère, *Il.*, II, 217. — 2. *Æn.*, XI, 336.

luttes obscures et aux basses discordes dans lesquelles s'étaient usées les dernières années de la République.

On voit qu'il y a là beaucoup d'emprunts faits à des époques et à des sociétés différentes, mais on les devine plus qu'on ne les aperçoit clairement. Pour faire ressortir les nuances diverses dont est formé ce morceau, j'ai été forcé de les exagérer. En réalité elles se fondent dans une couleur uniforme. La merveille est d'avoir su si bien les unir qu'on ait peine à les distinguer. Presque partout Virgile y a réussi, et, si l'on excepte quelques passages où le mélange est moins habile et la soudure plus apparente, on peut dire qu'à prendre le poème dans son ensemble, les pièces de rapport sont si industrieusement rapprochées qu'elles finissent par faire un tout harmonieux. Les éléments qui composent l'œuvre sont pris un peu partout, mais le poète ne doit qu'à lui le lien qui les rattache et le milieu dans lequel il les a placés. C'est son originalité véritable ; pour encadrer ses récits et grouper ses personnages, il a créé une antiquité de convention, à la fois large et souple, une sorte d'âge crépusculaire, où les hommes et les choses de tous les temps peuvent se rencontrer sans surprise, et il a su donner à sa création une apparence étonnante de vérité et de vie. Voilà ce que les autres écrivains de son temps n'ont pas toujours su faire. Beaucoup de ceux qui, autour de lui, faisaient profession d'aimer l'antiquité ne la comprenaient guère ; il est presque le seul qui en ait eu l'intelligence autant que le goût. Le vieux Varron, si amoureux du passé, Tite Live, dont l'esprit, comme il le dit lui-même, avait tant de

plaisir à se faire antique, quand ils ont voulu écrire l'histoire de ces temps primitifs, n'ont pas pu les faire revivre. Au contraire, les tableaux que Virgile en a tracés, quoiqu'ils soient souvent de fantaisie, se sont imposés à toutes les mémoires, et quelques découvertes que l'archéologie nous ménage, je crois qu'on peut résolument affirmer que l'imagination des lettrés se figurera toujours Laurente et le palais de Latinus comme il nous les a représentés.

V

Combat d'Énée et de Turnus. — Artifices dont se sert Virgile pour le retarder. — Le champ de bataille. — Différence entre le combat d'Énée et de Turnus et celui d'Achille et d'Hector.

Il nous faut sortir de Laurente et quitter ce palais, où l'on trouvera peut-être que nous sommes trop longtemps restés, si nous voulons assister à la dernière scène de l'*Énéide*. C'est en dehors de la ville, dans la plaine qui s'étend des montagnes à la mer, que va se passer le drame par lequel s'achève le poème.

Le combat de Turnus et d'Énée est annoncé d'avance et préparé avec soin. Énée, le premier, suggère aux envoyés des Latins, qui viennent lui demander une trêve, ce moyen facile de terminer tout à fait le différend[1]. L'un d'eux, Drancès, s'empresse de

1. *Æn.*, XI, 115.

rapporter à Turnus la provocation de son ennemi, et Turnus a trop de cœur pour ne pas l'accepter du premier coup. Mais les dieux qui veillent sur ses jours ont soin de retarder tant qu'ils le peuvent une lutte dans laquelle il doit succomber et le protègent plus qu'il ne le voudrait. Dans le premier combat qui se livre autour du camp troyen, comme Turnus cherche Énée avec fureur et que celui-ci ne le fuit pas, il semble que leur rencontre soit inévitable. Junon trouve pourtant un moyen de les séparer. « Elle forme d'une vapeur légère une ombre sans consistance qui ressemble à Énée, la revêt d'armes troyennes, lui prête de vaines paroles, des sons sans idées, et lui donne la démarche du héros. Tels sont les fantômes qui voltigent, dit-on, après la mort; tels sont les songes qui se jouent de nos sens assoupis[1]. » Turnus, trompé par la ressemblance, se met à poursuivre le faux Énée jusque dans une barque où il se réfugie. Dès qu'il y est entré, la déesse rompt le câble qui attachait la barque au rivage et le malheureux, malgré ses supplications, est emporté par les vagues loin du champ de bataille, où ses compagnons le cherchent, où son ennemi l'attend. Une autre fois, les circonstances semblent plus graves et plus pressantes encore. Tout est prêt pour le combat singulier; on est en train d'en régler les dernières conditions; un autel se dresse au milieu de la plaine, devant lequel Énée et le roi Latinus s'engagent, par des serments solennels, à respecter ce qui a été convenu; les deux armées sont réunies pour assister à la

1. *Æn.*, x, 636.

lutte suprême de leurs chefs. A ce moment, la sœur de Turnus, Juturna, qui a été aimée de Jupiter et qui, en échange de cet amour, a reçu l'immortalité, excite les Rutules à ne pas laisser leur roi s'exposer pour eux. La pitié les saisit quand ils voient ce jeune homme se mesurer avec un adversaire qui leur paraît plus redoutable : l'idée leur vient d'éviter à toute force une lutte dont ils prévoient l'issue. Un trait, qui part tout à coup de leurs rangs, va frapper un des chefs de l'armée troyenne et voilà la mêlée qui recommence[1]. Ce combat imprévu et improvisé est assurément un des plus originaux de toute l'*Énéide*. La fureur transporte les deux partis et ils font arme de tout. On se bat autour de l'autel où l'on vient de jurer que l'on ne se battra plus ; il arrive même qu'un des combattants saisit un tison enflammé, qui a servi au sacrifice, et le jette au visage d'un ennemi qui s'avance. « Sa longue barbe prend feu, dit le poète, et l'on sent au loin l'odeur qu'elle exhale en brûlant[2]. » Ces divers incidents ne servent pas seulement à reculer la fin du poème et à lui permettre d'atteindre une juste étendue, ils sont fort habilement ménagés pour accroître notre impatience. Quand enfin s'accomplira ce combat, tant de fois prévu et tant de fois différé, tous les esprits excités par l'attente en suivront les péripéties avec un intérêt plus passionné.

Virgile donne à cette grande lutte une scène digne d'elle. Figurons-nous, dans cette plaine aujourd'hui déserte, d'un côté Laurente et ses hautes murailles, de l'autre le camp troyen avec ses portes et ses re-

1. *Æn.*, XII, 216 et sq. — 2. *Ibid.*, 300.

tranchements. Sur les remparts de la ville, au sommet des tours, se pressent les femmes, les gens du peuple, les enfants, qui regardent. Les deux armées entourent le champ de bataille, chacune conservant son rang, comme si, d'un moment à l'autre, on allait avoir à reprendre la lutte interrompue; en attendant, les lances, qui vont être un moment inutiles, sont enfoncées en terre et les boucliers reposent contre elles. Les chefs voltigent au milieu des soldats, brillants d'or et de pourpre. Tous les yeux sont tendus vers cet espace vide, où va se jouer le sort des deux peuples. Le ciel n'est pas moins attentif que la terre à ce grand spectacle; Junon, pour en être plus rapprochée, s'est arrêtée sur les hauteurs du mont Albain, d'où l'on aperçoit nettement la ville de Latinus et les deux armées, tandis que Jupiter, dans sa demeure céleste, tient en ses mains les balances dans lesquelles il pèse les destinées des mortels.

Le récit de ce combat est un des morceaux les plus dramatiques et les plus saisissants de l'*Énéide*. On voit bien, en le lisant, que le poète n'était pas épuisé par la longue course qu'il avait faite; il arrivait sans fatigue à la fin de son œuvre, l'esprit aussi vif, le talent aussi jeune que lorsqu'il l'avait entreprise. La mort le surprit à cinquante et un ans en pleine possession de son génie. S'il avait continué de vivre, non seulement il aurait mis la dernière main à l'*Énéide* et nous l'aurait laissée plus parfaite, mais nous posséderions sans doute aussi ce poème philosophique auquel il pensait, dit-on, pendant les loisirs que lui laissait la composition de son épopée et qui devait être l'œuvre mûrie et sereine de ses dernières années.

Je crois inutile de reprendre ici et d'analyser ce beau récit : tous les lecteurs de Virgile l'ont devant les yeux ; qu'il me suffise de marquer en quelques mots ce qui me paraît en être le caractère distinctif. Le dernier combat d'Achille et d'Hector, dans l'*Iliade*, a certes une très grande importance : on sent bien qu'il va décider du sort de Troie ; mais enfin la chute de la ville n'en est pas la conséquence immédiate et elle doit survivre quelque temps encore à la mort de son plus ferme défenseur. On ne peut dire non plus que le combat soit prémédité ; les deux adversaires ne se cherchaient pas, et c'est le hasard qui les met aux prises. Après une défaite des siens, Hector n'a pas voulu s'enfuir comme eux ; il s'est arrêté devant les portes Scées et attend l'ennemi. En réalité, il est si peu résolu à se battre avec Achille, qu'il s'enfuit dès qu'il l'aperçoit. Chez Virgile, au contraire, tout est parfaitement réglé et décidé d'avance. Turnus a pris congé d'Amata et de Lavinia ; Énée a dit adieu à son fils. Des maîtres du camp ont choisi et préparé le lieu où ils doivent se rencontrer. C'est une grande plaine unie et nue, et, pour n'y laisser aucun avantage dont l'un des combattants puisse se prévaloir au détriment de l'autre, on a rasé les quelques arbres qui pouvaient y pousser. Un sacrifice solennel a précédé le signal de la lutte. Tandis que les prêtres immolaient un jeune porc et une brebis blanche, les chefs des deux armées, tournés vers le soleil qui se levait et dont les premiers rayons coloraient la cime des montagnes, tenant dans la main des gâteaux de farine salée, ont invoqué tous les dieux et pris l'engagement d'accepter l'issue du combat comme un arrêt du

destin. Selon qu'Énée ou Turnus remportera la victoire, les Troyens ou les Latins seront définitivement les maîtres, et le sort des deux peuples est attaché à la fortune de leurs champions. C'est donc une sorte de jugement de Dieu qui se prépare, et il est impossible de suivre dans Virgile tous les détails de ce combat en champ clos sans songer à des récits semblables qui se trouvent dans nos chansons de geste. Là aussi des chevaliers en viennent aux mains en présence d'un peuple réuni, et on nous les montre, avant de combattre, adorant des reliques, prêtant des serments solennels, donnant des gages de bataille. Ce qui complète l'illusion, c'est qu'ici, comme dans beaucoup de tournois chevaleresques, une femme est le prétexte et le prix de la lutte. « Dans cette arène, dit fièrement Turnus, il nous faut conquérir la main de Lavinia. »

Illo quæratur conjux Lavinia campo[1].

Quelque émotion qu'on éprouve à lire, dans l'*Iliade*, le combat d'Hector et d'Achille, il contient certains incidents dont nous ne pouvons nous empêcher d'être un peu surpris. Par exemple, il nous déplaît qu'à la vue d'Achille Hector se sauve « comme une colombe tremblante devant l'épervier », et qu'il ne se décide au combat que quand il n'a plus aucun moyen d'y échapper. Nous avons tort assurément, et il n'y a rien de plus naturel et de plus vrai que ces

1. *Æn.*, XII, 80.

timidités subites et ces hésitations momentanées en face d'un grand péril; mais nous avons beau faire, elles nous semblent aujourd'hui déplacées chez un héros. Aussi sommes-nous reconnaissants à Virgile de nous les avoir épargnées. Sans doute, Turnus s'enfuit, comme Hector, mais seulement quand l'arme dont il se sert s'est brisée dans sa main et qu'il reste sans défense. « Il court alors çà et là et décrit mille tours incertains[1]; » il se rapproche de ses soldats, que la frayeur rend immobiles; il les appelle par leur nom, il les prie avec instance de lui donner son épée, et, dès qu'il l'a reçue, il recommence bravement la lutte. Ce qui nous choque aussi dans le récit d'Homère, c'est la part que les dieux prennent au combat. En réalité, la victoire leur appartient. Minerve ne cesse pas d'aider Achille, qui est le plus fort, et lui rapporte son javelot, qu'il a lancé sans succès : elle trompe indignement Hector, qui est le plus faible, en lui faisant croire que son frère Déiphobe va combattre à ses côtés; ce n'est que lorsque la lutte est engagée et qu'Hector a besoin du secours de son frère qu'il s'aperçoit qu'il est seul et que le faux Déiphobe a disparu. Chez Virgile, les dieux s'annulent en se partageant : si Juturna rend à Turnus son épée, Vénus permet à Énée de retirer son javelot, qui s'est enfoncé dans le tronc d'un olivier sauvage. De cette façon, l'intervention de la divinité n'efface pas le mérite des hommes; la victoire est bien leur œuvre personnelle, et c'est leur valeur propre qui décide du succès final. Il est curieux de constater qu'entre

1. *Æn.*, XII, 743.

les deux poètes, le sentiment de l'honneur s'est raffiné, et que Virgile connaît déjà et respecte certaines délicatesses, ou, si l'on veut, certains préjugés que nous subissons encore aujourd'hui.

Ses personnages, quand on les compare à ceux d'Homère, donnent lieu aux mêmes observations. Quoique Énée joue à peu près le rôle d'Achille et que le poète ait voulu par moments lui en prêter le caractère, il en diffère autant que possible. Dans son combat avec Turnus, il pousse jusqu'à l'excès le respect de la foi jurée. Quand les Latins, rompant violemment la trêve, recommencent la lutte, il ne croit pas d'abord que leur parjure l'autorise à violer son serment. Sans armes, la tête nue, il veut arrêter les siens qui essayent de se défendre; et, pendant qu'il les empêche de répondre aux coups de l'ennemi, il est lui-même blessé. Ce qui est encore plus remarquable, c'est que le poète a su lui conserver son humanité et sa douceur jusque dans la scène sanglante de la fin. Là surtout se marque la différence de son caractère et de celui d'Achille. Nous avons le cœur serré, en lisant l'*Iliade*, des dernières violences du héros grec. Non seulement il tue Hector sans miséricorde, mais il ne répond à ses touchantes prières qu'en regrettant « de ne pas pouvoir manger sa chair palpitante ». Le pieux Énée, au contraire, se laisse attendrir par les paroles de Turnus. Il allait même lui pardonner, lorsqu'il aperçoit le baudrier de Pallas, son jeune ami, que Turnus n'a pas épargné, malgré son âge, et dont il s'est approprié les dépouilles. On comprend qu'à cette vue sa colère se ranime et on lui pardonne de n'écouter qu'un juste ressentiment.

Ce n'est pas Énée, c'est Pallas qui se venge et frappe Turnus par la main d'un ami :

Pallas te hoc vulnere, Pallas
Immolat[1].

Turnus ressemble davantage aux héros d'Homère et c'est sur leur modèle qu'il est fait. Il a pourtant aussi quelques traits qui lui appartiennent et où se marque l'époque de Virgile. Il me semble surtout plus sensible à ce que nous appelons le point d'honneur. Lorsque, trompé par sa sœur qui veut le sauver à tout prix, il a suivi le faux Énée et que la barque où il s'est imprudemment jeté l'emporte loin de la bataille, sa douleur est vive et il n'y a rien de plus touchant que ses plaintes. « Puissant Jupiter, s'écrie-t-il, m'avez-vous donc jugé digne d'une telle infamie? Que vont dire de moi tous ces braves gens qui m'ont suivi et que je livre à la mort sans les y accompagner? Que faire? Quel abîme assez profond s'ouvrira sous mes pas? Vous du moins, ô vents, ayez pitié de moi. Entraînez cette barque contre les rochers; Turnus lui-même vous en conjure. Brisez-la sur ces écueils, où ne puissent jamais plus m'arriver les reproches de mes amis et le cri de mes remords[2]! » Ne semble-t-il pas qu'on entend certains héros de nos chansons de geste? C'est le même accent de générosité, la même ardeur chevaleresque, le même souci scrupuleux de l'honneur. Turnus est avant tout occupé de sa réputation; il ne veut pas que personne puisse

1. *Æn.*, XII, 948. — 2. *Ibid.*, X, 668.

l'accuser de félonie, et il aurait pris volontiers pour sa devise ces mots de notre Roland :

> Que mauveise chançun de nus chantet ne seit!

Si j'ai tenu à signaler ces rapports qu'on entrevoit entre l'*Énéide* et les poèmes du moyen âge, c'est qu'ils me semblent avoir quelque importance. Il est utile de faire voir comment Virgile, qui se rattache si volontiers au passé, donne aussi quelquefois la main à l'avenir; quand nous savons ce qu'il y a d'ancien et de nouveau chez lui, nous comprenons mieux le rôle qu'il a joué dans l'histoire des lettres. Placé sur la limite de deux âges, et, par une chance heureuse, participant de l'un et de l'autre, il a servi d'intermédiaire entre eux. C'est par lui que nous abordons l'antiquité ; il nous en donne l'accès, il nous conduit et nous guide vers elle. Entre elle et nous, il forme une sorte de trait d'union ; et, en ce sens, Baillet avait raison de dire « qu'il est le centre de tous les poètes qui ont paru avant et après lui ».

Voilà les réflexions dont je ne pouvais me défendre pendant que j'essayais de me figurer le combat d'Énée et de Turnus dans la plaine de Laurente. Je crains qu'elles ne m'aient entraîné bien loin. Les lecteurs trouveront sans doute que je les ai trop longtemps retenus sur cette plage déserte, à la recherche de villes ignorées dont il ne reste plus de débris. Mais on risque de s'attarder en route quand on voyage avec Virgile, et c'est un compagnon dont on a grand' peine à se séparer.

TABLE ANALYTIQUE

CHAPITRE I. — La Maison de campagne d'Horace... 1-62

I. Comment Horace a connu Mécène, 5. — Caractère de Mécène, 6. — De quelle manière on vivait chez lui, 11. — Le palais de l'Esquilin, 13.

II. Horace était-il vraiment un ami de la nature? 16. — La deuxième épode, 18. — Comment le séjour de Rome lui devint insupportable, 20. — Résultats qu'eut pour lui son intimité avec Mécène, 22. — Les solliciteurs et les fâcheux, 23. — Joie qu'il dut éprouver quand Mécène lui donna le bien de la Sabine, 25.

III. Voyage à la maison de la Sabine, 26. — Le temple de Vacuna, 27. — Roccagiovine, 28. — *Fonte dell' Oratini*, 30. — Position probable de la maison, 31. — Étendue du domaine d'Horace, 32. — Agrément du site, 37.

IV. Réputation de la maison de campagne d'Horace parmi les poètes romains, 41. — Situation des poètes à Rome, 42. — Rapports d'Horace et de Mécène, 46. — Comment le poète se fit respecter du grand seigneur, 50.

V. Comment Horace vivait à sa campagne, 52. — Ses voyages, 54. — Il s'habitue à ne plus regretter Rome, 47. — Ses dernières années, 59.

CHAPITRE II. — Les Tombes étrusques de Corneto. 63-126

I. Comment Tarquinies a disparu, 66. — Corneto, 72. — Ce qui reste à Corneto du moyen âge et de la Renais-

sance, 73. — Les tombes étrusques, 74. – Aspect général, 75.

II. Importance de la sépulture chez les Étrusques, 78. — Les peintures des tombes, 79. — On y trouve peu de scènes tristes, 80. — Comment expliquer qu'on y ait représenté si souvent des banquets et des jeux, 82. — Exactitude de ces peintures, 88. — Le costume des personnages est celui des anciens Romains, 90. — Petit nombre des représentations mythologiques et conséquences qu'on peut en tirer, 92. — Les Étrusques acceptent les fables grecques, 92. — *Tomba del Orco*, 93. — Ce que ces fables deviennent chez eux, 94. — Charun, 95.

III. Les peintures des tombes sont le seul moyen que nous ayons de connaître la civilisation étrusque, 98. — Tombes anciennes, 101. — Elles ne se distinguent pas de celles des autres peuples italiens, 102. — A quel moment on y trouve l'ambre et pourquoi on ne l'y retrouve plus un peu plus tard, 105. — *Vasi di bucchero nero*, 109. — Influence des Carthaginois, 110. — A quel moment elle a dû commencer, 113. — A-t-on le droit de conclure de la présence d'objets phéniciens dans les tombes de l'Étrurie à l'origine orientale des Étrusques ? 114. — Influence de la Grèce, 115. — A quelle époque elle s'exerce, 116. — Peut-on dire que l'art étrusque n'ait jamais eu aucune originalité? 117. — Peintures de Cære, 118. — Décadence et fin de l'art étrusque, 121.

CHAPITRE III. — LE PAYS DE L'ÉNÉIDE...... 125-370

I

LA LÉGENDE D'ÉNÉE............... 127-157

I. Les légendes, 128. – Pourquoi elles méritent d'être étudiées, 129. — La légende d'Énée, 129. — Comment elle a pris naissance, 130. — Énée dans l'Iliade, 131. — Homère suppose la race des Énéades fixée sur le mont

Ida, 132. — Les voyages d'Énée, 134. — Comment on en est venu à supposer qu'il avait quitté l'Asie, 135. — Le culte d'Aphrodite Énéenne, 138. — Formation de la légende, 140.

II. Comment la légende d'Énée a pénétré en Italie, 141. — Opinion de Nieburh, 142. — Elle ne se substitue pas aux légendes italiennes, mais plutôt s'y superpose, 143. — On la rattache aux origines de Lavinium, 144. — Hypothèse de Schwegler, 145. — Par quel travail d'assimilation Énée arrive à prendre une physionomie italienne, 146. — Comment les Grecs communiquent la légende aux Italiens, 149. — De quelle manière elle est reçue, 151. — Les Romains ne sont pas hostiles aux idées et aux usages de l'étranger, 152. — Influence de la Grèce sur Rome dès les premiers temps, 153.

III. A quel moment la légende a-t-elle été connue des Romains? 155. — Elle est mentionnée pour la première fois à l'époque de la guerre de Pyrrhus, 158. — Importance qu'elle prend après les guerres puniques, 159. — La légende chez les poètes. Nævius, 160. — La légende chez les historiens et les grammairiens. Caton, Varron, 162. — La légende chez les artistes, 164. — Pourquoi a-t-elle été plus répandue chez les Romains que chez les Grecs? 166.

IV. Quelle raison avait Virgile de choisir la légende d'Énée pour sujet de son poème? 170. — L'épopée historique et l'épopée mythologique, 171. — L'Énéide est à la fois une épopée mythologique et historique, 174. — Pourquoi Virgile a-t-il préféré Énée à Romulus? 177. — Dans quel sens on peut dire que l'Énéide a été populaire, 179.

II

Énée en Sicile.................... 183-252

I. Comment Virgile a fait la connaissance de la Sicile, 184. — Pollion lui donne le conseil d'imiter Théocrite, 185. — Par quelles qualités Théocrite a dû plaire à Virgile,

186. — Le *Moretum*, 189. — Pourquoi Virgile n'a pas continué à écrire des poèmes réalistes, 190. — La Sicile dans les *Bucoliques*, 191.

II. La Sicile à l'époque de Virgile, 193. — Caractère des Grecs de la Sicile, 195. — Pourquoi ils étaient attachés à la domination romaine, 196. — La Sicile pillée et ruinée par les gouverneurs romains, 197. — Ce que les voyageurs allaient chercher en Sicile, 199. — Merveilles de la nature, 199. — Merveilles des arts, 200. — Les monuments à cette époque, 200. — Temples publics, 201. — Galeries particulières, 203. — Chapelle d'Heius, 204. — Goût des Romains de ce temps pour les œuvres d'art, 205. — Le portrait de Verrès par Cicéron, 206. — Ce qui devait plaire à Virgile dans la Sicile, 210.

III. Le troisième livre de l'Énéide, 212. — Énée en Épire, 214. — Il touche à l'Italie, 215. — Tarente, 216. — Il passe en Sicile, 219. — L'Etna, 220. — L'île d'Ortygie, 225. — La fontaine d'Aréthuse, 226. — Agrigente, 227. — Quels devaient être les sentiments de Virgile quand il parcourait les ruines des cités grecques de la Sicile, 229. — Drépanum, 230. — Mort d'Anchise, 231.

IV. Retour d'Énée en Sicile, 232. — Le cinquième livre de l'Énéide, 232. — Le mont Eryx, 234. — Le temple de Vénus Erycine, 235. — Jeux funèbres en l'honneur d'Anchise, 242. — La course des vaisseaux, 243. — Incendie de la flotte, 246. — Ségeste, 248. — Départ d'Énée pour l'Italie, 252.

III

Ostie et Lavinium 253-309

I. Les deux parties de l'Énéide, 253. — Caractère des six derniers livres, 254. — Virgile y est au cœur de son sujet. Perfection de la composition, 257. — Le dessein du poète y ressort mieux, 259. — Patriotisme de Virgile, 260. — Comment il a groupé l'Italie entière autour de son œuvre, 261.

II. Énée aborde sur la plage d'Ostie, 262. — Comment Virgile la dépeint. Aspect qu'elle a de nos jours, 263. — De quelle manière Énée reconnaît qu'il est parvenu au terme de son voyage, 267. — Le miracle des tables mangées, 270. — La laie blanche et les trente petits, 272. — Ce que signifiait autrefois cette légende et modifications qu'elle a subies, 275.

III. Lavinium, 278. — Sa décadence sous l'Empire, 279. — Le culte des Pénates, 280. — Ce qui reste de l'ancienne ville, 284. — Pratica, 285. — Ce qu'on voit de la tour des Borghèse, 291. — La plaine du Latium, 292. — L'élément latin et l'élément sabin dans la cité romaine, 294.

IV. Énée va voir Évandre à Pallantée, 295. — Le camp des Troyens à Ostie, 297. — Il est assiégé et presque pris en l'absence du chef, 299. — L'incendie des vaisseaux, 300. — Épisode de Nisus et d'Euryale, 304.

IV

LAURENTE........................ 311-370

I. Le dixième livre de l'Énéide, 311. — Assemblée des dieux, 312. — Retour d'Énée, 314. — La guerre dans le poème de Virgile, 314. — Comment il a peint les divers peuples italiques, 318. — Pourquoi il ne leur a pas donné des traits plus distincts, 321.

II. Laurente, 323. — Comment la vieille ville a disparu, 324. — Où pouvait-elle être située ? 325. — Canal du *Stagno di Levante*, 325. — Selva Laurentina, 326. — Les sangliers de Laurente, 327. — Aspect de la côte, 328. — La villa de Pline, 330.

III. Tor Paterno, 332. — Caractère des ruines qu'on y trouve, 334. — La villa de Commode, 336. — Marche d'Énée sur Laurente, 340. — L'embuscade de Turnus, 341. — Situation probable de Laurente, 343.

IV. Le palais de Latinus, 346. — Comment Virgile compose ses descriptions, 349. — Pourquoi il ne reproduit pas exactement celles d'Homère, 350. — Mélange d'époques diverses, 355. — Unité de l'ensemble, 360.

V. Combat d'Énée et de Turnus, 361. — Artifices dont se sert Virgile pour le retarder, 362. — Le champ de bataille, 363. — Différence entre le combat d'Énée et de Turnus et celui d'Achille et d'Hector, 366.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER. — La Maison de campagne d'Horace. 1

CHAPITRE SECOND. — Les Tombes étrusques de Corneto.. 63

CHAPITRE TROISIÈME. — Le Pays de l'Énéide 125

I. — La légende d'Énée........................ 127

II. — Énée en Sicile............................ 183

III. — Ostie et Lavinium........................ 253

IV. — Laurente 311

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

BOURLOTON. — Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris.

C. ½ perg. [illegible]
e [illegible]



